This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

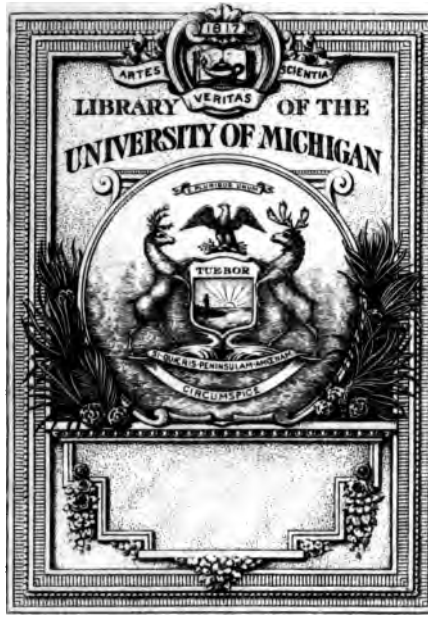
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

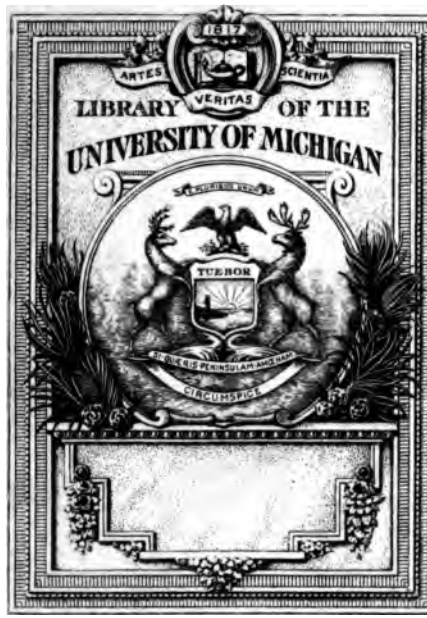
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1211
.H2
B58
1906



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

LC
1211
.A2
B59
1915

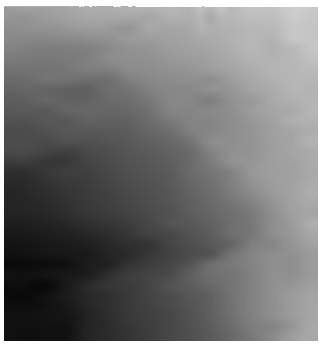
BIBLIOTHÈQUE
DES
THEATRES,

Lettre M.

TOME XXIX.

Pièces contenues dans ce Volume.

Malcontens (les)
Manlius
Mariamne (la)
Mariamne (la)
Mérope (la)
Mérope (la)
Mélanide
Ménechmes (les)



BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies, Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertissemens, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poëtes ou Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joués à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

Lettre M.

TOME XXIX.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784.

LES MASCARADES AMOUREUSES, COMÉDIE

En un Acte & en Vers,

AVEC UN DIVERTISSEMENT;

PAR M. GUYOT DE MERVILLE:

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 4 Août 1736.

Le prix eſt de 24 ſols.

A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-deſſous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE.

Mam. 7a
Dept. 5 Rom. Lang.
8-7-68

PRÉFACE
DE LA PREMIERE EDITION.

SI j'ai lieu d'être ſatisfait du ſuccès de mes *Maſcarades amoureuſes*, c'eſt ſur-tout parce que cette comédie eſt un peu différente de la plupart des Pieces qui ont paru depuis quelques années, & qu'elle n'eſt point redevable de ſa réuſſite aux applaudiſſemens d'une Secte de beaux-Eſprits, ligués pour l'abolition de l'ancien goût. J'ai vu avec un extrême plaiſir, qu'au milieu du regne de l'affectation & du faux bel-eſprit, la ſimplicité & le vrai avoient encore des Partiſans. Des perſonnages ordinaires, avec la raiſon & le ſentiment, qui ſont de tous les tems, de tous les pays & de toutes les conditions, ont plu & touché davantage, que ſi je leur avois prêté cet eſprit *coliſichet*, qui, dégradant la raiſon, ſemble avoir entrepris de renverſer l'ordre de la Nature, & de détruire le génie fondamental du Théâtre. Car, quoiqu'on ne puiſſe faire d'ouvrage dramatique ſans parler, il n'en eſt pas moins certain, que ce qu'on appelle *la belle converſation* n'eſt point du reſſort de la Comédie, où tout doit être action, de quelque façon qu'elle exiſte. Et c'eſt ce que le plus grand

de nos Poëtes modernes a bien ſenti, & a judicieuſement exprimé dans ces vers :

..... L'eſprit ſeul peut, ſans doute,
Aux grands ſuccès ſe frayer une route.
Ce que j'attaque eſt l'emploi vicieux
Que nous faiſons de ce préſent des cieux.
Son plus beau feu ſe convertit en glace,
Dès qu'une fois il luit hors de ſa place ;
Et rien enfin n'eſt plus qu'un froid écrit,
Où l'eſprit brille aux dépens de l'eſprit.

ROUSS.

C'eſt auſſi le ſentiment d'un homme qui entend parfaitement le Théâtre. » On ne cherche, dit-il, on ne demande aujourd'hui » que ce qu'on appelle *eſprit*, ſoit par la difficulté de faire ce beau ſimple.... & cet » élégant naturel, ſi recommandé par les » Maîtres de l'art... ſoit par une corruption » de goût, qui a paſſé inſenſiblement juſ» qu'aux Spectateurs ; & plus cet eſprit viſe à » l'extraordinaire, & mieux il eſt reçu..... » C'eſt ce même genre d'écrire.... qui révol» te ceux qui ont ſu ſe préſerver de la conta» gion. Ces eſprits juſtes, ces eſprits vrais » ne ſouffrent qu'avec peine, que l'on préfe» re aujourd'hui des comédies compoſées ſim» plement de ſaillies & d'épigrammes, aux » comédies qui n'ont qu'une intrigue ſoutenue » d'une diction ſimple & naturelle.... La na» ture vraie & ſimple n'admet point dans ſes

» expreſſions, quelque variée qu'elle ſoit, » ces gentilleſſes (ce clinquant, ces bluettes) » qui ne vont qu'à la traveſtir. *M.* RICCOBONI, *Obſervations ſur la Comédie.*

Tels ſont les égaremens où l'eſprit précipite, lorſqu'après avoir oſé ſecouer le joug du bon ſens, il a la folle hardieſſe de marcher ſans guide; & tel eſt le fondement ruineux de la réputation équivoque de quelques-uns de nos Écrivains modernes.

Pour moi, je ne marcherai jamais ſur leurs traces; & après l'heureuſe réuſſite de ce foible eſſai, je me flatte d'atteindre quelque jour au but où je tends, ſur les pas de Terence, & ſur-tout de Moliere, Poëtes admirables dont j'ai toujours fait mon étude & mes delices.

On peut juger, par-là, que je ne ſuis pas d'accord avec l'Auteur de certains vers répandus depuis peu dans le Monde, qui les mépriſe beaucoup, ſous le titre de *Réponſe aux trois Epitres nouvelles du Sr. Rouſſeau*, & où l'on dit de Moliere:

..... Cet Auteur ſi vanté
Ne veut-il pas toujours être comique?
Oui; mais s'il faut qu'une fois on s'explique,
Souvent trop plein de cet unique objet,
Il *choiſit mal*, ou *gâte* ſon ſujet;
Et pour charmer la vile populace,
Mauvais plaiſant, il bouffonne & grimace.

Un paſſage de Boileau, mal entendu & mal

expliqué, a fourni le ſens & même les termes de cette déciſion, auſſi téméraire qu'elle eſt groſſierement exprimée. Mais ſans examiner en cet endroit ſi l'on doit juger du mérite réel de Moliere, ſur ce qu'il peut lui avoir échappé de défectueux, ſoit par déférence pour quelques perſonnes, ſoit par indulgence pour ſon ſiecle, ſoit par quelque autre motif (*), & non ſur ce qu'il a produit d'excellent & d'admirable par la force de ſon génie, par la ſolidité de ſon jugement, par la fineſſe de ſon goût, par la juſteſſe de ſon diſcernement, & enfin par la parfaite intelligence qu'il avoit de l'art dramatique; ſans diſcuter, dis-je, cette matiere, » ne trouve-t-on pas toujours un Maître, » ſoit dans l'intrigue des mêmes Pieces, ſoit » dans la liaiſon & l'arrangement des ſcènes, » ſoit dans les idées, qui, pour être comi- » ques, ne ſont ni baſſes ni groſſieres, & qui » tiennent toujours à une action ſimple ou » vraiſemblable? Si l'eſprit humain eſt borné, » & ſi un Écrivain ſemble n'être deſtiné en » général par la Nature qu'à réuſſir dans un » ſeul genre, combien eſt-il ſurprenant de » voir un génie exceller en tous, & faire rire » le connoiſſeur & l'ignorant dans la farce du

(*) Voyez ſur tout cela les *Obſervations ſur la Comédie*, *p.* 91, 8, 145, 146, 169, 170.

» *Médecin malgré lui*, après avoir ſi pleine-
» ment ſatisfait l'homme d'eſprit dans la co-
» médie du *Miſanthrope*? *Obſervations ſur la Comédie*, *pag.* 92, 93.

Je me borne uniquement dans cette Préface, que je ne veux pas ériger en diſſertation, à ces chefs-d'œuvres de la bonne Comédie, qui fondent principalement la réputation de Moliere, & que l'Anonyme attaque avec le plus de vivacité & le moins de raiſon.

Pour faire tomber le reproche ridicule que ce Cenſeur peu éclairé fait à Moliere, d'avoir *mal choiſi où gâté ſes ſujets*, il me ſuffit d'emprunter encore les paroles du Critique que j'ai déjà cité. „ Tout ce que nous avons de lui, „ dit-il, eſt ſi heureuſement inventé & telle- „ ment achevé, qu'il ſert encore au Théâtre „ moderne & de modele & d'ornement tout „ enſemble.... (Quant à l'imitation) Molie- „ re avoit un génie ſupérieur en cette partie. Il „ a quelquefois tiré d'une bagatelle des choſes „ ſublimes; & les ſources qui auroient été „ ſtériles pour tout autre génie, ſont devenues „ abondantes entre ſes mains. En effet, qui „ auroit jamais penſé que l'on eût pu tirer des „ Nouvelles de Bocace, dont il a fait uſage, „ des ſujets propres à la Comédie? Et ſe ſeroit- „ on imaginé que ces mauvaiſes farces, jouées „ à l'impromptu par les Comédiens Italiens,

„ euſſent produit les chef d'œuvres de Molie-
„ re? .... Quiconque connoîtra les originaux
„ dont il a fait uſage, admirera d'autant plus
„ l'art avec lequel il les a employés, qu'il a
„ ſu ſe les rendre propres.... Tout ce qu'il
„ emprunte d'ailleurs eſt tourné, diſpoſé,
„ traité de maniere que l'imitation devient
„ infiniment ſupérieure au modele, & qu'en
„ les comparant on ſeroit tenté de prendre
„ l'ouvrage de Moliere pour original, & l'o-
„ riginal pour une imitation froide & mal ren-
„ due de l'ouvrage de Moliere.... C'eſt ce
„ ſentiment, ce jugement juſte ſur le choix
„ d'un ſujet, & ſur l'effet d'un ouvrage dra-
„ matique, que Moliere joignoit dans un de-
„ gré éminent à tous ſes autres talens. *Obſervat. ſur la Comédie pag.* 101, 144, 145, 150, 151, 166.

Cette déciſion, quelque poids qu'elle ait, eu égard à celui qui l'a rendue (*), paroîtroit peut-être vague, hazardée, ſuperficielle, ſi elle n'étoit pas appuyée ſur des preuves inconteſtables, tirées des ſources mêmes où Moliere a puiſé ſes ſujets. M. Riccoboni raiſonne, ſur cela, avec toute la juſteſſe & toute la ſagacité poſſibles, dans ſon article VIII. *de l'imitation, pag.* 143, 197,

(*) C'eſt un Italien, qui, toute ſa vie, a étudié & pratiqué l'art du Théâtre.

auquel le Lecteur me permettra de le renvoyer. On y verra, par exemple, avec quel art & quel succès Moliere a embelli les sujets de *la Princesse d'Élide* & de *l'Avare*.

Qui ne seroit donc pas indigné d'une accusation si injuste & si frivole, formée étourdiment contre un Auteur tel que Moliere, qui, d'ailleurs, rassemble en lui tant de rares qualités; connoissant parfaitement tous les replis du cœur, & tous les ressorts de l'esprit; toujours excellent dans l'économie de ses Pieces, dans la conduite de chaque scène, & dans la contexture de ses dialogues; par-tout abondant en traits charmans de ce Comique sensé & naturel, que fournissent la situation & le sentiment; vrai, serré, énergique dans ses portraits; admirable par la noble simplicité de son style, & par la facilité, la douceur & l'harmonie de sa versification; en un mot, un Poëte qu'on pourroit appeller, à juste titre, le Peintre & l'Interprete de la Nature.

Après tout, peut-on s'étonner de voir Moliere mépriſé par un Écrivain, qui mépriſe M. Rousseau? Mais est-ce à moi de prendre la défense de cet illustre Poëte? Il vit. D'ailleurs les trois fameuses *Epitres*, qui ont donné lieu au torrent de bile & de fiel, qu'un inconnu vient de vomir contre sa personne, n'en ayant pas seulement été effleurées, elles

conſervent, aux yeux du Public, toute leur beauté. Cependant M. Rouſſeau, qui ne s'eſt jamais loué lui-même, laiſſe à tout le monde la liberté de le dédommager de tant d'injures, par les éloges qui lui ſont dûs, & celle de juger ſi ſon adverſaire a eu raiſon de s'écrier :

Voltaire brille, il obſcurcit Rouſſeau.

Pour le faire, il faudroit comparer enſemble ces deux Poëtes; & voici comment je le ferois, ſi je croyois que mon ſuffrage fût de quelque autorité. Je commencerois par voir quels ſont les genres qui leur ſont propres; car nous avons chacun le nôtre, dans lequel la Nature nous a impoſé la néceſſité de travailler, ſous peine de ne point réuſſir; & je dirois d'abord, que M. Rouſſeau & ſon rival, courant une carriere toute différente, ne ſauroient s'obſcurcir l'un l'autre. Comment donc faire le parallele de deux Poëtes, qui ne ſe reſſemblent en rien, ſinon par la ſeule qualité de Poëtes? Pour pouvoir juger qui des deux eſt préférable à l'autre, j'examinerois comment M. Rouſſeau a réuſſi dans les différens genres qu'il a cultivés; & trouvant que pour l'Ode il eſt égal à Horace, que dans l'Épigramme il eſt ſupérieur à Martial, & que pour l'Épitre, l'Allégorie & la Cantate, perſonne ne lui eſt comparable, je déciderois qu'il eſt impoſſible de faire

mieux, & que M. Rouſſeau eſt, & doit être le modele de tous ceux qui auront de pareils talens. J'examinerois de même les progrès que l'autre a faits dans l'Épopée & dans la Tragédie, qui étant ceux de ſes ouvrages qui lui ont fait le plus d'honneur, ſemblent être ſes genres. Si donc la *Henriade* me paroiſſoit égale à l'*Iliade*, à l'*Enéide*, & au *Télémaque*, je le mettrois à côté d'Homere, de Virgile & de Fénelon: & de même, ſi je trouvois ſes Tragédies auſſi belles que celles de Corneille ou de Racine, je lui donnerois le même rang ſur le Théâtre. Alors il ſeroit auſſi excellent dans ſes genres que M. Rouſſeau l'eſt dans les ſiens; mais, encore une fois, la gloire de l'un ne nuiroit en aucune façon à celle de l'autre.

Je ne doute pas que ce que j'oſe dire ici, avec quelque ménagement que je le diſe, ne m'attire un jour quelques élégances de la Halle de la part de l'inconnu; mais je m'en ferai honneur. C'eſt le ſort glorieux de tous ceux qui goûtent les poëſies de M. Rouſſeau. Un Écrivain, généralement reconnu par le Public pour un Critique éclairé & pour un Logicien exact, dont le goût juſte & ſolide & le ſtyle pur & élégant s'oppoſent tous les jours à la corruption du goût & du ſtyle, cet Écrivain eſt honoré par le Rimeur anonyme des épithetes les plus brutales & des injures les plus atro-

ces. Pourquoi ? C'eſt qu'il eſtime & loue M. Rouſſeau. Pourquoi encore ? C'eſt que cet Auteur, à qui M. de Voltaire lui-même a donné autrefois les plus grands éloges,

Rappelle tout au goût du tems paſſé.

Cependant la diſpute ſur le mérite des Anciens, qui, du tems de Perrault, pouvoit encore paſſer pour un point de droit, eſt préſentement un point de fait ſouverainement décidé par l'expérience. Notre moderne Perrault auroit-il l'audace de nier que (ſans compter Moliere & M. Rouſſeau) ceux qui ont étudié & imité les Anciens, un Corneille, un Racine, un Boileau, un la Fontaine, un la Bruyere, un Fenelon, un Rollin, ne ſoient nos plus grands hommes, & n'ayent fait des chef-d'œuvres, tandis que les autres qui ont mépriſé les Anciens, & qui ont évité toute reſſemblance avec eux, ſont à peine connus, ou, du moins, n'ont rien fait de beau ni de bon ? *Qui n'imite perſonne ne ſera jamais imité*, dit fort bien l'Auteur des *Obſervations ſur les Ecrits modernes*.

Mais Boileau n'eſt pas plus reſpecté que Moliere par notre Satyrique, qui inſinue que ce pere de la vraie Poëſie Françoiſe, n'a plu que par ſon audace & ſon inſolence, & qui dit que ce grand Poëte

Fut déteſté pour avoir bien écrit :

ce qui eſt faux, captieux & de mauvaiſe foi. Mais M. Rouſſeau reconnoit Boileau pour ſon maître ; c'en eſt aſſez pour attirer à ce reſpectable Écrivain la haine & les outrages de notre fougueux Auteur.

C'eſt auſſi parce que M. Greſſet rend à M. Rouſſeau la juſtice qui lui eſt dûe, en l'appellant l'*Horace de la France*, (titre que le P. Sanadon, qui, ſans doute, connoiſſoit mieux Horace que le Cenſeur, lui avoit déjà donné) que l'ingénieux Auteur de *Ver-vert* eſt traité de *doux* & d'*hypocrite*. O de quelles injures n'aurois-je donc pas été accablé, ſi mon obſcurité n'avoit pas dérobé à la connoiſſance du Cenſeur, une Ode que j'adreſſai a M. Rouſſeau il y a plus de dix ans, & qui commence ainſi ?

Sublime Auteur, que toujours ſuivent
Les Nymphes qu'en vain ſuit Nadal,
Rare génie, en qui revivent
Marot, Pindare & Martial.

Enfin il n'y a que M. de Voltaire & M. de Crébillon qu'il loue, & Racine dont il dit :

Ainſi Racine, après tant de merveilles,
Qu'il admira dans l'aîné des Corneilles,
En ſe faiſant un nouveau coloris,
Sût de ſon art lui diſputer le prix.

Cette remarque ſur la différence de Racine à

Corneille, dans la Tragédie, eſt faite pour autoriſer les innovations de quelques modernes dans la Comédie, où ils veulent abſolument faire pleurer; & elle vient après l'exemple des différentes manieres qui diſtinguent les Peintres. Sur quoi je remarquerai en paſſant, que le coloris étant à la Peinture ce que le ſtyle eſt à la Poëſie, il ſembleroit d'abord que l'Auteur ne trouveroit Racine différent de Corneille que par le ſtyle, ſi de ce qu'il a dit auparavant il n'y avoit lieu d'inférer, que par le coloris il entend la *maniere* des Peintres, dont le coloris n'eſt qu'une partie, comme le ſtyle n'eſt qu'une partie de la *maniere* des Poëtes. Mais avec tout cela, la comparaiſon porte à faux, & eſt entierement étrangere à la queſtion. Comme le Titien, An. Carache, Rubens, le Brun, & Mrs Vanloo, ont chacun leur différente maniere, de même Corneille, Racine, Campiſtron, la Motte, Crébillon, la Grange, M. de Voltaire, ont auſſi chacun leur maniere différente. Qui en doute? Mais ces Poëtes, différens dans la forme, s'accordent tous dans le fond, en tâchant d'exciter la terreur & la pitié, d'où naiſſent les larmes; ce qui eſt le propre de la Tragédie. Il eſt vrai que Corneille & M. de Créſont quelquefois ſortis de la nature du
e, l'un en donnant trop à l'admiration,
en pouſſant la terreur juſqu'à l'horri-

ble ; mais en cela, les Connoiſſeurs les ont condamnés avec raiſon.

Il en eſt de même de la Comédie. Son caractere eſſentiel eſt le ridicule, dont le but eſt de faire rire. C'eſt par cela ſeul qu'elle eſt diſtinguée de la Tragédie (*). Or ſi l'on donne à l'une ce qui appartient à l'autre, on change leur nature : & ſi la Comédie devient Tragédie en faiſant pleurer, pourquoi la Tragédie ne pourroit-elle pas devenir Comédie en faiſant rire? Cela ne ſeroit pas plus bizarre que s'il avoit pris fantaiſie à Vateau de repréſenter en groteſque la mort d'Iphigénie, & au Pouſſin de mêler du touchant au bernement de Sancho.

Je n'ai garde, cependant, de vouloir exclure tout-à-fait les larmes de la Comédie. Je ſais qu'elle eſt ſuſceptible de ſituations capables d'en arracher ; & Terence même en a fait répandre plus d'une fois. Mais je crois, conformément à ce que j'ai avancé, que l'on ne doit pas faire d'un ſujet *larmoyant* le fond, ni même l'épiſode d'une comédie : & c'eſt ſur quoi j'aurai, peut-être, quelque jour occaſion de m'étendre davantage ; car je m'apperçois qu'inſenſiblement la matiere m'a emporté plus loin que je ne l'aurois cru, quoique je ne l'aye pas, à beaucoup près, épuiſée.

(*) Voyez la *Poët. d'Ariſt.* Ch. V. & les Rem. de M. Dacier.

ACTEURS.

DORIMONT.

CLITANDRE, fils de Dorimont.

MATHURIN.

COLETTE, fille de Mathurin.

FINETTE, niece de Mathurin.

ARLEQUIN, valet de Clitandre.

NICOLE, ſervante de Mathurin.

LE TABELLION.

La Scène eſt dans un Jardin de Nanterre.

LES MASCARADES AMOUREUSES, *COMÉDIE.*

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, ARLEQUIN, *entrant par différens côtés.*

CLITANDRE.

C'Est toi? je te cherchois. Je ſuis charmé, vraiment,
Que le hazard ici t'amene en ce moment.

ARLEQUIN.

Un maître avec plaiſir voit un valet fidele.

CLITANDRE.

Des valets d'aujourd'hui le plus parfait modele!
Droit, ſage, réſervé, prudent & ſi diſcret,
Qu'on ne peut de ſa bouche arracher un ſecret!

ARLEQUIN.

Monſieur, tout doucement. Quels tranſports ſont les vôtres?

Vous me louez de l'air dont on gronde les autres.

CLITANDRE.

Traître!

ARLEQUIN, *à part.*

Il change bien vîte & de ſtyle & de ton.
L'éloge finira par des coups de bâton.

CLITANDRE.

Déteſtable coquin! ta langue de vipere
Vient donc de découvrir mon amour à mon pere?
Il faut que je te tue.

ARLEQUIN, *à genoux.*

Ah! vous auriez grand tort:
Vous me regretteriez, Monſieur, ſi j'étois mort.

CLITANDRE.

Hélas! depuis deux mois que j'adore Colette,
N'étoit-ce pas aſſez de la honte ſecrette
Que me fait éprouver un tel attachement?
Faut-il que ce bourreau me livre imprudemment
Aux reproches d'un pere & ſi bon & ſi tendre?
Que vais-je devenir?

ARLEQUIN.

Pardon, Monſieur Clitandre;
Je ne ſuis criminel que par zele pour vous.

CLITANDRE.

Par zele?...

ARLEQUIN.

Aſſurément.

CLITANDRE.

Tu me portes ces coups!

ARLEQUIN.

Écoutez.

CLITANDRE.

C'eſt avoir une audace étonnante!
Parle.

ARLEQUIN.

Mais, pour parler, la poſture eſt gênante.

CLITANDRE.

Leve-toi.

ARLEQUIN.

Vous ſavez l'étrange impreſſion
Que fait, ſur vous, l'ardeur de votre paſſion.
Vous étiez gras, content, d'un commerce agréable:
Vous voilà maigre, triſte & preſque inſociable.
On ne vous connoit plus, tant vous êtes changé.
Dorimont, qui dans l'ame en paroit affligé,
Et qui, plus d'une fois, vous en a fait la guerre,
Vous a cru dégoûté du ſéjour de Nanterre;
Et dans cette penſée il avoit entrepris
De nous faire au plutôt retourner à Paris.

CLITANDRE.

M'en préſerve le ciel, Arlequin! ce village,
Ce jardin, où j'ai vu la Beauté qui m'engage,
Et que l'art pour l'amour ſemble avoir fait exprès,
De Paris, à mes yeux, effacent les attraits.

ARLEQUIN.

Je l'ai tiré d'erreur; mais je ne l'ai pu faire,
Sans laiſſer entrevoir certain air de myſtere,
Qui n'a fait qu'éveiller ſa curioſité.
J'ai bataillé long-tems, plein d'intrépidité;
Mais il avoit en main de trop puiſſantes armes:
Ses ordres, ſon courroux, ſes prieres, ſes larmes,
Enfin, l'argent & l'or, qui brochoient ſur le tout,
Ont pouſſé mon courage & mon ſilence à bout.
J'ai dit que pour Colette un amour invincible
Produiſoit le chagrin qui vous eſt ſi nuiſible,
Et que, ſans un ſecours avec art préparé,
Il pouvoit vous compter mort, & preſque enterré.

CLITANDRE.

Et, dans un pareil cas, penſes-tu que mon pere
Souffre que je demeure en ces lieux?

ARLEQUIN.

Je l'eſpere.

CLITANDRE.

Que m'importe, après tout, ſi je n'oſe la voir?

ARLEQUIN.

Qui vous empêchera de l'oſer?

CLITANDRE.

Le devoir.
Mon pere, par pitié pour le mal qui me ronge,
Cache en vain la douleur où mon amour le plonge.
Ses regards, au travers de ſa compaſſion,
Me reprochent l'oubli de ma condition,
L'erreur de ma raiſon dans le piége engagée,
Et ma gloire avilie, & la ſienne outragée....
Renonçons à Colette, & même à mon amour.
La bonté de mon pere exige ce retour.
Quand un pere offenſé nous montre ſa tendreſſe,
C'eſt alors que pour lui la nôtre s'intéreſſe,
Et fait le plus d'efforts, pour répondre à des ſoins
Qu'on reſſent d'autant mieux qu'on les mérite moins.

ARLEQUIN.

Pour vous dédommager d'un ſi dur ſacrifice,
Si vous voulez, Monſieur, je vous rendrai ſervice.
Les lettres, ſeul recours des amans trop gênés,
Sont un piége où ſouvent ils ſe caſſent le nez.
Un confident vaut mieux. Hier, je vis Finette,
Niece de Mathurin, le pere de Colette.
J'en fuis fou. Je m'apprête à lui faire ma cour.
Ainſi je pourrai voir Colette chaque jour;
Et cachant vos ardeurs ſous le voile des nôtres,
Vous porter ſes ſoupirs, & lui rendre les vôtres.
Mais Finette eſt coquette, & voudroit à ſes loix
Soumettre un Gentilhomme, ou quelque bon Bourgeois.

Nicole me l'a dit ; Nicole ma couline,
Et qui de Mathurin gouverne la cuiline.
Comme, pour avoir fait à Paris plusieurs tours,
Je n'ai pas à Nanterre en tout passé huit jours,
Je ne suis pas connu de Finette, & Nicole
M'a promis de m'aider à tromper cette folle.
Daignez donc me prêter quelqu'un de vos habits,
Qui, de ce que je vaux, releve un peu le prix,
Et donnant à mon port une grace nouvelle ...

CLITANDRE.

L'amour assurément t'a troublé la cervelle.

ARLEQUIN.

Par pitié.

CLITANDRE.

Paix, tais-toi. Mon pere vient à nous.

SCENE II.

DORIMONT, CLITANDRE, ARLEQUIN.

DORIMONT.

LAISSE-NOUS, Arlequin.

ARLEQUIN, *bas à Clitandre.*

Me le prêterez-vous ?

CLITANDRE.

Va-t-en.

ARLEQUIN, *bas.*

De mon amour gardez-vous de rien dire.

DORIMONT.

Hé bien ! finiras-tu ?

ARLEQUIN.

Monsieur, je me retire.

SCENE III.

DORIMONT, CLITANDRE.

DORIMONT.

AVANT que de m'ouvrir ſur mes intentions,
J'ai voulu faire encor quelques réflexions.
Il me reſte, mon fils, des doutes qui m'arrêtent,
Et qu'il faut qu'à lever vos réponſes s'apprêtent.
Vous aimez. Mais l'objet qui regne en votre cœur,
Vous fait apparemment eſſuyer ſa rigueur.
C'eſt un titre peu ſûr, pour toucher une Belle,
Qu'un rang qui, de ſi loin, nous met au-deſſus d'elle.
D'ordinaire l'amour nait de l'égalité,
Et l'amant ne plait pas, dès qu'il eſt reſpecté.

CLITANDRE.

C'eſt par cette raiſon, dont je ſens l'évidence,
Qu'à Colette, avec ſoin, j'ai caché ma naiſſance,
Prenant, en quelque lieu que je ſuive ſes pas,
L'habit de payſan, & le nom de Lucas.
Livré ſans défiance à mon ardeur preſſante,
Son cœur a ſecondé cette ruſe innocente,
Que d'ailleurs j'appuyois des charmes peu connus
De ces diſcours naïfs, ſimples, purs, ingénus,
Dictés par la Nature à des Mortels tranquilles,
Que n'a point corrompu le commerce des villes.

DORIMONT.

L'intrigue eſt amuſante. On vous aime, & pourtant,
Mon fils, dans vos plaiſirs vous n'êtes pas content.
Colette, que ſans fruit votre amour ſollicite,
Je le vois, ſe refuſe aux deſirs qu'elle excite.

CLITANDRE.

Ah! je n'ai point, Monſieur, permis à mon ardeur
tranſports, qui pouvoient allarmer ſa pudeur.

DORIMONT.

De ce commerce, enfin, quelle étoit l'eſpérance ?

CLITANDRE.

L'amour nous laiſſe-t-il la moindre prévoyance ?
Je la vis, & peut-être, en cet attachement,
Je ne cherchois d'abord qu'un ſimple amuſement.
Mais quels liens charmans ont retenu mon ame,
Dont ſa beauté déjà juſtifioit la flamme !
Un entretien aimable, où la ſincérité
Brille de modeſtie & de ſimplicité ;
Un air, un port, ornés de graces naturelles,
Les mêmes tous les jours, & tous les jours nouvelles:
Ignorant ſes vertus, belle ſans le ſavoir,
Elle eſt faite pour plaire, & plaît ſans le vouloir ;
Bien différente en tout de ces filles du Monde,
Dont ſur un faux éclat le mérite ſe fonde,
Qui déguiſent leurs cœurs, & maſquent leurs appas,
Pour paroître en public ce qu'elles ne ſont pas ;
Et qui d'un art groſſier empruntent l'impoſture,
Pour corrompre à nos yeux les dons de la Nature.

DORIMONT.

Les traits de ce tableau, ſans doute reſſemblant,
Etincellent du feu d'un amour violent.
Mais dites-moi, mon fils, quand votre ame ſe livre
Au poiſon ſéducteur dont Colette l'enivre,
Lorſqu'à votre penchant vous vous abandonnez,
Vos yeux découvrent-ils l'écueil où vous donnez,
Et de combien l'objet, que votre cœur encenſe,
Eſt loin de votre rang & de votre naiſſance ?
Sentez-vous le chagrin & le ſaiſiſſement
Que me cauſe l'excès de votre égarement ?
Vous, l'eſpoir de mon ſang, l'appui de ma vieilleſſe,
Vous, que je n'ai pas cru capable de foibleſſe ;
Vous, dont je réſervois la tendreſſe & la foi
Pour un parti plus digne & de vous & de moi.

CLITANDRE.

Ah! mon pere, arrêtez.... Quelle image accablante!
Hé quoi! tous mes chagrins, ma ſanté chancelante,
Mes ennuis éternels, mes douloureux tranſports,
Ne vous ont-ils donc pas inſtruit de mes remords,
Et juſques à quel point me tourmente & me gêne
L'amour que je condamne, & qui pourtant m'entraîne?

DORIMONT.

Enfin, pour prendre ici des ſentimens plus doux,
Sur un pareil amour que déterminez-vous?
Votre raiſon, mon fils, s'il ne l'a pas ſéduite,
En a-t-elle peſé la nature & la ſuite?
Et ſi de votre main vous pouviez diſpoſer,
Vous réſoudriez-vous, enfin, à l'épouſer?....
Vous ne répondez rien!

CLITANDRE.

Je vous jure, mon pere,
Que je mourrois plutôt que d'oſer vous déplaire.

DORIMONT.

Mais, ſi je condamnois un ſemblable trépas;
Si de cette union je ne m'offenſois pas;
Si même je mettois mon plaiſir & ma joie
A couronner l'amour dont vous êtes la proie?

CLITANDRE, *vivement.*

Vous pourriez approuver?... Excuſez ce tranſport.
C'eſt faire en ma faveur un trop cruel effort.

DORIMONT.

Votre bonheur, mon fils, fait ma plus chere envie.

CLITANDRE.

Mon pere, en ce moment vous me rendez la vie.
Oui, ſur mes ſentimens je me ſuis conſulté.
Cet hymen eſt le ſceau de ma félicité.

DORIMONT.

Je me rends. Votre amour, Clitandre, & ſon mérite,
Autoriſant

Autoriſant ce nœud, fondent ſa réuſſite.
L'égalité des rangs fait moins d'heureux époux,
Que la conformité des eſprits & des goûts....
Je connois Mathurin; il faut que je le voie.

CLITANDRE.

Ah! Monſieur, gardez-vous de prendre cette voie.
La propoſition, bien loin de le toucher,
En le heurtant de front, pourroit l'effaroucher.
A ſon ſens, à ſes mœurs plus attaché qu'un autre,
Il chérit ſon état, & dédaigne le nôtre.
Il faut, pour captiver ſon eſtime & ſon choix,
Qu'à ſes yeux votre fils paroiſſe villageois,
Et reprenne le nom, l'habit & les manieres,
Qui déjà de Colette ont trompé les lumieres.
C'eſt le plus ſûr parti; daignez y conſentir.

DORIMONT.

Je le veux bien, mon fils; allez vous traveſtir.

CLITANDRE.

Quelles graces, Monſieur, n'ai-je pas à vous rendre?
Et quoique vos bienfaits ne puiſſent me ſurprendre,
A de ſi hauts degrés vous les faites monter,
Que votre fils jamais ne peut les mériter.

DORIMONT.

Mon appui, cependant, vous ſera néceſſaire;
Et, ſous un titre faux, mon amitié ſincere
Auprès de Mathurin va pour vous s'employer.
Qu'on le faſſe venir.

CLITANDRE.

Je vais vous l'envoyer.

Il ſort.

SCENE IV.

DORIMONT.

DE quelque poids que ſoit le motif qui m'anime
Pour un fils vertueux, que j'aime & que j'eſtime,
Peut-être plus d'un pere, entêté de ſes droits,
Au parti que je prends refuſera ſa voix.
Je ſais des préjugés l'aſcendant ordinaire,
Et le fatal abus d'un pouvoir arbitraire.
Mais je ne puis penſer qu'à titre de tyrans
La Nature jamais ait donné les parens;
Et qu'avec équité nos rigueurs ſacrifient
De précieux dépôts que ſes mains nous confient,
Dont nous ſommes, au monde où nous les avons mis,
Les premiers protecteurs & les premiers amis.
Quoi qu'en puiſſent juger des eſprits trop ſéveres,
C'eſt pour les rendre heureux que nous ſommes leurs peres.

SCENE V.

DORIMONT, MATHURIN.

DORIMONT.

APPROCHEZ, Mathurin.

MATHURIN.

Sans voute autorité,
Je n'aurois jamais pris pareille libarté.
Cheux les Grands comme vous je ſais que c'eſt la mode:
De faire des façons, & ça m'eſt incommode:
Entre nous je vivons, morgué, tout uniment.

DORIMONT

Je ne veux, Mathurin, vous gêner nullement.
Mettez votre chapeau.

MATHURIN.

Vous êtes trop honnête...
Soit... & je parle mieux, quand je l'ai ſur la tête.
J'en ai l'eſprit pus libre, & les deux bras itou.
A préſent dites-moi dans queu cas & par où
Je pourrai vous ſarvir.

DORIMONT.

Vous avez une fille?

MATHURIN.

Oui-dà, Colette; & même alle eſt aſſez gentille.

DORIMONT.

Et jeune?

MATHURIN.

Alle a, Monſieur, vingt & un ans paſſés.

DORIMONT.

A cet âge un mari lui conviendroit aſſez.
N'avez-vous ſur perſonne encor jetté la vûe?

MATHURIN.

Alle auroit pu déjà deux fois être pourvue;
Et j'en étois content: mais, tenez, en ce point,
Alle eſt d'un acabit comme on n'en trouve point.
Avec d'autres ça va tout ſeul; on n'a qu'à dire,
Et le mot de mari ſeulement les fait rire.
Mais pour elle, néant; un garçon li fait peur.
Le ſeul nom d'amoureux li cauſe une vapeur.
Jarnonbille, la choſe eſt-elle naturelle?
Il faut qu'on ait jetté queuque charme ſur elle.

DORIMONT.

Ce dégoût paſſera, Mathurin: il ne vient
Que de n'avoir pas vu celui qui lui convient.
Je l'ai trouvé, je crois: un garçon bienfait, ſage,
Jeune, mais qui n'a point les défauts de ſon âge,

Pour qui je m'intéreſſe enfin, & tellement
Qu'il a fondé ſur moi ſon établiſſement.
De plus, dès qu'il ſera l'époux de votre fille,
Je prends ſous mon appui toute votre famille.

MÀTHURIN.

Vous me faites, Monſieur, bian de l'honneur. Comptez
Que... mon reſpect... je ſis confus de vos bontés.
Je peux bian, pour ma part, vous donner ma parole.
Mais ſi de ſon côté Colette eſt aſſez folle
Pour reſter oſtinée en ſon opignion,
Je ne forcerai pas ſon inclination.
Je ne ſaurois, Monſieur, vous promettre autre choſe.

DORIMONT.

Je ne l'exige point, & j'accepte la clauſe.
Je vous laiſſe, & je vais, par l'eſpoir excité,
Hâter leur entrevue & leur félicité.

MATHURIN.

Sarviteur.

SCENE VI.

MATHURIN.

POUR le bian de ma pauvre Colette,
Je voudrois que déjà cette affaire fût faite.
Une fille a biau dire, & je ne penſe pas
Que de reſter pour telle en effet ſoit un cas
Qui li plaiſe biaucoup; nennin, & je parie
Qu'alle a biau ſe fâcher de ce qu'on la marie,
Qu'alle en a dans le fond pourtant la volonté,
Fût-ce tant ſeulement par curioſité.

SCENE VII.

MATHURIN, NICOLE.

NICOLE.

AH! Monſieur Mathurin, grande & bonne nouvelle.

MATHURIN.

Tout bellement, Nicole. Hé bian donc! quelle eſt-elle?

NICOLE.

Vous allez, j'en ſuis ſûre, être bien étonné.
Un Monſieur de Paris, (il eſt tout galonné,)
Va venir demander Finette en mariage.

MATHURIN.

Ma gniece?

NICOLE.

Exprès pour elle il a fait le voyage.

MATHURIN.

Qui te l'a dit?

NICOLE.

Lui-même. Il eſt chez un barbier
A ſe faire raſer, poudrer, approprier.
Si Finette aime tant les airs de petit-Maître,
Cet amant eſt ſon fait; il n'a plus qu'à paroitre.

MATHURIN.

Le vent de mariage a donc ſouffié cheux moi;
Car l'on m'offre un mari pour Colette.

NICOLE.

Ma foi à

MATHURIN.

Oui, c'eſt comme un complot.

NICOLE, *à part.*

A peu près.

MATHURIN.

Quoi, Nicole?

NICOLE.

Ah! que je vais danſer! J'aime qu'on batifole.
Mais voici votre fille & votre niece. Allons,
Il faut faire au plutôt ronfler les violons.

SCENE VIII.

MATHURIN, COLETTE, FINETTE, NICOLE.

FINETTE.

JE viens trop tard, ſans doute, & cette bonne piece
Vous aura tout appris... Qu'en penſez-vous?

MATHURIN.

Ma gniece,
Je penſe que l'affaire eſt fort à voute gré,
Et que ce qu'une fille en ſa tête a fourré
Y prend ſi bian racine, & croit ſi bian en elle,
Qu'il faudroit, pour l'ôter, emporter la çarvelle.

FINETTE.

Je n'ai point encor pris de réſolutions.
Il faut auparavant que nous nous connoiſſions.
S'il me plait...

MATHURIN.

Si j'en crois Nicole, il doit vous plaire;
Car c'eſt queuſſi queumi que vous & voute mere,
Qui, pour avoir été ſarvante d'un Marquis,
Croyoit que le mérite étoit de biaux habits.

FINETTE.

Mais encor?...

MATHURIN.

Mais encor, n'êtes-vous pas honteuſe?
Il vous ſied bien, vrament, d'être ſi vaniteuſe!
Je vous le dis tout net, & ſouvenez-vous-en,
Pour une payſanne il faut un payſan.
Qu'eſt-ce que ces grands airs que vous avez en tête

Et tous ces biaux Monſieurs dont vous vous faites fête?
Sans nous, tous tant qu'ils ſont, ma gniece, au lieu de vin,
Boiriont de l'iau, morguienne, & n'auriont pas de pain.

NICOLE.

Vous avez bien raiſon; mais qu'à cela ne tienne:
Vous avez votre idée, & Finette a la ſienne;
Et ſi vous faites bien, elle fait bien auſſi.

MATHURIN.

Oh! qu'alle faſſe donc.

NICOLE.

Sans doute.

FINETTE.

Grand merci,
Mon cher oncle. Je vais me mettre en équipage
Digne du Cavalier de qui j'attends l'hommage.

Elle ſort.

SCENE IX.

MATHURIN, COLETTE, NICOLE.

MATHURIN.

Alle deviendra folle. A parler franchement,
Tu l'es itou, Colette, un peu; mais autrement.
Oh! çà, n'eſt-il pas tems que tu ſois raiſonnable?
Je viens de te trouver un parti convenable.

COLETTE.

Un mari?

MATHURIN.

Dorimont me l'offre; &, ce dit-on,
Il ne peut de ſa main venir rian que de bon.

COLETTE.

Mais moi, je ne veux pas me marier encore.

NICOLE.

Encore eſt fort bien dit. Hé quand donc?

COLETTE.

Je l'ignore.

MATHURIN.

Le garçon que je dis dans un moment viendra.
Peut-être qu'il le ſait, & qu'il te l'apprendra.

COLETTE.

J'en doute.

NICOLE.

Il eſt honteux d'être dans l'ignorance.

MATHURIN.

Il pourra te guérir de ton indifférence.

COLETTE.

J'en doute, encore un coup; car j'entends que tout bas
Mon cœur me dit que non, & mon cœur ne ment pas.

NICOLE.

Pourquoi l'écoutez-vous?

COLETTE.

C'eſt lui ſeul qui m'inſpire.

MATHURIN.

Il n'a pas de raiſon.

COLETTE.

Hélas!

NICOLE, *à part.*

Elle ſoupire.
Je comprends.

MATHURIN.

Ne va point, morgué, te chagriner,
Colette: mon deſſein n'eſt pas de te gêner;
Si je le fais jamais, que la peſte me tue.
Mais, du moins, il faut voir ce jeune homme. Sa vûe
Ne te coûtera rian.

NICOLE.

Qu'un peu d'ennui, je crois.

COLETTE.

Hé bien! voyons-le donc; mais une ſeule fois.

NICOLE.

S'il ne plaît pas, s'entend?

MATHURIN.

Je ne crois pas qu'il tarde.
Adieu: c'eſt fait pour moi; le reſte te regarde.

SCENE X.

COLETTE, NICOLE.

NICOLE.

PUISQU'IL eſt ſi bon pére, à votre place, moi,
J'avouerois franchement que mon cœur eſt pris.

COLETTE.

Quoi?

NICOLE.

Que vous aimez.

COLETTE.

Moi, j'aime! Hé qui donc?

NICOLE.

Un jeune homme;
(Je ne ſais ce qu'il eſt, ni comment on le nomme.)
Avec qui je vous vis hier dans ce jardin,
La, ſous certain berceau qui du nôtre eſt voiſin.
Mais je vois Dorimont.

COLETTE.

Ah! ſa démarche eſt vaine,
Nicole; & c'eſt encore un ſurcroît à ma peine.

SCENE XI.

DORIMONT, COLETTE, NICOLE, *qui, par respect, se retire au fond du Théâtre.*

DORIMONT.

Belle Colette, hé bien! vous savez le projet
Que j'ai fait d'un hymen dont vous êtes l'objet.

COLETTE.

Mon pere me l'a dit.

DORIMONT.

Et pour vous montrer même
Combien je vous estime, & combien je vous aime,
Je n'ai pas attendu qu'un entretien si doux
Vérifiât le bien que l'on m'a dit de vous.

COLETTE.

Votre bonté, Monsieur, ne sert qu'à me confondre.
Je suis au désespoir de n'y pouvoir répondre.
Jamais....

DORIMONT.

Votre équité, votre discernement,
Me font porter de vous un meilleur jugement.
Quand de votre bonheur je me fais une étude,
Vous ne me paierez point par une ingratitude.
J'ai pénétré le fond de vos vrais sentimens,
Et je n'attends de vous que des remercimens.

COLETTE.

Je vous en dois, Monsieur, pour cette marque insigne
De votre affection dont je ne suis pas digne,
Et dont les mouvemens me touchent d'autant plus
Qu'ils sont joints au regret de les voir superflus.

DORIMONT.

Colette, croyez-moi, mes démarches sont sûres,
Et je n'aurois pas pris d'inutiles mesures.

Je n'oſe à vos regards faire briller des traits,
Qui rehauſſent le prix du don que je vous fais.
Mais ſachez que l'amant, qui va bientôt paroître,
Et que vous refuſez, faute de le connoître,
A telles qualités, & même tels appas,
Que votre cœur charmé n'y réſiſtera pas.

COLETTE.

C'eſt un amant parfait, ſans doute : il doit ſuffire
Qu'il me vienne de vous, Monſieur, & c'eſt tout dire.
Mais je me connois trop ; & fût-il en effet,
S'il ſe peut, d'un mérite encore plus parfait ;
Quand il poſſéderoit la plus haute puiſſance
Par le bien, le crédit, le rang & la naiſſance ;
Pour prix de ſes vertus, je ſaurois l'eſtimer,
Mais je ſens que jamais je ne pourrois l'aimer.

DORIMONT.

Combien, en ce moment, me ravit & m'enchante
De ces beaux ſentimens l'expreſſion touchante !
Mais avouez auſſi qu'ils ſont l'épanchement
D'un cœur déjà ſéduit par quelque attachement.
Vous aimez, généreuſe & fidelle Colette ;
Vous brûlez pour quelqu'un d'une flamme ſecrette :
Et c'eſt l'obſtacle ſeul qui s'oppoſe à des nœuds
Où tendent à la fois mon eſpoir & mes vœux.

COLETTE.

Comme je ne veux point vous donner d'eſpérance,
Je vous laiſſe, Monſieur, juger ſur l'apparence,
Dans le trouble où ſe perd mon eſprit égaré.
Mais rendez-moi juſtice, & ſoyez aſſuré,
Que ſi jamais l'amour avoit pu me ſurprendre,
Je n'aurois pas donné mon cœur pour le reprendre ;
Que ce ſeroit, pour moi, comme une trahiſon ;
Que la pure vertu, que la droite raiſon,
Seroient le fondement d'une flamme ſi belle ;
Et que, loin que ce cœur, devenant infidele,

Se condamnât lui-même, en condamnant ſon choix,
Il aimeroit toujours, s'il aimoit une fois.

DORIMONT.

O tendreſſe charmante! O conſtance admirable!
L'une & l'autre m'annonce un ſuccès favorable;
Tout répond, tout s'accorde à mes juſtes deſirs.
Adieu: je ne veux plus retarder vos plaiſirs.
Je vais vous envoyer.... Il mérite, Colette,
Que pour lui vous ſentiez une eſtime parfaite,
Et les tendres ardeurs de l'amour le plus doux,
Comme vous méritez qu'il les ſente pour vous.

Il ſort.

COLETTE.

Qu'eſt-ce donc qu'il veut dire? A quoi peut-il s'attendre?

NICOLE.

Dorimont fait ſemblant de ne vous pas entendre.
Cependant il ſe doute & penſe comme moi
Que vous avez, Colette, un amoureux.

COLETTE.

Tais-toi.

NICOLE.

Et tenez, le voilà qui vous cherche, ou je meure.

COLETTE, *à part.*

Que vient-il faire ici? Ce n'eſt pas là notre heure.

SCENE XII.

CLITANDRE, *en payſan*, COLETTE, NICOLE.

CLITANDRE, *à part.*

QUELQU'UN eſt avec elle.

NICOLE.

Ai-je menti?

COLETTE.

Non... Oui.

CLITANDRE, *à part.*
L'aborderai-je ?
NICOLE.
Il vient.
COLETTE.
Je n'ai que faire à lui.
Allons.
CLITANDRE, *à part.*
Elle me fait des ſignes de ſilence.
NICOLE, *à Colette.*
Demeurez.
CLITANDRE, *bas à Colette.*
Écoutez.
COLETTE, *bas.*
Paix.
CLITANDRE, *à part.*
Quelle violence !
COLETTE, *à part.*
Quelle gêne !
CLITANDRE, *à part.*
Après tout, que riſqué-je ?
COLETTE, *bas à Clitandre.*
Sortez.
CLITANDRE, *bas.*
J'obéis.
NICOLE, *à part.*
Je le vois, je ſuis de trop.
COLETTE, *bas à Clitandre.*
Reſtez.
NICOLE, *à part.*
Ah ! les pauvres enfans ! Non, il n'eſt pas croyable
Comme au fond de leur cœur ils me donnent au diable.
Ils penſent que je cherche à les faire endéver.
Le mal que je leur veux puiſſe-t-il m'arriver !
Elle ſort

Se condamnât lui-même, en condamnant ſon choix,
Il aimeroit toujours, s'il aimoit une fois.

DORIMONT.

O tendreſſe charmante! O conſtance admirable!
L'une & l'autre m'annonce un ſuccès favorable;
Tout répond, tout s'accorde à mes juſtes deſirs.
Adieu: je ne veux plus retarder vos plaiſirs.
Je vais vous envoyer.... Il mérite, Colette,
Que pour lui vous ſentiez une eſtime parfaite,
Et les tendres ardeurs de l'amour le plus doux,
Comme vous méritez qu'il les ſente pour vous.

Il ſort.

COLETTE.

Qu'eſt-ce donc qu'il veut dire? A quoi peut-il s'attendre?

NICOLE.

Dorimont fait ſemblant de ne vous pas entendre.
Cependant il ſe doute & penſe comme moi
Que vous avez, Colette, un amoureux.

COLETTE.

Tais-toi.

NICOLE.

Et tenez, le voilà qui vous cherche, ou je meure.

COLETTE, *à part.*

Que vient-il faire ici? Ce n'eſt pas là notre heure.

SCENE XII.

CLITANDRE, *en payſan*, COLETTE, NICOLE.

CLITANDRE, *à part.*

QUELQU'UN eſt avec elle.

NICOLE.

Ai-je menti?

COLETTE.

Non... Oui.

CLITANDRE, *à part.*
L'aborderai-je ?
NICOLE.
Il vient.
COLETTE.
Je n'ai que faire à lui.
Allons.
CLITANDRE, *à part.*
Elle me fait des ſignes de ſilence.
NICOLE, *à Colette.*
Demeurez.
CLITANDRE, *bas à Colette.*
Écoutez.
COLETTE, *bas.*
Paix.
CLITANDRE, *à part.*
Quelle violence !
COLETTE, *à part.*
Quelle gêne !
CLITANDRE, *à part.*
Après tout, que riſqué-je ?
COLETTE, *bas à Clitandre.*
Sortez.
CLITANDRE, *bas.*
J'obéis.
NICOLE, *à part.*
Je le vois, je ſuis de trop.
COLETTE, *bas à Clitandre.*
Reſtez.
NICOLE, *à part.*
Ah ! les pauvres enfans ! Non, il n'eſt pas croyable
Comme au fond de leur cœur ils me donnent au diable.
Ils penſent que je cherche à les faire endéver.
Le mal que je leur veux puiſſe-t-il m'arriver !
Elle ſort

SCENE XIII.

CLITANDRE, COLETTE.

COLETTE.

Vous me cherchez, Lucas ?

CLITANDRE.

Vous me fuyez, Colette!

COLETTE.

Je ne puis approuver votre ardeur indiſcrette.
Nos plaiſirs, cher Lucas, étoient d'autant plus doux
Qu'un myſtere innocent les aſſaiſonnoit tous.
Et les voilà connus.

CLITANDRE.

Quoi ! vous êtes fâchée
Qu'on ſache mon amour, & qu'il vous a touchée ?

COLETTE.

Si mon pere, une fois, ſait que nous nous aimons,
Je crains qu'il ne s'oppoſe aux vœux que nous formons,
Et qui, de votre part, trouvent de tels obſtacles
Qu'il faut, pour les lever, peut-être des miracles.
De quel eſpoir mon cœur peut-il être flatté,
S'il vient quelque traverſe auſſi de mon côté?
Que dis-je ? Elle eſt venue. Hélas! le péril preſſe.
On veut vous enlever votre chere maitreſſe.
Vous connoiſſez bien....

CLITANDRE.

Qui ?

COLETTE.

Dorimont?

CLITANDRE.

Oui, vraiment.

COLETTE.

Il veut me marier.

CLITANDRE.

Quoi! ſérieuſement?

COLETTE.

Avec quelle gaieté vous voyez mes allarmes!
Eſt-ce ainſi...

CLITANDRE.

Que pour moi cette crainte a de charmes!

COLETTE.

A quoi tend ce diſcours?

CLITANDRE.

Allez, vous aimerez
Le garçon qu'on vous offre, & vous l'épouſerez.

COLETTE.

Vous m'impatientez.

CLITANDRE.

Qu'avec plaiſir, Colette,
J'enviſage le trouble où ce deſſein vous jette!

COLETTE.

Oh! je vous battrois bien.

CLITANDRE.

Ce dépit eſt charmant.
Pardonnez. Vous voyez à vos pieds cet amant,
Ce rival contre qui votre amour ſe mutine,
Ce mari qu'en un mot Dorimont vous deſtine.

COLETTE.

Vous! cela ſe peut-il?

CLITANDRE.

Je craignois d'offenſer
Un bon pere qui ſeul pouvoit me traverſer.
Mais enfin Dorimont, qui pour moi s'intéreſſe,
A fait en ma faveur incliner ſa tendreſſe.
Oui, je vais être à vous; vous allez être à moi.

COLETTE.

Le deſir que j'en ai fait que je vous en croi.

CLITANDRE.

Ah! Colette!

COLETTE.

Ah! Lucas!

CLITANDRE.

Faites-moi bien connoître
Tout le plaiſir....

COLETTE.

Je crains d'en faire trop paroître;
Et cependant je ſens que je le voudrois bien,
Pour que le vôtre fût auſſi doux que le mien.

CLITANDRE.

Ne vous contraignez point.

COLETTE.

Ce mot doit vous ſuffire;
Et je n'aurois pas dû, peut-être, vous le dire.

SCENE XIV.

CLITANDRE, COLETTE, FINETTE, *en habit de ville, &* NICOLE, *qui les ont écoutés quelque tems.*

NICOLE, *à Finette.*

LEs voilà bien contens. Vous aurez votre tour.

FINETTE.

Suis-je bien?

CLITANDRE.

Vous voilà miſe comme à la Cour.

NICOLE.

Nous ſavons tout, Colette.

FINETTE.

Et je vous félicite.

COLETTE.

Je vous ſouhaite à vous la même réuſſite.

NICOLE.

Finette n'aime pas encor ſon prétendu ;
Mais elle l'aimera, quand elle l'aura vu.

CLITANDRE.

Quand vient-il ?

FINETTE.

Je l'attends.

CLITANDRE.

Ne gênons point Finette.

COLETTE.

C'eſt fort bien dit. Adieu, Finette.

FINETTE.

Adieu, Colette.

SCENE XV.

FINETTE, NICOLE.

FINETTE.

S'AIMER & s'épouſer ; helas ! qu'ils ſont heureux !

NICOLE.

Vous êtes ſur le point de l'être encor plus qu'eux ;
Car vous n'oppoſerez aucune réſiſtance
A l'honneur que vous fait un Seigneur d'importance.
Puiſque vous avez eu le don de le charmer,
Pour être unie à lui, vous n'avez qu'à l'aimer.

FINETTE.

J'y ferai mon poſſible.

NICOLE.

Et dans un beſoin même,
On peut ſe marier fort bien ſans que l'on aime.

FINETTE.

Je l'aimerai, Nicole.

NICOLE.

Il vient. Voyez quel air !

Quelle grace ! Il faudroit avoir un cœur de fer,
Pour ne le pas aimer dès la premiere vûe.

FINETTE.

Le cœur me bat, Nicole, & je ſuis toute émue.

SCENE XVI.

ARLEQUIN, *en petit-maître*, FINETTE, NICOLE.

ARLEQUIN.

MADAME, lorſqu'en vous je vois tant de beauté,
Ces petits yeux fripons, ce minois moucheté,
Mon cœur qui.... qui déjà vous aime à la folie,
Ne ſait.... En vérité, vous êtes bien jolie.

FINETTE.

Ah Monſieur... (*A Nicole.*) Je ne ſais que lui dire à mon tour.

NICOLE.

Parlez toujours.

FINETTE.

Monſieur, je ſais bien qu'à la Cour
Les hommes volontiers débitent des fleurettes ;
Et par ce compliment je vois que vous en êtes.

ARLEQUIN.

Si j'en ſuis ! moi, Madame ? Oh ! vraiment je le crois,
Et le pourrois prouver (1) par bien d'autres endroits.
Mais il faut à tantôt remettre la partie.
Je ſuis un peu confus de votre modeſtie.
Elle eſt ſi hériſſée.

FINETTE.

Ah ! Monſieur, point du tout.

(1) Il la careſſe, & elle le repouſſe.

ARLEQUIN.

Un peu moins de rigueur ſeroit plus de mon goût. Cela viendra, ma Reine. Hé bien! à quand la noce?

FINETTE.

Mais, Monſieur....

ARLEQUIN.

Savez-vous que je roule carroſſe?

NICOLE, *à part.*

Il le mene, peut-être.

ARLEQUIN.

Hé!... Ce ſont des maraudes.

NICOLE.

Qui?

ARLEQUIN.

Mes gens. Je voulois vous montrer mes chevaux.

NICOLE.

Vous n'avez pas beſoin de vos chevaux pour plaire.

ARLEQUIN.

Je crois qu'elle dit vrai. Qu'en penſez-vous, ma chere?

FINETTE.

Nicole n'a pas tort.

ARLEQUIN.

Répondez comme il faut.

FINETTE.

Vous êtes bien aimable.

ARLEQUIN.

Hem, plaît-il? Parlez haut. (*A part.*) Que ſa timidité me paroît eſtimable! Que dites-vous?

FINETTE.

Je dis que vous êtes aimable.

ARLEQUIN.

Et que vous m'aimez?

FINETTE.

Moi! Non, Monſieur.

ARLEQUIN.

Comment! non!

FINETTE.

Non, je ne vous dis pas que je vous aime.

ARLEQUIN.

Ah! bon.
Mais vous m'aimez pourtant.... Vous vous taiſez? j'enrage.
Mignonne, il faut quitter ces façons de village.
Vous vous feriez ſiffler du plus petit Bourgeois.

FINETTE.

Doit-on ſe déclarer dès la premiere fois?
Car enfin je ſuis fille, & les filles....

ARLEQUIN.

Dans l'ame
Je ſuis ſûr que déjà vous êtes preſque femme.

FINETTE.

Que vous êtes preſſant!

ARLEQUIN.

Parbleu....

NICOLE.

Remettez-vous.
J'apperçois Mathurin qui s'approche de nous.

ARLEQUIN.

Ma charmante, allons faire un tour de promenade.

NICOLE.

Vous ne l'attendez pas! Quelle eſt cette boutade?

FINETTE.

Parlez-lui.

ARLEQUIN.

Juſques-là je ne puis m'avancer,
Que Nicole n'ait pris le ſoin de m'annoncer.

Il ſort avec Finette.

SCENE XVII.

MATHURIN, NICOLE.

MATHURIN.

IL s'en va ! quand je viens avec tant de viteſſe
Pour li rendre un devoir....

NICOLE.

C'eſt une politeſſe.

MATHURIN.

Alle eſt drôle !

NICOLE.

Il s'en va, pour me donner le tems
De vous dire, Monſieur, qu'il va venir.

MATHURIN.

J'entends.
Belle çarimonie ! Il n'a donc qu'à ſe rendre
Au logis, où....

NICOLE.

Tenez.

MATHURIN.

Quoi ?

NICOLE.

Voici votre gendre.

SCENE XVIII.

CLITANDRE, MATHURIN, NICOLE.

MATHURIN.

AH ! bon jour.

CLITANDRE.

Serviteur. C'eſt moi qui ſuis Lucas,

De qui vous a parlé Dorimont.

MATHURIN.

En ce cas,
Embraſſons-nous. Hé bian! avez-vous vu Colette?

CLITANDRE.

Je la quitte à l'inſtant, & ma joie eſt parfaite.

MATHURIN.

Comment! Eſpérez-vous qu'alle vous aimera?

CLITANDRE.

Je me flatte, de plus, qu'elle m'épouſera.

MATHURIN.

Colette! Quoi! ſi-tôt? Pargué, c'eſt un prodige.
Ne me trompez-vous point?

CLITANDRE.

Rien n'eſt plus vrai, vous dis-je.

MATHURIN.

Nicole, queu compere! il eſt retort.

NICOLE.

Beaucoup.

MATHURIN.

Avoir gagné Colette!

NICOLE.

Il a fait un grand coup.

MATHURIN.

Tu n'en es pas ſurpriſe?

NICOLE.

Il a tant de mérite
Qu'on ne peut s'étonner de cette réuſſite.

MATHURIN.

Mais tu gauſſes, je crois.

NICOLE.

Si votre fille & lui
S'aiment, comme il eſt ſûr, ce n'eſt pas d'aujourd'hui.

MATHURIN.

ce qu'alle dit là, Lucas?

CLITANDRE.

C'eſt un myſtere,
Sur lequel maintenant je ne puis plus me taire,
Et que je vous aurois moi-même révélé,
Quand Nicole, avant moi, n'en auroit pas parlé.
Je viens d'en convenir avec Colette même.
Depuis plus de deux mois je la vois & je l'aime;
Et cet amour ſincere, auſſi-bien qu'innocent,
A ſurpris & touché ſon cœur reconnoiſſant.
C'eſt ici qu'en tenant des diſcours pleins de charmes,
Nous mêlions nos ſoupirs, & quelquefois nos larmes;
Et qu'entre ces taillis, dont nous étions couverts,
Nous nous croyions ſouvent tous ſeuls dans l'univers.

MATHURIN.

Jarniguoi, finiſſez. Je pleure d'allégreſſe.
Et toi, Nicole?

NICOLE.

Et moi, je pleure de tendreſſe.

CLITANDRE.

Je viens donc vous prier pour Colette & pour moi,
(Car un peu de pudeur la tient encor, je croi;)
D'unir par le doux nœud où vos vœux doivent tendre,
Deux cœurs déjà liés par l'amour le plus tendre.

MATHURIN.

J'y conſens de bon cœur, & vous me raviſſez.

CLITANDRE.

Je vais faire dreſſer le Contrat.

Il ſort.

MATHURIN.

C'eſt aſſez.

SCENE XIX.

MATHURIN, NICOLE.

MATHURIN.

JE ne t'aurois, ma foi, jamais cru si secrette, Nicole : tu savois leur petite amourette. Que ne me l'as-tu dit dès le commencement?

NICOLE.

Qui? moi? Je ne le sais que d'hier seulement; Et même je croyois l'intrigue plus nouvelle.

MATHURIN.

Ma fille est bien tombée, heureusement pour elle. Lucas est un garçon qui montre de l'honneur. Ma gniece n'aura pas, peut-être, un tel bonheur. Mais je vois son amant.

SCENE XX.

MATHURIN, ARLEQUIN, NICOLE.

ARLEQUIN.

PARDONNEZ ma retraite. Avant que de venir vous demander Finette, J'ai voulu sur son cœur établir tous mes droits. C'en est fait; mon amour l'a soumise à mes loix; Non pas sans peine, au moins: je sais ce qu'il m'en coûte.

MATHURIN.

Oh! vous vous connoissiez depis long-tems, sans doute?

ARLEQUIN.

Depuis une heure, au plus.

MATHURIN.

Jarni, quel enjoleur!

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Si j'avois échoué, c'eût été grand malheur.
Votre niece, entre nous, n'eſt pas des plus dociles;
Mais j'en ai fait céder de bien plus difficiles.

MATHURIN.

Je le crois.

NICOLE, *à part.*

Le Gaſcon!

ARLEQUIN, *à Nicole.*

Tu ris?

MATHURIN.

Pour aujourd'hui,
Son habit, j'en ſis ſûr, en a plus fait que lui.

ARLEQUIN.

Laiſſons-là cependant mes exploits ſur les Belles,
Mon oncle. Dans le fond ce ſont des bagatelles,
Qui ne doivent pas rendre un homme glorieux.
Examinons un peu des points plus ſérieux.

MATHURIN.

Voyons.

NICOLE, *à part.*

Ce ſérieux ſera quelque ſornette.

ARLEQUIN.

Un ſcrupule me tient ſur le fait de Finette.
Sa dot eſt-elle forte?

MATHURIN.

Ah! bon! y penſez-vous?
Quand on charche du bian, on ne vient pas cheux nous.
Nos richeſſes, Monſieur, ſont noute néceſſaire.
Je vivons, pis c'eſt tout. J'avons le cœur ſincere,
Un peu de jugement, de la tranquillité,
Point de ruſe, ſur-tout, & point de vanité.
Je laiſſons la forteune aux Seigneurs qu'alle abuſe,
Et j'oſons mépriſer ce qu'alle nous refuſe.

ARLEQUIN.

J'écoute avec plaiſir ce que vous dites-là.

Je m'accommoderois fort bien de tout cela.

MATHURIN.

Finette a ſtanpandant queuque argent de ſon pere,
Et d'aſſez biaux habits qu'alle tient de ſa mere.

ARLEQUIN.

Tant pis. Quand je me ſuis informé de ſon bien,
C'étoit pour être ſûr, oui, qu'elle n'avoit rien.
Ma généroſité, vraiment, n'eſt pas commune.
J'aurois été ravi de faire ſa fortune.

NICOLE.

Contentez-vous, Monſieur, & faites-moi préſent
Des habits de Finette, & de tout ſon argent.

MATHURIN.

Je reçois volontiers l'honneur que vous me faites;
Mais je devrois ſavoir ſtanpandant qui vous êtes.

ARLEQUIN.

Qui je ſuis, Mathurin? Il vous convient, ma foi,
D'être ſi difficile avec gens tels que moi!

MATHURIN.

L'uſage...

ARLEQUIN.

En ces détails me ſied-il de deſcendre?
Apprenez ſeulement qu'on m'appelle Alexandre.

MATHURIN.

Ce nom eſt manifique.

ARLEQUIN.

Il eſt d'un Conquérant.

NICOLE.

Oui!

ARLEQUIN.

Vous connoiſſez bien Alexandre le Grand,
Alexandre qui fit... tout ce que l'on peut faire.

MATHURIN.

De réputation.

ARLEQUIN.

Hé bien! c'étoit mon pere.

MATHURIN.

Ah!

NICOLE.

Voici Dorimont.

ARLEQUIN, *à part.*

Quel contretems!

NICOLE, *bas à Arlequin.*

Partez.

ARLEQUIN, *à part.*

Que le diable l'emporte. Adieu mes dignités.

SCENE XXI.

DORIMONT, MATHURIN, ARLEQUIN, NICOLE.

DORIMONT, *reconnoiſſant Arlequin qui veut ſe ſauver.*

AH! ah!

ARLEQUIN, *haut.*

Cher Dorimont, quoi! c'eſt vous! *(Bas.)* Prenez garde
De dire qui je ſuis : l'affaire vous regarde.

DORIMONT.

Quel eſt donc....

ARLEQUIN.

Parlez bas.

DORIMONT.

Ce beau déguiſement?

MATURIN, *à Nicole.*

Ils ſe parlont.

NICOLE.

Ils ſont amis, apparemment.

ARLEQUIN, *bas.*

Je l'ai pris pour ſervir votre fils, & j'amuſe
Mathurin, qui pourroit... C'eſt une contreruſe.

DORIMONT.

Mais je ne comprends pas....

ARLEQUIN, *bas.*

Je vous conterai tout.
Sans cela rien n'eſt fait ; attendez juſqu'au bout.

DORIMONT.

Soit.

ARLEQUIN, *à part.*

Je vais au plutôt, de crainte de rechûte,
Faire de mon Contrat griffonner la minute.

Il ſort.

SCENE XXII.

DORIMONT, MATHURIN, NICOLE.

MATHURIN.

VOus le connnoiſſez donc, Monſieur ?

DORIMONT.

Parfaitement.

MATHURIN.

Tant mieux.

DORIMONT.

Hé bien ! Lucas vous plait ?

MATHURIN.

Certainement.

DORIMONT.

Son amour a gagné le cœur de votre fille.
N'avois-je pas raiſon ?

MATHURIN.

Vrament, c'eſt un bon drille.
Ils s'aimont tous les deux depis pus de deux mois.

DORIMONT.

Je le ſais. Leur tendreſſe autoriſe mon choix.
Puiſſent-ils à jamais & s'aimer & ſe plaire !
Mais ils viennent à nous.

SCENE XXIII.

DORIMONT, CLITANDRE, MATHURIN, COLETTE, NICOLE.

COLETTE.

MONSIEUR, & vous, mon pere,
Pour Lucas & pour moi, quelle eſt votre bonté!
(*A Dorimont.*) (*A Mathurin.*)
Vous me l'avez donné, vous l'avez accepté.
Que vous dirai-je? Hélas! je ſens mon impuiſſance
A vous en témoigner une reconnoiſſance
Conforme à mon bonheur, égale à mon amour.
Ils dureront tous trois juſqu'à mon dernier jour.

DORIMONT.

Vous ignorez combien votre union m'eſt chere.

MATHURIN.

J'ai voulu te montrer que je ſis un bon pere.

SCENE XXIV.

DORIMONT, CLITANDRE, MATHURIN, COLETTE, NICOLE, LE TABELLION.

LE TABELLION.

SALUT, Meſſieurs.

MATHURIN.

Ah! ah! c'eſt le Tabellion.

CLITANDRE.

Votre écrit répond-il à mon intention?

LE TABELLION.

N'ayez ſur ce ſujet aucune inquiétude:

Vous ne connoiſſez pas l'ordre de mon Etude.
Pour la commodité des Futurs empreſſés,
J'ai ſoin d'avoir toujours des Contrats tout dreſſés,
Où ſont, en blanc, leurs noms, qualités, domiciles.
J'en ai même à tout prix, ſuivant les divers ſtyles.
Le lirai-je? Il n'eſt pas néceſſaire, je croi.

DORIMONT, *à Mathurin.*

Je l'ai lu: vous pouvez vous en fier à moi.
Il eſt moins, je vous jure, à ſon profit qu'au vôtre.

MATHURIN.

Tout comme il vous plaira.

LE TABELLION, *à Mathurin & à Colette.*

Signez donc.... Voici l'autre
Où les Conjoints d'avance ont déjà mis leur ſeing.
Reſte à vous.

MATHURIN.

Donnez donc, piſque je ſis en train.

CLITANDRE.

Alte-là... Vous, Monſieur, donnez-moi cette piece.

LE TABELLION.

Cela ſuffit; adieu.

SCENE XXV.

DORIMONT, CLITANDRE, MATHURIN, COLETTE, NICOLE.

MATHURIN.

COMMENT donc?

CLITANDRE.

Votre niece
Attendra bien encor pour avoir un époux.

MATHURIN.

Qu'eſt-ce à dire?

CLITANDRE.

Ah ! beau-pere, à qui la donniez-vous ?

DORIMONT.

Quel eſt donc le mari ? . . .

MATHURIN.

Le Seigneur Alexandre.

DORIMONT.

Ce nom m'eſt inconnu.

MATHURIN.

Vous m'avez fait entendre
Que vous le connoiſſiez ; vous li parliez tantôt.

CLITANDRE, *bas à Dorimont.*

C'eſt ce fou d'Arlequin.

DORIMONT, *bas.*

Arlequin ? Le maraud !

MATHURIN.

Tenez, il vient.

CLITANDRE, *à Dorimont.*

A voir ſa mine réſolue,
On peut juger qu'il croit que l'affaire eſt conclue.

SCENE DERNIERE.

DORIMONT, CLITANDRE, MATHURIN, COLETTE, FINETTE, ARLEQUIN, NICOLE.

ARLEQUIN.

Mon oncle, ſerviteur ; car ce n'eſt plus un jeu,
Et tout de bon, enfin, je ſuis votre neveu.

DORIMONT.

Voilà donc la façon, coquin, dont tu m'abuſes !
Et tu ſais employer de belles contreruſes !

FINETTE.

Comme vous le traitez !

MATHURIN.

Plait-il !

CLITANDRE.

Pendard!

ARLEQUIN.

Tout beau.
Le Deſtin & l'Amour nous ont mis de niveau.

DORIMONT.

Je ne puis revenir de ton extravagance.

MATHURIN.

Mais je ne comprends rian à voute manigance.

DORIMONT.

Ce myſtere, par moi, va vous être expliqué.
Ce Seigneur prétendu n'eſt qu'un valet maſqué.

MATHURIN.

Le fripon !

FINETTE.

Juſte ciel !

MATHURIN.

Monſeigneur Alexandre,
Pour honorer la noce, on va vous faire pendre.

FINETTE.

Il faut que je t'étrangle.

ARLEQUIN.

Aye, aye, doucement.

CLITANDRE.

Ma couſine, arrêtez. Que votre emportement
Tombe ſur le Contrat de votre mariage.
Sans le ſeing de votre oncle il n'eſt d'aucun uſage.
Le voici; vous pouvez le déchirer.

FINETTE.

Oui-dà.

(*A Arlequin en lui en jettant les morceaux au viſage.*)
iens.

MATHURIN.

L'honnête garçon de gendre que j'ai là !

FINETTE.

Combien, mon cher couſin, je vous ſuis obligée !
Ce fourbe me dupoit ; mais me voilà vengée.

CLITANDRE.

Faquin, vous vouliez donc devenir mon couſin ?

ARLEQUIN.

Ah !

CLITANDRE.

Je me ſuis prêté, pour rire, à ce deſſein.
Tu trouveras aſſez d'autres femmes ſans elle ;
Et de ma bourſe alors récompenſant ton zele,
J'aurai ſoin de te faire un ſort aſſez heureux.

MATHURIN.

Mon gendre, il ne faut pas être ſi généreux.

ARLEQUIN.

Que vous avez pour moi de bonté, mon cher maître !
Je voudrois de bon cœur pouvoir les reconnoître.

MATHURIN.

Son maître !

ARLEQUIN.

Aſſurément. Ainſi le Monde va :
L'une veut un Seigneur, & c'eſt l'autre qui l'a.

COLETTE.

Qu'entends-je, juſte ciel !

MATHURIN.

Qu'eſt-ce que ça veut dire ?

DORIMONT.

Vous voyez de l'amour les effets & l'empire.
Lucas n'eſt point Lucas ; c'eſt un nom qu'il a pris.
Il ſe nomme Clitandre, & Clitandre eſt mon fils.

MATHURIN.

Voute fils !

COLETTE.

Mon époux!

CLITANDRE.

Oui, charmante Colette,
Dorimont eſt mon pere, & ſa bonté parfaite
Éclate dans le prix qu'il donne à mon amour.

MATHURIN.

La forteune aujourd'hui nous a joué d'un tour.

COLETTE.

Vous m'aimez plus encor que je n'ai cru moi-même,
Clitandre : mais non pas plus que je ne vous aime.
Quel que ſoit votre rang, il vous doit être doux
D'être perſuadé que je n'aime que vous.

MATHURIN.

Qui ſe ſeroit douté de cette tromperie ?
Mais cheux les gros Seigneurs ce n'eſt que tricherie.

COLETTE, *à Dorimont.*

Permettez qu'à vos pieds en cette occaſion
Je montre mon reſpect & ma confuſion.
Votre bonté, Monſieur, fait grace à ma famille.
Vous avez bien voulu que je ſois votre fille.
Comptez que je mettrai ma gloire & mon bonheur
A me rendre à vos yeux digne d'un tel honneur.

DORIMONT.

Vous le devez, ma fille, à des dons que j'eſtime.
La vertu peut atteindre au rang le plus ſublime.
Que ſes ſeules leçons reglent votre devoir,
Et vous aurez rempli mon choix & mon eſpoir.

CLITANDRE.

De Colette & de moi vous pouvez tout attendre :
Mais, mon pere, il eſt tems & de voir & d'entendre
Les danſes, la muſique & les chants deſtinés
A célébrer des nœuds pour moi ſi fortunés.

DIVERTISSEMENT.

I. AIR.

L'Amour dans ce champêtre aſyle,
Sincere, conſtant & tranquille,
Dirige nos plaiſirs, & regle notre ſort.
Sans ceſſe à notre oreille
Il bourdonne comme une abeille.
Le ſoir il nous endort,
Et le matin il nous réveille

II. AIR.

Sous les aimables loix de la ſimple Nature,
En ces lieux la Volupté pure
Répand à pleines mains ſes dons les plus flatteurs.
Nos jours s'écoulent
Parmi les plaiſirs enchanteurs,
Comme nos ruiſſeaux coulent
Dans les prés au milieu des fleurs.

VAUDEVILLE.

AIR.

Sous la feinte & la grimace
Le genre humain eſt caché,
Et quoi qu'on diſe, ou qu'on faſſe,
L'on triche, ou l'on eſt triché.
Auprès d'un ami fantaſque,
Trop de franchiſe nous perd;

On gagne plus ſous le maſque
Qu'à viſage découvert.

Autrefois l'amour ſincere
Avoit un heureux deſtin:
L'Amant étoit ſûr de plaire,
En allant le droit chemin.
Aujourd'hui malice & fraſque
Sont, en amour, ce qui ſert.
On gagne plus, &c.

La coquette ſurannée
Plait par le ſecours de l'art,
Qui, lui cachant quelque année,
De quelque attrait lui fait part.
Sur ſes pas court comme un Baſque
Plus d'un vieillard encor verd.
On gagne plus, &c.

AU PARTERRE.

Si nos jeux ſont un mélange
Et de bon & de mauvais,
L'un mérite la louange,
L'autre eſt digne des ſifflets.
Mais le calme & la bouraſque
Feroient un fâcheux concert;
Critiquez donc ſous le maſque,
Et louez à découvert.

FIN.

Boindin, Nicolas

LA MATRONE D'EPHESE, *COMEDIE.*

Par Monsieur D * * *

1702

PERSONNAGES.

EUPHEMIE.

FROSINE, Suivante d'Euphemie.

SOSTRATE.

STRATON, Valet de Soſtrate.

CHRISANTE, Pere de Soſtrate.

LICAS, Valet de Chriſante.

UN CUISINIER.

La Scene eſt près d'Epheſe.

LA MATRONE D'EPHESE, *COMEDIE.*

SCENE PREMIERE.

LICAS, FROSINE.

FROSINE.

IENÇA, Licas, tandis que ton Maître ſe tue à réſoudre ma Maîtreſſe à vivre, reſpirons ici un peu de bon air.

LICAS.

C'eſt bian dit, Madame Froſine : ce tombeau me chagreine l'imagination ; il me ſem-

ble, morgué, que je ſuis plus en vie ici que là dedans.

FROSINE.

Pour moi, c'eſt à peu-près la même choſe ; je meurs de faim ; Nas-tu rien, Licas ?

LICAS.

Si fait, j'ons quelque biſcuit, & d'aſſez bon vin. Voila la bouteille, vous n'avez qu'à dire.

FROSINE *prenant un verre.*

Hélas ! depuis trois jours que je ſuis ici avec Euphémie, je n'ai encore eu de ſecours, que celui que tu m'apportas hier *incognito*. Je te dois la vie, mon pauvre Licas.

LICAS.

Vous vous moquez, Madame Froſine. Il ne tient qu'à vous que je ne vous ſois plus ſecourable.

FROSINE.

Mais motus, au moins. Ma Maîtreſſe croit que je ne bois ni ne mange, non plus qu'elle. Dans les premiers mouvemens de la douleur, nous nouâmes la partie de mourir enſemble:

& j'étois de bonne foi; car je perds preſque un époux moi, dans celui de Madame.

LICAS.

Ouï da?

FROSINE.

Je ſerois bien aiſe de ſoutenir la gageure, au moins en apparence, juſqu'à ce que je lui aie fermé les yeux. Verſe, Licas, verſe.

LICAS *après avoir verſé.*

O tatiguenne! beuvez ſans ſcrupule. J'ons de la diſcrétion de reſte: n'y a qu'à lui bailler de l'exercice: tenez, il m'eſt preſque auſſi aiſé de garder un ſecret que de boire unvarre de vin

FROSINE *après avoir bû.*

Ah! ma Maîtreſſe en devroit bien faire autant.

LICAS *verſe & boit une ſeconde fois,*

Courage, Madame Froſine: encore un petit coup. Là point de méfiance: ſi j'en parle, que cela me ſerve de poiſon.

FROSINE *boit encore.*

Cela me reſſuſcite, mon pauvre Licas.

LICAS.

Tant mieux: ce ſeroit un meurtre da, de

vous laiſſer mourir. Vous n'êtes encore qu'un jeune arbre ; & ce ſeroit, morguié, bien du fruit de pardu.

FROSINE.

Il eſt vrai que la vie ſied bien à vingt ans ; & je ne ſçais comment ma Maîtreſſe peut ſe réſoudre à la quitter ſi-tôt.

LICAS.

Alle a franchement grand tort de s'obſtiner à ça : alle ne l'aura pas plutôt pardue qu'alle en ſera fâchée. Alle n'eſt encore, comme vous, que dans la primeur de ſon âge ; & la vie eſt, morgué, bonne juſqu'à la lie.

FROSINE.

Ton Maître fait tout ce qu'il peut pour l'en perſuader : il ſoupire, il gémit à merveille ; il lui dit les meilleures raiſons du monde. C'eſt grand dommage qu'il ſoit ſi vieux.

LICAS.

Bon, bon, grand dommage ! Hé jarniguoi, Madame Froſine, un vieux vivant ne vaut-il pas encore mieux qu'un jeune défunt.

FROSINE.

Je connois Euphémie; la jeuneſſe & la bonne mine la mettroient cent fois mieux à la raiſon, que les plus beaux diſcours du monde. Tient, il y a deux ans qu'elle voulut s'engager parmi les Prêtreſſes de Diane : toutes les inſtances, toutes les larmes de ſa famille ne firent qu'opiniâtrer ſa petite ferveur; & elle commençoit enfin ſon ſerment à la Déeſſe, lorſqu'elle aperçut un jeune homme, qui d'un clin d'œil lui coupa la parole. Les vapeurs la prirent : elle ſentit qu'elle n'étoit point faite pour Diane : il falut la marier huit jours après; & le jeune homme enfin devint l'époux qu'on pleure aujourd'hui.

LICAS.

Alle va comme ç'a du blanc au noir! Oh tatigué, qu'alle eſt femme cette femme-là. Mais à propos du défunt, c'étoit un brave homme: à ſa ſanté, je vous la porte. *Licas verſe & boit encore.*

FROSINE *après avoir bû auſſi.*

Ah!

LICAS.

Vous vous plaignez ? M'eſt avis pourtant que le vin n'eſt pas mauvais,

FROSINE

Ce n'eſt point le vin. Licas, c'eſt le défunt que je plains.

LICAS.

Bon pour cela. Il y a un an que je le connoiſſions mon Maître & moi, Quand ils venioit chez nous, lui & Madame Euphémie, ils batifolioit ſans ceſſe enſemble; ils étioit morgué ſi afolez l'un de l'autre, qu'on ne les auroit jamais pris pour mari & femme.

FROSINE.

Hélas ! le pauvre homme s'eſt tué à aimer ma Maîtreſſe.

LICAS.

Je le crois ma foi bien. Madame Froſine, ça uſe tarriblement un jeune homme : encore un petit varre de conſolation.

FROSINE *fait remplir ſon verre & le rend auſſi-tôt à Licas.*

Ouï da, Licas... Mais j'entends du bruit.

C'eſt ton Maître...Non, Licas, vous avez beau me preſſer, je ne prendrai pas le moindre ſoulagement, que ma chere Maîtreſſe ne m'en donne l'exemple.

LICAS *en buvant le vin qu'il a verſé à Froſine.*

Vous me refuſez, Madame Froſine. Eh, bien, c'eſt un affront qu'il faut boire.

SCENE II.

FROSINE, LICAS, CHRISANTE,

CHRISANTE.

AH, ma pauvre Froſine! ah, mon pauvre Licas!

FROSINE & LICAS.

Hé bien?

CHRISANTE.

Il n'y a pas moyen de la fléchir. Mes prieres & mes larmes aigriſſent encore ſon déſeſpoir; & pour tout le prix de mes ſoupirs, la cruelle me conjure de la laiſſer mourir en repos.

FROSINE.

Adieu donc, Monſieur, je m'en vais lui tenir compagnie.

LICAS *à part.*

Alle n'a, morgué, garde.

CHRISANTE.

Va, ma pauvre enfant : mais dis-lui bien encore que ſa réſolution m'aſſaſſine, & qu'elle devroit vivre au moins par pitié pour moi.

FROSINE.

Franchement, Monſieur, ce ſeroit s'y prendre un peu tard. Les Dieux ſçavent ce que nous avons mangé depuis trois jours.

LICAS *à part.*

Et moi auſſi.

CHRISANTE *embraſſe Froſine.*

Adieu, ma pauvre Froſine. Que je crains bien de ne plus revoir Euphémie !

SCENE III.

CHRISANTE ET LICAS.

LICAS.

ALlons, Monſieur, venez vous repoſer : il eſt, morgué, heure indue de conſoler les veuves.

CHRISANTE.

J'ai toutes les peines du monde à me ſoutenir ; je me meurs de douleur & d'amour.

LICAS.

Et de ſoixante & dix ans, Monſieur : c'eſt votre grande maladie. Eh morgué, n'eſt-il pas honteux d'entreprendre à votre âge de reſſuſciter une veuve de vingt ans ?

CHRISANTE.

Hélas, hélas !

LICAS.

Avec vos hélas, vous ne bougez. Détalons, vous dis-je : il eſt temps de céder la place aux hiboux.

CHRISANTE.

Je ne ſçaurois m'éloigner d'Euphémie.

LICAS.

Que je voudrois bien que ceux qui veillont à la garde de ce fripon de qualité, qu'on brancha hier nous priſſiint pour gens qui cherchons à le débrancher: j'irions, morgué, coucher malgré vous; mais en priſon, & vous le meriteriez bian.

CHRISANTE.

Ne crains rien, Licas; C'eſt mon fils qu'on a poſté là avec ſa troupe; & je craindrois bien plutôt qu'il ne découvrît ma paſſion pour Euphemie.

LICAS.

Quoi, votre fils! Je ſuis impatient de le connoître. Depuis trois ans qu'il eſt en campagne je ne ſçavois pas tant ſeulement qu'il fût de retour. Mais ce n'eſt pas là un emploi pour ly.

CHRISANTE.

Il eſt depuis trois jours à Epheſe; & comme la juſtice qu'on fit hier importe tout-à-fait à l'Etat, j'ai appris qu'on l'avoit choi-

ſi extraordinairement pour empêcher qu'on n'enlevât le criminel, & qu'on ne fruſtrât le peuple de cet exemple-là.

LICAS.

N'importe, Monſieur, retirons-nous. Il ne fait point bon aux environs de ces ſoldats : ce ſont des brutaux qui vous cherchont querelle, & qui vous obligeont ſouvent à troquer votre bourſe contre des gourmades,

SCENE IV.

CHRISANTE, & LICAS *d'un côté*, STRATON & LE CUISINIER *de l'autre.*

STRATON.

NOtre lumiere eſt éteinte : je meurs de peur. La nuit eſt terriblement noire,

LICAS *à Chriſante.*

On parle autour de nous, Monſieur. Eloignons-nous, de grace ; je devrions être déja bien loin.

STRATON *au Cuisinie.*

J'entends quelqu'un : on en veut peut-être à notre souper. Je tremble. Mais n'importe, il faut intimider les autres. Qu'on marche en bon ordre; & faites moi sauter la cervelle à tout ce qui sera suspect.

CHRISANTE *à Licas.*

Ce sont ces brutaux de soldats : ils n'en veulent pas à moins qu'à la cervelle.

LICAS.

N'ayez pas de peur : je vais fermer ma lanterne; & je tâcherons d'échapper dans l'obscurité.

Chrisante prend la main de Licas, qui rencontre rudement le Cuisinier, & le fait tomber avec tout le souper dont il est chargé.

LE CUISINIER *en tombant.*

Miséricorde !

STRATON *tombant aussi.*

Ah, je suis blessé !

LICAS *à Chrisante.*

Suivez moi.

SCENE V.

STRATON ET LE CUISINIER.

LE CUISINIER.

MOnſieur Straton ?

STRATON.

Eh bien ?

LE CUISINIER.

Tout le ſouper eſt renverſé.

STRATON.

Ah, je ſuis mort Comment faire ?

LE CUISINIER.

Ma foi, vous ferez comme vous l'entendrez. J'ai la tête tout en ſang : je m'en vai me faire pancer.

SCENE VI.

STRATON *ſeul.*

O Ciel ! je ne reviens point de ma frayeur ! Eſt-il poſſible que depuis que je ſers un homme de guerre, je n'aie pû encore attraper un brin de courage. Il faut que la nature ſoit bien obſtinée. Il n'y a plus perſonne, je penſe : ſi fait : non, je me trompe : je croyois ſentir le vent d'une épée. Que vais-je devenir, malheureux ! mon Maître ſe ſera impatienté ; j'ai perdu du temps à goûter le vin. S'il faut avec cela, que je retourne ſans le ſouper, mon Maître ne jeûnera point impunément : je ſerai roué de coups de bâton. Le moyen auſſi de rien ramaſſer ſans lumiere !

SCENE VII.

SOSTRATE, STRATON.

SOSTRATE.

MOn coquin de Valet ſe ſera enyvré quelque part.

STRATON *effrayé.*

Ah, Monſieur ! quartier ! ſauvez-moi la vie.

SOSTRATE.

C'eſt donc vous, Monſieur le maraut ?

STRATON.

Quoi, ce n'eſt que vous Monſieur ? Ah, je tremble encore! Je vous ai crû un de ces fripons qui viennent de renverſer votre ſouper.

SOSTRATE.

Comment donc ? que parle-tu de ſouper renverſé ?

STRATON.

Hélas, Monſieur, je vous en demande pardon. Ils étoient plus d'une douzaine qui

viennent de fondre ſur celui qui le portoit. Le pauvre garçon en a été bleſſé. J'ai crû l'être, moi; & je ne ſçais ce qui ſera réchappé du ſouper.

SOSTRATE.

Maudit poltron! voilà comme tu me ſers! Tu mériterois que je te fiſſe mourir ſous le bâton.

STRATON.

Eh Monſieur! le courage ne cede-t-il pas toujours à la force?

SOSTRATE.

Tiens, double lâche, prends la lumiere, & cherche ce qu'on nous aura laiſſé.

STRATON *cherchant avec la lanterne*

Bon, bon, Monſieur! il n'y a que demi mal: voilà déja le pain & le vin.

SOSTRATE.

Encore eſt-ce quelque choſe.

STRATON.

Vivat: voilà encore le pâté tout entier.

SOSTRATE.

Il faut donc ſe conſoler du reſte.

STRATON.

Ma foi vous n'aurez pas grande peine. Voilà encore le rôt en assez bon état. *Mettant un poulet dans sa poche.* Il n'y manque qu'un poulet, Monsieur.

SOSTRATE.

Ce n'est qu'une bagatelle Releve tout cela, & suis moi.

SCENE VIII.

SOSTRATE, STRATON & EUPHEMIE *derriere le Théatre.*

EUPHEMIE.

HElas!

SOSTRATE.

Mais, qu'entends-je?

STRATON.

Quoi, Monsieur?

SOSTRATE.

On se plaint ici quelque part.

EUPHEMIE.

Hélas!

SOSTRATE.

Je ne me trompe point ; c'eſt de ce côté-là : approche.

STRATON.

Hélas, Monſieur, qu'allez-vous chercher ?

SOSTRATE.

Voilà un tombeau magnifique.

STRATON.

Croyez-moi, Monſieur ; ne troublons point le repos des morts : allons nous en.

EUPHEMIE.

Helas! hélas!

SOSTRATE.

Les ſoupirs redoublent. Quelqu'un eſt enfermé là dedans : va voir.

STRATON.

Moi, Monſieur ! je ne ſuis point curieux.

SOSTRATE.

Va voir, te dis-je, ou...

STRATON.

J'enrage !

SOSTRATE.

Hé bien ?

STRATON *revenant effrayé.*

Ah. Monſieur, je ſuis perdu!

SOSTRATE.

Quoi donc! qu'as tu vû?

STRATON.

Deux lutins, Monſieur, deux fantômes effroyables.

SOSTRATE.

Inſenſé!

STRATON.

Non, Monſieur, il n'y a rien de ſi vrai. Cela n'étoit pas d'abord plus haut que çà; mais dès que cela ma vû, cela s'eſt hauſſé tout d'un coup de douze pieds au moins; & j'ai vû l'heure que cela me tordoit le cou.

SOSTRATE.

Tu me ferois perdre patience, avec tes viſions.

STRATON.

Je vous dis, Monſieur, qu'il n'y a rien de ſi affreux. Cela eſt tout noir des pieds juſqu'à la tête: cela a par derriere une queue à perte de vûe; & il me ſemble avoir vû par devant des griffes longues de cela.

EUPHEMIE.

Hélas ! hélas !

STRATON *effrayé*

Prenez garde, Monſieur ! prenez garde !

SOSTRATE.

Je ſuis las de t'entendre ; laiſſe-moi : je veux voir moi-même.

STRATON.

Ah, Monſieur, que dites-vous là ! voulez-vous vous perdre ? Vous ſçavez quel riſque vous courez à abandonner ſi long-temps votre poſte. Il y va de la vie : & ſi ce que les Magiſtrats ont craint arrivoit, vous ſçavez qu'il n'y a point de grace à attendre. Hélas ! Monſieur, ne m'expoſez point à vous perdre.

SOSTRATE.

Tais toi, poltron. Tous mes gens ne te reſſemblent pas, grace aux Dieux : & je peux me repoſer ſur leur courage. Mais je vois quelqu'un : ce ſont des femmes.

STRATON.

Vous vous tromperz, Monſieur : ce ſont deux lutins, ſur ma parole.

SOSTRATE.

Regarde donc, lâche!

STRATON.

Ah, Monſieur! ce n'eſt pas cela que j'ai vû. Vous verrez que les lutins auront pris cette forme là pour vous attirer ſous leurs griffes.

SCENE IX.

SOSTRATE, STRATON *d'un côté*, EUPHEMIE & FROSINE *de l'autre.*

FROSINE *à Euphémie.*

DE grace, Madame, éloignez-vous un moment de ce funeſte objet: donnez quelque trève à votre déſeſpoir, & plaignez-vous du moins ſans vous arracher les cheveux, & ſans vous meurtrir de vos propres mains.

EUPHEMIE.

Ah, ma chere Froſine, que la mort eſt lente! & que j'ai d'impatience d'embraſſer l'ombre de mon époux!

SOSTRATE *à Straton.*

Je vois ce que c'eſt, Straton : voilà ſans doute cette Euphémie dont la beauté & la douleur ſont ſi célèbres dans Epheſe.

STRATON.

Cela pouroit bien être, Monſieur. Je commence à me raſſurer. On dit qu'elle s'eſt enfermée dans le tombeau de ſon mari pour s'y laiſſer mourir de douleur, Il feroit beau voir cela, Monſieur, pour la rareté du fait.

SOSTRATE.

Le récit m'en avoit déja attendri ; mais la préſence de cette Dame me cauſe encore tout une autre émotion !

FROSINE *à Euphemie.*

Je vous avouerai, Madame, que de moment en moment votre réſolution de mourir me paroît moins raiſonable. Je trouvois beau d'abord que vous portaſſiez l'amour conjugal à un excès qui fît parler de vous ; mais je trouve à préſent que c'eſt une foibleſſe, & qu'au bout du compte, tout cet honneur-là ne vaut pas la vie : le bon homme,

Monſieur

Monſieur Chriſante devroit bien vous en avoir perſuadée.

EUPHEMIE.

Ah, Froſine, ne m'en parle point: je le déteſte. Il m'aime, il a oſé me le dire: on ne pouvoit m'outrager plus vivement, dans l'état où je ſuis.

FROSINE.

Hé bien, Madame, oubliez Chriſante; mais rappellez ſes raiſons. Quel dommage, comme il vous diſoit ſi bien, de vous enterrer toute vive à vingt ans! La nature vous a-t'elle prodigué tant de charmes, pour en priver ſi-tôt le monde? Et jeune & belle comme vous êtes, croyez-vous vous être acquitée envers elle, en faiſant le bonheur d'un ſeul homme?

EUPHEMIE.

Hélas, ma chere Froſine, je ne veux pas ſeulement me ſouvenir qu'il y en ait d'autres ſur la terre. Tous les hommes qui vivent me font horreur. Je trouve les Dieux injuſtes de leur laiſſer un bien qu'ils raviſſent à mon

époux, Faut-il, hélas, que les plus dignes de la vie en jouiſſent toujours le moins!

SOSTRATE *à Straton.*

Je ne me poſſede plus, Straton, il faut que je lui parle, & je veux tout tenter pour la ſauver.

STRATON *à part.*

Voyons un peu comme il s'en tirera.

SCENE X.

EUPHEMIE, FROSINE, SOSTRATE STRATON.

SOSTRATE *en abordant Euphemie.*

NE me regardez point, Madame, comme un importun qui vienne ici condamner votre douleur, & la redoubler peut-être en la combattant: elle ne ſçauroit être injuſte, puiſque vous vous y abandonnez; & vous ſçaurez ſans doute lui donner des bornes, dès que la raiſon l'exigera.

STRATON *à part.*

Bien débuté, ma foi !

SOSTRATE.

Qu'il me ſoit ſeulement permis, Madame, de recueillir ici des larmes ſi précieuſes, & d'envier toute ma vie le ſort de celui pour qui on les verſe.

EUPHEMIE *bas à Froſine.*

O Ciel ! ma chere Froſine, que vois-je, & qu'entends-je !

FROSINE *bas à Euphemie.*

Un jeune homme & un compliment, Madame, tous deux aſſez inſinuans, ce me ſemble.

SOSTRATE.

Le hazard vient de me conduire ici ; mais ce n'eſt plus lui qui m'y arrête. Je ſens que je m'intéreſſe à votre douleur : l'excès de votre attachement pour un époux m'en inſpire un pour vous, que je ſens naître avec plaiſir. Non, il n'eſt point ailleurs d'ame faite comme la vôtre, & quand vous ne ſeriez pas la plus belle perſonne du monde, com-

EUPHEMIE.

Hélas, Monſieur! le Ciel nous avoit faits pour être toujours unis l'un à l'autre : je ne fais que ſuivre ma deſtinée. Je ſentis cette fatalité dès la premiere fois qu'il s'offrit à ma vûe; & depuis cet heureux moment, je n'en ſçache point où je n'aie été uniquement occupée de lui. Si j'ai à me reprocher quelque diſtraction, ce n'eſt que depuis que vous me parlez. Ah, ah, ah!

SOSTRATE.

Madame...

EUPHEMIE.

C'étoit, Monſieur, la jeuneſſe & la douceur même. Quelle complaiſance, quel amour n'avoit-il pas pour moi! Sa paſſion ne s'eſt jamais rallentie d'un inſtant. Il me proteſtoit ſans ceſſe qu'il m'aimeroit toute ſa vie; & ſon dernier ſoupir étoit encore un ſoupir d'amour. Ah, ah, ah!

SOSTRATE.

Hé bien, Madame, j'y conſens, rappelles tous les plaiſirs que vous avez goutés dans cette union: c'eſt pour ces plaiſirs mêmes

que vous devez vivre: L'Amour peut vous réſerver un nouvel amant auſſi digne que le premier de toute votre tendreſſe, & peut être encore plus épris de vos charmes.

EUPHEMIE.

Oh pour celà, non, Monſieur; on ne ſçauroit m'aimer plus tendrement que le défunt m'aimoit.

SOSTRATE.

On ne ſçauroit auſſi vous aimer moins, Madame. L'amour n'eſt point un ſentiment dont vous deviez tenir aucun compte: on le ſent malgré ſoi, dès qu'on a le bonheur de vous voir; & s'il ne tenoit qu'à vous adorer, pour mériter quelque choſe auprès de vous, je ſens trop que j'aurois droit à toutes vos bontés.

il lui baiſe la main.

EUPHEMIE.

Vous abuſez de ma douleur: je n'ai pas la force de réſiſter.

SCENE XII.

EUPHEMIE, SOSTRATE, FROSINE, STRATON.

Froſine & Straton apportent une table, & la dreſſent enſemble.

SOSTRATE *à Straton.*

AVEZ-vous fait, Monſieur Straton?

STRATON.

Bien-tôt, Monſieur Soſtrate.

EUPHEMIE *à Soſtrate.*

Non, vous dis-je, ne croyez pas me réduire à ce que vous voulez. J'ai même à préſent plus d'une raiſon pour mourir: je ne veux plus vous entendre; j'ai honte de vous avoir entendu. Laiſſez-moi mourir; & laiſſez-moi mourir fidele.

SOSTRATE.

Qu'entends-je! & que dois-je penſer?

EUPHEMIE.

:z-moi, vous dis-je; & ceſſez de
:onſtance.

SOSTRATE.

Je ne vous quitte point, *à Straton.* Achève.

SCENE XIII.

FROSINE & STRATON *mettant le couvert.*

STRATON.

IL me semble, mon enfant, que ta Maîtresse commence à plier.

FROSINE.

Mon enfant! ta Maîtresse! nous sommes déja bien familiers, Monsieur Straton.

STRATON.

Eh ouï, vraiment. Tu est suivante, je suis valet, nous nous connoissons de reste. Ne veux-tu pas que je débute: ne me regardez point, Madame, comme un importun qui'... Je t'en réponds: C'est-là la langue des Maîtres: je te parle la mienne.

FROSINE.

Eh, là, là, ne te fâche point. Sans façon, mon enfant, puisque c'est ta maniere.

STRATON.

Entre nous donc, le déſeſpoir de ta Maîtreſſe commence à ſe battre en retraite : il devroit être à moitié rendu de famine.

FROSINE.

Ton Maître ne lui fait point de quartier.

TRATON.

Tu manquois de vivres auſſi, toi : il eût fait bon t'aſſiéger ; tu n'aurois gueres tenu.

FROSINE.

Si fait, ſi fait : je ne me ſerois rendue, ma foi, qu'à bonnes enſeignes.

STRATON.

Il eſt vrai que tu n'as point un viſage à avoir jeûné trois jours.

FROSINE.

Il n'y a pourtant gueres moins.

STRATON.

C'eſt donc le ſommeil qui t'engraiſſe ?

FROSINE.

A peu-près.

STRATON.

Un mari ne te vaudroit rien ? Cela troubleroit ton repos ?

FROSINE.

On s'accoutume à tout.

STRATON.

Tu n'en as donc jamais eu, de mari?

FROSINE.

Non pas, que je ſçache.

STRATON.

Ma foi, je ne ſçache point non plus avoir eu de femme. Sur ces deux prétendues cauſes d'ignorance là, nous pourions bien faire affaire enſemble.

FROSINE.

Je n'aurois jamais le courage de conclure: Tu vois ce que coûte un mari, quand on vient à le perdre.

STRATON *approchant du tombeau.*

Bon, bon, tu te moques! il n'y a rien de ſi doux à pleurer qu'un mari. Tiens, regarde, le ſiege n'avance pas mal: voilà déja mon Maître au pieds du rempart! Courage, on ne tient plus; la victoire eſt à nous, on capitule.

FROSINE.

Les Dieux veuillent que ce ſoit à de bonnes conditions!

SCENE XIV.

EUPHEMIE, SOSTRATE, FROSINE, STRATON.

STRATON *à Euphemie qui ſort du tombeau avec Soſtrate.*

ON a ſervi, Madame.

EUPHEMIE.

Ah, Soſtrate! à quoi ſçavez-vous me réduire! Par quel enchantement puis-je conſentir à vivre, & à vivre pour vous?

SOSTRATE.

Achevez, Madame; & ne négligez rien pour conſerver une vie dont tout le bonheur de la mienne va dépendre.

STRATON *préſentant un verre à Euphemie.*

Goûtez au vin, Madame.

SOSTRATE.

Mettons-nous à table.

EUPHEMIE *à Frosine.*

Tu me vois rougir, ma chere Frosine; mais si tu sçavois tout ce que Sostrate m'a dit.....

FROSINE.

Oh, je le suppose à merveille: vous êtes justifiée de reste; & le défunt n'y sçauroit trouver à redire.

EUPHEMIE.

C'est par les mêmes sentimens qui m'avoient touchée dans mon époux, que Sostrate vient de m'attendrir encore. C'est l'ame & le cœur d'un mari que j'aime en lui, & je crois n'avoir plus perdu que certains traits de visage indifférens pour une ame délicate.

STRATON *lui présentant à boire.*

C'est morbleu, bien dit, Madame! Il faut boire là-dessus.

SOSTRATE.

Je suis délicat aussi, belle Euphemie; & je sens que j'exigerai bien-tôt de vous un amour qui ne se rapporte qu'à moi. Je ne veux point nourrir en vous la pensée d'aucun autre; & ce sera pour moi de vous

STRATON

avoir consolée, si je ne parviens à vous faire oublier que vous ayiez jamais eu besoin de l'être.

STRATON *donnant à boire à Sostrate.*

Mon Maître est délicat, voyez-vous. Ce n'est pas assez que le vin soit bon; il y a encore une maniere de le verser, tenez, qu'il préfere au vin même.

FROSINE *s'étranglant en mangeant.*

Hem, hem, hem, hem!

STRATON.

Tu joues à t'étrangler, Frosine. Ne va pas si vîte: bois un coup.

FROSINE *un verre à la main.*

A notre Libérateur.

STRATON *en prenant un aussi.*

Oh parbleu, je te ferai raison; mon Maître excusera mon zèle.

SOSTRATE.

Va, je te le pardonne. Mange aussi: tu iras ensuite voir ce qui se passe à mon poste, pour m'en donner des nouvelles.

STRATON *se mettant à table.*

Volontiers, Monsieur.

SOSTRATE *du côté de Straton.*

Ah, que je ſuis charmé, Straton, & que ma premiere paſſion eſt violente!

STRATON *lui répond la bouche pleine.*

Bon.

SOSTRATE.

As-tu jamais vû plus de graces enſemble? & conçois-tu qu'on puiſſe être plus aimable?

STRATON *mangeant toujours.*

Non.

SOSTRATE.

Dis donc: ne la trouves-tu pas la plus touchante, la plus belle perſonne du monde?

STRATON.

Oui.

SOSTRATE.

Ah, je ſens que je l'aimerai éternellement.

STRATON.

Soit.

SOSTRATE.

Que tu me réponds mal!

STRATON.

Je mange bien, Monſieur.

FROSINE.

C'eſt à Monſieur que nous devons le miracle que tu vois.

LICAS.

J'entends, j'entends : velà de ce que vous me diſiez tantôt, qui mettoit Madame à la raiſon.

FROSINE.

Il s'en faut bien, ma foi, que ton Maître n'ait l'air auſſi perſuaſif.

LICAS.

Il s'en faut, morgué, près de cinquante ans. Mais que diſent à tout cela les manes du mari?

STRATON.

Pas le mot, comme tu vois.

LICAS.

Velà, palſangué ; un bon défunt !

STRATON.

Oh ça, Monſieur Licas! prétendez-vous encore long-temps troubler nos plaiſirs?

LICAS.

Non, morguenne : ſi le mari eſt un bon défunt, je ſuis un bon vivant, moi. Me

velà prêt de boire à vos ſantés pour marquer que j'ons bonne intention.

FROSINE.

Volontiers, je t'en veux verſer moi-même.

SOSTRATE.

C'en eſt aſſez, Straton; va faire un tour où je t'ai dit.

STRATON *ſe levant de table.*

J'y cours.

SCENE XVI.

EUPHEMIE, SOSTRATE, FROSINE, LICAS, CHRISANTE.

CHRISANTE.

LIcas l'aura ſans doute trouvée morte.
Mais Ciel! que vois je!
C'eſt mon Maître; l'impatience l'a pris.

SOSTRATE *ſe levant de table.*

O Dieux! c'eſt mon pere!

CHRISANTE.

Euphemie à table avec mon fils!

FROSINE & LICAS.

Son fils!

CHRISANTE.

Je ne puis revenir de ma ſurpriſe; & je crois preſqu'encore que tout ceci n'eſt qu'un vain fantôme!

LICAS *prenant une cuiſſe de poulet.*

Il n'y a, morgué, rian de plus réel: il n'y a qu'à tâter.

CHRISANTE.

Quoi, perfide Euphemie! ne vous ſeriez-vous renfermée dans le tombeau de votre mari, que pour le faire ſervir de rendez-vous à un amant qui le déshonore!

SOSTRATE.

Mon pere!

EUPHEMIE.

Mon cher Monſieur Chriſante!

CHRISANTE.

Non, non, point de Monſieur Chriſante: l'amour que j'avois pour vous ſe tourne en rage; & je ſçaurai bien vous faire payer les pleurs que votre fauſſe vertu m'a coûté.

LICAS.

Eh, là, là, Monsieur, ne vous émouvez point tant : ça vous feroit mal.

CHRISANTE.

Eh que m'importe, Licas! Je ne veux plus vivre après ce que j'ai vû Toutes les femmes sont désormais pour moi autant de monstres que j'abhorre Ce n'est que légereté, qu'inconstance, que dissimulation, que perfidie, & tous les vices du monde ensemble.

LICAS.

Morgué ! c'est pourtant quelquechose de drôle, que tous ces vices du monde ensemble.

FROSINE.

Mais, mais, Monsieur, qu'avez-vous donc tant à nous reprocher? Il y a trois jours que vous nous persécutez pour nous résoudre à vivre : notre constance ne tenoit plus qu'à un filet ; Monsieur vient de le rompre : qu'y a-t'il là de si étonnant ?

LICAS.

Alle a, morgué, raison. Vous aviez sapé l'arbre : il étoit bien aisé de le faire choir.

EUPHEMIE.

Ah, Soſtrate, que vous m'allez rendre malheureuſe!

CHRISANTE.

Ouï, ouï, vous la ſerez, Madame: je vais crier vos foibleſſes dans tout Epheſe; & il ne tiendra pas à moi que vous ne deveniez la fable de tout l'avenir.

SOSTRATE.

Au nom des Dieux, mon pere, ne réduiſez point au déſeſpoir une perſonne adorable, & que vous trouveriez encore innocente, ſi vous n'aviez jamais eu pour elle que de l'eſtime.

CHRISANTE.

Taiſez-vous, Monſieur mon fils: vous êtes un impertinent; & je vous ferai bien acheter l'amour dont vous vous applaudiſſez.

SCEN

SCENE DERNIERE.

EUPHEMIE, SOSTRATE, FROSINE, LICAS, CHRISANTE, STRATON.

STRATON *accourant tout eſſoufflé.*

O Disgrace! ô malheur! ah, mon cher Maître, nous ſommes perdus!

SOSTRATE.

Comment?

CHRISANTE.

Qu'eſt-il arrivé?

STRATON.

Ah, c'eſt vous, Monſieur Chriſante qu'allez-vous devenir?

SOSTRATE.

Quoi donc?

STRATON.

Notre criminel nous a joué d'un tour! Je me doutois bien que ce coquin là nous porteroit malheur. Je n'ai jamais vû une ſi mauvaiſe phiſionomie.

SOSTRATE.

O Ciel! je frémis. Explique toi.

STRATON.

Voilà ce que votre abſence nous coûte. La moitié de votre troupe s'eſt endormie, le reſte s'eſt diſſipé ; & ce fripon de pendu a pris ce moment là pour ſe faire enlever par ſes amis.

SOSTRATE.

Eſt-il poſſible, juſtes Dieux! & faudra-t-il donc que je ſubiſſe une mort infame!

CHRISANTE.

Quoi, mon fils....

EUPHEMIE.

Quoi, Soſtrate...

STRATON.

Faites vos adieux, Monſieur, & fuyons en diligence ; il n'y a plus de vie pour vous à Epheſe. Ces Magiſtrats ſont des brutaux qui ne vous feroient pas grace d'un ſoupir.

SOSTRATE.

Non, non, je ne fuirai point ; je craindrois trop d'être ſurpris: je ſçais un moyen plus ſûr de me dérober à la honte qui me menace,

Il tire ſon épée pour s'en frapper.

CHRISANTE *en la lui arrachant.*

Ah, mon fils! arrêtez...

EUPHEMIE.

O Ciel! qu'alliez vous faire!

CHRISANTE.

Votre danger rappelle toute ma tendreſſe; & je n'ai plus d'autre paſſion que de vous ſauver la vie.

SOSTRATE.

Ah de grace, mon pere, ſauvez-moi plutôt l'honneur. Je ne puis ſonger ſans horreur à l'ignominie dont je ſuis menacé!

CHRISANTE.

Ah, mon cher fils, que vous m'attendriſſez!

EUPHEMIE *tombant entre les bras de Froſine.*

Ah, ma chere Froſine!

FROSINE.

Mais quoi, n'y a-t-il donc pas de remède à tout cela?

STRATON.

Hélas! pour ſauver la vie à mon maître

SOSTRATE.

O Ciel! je frémis. Explique toi.

STRATON.

Voilà ce que votre abſence nous coûte. La moitié de votre troupe s'eſt endormie, le reſte s'eſt diſſipé ; & ce fripon de pendu a pris ce moment là pour ſe faire enlever par ſes amis.

SOSTRATE.

Eſt-il poſſible, juſtes Dieux! & faudra-t-il donc que je ſubiſſe une mort infame!

CHRISANTE.

Quoi, mon fils....

EUPHEMIE.

Quoi, Soſtrate...

STRATON.

Faites vos adieux, Monſieur, & fuyons en diligence ; il n'y a plus de vie pour vous à Epheſe. Ces Magiſtrats ſont des brutaux qui ne vous feroient pas grace d'un ſoupir.

SOSTRATE.

Non, non, je ne fuirai point ; je craindrois trop d'être ſurpris: je ſçais un moyen : plus ſûr de me dérober à la honte qui me menace.

Il tire ſon épée pour s'en frapper.

CHRISANTE *en la lui arrachant.*

Ah, mon fils! arrêtez...

EUPHEMIE.

O Ciel! qu'alliez vous faire!

CHRISANTE.

Votre danger rappelle toute ma tendreſſe; & je n'ai plus d'autre paſſion que de vous ſauver la vie.

SOSTRATE.

Ah de grace, mon pere, ſauvez-moi plutôt l'honneur. Je ne puis ſonger ſans horreur à l'ignominie dont je ſuis menacé!

CHRISANTE.

Ah, mon cher fils, que vous m'attendriſſez!

EUPHEMIE *tombant entre les bras de Froſine.*

Ah, ma chere Froſine!

FROSINE.

Mais quoi, n'y a-t-il donc pas de remède à tout cela?

STRATON.

Hélas! pour ſauver la vie à mon maître

STRATON.

! Ah, mon cher maître, que je vous
e! Vous voilà, morbleu, revenu de
loin.

LUCAS.

Avec tout ça, morgué, c'eſt encore là l'exemple des veuves.

FIN.

Bidault de Montigny, Jean Charles François

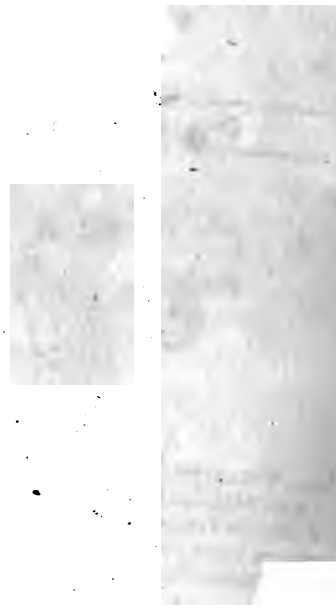
LA MÉCHANCETÉ, OU L'ECOLE DES TRAGÉDIES; *PARODIE D'ASTARBÉ*, EN TROIS ACTES.

Tu quid ego & populus mecum desideret audi, Si plausoris eges. Horat. de art. Poet.

PRIX ; pas plus que les autres.

A PARIS,
Chez VALERIEN REMPIRE, Imprimeur ordinaire de Leurs Majestés Dramatiques, rue & sur les fossés de la Comédie Françoise, près celles des Boucheries & des quatre vents, au passage, près d'un cul-de-sac.

M. DCC. LVIII.



PRÉFACE.

LORSQUE j'aſſiſte à une Tragédie, c'eſt dans l'eſpérance d'y être attendri ; j'attends une illuſion agréable tant du côté des ſentimens, que de la vraiſemblance & de la chaleur de l'action. Je n'aime point à être diſtrait par une fauſſe marche, ni refroidi par le manque d'intérêt. J'ai vû ASTARBÉ ; je l'ai entendue avec quelque plaiſir ; mais au lieu d'émotion, je n'ai ſenti qu'une admiration momentanée pour la verſification & pour la force du coloris. C'eſt par-là que l'on m'a trompé, ſurtout dans les trois premiers Actes, & je n'aime pas qu'on me trompe. Je m'attendois que l'intérêt de curioſité ſe changeroit dans les deux derniers Actes en un intérêt attendriſſant ; mais cette fin m'a décidé à trouver la Piéce foncierement mauvaiſe. Un tiers des ſpectateurs l'a trouvée bonne : c'eſt cette partie du Public que je

m'efforce aujourd'hui de diſſuader par amo
du vrai & par zèle pour l'amélioration de n
ſpectacles. J'eſpere qu'on m'en ſçaura d'a
tant moins mauvais gré, que c'eſt par
regret ſenſible de voir que l'Auteur ait e
ployé ſur un ſi mauvais fond, un talent
poëſie décidé, que je me fais un plaiſir de r
connoître avec tout le monde. Tous les am
teurs, ainſi que moi, l'exhorteront à s'exerc
ſur un autre ſujet qu'il diſpoſera ſans dou
dans un ordre plus clair & plus concentré.
aura alors réuni deux grands points :

Nec facundia deſeret hunc, nec lucidus ordo.
Hor. Art. Poet.

C'eſt ce mauvais plan que je combats au
jourd'hui en le parodiant. Il eſt aſſez éton
nant que les Parodies n'attaquent ordinaire
ment que nos meilleures Piéces. Il y a un
eſpece d'injuſtice à cela, & j'avoue que j'at
rendois qu'une mauvaiſe Piéce s'aviſât d
ſubſiſter au Théâtre pour faire un eſſai en c
genre. Je me flatte d'autant moins d'y avoi
pleinement réuſſi, qu'outre que l'eſpace d
temps requis pour faire un bon ouvrage m'
manqué dans cette circonſtance preſſant
d'une Tragédie que je crois devoir nomme
une Piéce fugitive, je n'ai fait d'ailleurs qu

ſuivre Scene par Scene, ou bien peu s'en faut, un plan déja défectueux par lui-même. C'eſt ce qui a fait que pour y ſuppléer, du moins par un eſpece d'intérêt, j'ai cru devoir charger mon Héroine d'un ridicule & d'une méchanceté outrée, & lui faire par-là mériter la cataſtrophe injurieuſe que je lui deſtinois. Elle n'eſt pas, je l'avoue, mauvaiſe juſqu'à ce point-là. *Elle manque de conduite & d'intérêt* : voilà ma propoſition ſimple & vraie ſur laquelle je fonde un Poëme critique & burleſque qui m'entraîne néceſſairement dans ce qu'on appelle *charge* en peinture. On jugera aiſément de mon peu d'envie de nuire aux talens par quelques autres ſujets qui ſe trouvent impliqués dans mon plan, & ſur leſquels j'ai cru devoir auſſi donner l'eſſor à mes fictions. Tel eſt l'article qui concerne l'Imprimeur. Ces gens-là ne ſont, je crois, ni plus ridicules ni de plus mauvaiſe foi que d'autres. Tel eſt auſſi celui qui concerne la police des ſpectacles que je ſuppoſe pour un moment mal obſervée, quoiqu'aſſurément on n'ait jamais eu plus à ſe louer du bon ordre là-deſſus que depuis un certain tems. Mais j'ai cru pouvoir dans ce badinage m'autoriſer du *quidlibet audendi* d'Horace.

Le parallele que le Public a fait & fait encor d'Aſtarbé & d'Iphigénie en Tauride, & la prédilection que chacun marque ſuivant ſon goût pour l'un ou pour l'autre des deux jeunes Auteurs, m'a fait naître l'idée de deux Partis formés qui s'intéreſſent pour l'une ou pour l'autre. J'aurois voulu ne m'attacher qu'à cette idée ; mais j'en ai été ſouvent diſtrait par le trop grand nombre d'Acteurs qui partagent cette Tragédie. Je me ſuis même quelque fois jetté ſur des défauts qui ne regardent que les mauvaiſes Tragédies en général & non celle-ci, c'eſt ce qu'on verra aiſément. Puiſſent ces défauts relevés, ſervir à l'inſtruction des jeunes Auteurs qui travaillent, & à la mienne propre en fait de connoiſſance & de théorie ; car je ne me ſens pas aſſez fort pour me hazarder ſur les trétaux mal aſſurés de Melpoméne. Je ne m'adreſſe qu'à des lecteurs ; leur ſituation tranquille peut me valoir quelque indulgence ; je ne les force point de ſe déplacer ni de percer la foule qui ſe diſpute l'entrée aux nouveautés ; je ne les mets point dans une place gênante ; on peut quitter un livre ennuyeux, mais on ne peut décemment quitter ſa place dans un ſpectacle commencé. Il faut néceſſairement au Théâtre émouvoir le ſpectateur

& le tenir en haleine par l'action & l'intérêt ; mais ici inſtruire & plaire a été mon ſeul but, trop heureux ſi je pouvois y contribuer en quelque choſe, au riſque de quelque ennui que pourront cauſer des longueurs que je n'ai pû éviter, n'ayant pas eu le tems de faire une Parodie plus courte, ni de me garantir de quelques écarts & inconſéquences qu'entraîne néceſſairement un ſemblable caprice de l'imagination.

PERSONNAGES.

ASTARBÉ, Tragédie.

IPHIGÉNIE EN TAURIDE, Tragédie.

CARILLON, Epoux & amateur d'Aſtarbé.

BACHANAL, fils de Carillon, & amateur d'Iphigénie.

LE SAGE, Vieillard.

REMPIRE, Imprimeur.

ARLEQUIN, Confident bannal.

UN RÉCITATEUR.

La Scene eſt ſur le Théâtre de la Comédie Françoiſe.

LA MÉCHANCETÉ, *PARODIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN *ſeul.*

EST-CE ici ? Me trompé-je ? au Théâtre Français
Que Madame Aſtarbé fonde un ſi long ſuccès ?
Ouais ! qui m'annoncera ? ceci n'eſt pas commode ;
L'antichambre eſt déſerte. Ah ! quand viendra la mode

De dire au ſpectateur ſa qualité, ſon nom,
Et qu'on annoncera : Monſieur Agamemnon !
Baſtien, Jeannot Jeannette, Oreſte, Iphigénie !
Oh ! cela met au fait toute la compagnie.
Mais puiſqu'il faut ici s'annoncer comme on peut,
Je ſuis ... attendez donc ... je ſuis tout ce qu'on veut ;
Libre diſtributeur de la groſſe Epigramme,
J'amuſe la Princeſſe en l'un & l'autre drame,
Et de tous mes héros tour à tour confident,
Ici je ſuis *Bonate*, & là je ſuis *Mordant*.
J'entens quelqu'un ; on vient. Ah ! c'eſt Monſieur le Sage,
Retiré trop longtemps dans ſon cinquiéme étage,
Il vient apparemment pour prendre ici le frais ;
Il n'étouffera pas dans ce lieu déſormais.

SCENE II.

LE SAGE, ARLEQUIN.

LE SAGE.

VOICI donc ce Palais ſi fécond en merveilles,
Où l'illuſtre Racine & l'ainé des Corneilles
Etoient, & ſont encor juſtement applaudis.

ARLEQUIN.

Infortuné Vieillard, du fond de ton taudis

Qui t'amène en ces lieux ?

LE SAGE.

L'amour de ma patrie ;
Le goût prêt d'expirer, Melpomene flétrie,
Le Parterre séduit par des sons imposteurs,
Et le Théâtre en proie aux essais des Auteurs.

ARLEQUIN.

Quoi ! vous croyez qu'ici....

LE SAGE.

Peut-être j'exagere ;
L'amour du vrai, du beau, me rend un peu sévere ;
Je suis grand amateur du bon siécle passé ;
C'est un malheur, j'y perds ; car dans l'âge avancé
On n'admire plus rien : tout se fixe & se prise
Au degré de bonté qui le caractérise.
De la fiere Astarbé le drame ambitieux
Subjuguant notre oreille & fascinant nos yeux,
Prétend par son emphase & sa haute faconde,
Remplir de son grand nom ce petit coin du Monde.
Je puis avec le peuple admirer sa grandeur,
Mais elle n'aura pas l'hommage de mon cœur.
Elle est grande, elle est noble, elle a des tons sublimes...

ARLEQUIN.

La noirceur admirable, & fait les plus beaux crimes ;

LE SAGE.

Que m'importe sa mort, & que l'époux vengé

Prétende à l'intérêt déja trop partagé ?
Grands Dieux qu'Iphigénie autrement m'intéreſſe,
Que je plains ſon héros ! que j'aime la Prêtreſſe !
D'horreur & de pitié tour à tour agité,
Mon cœur ſuit & prévient la tendre humanité.

ARLEQUIN.

Fort bien. Monſieur le Sage eſt donc Iphigéniſte.
Ah ! craignez Carillon & le peuple Aſtarbiſte.

LE SAGE.

Que peut contre la Belle un injuſte vouloir ?
Mais crois-tu qu'en ces lieux je puiſſe encor la voir ?
Que fait-elle ?

ARLEQUIN.

Aſtarbé l'écraſe par ſon faſte.

LE SAGE.

Le Vice & la Vertu ſont donc ici contraſte ?
C'eſt à de tels excès que je viens m'oppoſer.

ARLEQUIN.

Carillon contre vous, Seigneur, peut tout oſer ;
Votre zele chez lui va paſſer pour audace.
Il ſoutient Aſtarbé ; c'eſt un diable.

LE SAGE.

Bonace,
Dût-il armer pour lui tout l'empire infernal,
Nous verrons, j'ai ſon fait.

ARLEQUIN.

Qui ?

LE SAGE.

Son fils Bachanal,
Garçon d'eſprit, cœur droit, mais un bouillant génie,
Tapageur, amateur outré d'Iphigénie,
Dans l'amour des Anciens par moi-même élevé.

ARLEQUIN.

Celui qui depuis peu des priſons s'eſt ſauvé,
Qu'on croyoit mort?

LE SAGE.

Il vit, & Carillon l'ignore.

ARLEQUIN.

S'il le ſçait il pourra le renfermer encore;
Car.... Le connoiſſez-vous? Si j'avois un crayon....
C'eſt bien ici l'endroit de peindre Carillon.
C'eſt un grand homme, fort, d'aſſez haute ſtature,
La voix pleine, un ton fier, méchant de ſa nature.

LE SAGE.

Bon mari cependant.

ARLEQUIN.

Mais oui; car Aſtarbé
Eſt pire encore; en femme il n'eſt pas mal tombé.

LE SAGE.

C'eſt un ſot entêté qui n'écoute perſonne,
Il craint, dit-on, il jure, il héſite, il ſoupçonne,
Préconiſe Aſtarbé, toujours veut l'encenſer,
Mais elle a la fureur de vouloir s'en paſſer.

Jugez, conſiderez mon ſterile genie,
Madame, c'eſt ainſi que je me juſtifie.

ASTARBÉ.

Tu ſçais que la critique étouffe le talent.

LE SAGE.

Non, ſon flambeau l'épure & le rend plus brillant;
Et croyez-vous enfin, ſi vous n'en étiez digne,
Qu'elle étendît ſur vous ſa main juſte & maligne?
Qu'on releve au Théâtre un ouvrage imparfait,
Les plus legers défauts ne ſont que trop d'effet.
Si de Ris & de Jeux une troupe groteſque
Trace de vos erreurs le tableau giganteſque;
Non, l'Auteur de vos jours ne doit point s'effrayer.
Lorſque ſur votre plan il voulut s'eſſayer,
Il ſentit votre foible.

ARLEQUIN.

Il a trop de génie
Pour ignorer qu'elle eſt mauvaiſe compagnie.

LE SAGE.

Le manque de conduite & le peu d'intérêt
N'ôtent pas à la Piéce une grandeur qui plaît;
Son Auteur la ſoutient par un ſtile énergique,
Un coloris brillant, de la force tragique. (1)
Dans le Temple d'oubli s'il cache ſes eſſais,

(1) *Dans les caractères.*

Au Temple de mémoire il verra ſes ſuccès.
Qu'il travaille, il eſt jeune, & le fruit de ſes veilles
Peut l'égaler un jour à l'aîné des Corneilles.

ASTARBÉ.

Sors, imprudent Vieillard, évite mon courroux.
Quoi ! de bonnes raiſons feroient effet ſur nous !
Non. Tout autre que moi t'écouteroit peut-être,
Mais la fiere Aſtarbé ne connoit point de maître.
Sors.

SCENE IV.

ASTARBÉ, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

C'Est ſon caractere, elle a peine à plier.

ASTARBÉ.

Veux-tu que je m'abaiſſe à me juſtifier ?

ARLEQUIN.

Non, Madame, il a tort, & vous êtes trop bonne.
Mais tandis qu'en ce lieu je ne vois plus perſonne,
Je ſuis diſcret, parlez un peu confidemment.
Montrez-moi votre marche & votre arrangement.

ASTARBÉ.

Mais quel es-tu ?

ARLEQUIN.

Je ſuis ... je ſuis ... je vous écoute ;
Cela ſuffit, je crois ; mais vous voyez ſans doute
A ces compartimens jaunes, bleus, rouges, verds,
Que j'aſſemble chez moi les ſentimens divers,
Comme extrait de la Grande & Bonne compagnie.

ASTARBÉ.

C'eſt qu'il faut bien ſçavoir à qui l'on ſe confie.

ARLEQUIN.

Vous pouvez ... je ne viens qu'à deſſein d'applaudir ;
Et je ſuis le Public ici pour vous ſervir.

ASTARBÉ.

Écoute, & ſi tu vois ma honte & ma miſere,
Je ſuis Reine, il faudra me flatter ou te taire.

ARLEQUIN.

Nous n'y manquerons pas.

ASTARBÉ.

Dabord, le moins mauvais
C'eſt mon commencement.... Que dis-tu ?

ARLEQUIN.

Je me tais.

ASTARBÉ.

Lorſque triple banquette a maſqué cette place,
Je fais lever la toile, on entre, c'eſt Arſace,

Ami de tout le monde, & confident banal
Qui vient ouvrir la ſcene avec le vieux Narbal.

ARLEQUIN.

Narbal ?

ASTARBÉ.

C'eſt un Mentor, un honnête homme, un Sage
Arrivé depuis peu des déſerts.

ARLEQUIN.

C'eſt l'uſage.
J'ai connu Coſroes, Omarzis, & Narbas,
Je ne ſçais trop comment je ne les confonds pas.
Je ſuis accoutumé, Madame, à cette entrée,
Tout autant qu'au héros portant la peau tigrée.

ASTARBÉ.

Narbal apporte donc mes horribles ſecrets.

ARLEQUIN.

Voyez comme on ſçait tout dans ces grandes forêts !

ASTARBÉ.

Il veut ſauver le Roi, ſes États, & l'armée,
Et tirer de l'ennui la Princeſſe opprimée ;
Il veut la voir, s'informe, il n'eſt pas encor jour.
On médit de la Reine & du Roi tour à tour ;
Enfin la Reine arrive, & plaît.

ARLEQUIN.

Votre préſence
Cauſe tant de plaiſir, qu'on applaudit d'avance.

ASTARBÉ.

Elle gronde, interroge, où vas-tu ? D'où viens-tu ?

ARLEQUIN.

C'eſt l'uſage, on répond par deux mots de vertu.

ASTARBÉ.

Je le renvoye, il ſort; Orcan reſte, j'annonce
D'ambitieux projets; il frémit; ſa réponſe
M'engage dans les longs & terribles récits
Des crimes faſtueux dont mes jours ſont noircis.
J'en promets de nouveaux, je convoite l'empire;
Je veux perdre un époux, je ménage Zopire,
Homme inconſtant, peu ſûr, dont je fais le portrait,
Et qui ſçait tout auſſi ſous le ſceau du ſecret.
Il ménage Leuxis; je m'en doute; elle arrive;
Je ſuis vive, emportée; elle eſt douce & craintive.
Nous nous taxons tous deux de noire trahiſon,
Nous crions; j'ai la voix plus forte; j'ai raiſon.
Tel eſt mon premier Acte. Au deuxiéme Zopire
Dit qu'il aime Leuxis & lui promet l'Empire.
Mais le traître à moi-même enſuite oſe en conter;
Je dis qu'apparemment il prétend m'inſulter.
Oſer me trouver belle !

ARLEQUIN.

En effet, quel menſonge !

ASTARBÉ.

Quoi ! vous êtes mordant ?

ARLEQUIN.

Oh ! c'eſt ſans que j'y ſonge.

ASTARBÉ,

Mordant, je hais Zopire ; & comme il promet fort
De me donner ſon cœur, je lui promets la mort.

ARLEQUIN.

Fort bien.

ASTARBÉ.

Pigmalion paroit, j'ai ſçu lui plaire,
Il m'aime, il eſt époux, raiſon pour m'en défaire.
Je ſçais que tous les ſoirs à ma chambre il ſe rend ;
Mordant, c'eſt-là le but où mon ame l'attend.
Je flatte cependant, j'amuſe ſa foibleſſe,
De mes propres complots j'accuſe la Princeſſe,
Je ſors ; Pigmalion craint, conſulte Narbal
Qui des flatteurs de moi, parlant toujours très mal,
Dit, vous avez un fils. Le Roi n'en veut rien croire.

ARLEQUIN.

C'eſt le tic des maris : achevez votre hiſtoire.

ASTARBÉ.

Or donc il faut ſçavoir que ce fils Bacazar,
Qu'on noya tout exprès, fut ſauvé par hazard ;
Il vient au troiſiéme Acte, eſt ſurpris que la garde
Veille aux portes des Rois ; d'entrer il ſe hazarde ;
Narbal le reconnoit, quand il a dit ſon nom,

Verrai-je ma Princeſſe, ô Philoſophe ! Non.
Cependant elle arrive.

ARLEQUIN.

A-t-elle du mérite ?

ASTARBÉ.

On n'en ſçait rien.

ARLEQUIN.

Mais lui, quel but de ſa viſite ?

ASTARBÉ.

Mais.... La ſotte demande ! un mot bien déclamé
Fait la reconnoiſſance, *ah ! mon cœur t'a nommé* :
Nos deux Amans alloient s'épuiſer en tendreſſe,
Vous ennuier, mais j'entre, & je parle en maîtreſſe.
Que faites-vous ici ? Mot, ils ſont conſternés.

ARLEQUIN.

Je crois les voir tous trois avec un pied de nez.

ASTARBÉ.

Je fais charger de fers ces Amans : on enrage ;
Et c'eſt ce qui m'amuſe on ne peut d'avantage.

ARLEQUIN.

Bon !

ASTARBÉ.

Dans l'Acte ſuivant, voici donc mon Epoux,
Qui, grace au Ciel, bientôt va tomber ſous mes coups.

ARLEQUIN.

Cela ſera-t'il long ?

ASTARBÉ.

Non, j'abrege l'hiſtoire
Et j'entonne ſa mort qu'il avoit peine à boire. (1)
Cependant tout le monde en parle en ce Palais,
On raiſonne, on convient que le tour eſt mauvais,
Que ſecourir le Roi ſeroit la marche exacte;
Et c'eſt tout le ſujet de mon quatriéme Acte.
Encor ſi le Parterre en ſon triſte loiſir
De pleurer mon Epoux ſe faiſoit un plaiſir,
Ou ſi des deux Amans les héroiques ames
Faiſoient un ſeul foyer des rayons de leurs flammes;
Mais le cœur ſe partage, un mari nous déplaît,
Et l'on laiſſe toujours un ſot pour ce qu'il eſt.
Tandis qu'il meurt, on vient faire à la compagnie
Le détail éloquent de ſa triſte agonie.

ARLEQUIN.

Alors de le pleurer on vient enfin à bout.

ASTARBÉ.

Non, chacun touſſe.

ARLEQUIN.

Bon !

ASTARBÉ.

Crache, & par deſſus tout,

(1) *Il boit l'affreuſe mort qu'il a trop meritée.* Act. IV. Sc. II.

On ſe mouche ; c'eſt-là, malgré l'appui des nôtres,
Ma Scene des mouchoirs, & je n'en ai point d'autre
Enfin par le dernier de ſept ou huit récits,
Zopire converti vient conter à Leuxis
Ce qu'il fit pour ſauver l'Amant & la Couronne.
Hélas ! il ne faut plus compter ſur ſa perſonne,
Il n'eſt plus, dans la foule il avoit diſparu,
Et moi ſur le théâtre auſſi-tôt j'ai couru :
A moi le thrône, à vous la mort & l'infamie :
Gardes, ſanglez-les moi, car la Piéce eſt finie ;
Je le croiois... Le Prince arrive triomphant,
Dans le fond de la mer je comptois cet enfant,
Il me déſarme.

ARLEQUIN.

Vous?

ASTARBÉ.

Oui, par ſa contenance,
Son grand panache, un geſte, & trois tems de ſilence.
On me raille, on prétend que j'ai quelques remors.
Non, toute ma vertu me ſuivra chez les morts.
Enfin, pour éviter l'inſipide reproche,
Mordant, j'arme mon bras de mon couteau de poche,
Je meſure la place, & puis faiſant cela,
Je me perce, je meurs. Dis, me plains-tu ?

ARLEQUIN.

La, la.

ASTARBÉ.

ASTARBÉ.

Je pourrois t'inviter à (1) *ſuivre mon exemple*,
Mais tous propos plaiſans ſont bannis de ce Temple.
Que le rire eſt à craindre à nos triſtes grandeurs !
Souvent la voix d'un ſot a fait tous nos malheurs.
Voilà comme en mon plan j'ai conduit toutes choſes ;
Applaudis ſi tu peux, & ſiffle, ſi tu l'oſes.

ARLEQUIN.

Je n'ai garde ; après tout votre Epoux Carillon
Peut dompter les ſifflets & la rébellion.

ASTARBÉ.

Eſt-ce à lui d'empêcher que l'on ne ſe ſouleve ?
Par ma propre grandeur il faut que je m'éleve ;
Je montrerois mon foible, en ſouffrant ſon appui,
Son applaudiſſement me révolte aujourdui.
Oui : connois-moi : bientôt ſes mains, ſes mains bruyantes
Dont il bat tout ému mes tirades brillantes,
Mordant, je les ſaiſis ; je le veux enchaîner,
Et dans ſa douce extaſe enfin l'aſſaſſiner.

ARLEQUIN.

Quoi, ce n'eſt qu'à cela que votre cœur aſpire ?

ASTARBÉ, *vivement.*

Sçaurois-tu, dis-le moi, quelque choſe de pire ?

[1] *Propoſition ſi peu goutée qu'on n'a pas tenu compte de la faire à la ſeconde repréſentation.*

ARLEQUIN.

Ah ! reſpectez plutôt cet honnête palais,
Et gardez ce trait-là pour le Théâtre Anglais.
Carillon, dites-vous, vous déplaît, peut vous nuire;
Si vous vous contentiez de le faire interdire ?

ASTARBÉ, *après avoir réfléchi.*

On ne meurt qu'une fois du fer ou du poiſon;
Mais on meurt tous les jours au fond d'une priſon.
Mordant, tu penſes juſte, & ta raiſon m'éclaire.

ARLEQUIN.

Ah, qu'un bon Confident eſt ſouvent néceſſaire !
Mais l'on n'en trouve plus.

ASTARBÉ,

Je médite un projet
Dont on verra tantôt le ſuccès & l'objet.
Plus d'un ſoin m'inquiéte ; une indigne Rivale,
Iphigenie ici veut marcher mon égale.

ARLEQUIN.

Egale ! Il vous faudroit meſurer toutes deux.

ASTARBÉ.

Pour moi ſouvent la ſotte oſe faire des vœux.
Comme on admire ici ſes ſentimens novices,
Je la veux accabler du poids de tous mes vices.
Que je la hais !

ARLEQUIN.

Pourquoi ?

ASTARBÉ, *d'un air contraint.*

C'eſt qu'elle eſt aſſez bien.

ARLEQUIN.

Elle a bien mon ſuffrage.

ASTARBÉ.

Elle arrache le mien:
Ecoute, garde-toi ſi tu veux me complaire,
De publier l'aveu qu'ici je viens de faire.

ARLEQUIN.

Il eſt contre nature.

ASTARBÉ.

Elle a des Partiſans.

ARLEQUIN.

Eh quoi! n'avez-vous pas auſſi des Complaiſans?

ASTARBÉ.

Hors celui que je hais par goût, & par décence,
Je ſouffre des amis, je permets qu'on m'encenſe;
Il en eſt même ici que je flatte avec ſoin,
Que je ménage, hélas! malgré moi, par beſoin.
Pour conſacrer mon nom au Littéraire Empire,
J'attends mon Imprimeur.

ARLEQUIN.

Il ſe nomme?

ASTARBÉ.

Très-mal en caractére ; aujourd'hui vertueux,
Et demain criminel, barbare & généreux ;
Un sot dont pour mon plan, & suivant mes caprice
Je sçais mettre à profit les vertus & les vices.

ARLEQUIN.

Rempire ? Vilain nom ! Pour vous entretenir,
Iphigénie aussi dans ces lieux doit venir.
Et tenez, la voici.... La place un peu vous gêne,
Madame, descendez & dégagez la Scene.

SCENE V.

ASTARBÉ, IPHIGENIE, ARLEQUIN.

ASTARBÉ.

QUI vous amene ici ?

IPHIGENIE.

Votre éclat, mon devoir

ASTARBÉ.

A vous dire le vrai, j'ai peine à concevoir
Qu'aiant été par grace au Parterre accordée,
Vous paroissiez sans être ici redemandée.
Quels projets....

ARLEQUIN.

Elle vient pour débaucher quelqu'un
De vos admirateurs.

IPHIGÉNIE.

Moi ! je n'en vois aucun.

ASTARBÉ.

Ici vous voudriez, je pense, être en ma place.

IPHIGÉNIE.

Non, je vous jure.

ARLEQUIN.

Oh ! non.

IPHIGÉNIE.

Je n'ai pas tant d'audace.

ARLEQUIN, *à Iphigénie.*

Elle a le diable au corps pour ne la pas céder.

IPHIGÉNIE.

Je ne me flatte pas de la déposséder.
Non, non, puisqu'il est vrai que l'on vous idolâtre,
Pour deux ans, s'il se peut, retenez le Théâtre.
Au reflet des flambeaux, brillez dans ce séjour,
Même en sortant d'ici soiez belle au grand jour,
J'y consens ; mais du moins laissez-moi dans l'asyle
Du profond cabinet jouir d'un sort tranquille :
J'espérois, de mes torts obtenant le pardon,
M'y voir juste au milieu de Racine & Pradon.

ARLEQUIN.

Eh ! mais, il vous faudroit un peu plus de parure,
Si vous avez du fond, votre conquête eſt sûre.

IPHIGENIE.

O trop frivole eſpoir ! vos zelés Partiſans
Voudroient me voir périr dans la fleur de mes ans.
Un nombre de mutins que Carillon excite,
Jaloux apparemment de mon foible mérite,
Vont publier par tout que bonne en ma primeur
Je n'aurois jamais dû connoître d'Imprimeur ;
Que par un jugement notoire, inconteſtable,
Je ſuis...

ASTARBÉ,

Tranchez le mot : vous êtes déteſtable.

ARLEQUIN, *à Aſtarbé.*

Ah ! vous dit-on à vous de ces duretés-là?

IPHIGENIE.

O ſort inattendu ! ſi j'avois ſçu cela,
Je n'aurois jamais mis les pieds dans la Tauride.

ASTARBÉ.

Vous auriez fort bien fait de reſter en Aulide,
Vous étiez ſi bien là.

ARLEQUIN.

Très-bien, on l'égorgeoit.

ASTARBÉ.

Ah ! qu'on pouvoit encore embellir ce ſujet !

Si je l'euſſe traité, jamais le fier Atride
N'eût mis en d'autres mains l'important parricide.
Sa fille, de Calchas dédaignant le couteau,
Eût choiſi d'aſſommeur un horrible marteau :
Frappons, tombez ma fille ; O noble barbarie !
Devant le Spectateur Clitemneſtre en furie,
Eût arraché les yeux du grand Agâmemnon.
C'eſt par de pareils traits qu'on ſe fait un grand nom.

ARLEQUIN.

Ce marteau vous amuſe, & vous aimez qu'on tombe.

ASTARBÉ.

Un vent propice auroit ſuivi cette hécatombe,
Et hâté des vaiſſeaux le tardif appareil.

ARLEQUIN.

Madame me paroît d'un aſſez bon conſeil.

IPHIGENIE.

De votre cœur ſurtout j'admire l'excellence.
Le mien n'eſt que foibleſſe. Ah ! du moins en ſilence,
Laiſſez-moi, loin de vous, vivre avec nos amis.

ASTARBÉ.

On ſçait trop leur pouvoir, quand ils ſont réunis.

IPHIGENIE.

Quoi ! la frayeur pourroit trouver place en votre âme !
Hélas ! mon tems eſt fait ; & vous regnez, Madame.

ASTARBÉ.

Oui, connoiſſez le rang qu'ici je dois tenir ;
Mais ignorez comment on m'y vit parvenir.

ARLEQUIN.

Oh ! nous n'en ſçavons rien.

ASTARBÉ.

Oui, Madame, je regne.

Oui : pouvez-vous m'aimer ?

IPHIGENIE.

Je ne puis.

ASTARBÉ.

Qu'on me craigne.

IPHIGENIE.

Ah ! que j'aille du moins...

ASTARBÉ.

Vos cris ſont ſuperflus.
Non, non, puiſqu'en ces lieux vous ne vous plaiſez plus.
Reſtez-y ſans amis, ſans gloire, ſans cabale ;
L'Amante mépriſée embellit ſa Rivale.
Reſtez, & gardez-vous que votre ambition
Ne vous porte à gagner l'inconſtant Carillon.

SCENE VI.

IPHIGENIE, ARLEQUIN.

IPHIGENIE.

TU vois quels ſont mes maux, & quelle eſt ſon audace;
Du moins dans mes malheurs conſole-moi, Bonace.

ARLEQUIN.

Madame, je ne puis; cela m'eſt défendu.
Sot, qui vous ſoutiendroit? vous l'avez entendu.
Quand quelqu'un ſurchargé d'opulence & de gloire,
Dit, cela ne vaut rien; c'eſt à nous de l'en croire.
Un nouveau préjugé peut-être un jour viendra
Qui vous fera connoître, & vous relevera.
Eſperez tout du tems, allez trouver le Sage:
Ses ſentimens pour vous ſont d'un heureux préſage.

IPHIGENIE.

Je compte ſur ſon goût & ſes ſoins généreux.
Le Sage fut toujours l'appui des malheureux.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

IPHIGENIE, REMPIRE.

REMPIRE.

OUI, comptez sur mes soins, & connoissez Rempire,
Vous avez sur mon cœur un souverain Empire:
J'ai toujours estimé, protégé le talent,
Et mon suffrage seul peut tout rendre excellent.
Permettez seulement que chez vous je corrige
Certains petits défauts, & vous plairez, vous dis-je.
Je veux, pour vous gagner mille nouveaux Amans,
Vous voir réimprimée avec des changemens.

IPHIGENIE.

Dans l'Aulide autrefois assez bien arrangée,
Je ne suis en Tauride, hélas! que trop changée.

REMPIRE.

C'eſt en vain qu'Aſtarbé plus criarde que vous,
Vient exhaler ici ſa haine & ſon courroux :
Ses efforts impuiſſans n'y pourront rien, Madame ;
Puis qu'enfin je vous ſers, & de toute mon ame.
Elle veut, dans l'eſpoir dont ſon cœur s'entretient,
Immoler Carillon, qui pourtant la ſoutient.
Je compte, en les laiſſant ſe perdre l'un par l'autre,
Faire périr ſon nom, & triompher le vôtre.
Je me charge du ſoin de votre Edition ;
Et veux vous embellir à la correction.

IPHIGENIE.

Croyez-vous....

REMPIRE.

Quelqu'un vient, fuyez ; c'eſt elle-même :
Mais ſurtout, qu'elle ignore à quel point je vous aime.

SCENE II.

ASTARBÉ, REMPIRE.

REMPIRE.

DE la Piece nouvelle occupé ſeul ici,
J'y rêvois, j'admirois...

ASTARBÉ.

Parle, as-tu réüſſi ?
Déployant les reſſorts de ton ame traitreſſe,
As-tu dit bien du mal de la grande Prêtreſſe ?
As-tu par de grands mots & de petits écrits
D'une douce chaleur échauffé les eſprits ?
Me les as-tu gagnés ? Qu'as-tu fait ? Puis-je dire,
Carillon ne m'eſt rien, je dois tout à Rempire ?

REMPIRE.

Ce Carillon vous nuit & vous déplaît beaucoup.

ASTARBE.

Rempire, contre lui je médite un grand coup ;
Et bientôt...

REMPIRE.

Que le Ciel béniſſe votre ouvrage !
Faut-il l'aſſaſſiner ? J'aurai cet avantage.

ASTARBE.

Il n'eſt pas tems, l'honneur n'eſt réſervé qu'à moi ;
Ce meurtre n'eſt pas fait pour des gens comme toi.
Il faut qu'un Imprimeur gardant ſon caractere,
Sache attendre l'ouvrage, obéir & ſe taire.

REMPIRE.

Mon zéle eſt pardonnable ; épris de vos beautés,
Mon cœur ſuit un penchant...

ASTARBÉ.

Ah ! Rempire, arrêtez.

REMPIRE.

Vous ne voulez donc pas que ſur vous je m'explique.
L'eſtime cependant... L'amour....

ASTARBÉ.

Point de réplique :
Je connoiſſons pareils ; nés pour l'impreſſion,
Ils n'ont point d'autre goût, ni d'autre affection.
D'un prophane ouvrier l'ame ſeroit épriſe
Du peu d'attraits qu'en moi je vois & je mépriſe ?
Vil flatteur, eſt-ce ainſi que vous me connoiſſez ?
Ou vous me croiez foible, ou vous me trahiſſez.

REMPIRE.

Madame, pardonnez ſi je vous trouve aimable ;
Mais le Public oſoit...

ASTARBÉ.

Le Public eſt blâmable.
Je veux être méchante & laide ; d'aigre humeur,
Et par-là plaire à tous ; même à mon Imprimeur.
Mon cœur eſt tout le bien qu'au Spectateur j'expoſe ;
C'eſt par là que je vaux, ſi je vaux quelque choſe.
Qu'en dis-tu ? Tu te crois connoiſſeur, homme au fait :
Y mettant la valeur, prens-moi, je ſuis ton fait.

REMPIRE.

Madame.... Vous voulez qu'on y gagne ſa vie ?

ASTARBÉ.

Eh bien ?

REMPIRE.

Vous connoiſſez la Belle Iphigénie :
Elle étoit admirable, au dire de témoins ;
Cependant... Bref, tenez, vous valez moitié moins.

ASTARBÉ.

Que dis-tu ?

REMPIRE.

Par oui dire, & ſelon ma ſcience ;
C'eſt ce que vous valez, Madame, en conſcience.

ASTARBÉ.

Jurer ſa conſcience, & ſçavoir la trahir,
C'eſt le droit des Marchands, & tu veux t'en ſervir.

REMPIRE.

Mais, vous vous avouez de méchante nature.

ASTARBÉ.

On dit que je ſerai très-bonne à la lecture...
Ah ! ſi je le croiois...

REMPIRE.

Qu'avez-vous ?

ASTARBÉ.

Je m'entens.
Quoi ! je ne ferois plus alors de mécontens ?...
N'importe ; à nos amis va te montrer, Rempire,
Détruis l'Iphigéniſte, augmente mon Empire.
Diſtribue à propos l'amour & le mépris :
Si je puis être à toi, va, ce n'eſt qu'à ce prix.

SCENE III.

ASTARBÉ, *ſeule.*

CET homme en ſon marché n'aura pas de quoi rire ;
Mais il me faut quelqu'un à qui pouvoir le dire.
Où ſont mes confidens ?

SCENE IV.

ASTARBÉ, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MADAME, me voilà.

ASTARBÉ.

Quand j'ai beſoin de vous, quoi ! vous me plantez-là !
Je vous cherche par-tout.

ARLEQUIN.

Bien fâché de la peine.
On ne m'avoit pas dit que vous étiez en ſcene.
Que voulez-vous ?

ASTARBÉ.

Mordant, tu ſçais que l'Imprimeur
Qui me parloit ; eſt vain & gueux comme un Rimeur.

ARLEQUIN.

Je m'en doute.

ASTARBÉ.

Sur moi tout ſon eſpoir ſe fonde.

ARLEQUIN.

A-t-il tort ?

ASTARBÉ.

Il aſpire à ſurprendre le monde ;
Il m'aime, à ce qu'il dit, & m'eſtime ; il eſt fin,
Il veut gagner : qu'il meure.

ARLEQUIN.

Et comment donc ?

ASTARBÉ.

De faim.

ARLEQUIN.

Qu'il ne m'oblige pas à vivre de ſon reſte.
Mais voici Carillon.

ASTARBÉ.

Dieux !

ARLEQUIN.

Faut-il que je reſte ?

ASTARBÉ.

Non, ſortez.

ARLEQUIN.

Cependant, ſeule avec un Mari,
Vous ne pouvez manquer d'avoir beaucoup d'ennui.

REMPIRE.

C'eſt en vain qu'Aſtarbé plus criarde que vous,
Vient exhaler ici ſa haine & ſon courroux :
Ses efforts impuiſſans n'y pourront rien, Madame ;
Puis qu'enfin je vous ſers, & de toute mon ame.
Elle veut, dans l'eſpoir dont ſon cœur s'entretient,
Immoler Carillon, qui pourtant la ſoutient.
Je compte, en les laiſſant ſe perdre l'un par l'autre,
Faire périr ſon nom, & triompher le vôtre.
Je me charge du ſoin de votre Edition ;
Et veux vous embellir à la correction.

IPHIGENIE.

Croyez-vous....

REMPIRE.

Quelqu'un vient, fuyez ; c'eſt elle-même :
Mais ſurtout, qu'elle ignore à quel point je vous aime.

SCENE II.

ASTARBÉ, REMPIRE.

REMPIRE.

DE la Piece nouvelle occupé ſeul ici,
J'y rêvois, j'admirois...

ASTARBE'.

Eh! qui vous a chargé du ſoin de me défendre?

CARILLON.

Mais... La pitié d'abord; puis le plaiſir d'entendre
Quelqu'un qui me rempliſſe & d'horreur & d'effroi,
Et qui ſoit en un mot bien plus méchant que moi.
J'applaudis.

ASTARBE'.

Notre oreille en eſt abaſourdie.
Morbleu, carillonnez plutôt Iphigenie.
Prévoiez-vous chez elle un endroit qui ſoit bien?
Applaudiſſez, tonnez, qu'on n'entende plus rien;
Et que vos pieds, vos mains, faiſant chacun leurs rôles,
N'empêchent pourtant pas de lever les épaules.
Je n'ai que trop bien vû que mille cœurs charmés
Sembloient... Il faut la perdre enfin, ſi vous m'aimez,
Ou ſi plutôt encor vous vous aimez vous-même.
Prenez garde, je vois ſon but & ſon ſyſtême;
Elle veut, paroiſſant ſous des charmes nouveaux,
Entraîner tous les cœurs, échauffer les cerveaux,
Les frapper d'une vive & douce violence,
Et vous exterminer par un cruel ſilence.

CARILLON.

Eh! ſur quoi fondez-vous, Madame, ces ſoupçons?

ASTARBE'.

On parle de l'Aulide, où prenant des leçons,

Elle veut par ſa forme heureuſe & mieux tournée,
Au Théâtre à jamais ſe voir enracinée.
On me l'a dit du moins ; faites ſuivre ſes pas,
Voiez, examinez, & ne m'en croiez pas.

SCENE VI.

CARILLON, *ſeul.*

De ſa Rivale ici je reverrois la gloire !
Ce ſoupçon m'inquiéte, & je ne ſçais qu'en croire.
Dois-je m'en rapporter à des gens mal inſtruits ?
Carillon eſt-il fait pour écouter des bruits ?
Mais j'apperçois le Sage ! expoſons-lui mon doute ;
Car pour ma femme, hélas ! y vit-on jamais goute ?

SCENE VII.

CARILLON, LE SAGE.

CARILLON.

Approche-toi, Vieillard, parle, me connois-tu ?

LE SAGE.

Fort peu, mais je connois la paix, c'eſt ma vertu.

Dans le Palais brillant qu'habite Melpomene,
La nouveauté, Seigneur, bien rarement m'amene:
Et ſans forcer la garde aux portes d'Aſtarbé,
Sur elle, par hazard ici je ſuis tombé.

CARILLON.

Qu'en penſes-tu?

LE SAGE.

Moi? Rien.

CARILLON.

A cette modeſtie;
On reconnoît d'abord Meſſieurs d'Iphigenie.

LE SAGE.

Sur l'une & l'autre ici je pourrois m'expliquer;
Mais aux gens querelleurs je ne veux point manquer.
Vous l'êtes, m'a-t-on dit; c'eſt votre façon d'être;
Comme à moi, de ne point aimer à les connoître.
Quelquefois entre amis ſages, mais indolens,
Nous diſputons ſans fiel ſur le goût, les talens.
Du reſte, loin du bruit, du faſte & de l'envie,
Je mene en mon reduit une paiſible vie,
Et j'ai choiſi l'état doux, mais infructueux,
De ces Mortels obſcurs qu'on nomme vertueux.

CARILLON.

Parle-moi d'Aſtarbé.

LE SAGE.

Souffrez qu'on s'en diſpenſe.

A tout autre qu'à vous on diroit ce qu'on penſe.
Rarement les Epoux, les Auteurs & les Rois
Ont de la vérité ſçu connoître la voix.

CARILLON.

Ces Sages-là toujours répondent par maximes :
C'eſt la Philoſophie en faſtueuſes rimes.
Paſſe ſur ton état, tes vertus, & ton nom
Aſtarbé pour tout dire, eſt-elle bonne ?

LE SAGE.

Non.

CARILLON.

L'inſolent! ſans frémir, grands Dieux, puis-je l'entendre!
Et ſon Iphigénie ?

LE SAGE.

Avez-vous le cœur tendre ?
Fuyez-vous les méchans ? Chériſſez-vous les bons ?
Ce n'eſt qu'à ces gens-là, Seigneur, que je répons.

CARILLON.

Je ne ſuis donc pas bon ?

LE SAGE.

Non ; vous êtes à craindre.

CARILLON.

Cet homme parle peu, mais s'explique ſans feindre.

LE SAGE.

Je ne suis pourtant pas l'ennemi des Auteurs.

CARILLON.

Leurs plus grands ennemis qui sont-ils ?

LE SAGE.

Les flateurs.

CARILLON.

Et quel est donc leur tort ?

LE SAGE.

Hélas ! sans eux peut-être
Astarbé dans ces lieux n'eût point voulu paroitre.
Sa rivale empruntant des sons harmonieux,
Auroit charmé l'oreille & nous plairoit bien mieux.

CARILLON.

A se représenter on dit qu'elle s'apprête,
Mais je veux soulever la plus belle tempête.

LE SAGE.

Et pourquoi voulez-vous contre elle murmurer ?
Tout ce fracas ne sert qu'à vous deshonorer.
Ah ! plutôt de vos tons employez la puissance
A faire ici régner une aimable décence.
Astarbé même ici vous fait un plus grand tort ;
Vous vous perdez vous-même en l'épouvantant si fort.
Et s'il faut que sur vous son projet s'accomplisse,
C'en est fait ; craignez-la bien plus que la police.

CARILLON.

Traitre !

ASTARBÉ.

Sortez.

CARILLON, *à ſa ſuite.*

Que l'on m'attende, & qu'on ſoit ſur ſes gardes!

ARLEQUIN.

Comme il eſt tapageur, ſouvent il a des gardes.

SCENE V.

ASTARBÉ, CARILLON.

ASTARBÉ.

QUE de précautions! pourquoi mon cher Epoux,
Battant ſi bien les gens, craignez-vous tant les coups?
Il ſemble que par-tout la mort vous environne;
Déteſté de chacun, jamais plaint de perſonne:
Quelle en eſt la raiſon?

CARILLON.

C'eſt Madame, entre nous,
Que je hais tout le monde, & je n'aime que vous.
C'eſt l'amateur, dit-on, de la Piéce nouvelle,
Si mauvaiſe, excuſez; l'on me cherche querelle,
Et quoique nous formions un aſſez gros Parti,
J'attrappe, en vous louant, ſouvent un démenti.

LE SAGE.

Malgré vous. Je dis....

CARILLON.

Vous vous tairez.

LE SAGE.

Aſtarbé....

CARILLON.

Point du tout.

LE SAGE.

Il faut....

CARILLON.

Il faut vous taire.

Enfin l'on ne veut pas s'en rapporter au pere.

LE SAGE.

Sçachez....

CARILLON.

J'ai des raiſons....

LE SAGE.

Écoutez juſqu'au bout.

CARILLON.

L'imbecille ! Il faut donc enfin lui dire tout.

à voix baſſe.

Eh ! bien : parlons métier : laiſſant la choſe intacte,
N'eſt-ce pas ménager tout notre dernier Acte ?
S'il faut que vous donniez un éclairciſſement,
Vous allez nous priver de notre dénouement.

LE

Elle veut par ſa forme heureuſe & mieux tournée,
Au Théâtre à jamais ſe voir enracinée.
On me l'a dit du moins ; faites ſuivre ſes pas,
Voiez, examinez, & ne m'en croiez pas.

SCENE VI.

CARILLON, *ſeul.*

DE ſa Rivale ici je reverrois la gloire!
Ce ſoupçon m'inquiéte, & je ne ſçais qu'en croire.
Dois-je m'en rapporter à des gens mal inſtruits?
Carillon eſt-il fait pour écouter des bruits?
Mais j'apperçois le Sage : expoſons-lui mon doute;
Car pour ma femme, hélas! y vit-on jamais goute?

SCENE VII.

CARILLON, LE SAGE.

CARILLON.

APPROCHE-toi, Vieillard, parle, me connois-tu?

LE SAGE.

Fort peu ; mais je connois la paix, c'eſt ma vertu.

SCENE IX.

LE SAGE, BACHANAL.

BACHANAL *en chenille ou habit du matin.*

MELPOMENE, eſt ce ici ta demeure ſacrée ? (1)
Quoi ! j'ai vû des ſoldats aſſiéger ton entrée ?
La Police aujourd'hui te ſoutient de ſes droits,
Le Goût, le ſeul bon Goût te gardoit autrefois.
Bachanal ſouffrira qu'on l'amuſe ou l'offenſe,
Sans écraſer l'Auteur ou prendre ſa défenſe !
Paroit-il du nouveau ? Quatre ſoldats debout
Dans l'angle du Parterre aſſurent le bon Goût.
La Piéce eſt conſignée à la Garde Françaiſe
Qui ſçait bien empêcher qu'elle ne ſoit mauvaiſe,
Étouffe les bons mots qui brulent de ſortir,
Fait ſigne du fuſil quand il faut applaudir ;

(1) *L'Auteur vient de retrancher ce qui donne lieu à cette critique. Bacazar arrivoit ſeul & faiſoit dans un Monologue des réflexions ſur la garde qui veille au Palais des Rois. Narbal venoit enſuite le joindre, ils ſe reconnoiſſoient réciproquement. Il étoit dit en propres termes : Je ſuis Bacazar. Narbal le trouvoit changé.*

A tout autre qu'à vous on diroit ce qu'on penſe.
Rarement les Epoux, les Auteurs & les Rois
Ont de la vérité ſçu connoître la voix.

CARILLON.

Ces Sages-là toujours répondent par maximes :
C'eſt la Philoſophie en faſtueuſes rimes.
Paſſe ſur ton état, tes vertus, & ton nom
Aſtarbé pour tout dire, eſt-elle bonne ?

LE SAGE.

Non.

CARILLON.

L'inſolent! ſans frémir, grands Dieux, puis-je l'entendre!
Et ton Iphigénie ?

LE SAGE.

Avez-vous le cœur tendre ?
Fuyez-vous les méchans ? Chériſſez-vous les bons ?
Ce n'eſt qu'à ces gens-là, Seigneur, que je répons.

CARILLON.

Je ne ſuis donc pas bon ?

LE SAGE.

Non ; vous êtes à craindre.

CARILLON.

Cet homme parle peu, mais s'explique ſans feindre.

LE SAGE.

Que vous êtes changé !

BACHANAL.

Je n'en ſuis pas plus mal.

LE SAGE.

Non, vraiment, & j'eſpere
Qu'on ne vous prendra plus pour fils de votre pere.

BACHANAL.

J'ai vieilli tout exprès, & j'ai bien réſol
De n'être de perſonne en ces lieux reconnu.

LE SAGE.

C'eſt bien fait.

BACHANAL.

Mais venons à ce qui m'intéreſſe.
De Diane en ces lieux verrai-je la Prêtreſſe ?

LE SAGE.

Seigneur, en ce moment le Théâtre occupé
Ne vous préſente que....

BACHANAL.

Qui ? L'indigne Aſtarbé ?
Je ſuis bien mal échu, grands Dieux !

LE SAGE.

Point de colere.
Cela n'aura qu'un tems : ſi l'autre a ſçu vous plaire,
Vous reverrez peut-être afficher ſes appas ;
Mais ſurtout point de bruit, ne vous emportez pas,
Qu'à ce goût délicat la douceur ſoit unie ;
Et que....

BACHANAL.

Le Sage, hélas ! verrai-je Iphigenie ?

LE SAGE.

Seigneur, je n'en ſçais rien ; on voit dans ce Palais
Entrer Rois, Confidens, Princes, Maîtres, Valets.

BACHANAL.

Je ne vois rien ſans elle, & mon ame éperdue....

LE SAGE.

Que ſçais-je ? Elle pourra paroître à votre vue ;
Et tenez, la voilà qui vient de ce côté
Comme par un bonheur au Théâtre ajuſté.

SCENE X.

LE SAGE, IPHIGENIE, BACHANAL.

LE SAGE.

NE vous preſſez pas tant de vous mettre en préſence,
Et ménagez un peu cette reconnoiſſance.
Éloignez-vous.... Fort bien.

BACHANAL.

Mais je ne la vois plus.

LE SAGE.

Tant mieux.

LE SAGE.

Que vous êtes changé !

BACHANAL.

Je n'en ſuis pas plus mal.

LE SAGE.

Non, vraiment, & j'eſpere
Qu'on ne vous prendra plus pour fils de votre pere.

BACHANAL.

J'ai vieilli tout exprès, & j'ai bien réſol
De n'être de perſonne en ces lieux reconnu.

LE SAGE.

C'eſt bien fait.

BACHANAL.

Mais venons à ce qui m'intéreſſe.
De Diane en ces lieux verrai-je la Prêtreſſe ?

LE SAGE.

Seigneur, en ce moment le Théâtre occupé
Ne vous préſente que....

BACHANAL.

Qui ? L'indigne Aſtarbé ?
Je ſuis bien mal échu, grands Dieux !

LE SAGE.

Point de colere.
Cela n'aura qu'un tems : ſi l'autre a ſçu vous plaire,
Vous reverrez peut-être afficher ſes appas ;
Mais ſurtout point de bruit, ne vous emportez pas,
Qu'à ce goût délicat la douceur ſoit unie ;
Et que....

BACHANAL.

Le Sage, hélas ! verrai-je Iphigenie ?

LE SAGE.

Seigneur, je n'en ſçais rien ; on voit dans ce Palais
Entrer Rois, Confidens, Princes, Maîtres, Valets.

BACHANAL.

Je ne vois rien ſans elle, & mon ame éperdue....

LE SAGE.

Que ſçais-je ? Elle pourra paroître à votre vue ;
Et tenez, la voilà qui vient de ce côté.
Comme par un bonheur au Théâtre ajuſté.

SCENE X.

LE SAGE, IPHIGENIE, BACHANAL.

LE SAGE.

NE vous preſſez pas tant de vous mettre en préſence,
Et ménagez un peu cette reconnoiſſance.
Éloignez-vous.... Fort bien.

BACHANAL.

Mais je ne la vois pas.

LE SAGE.

Tant mieux.

BACHANAL.

Quel objet vient....

IPHIGENIE.

Qui porte ici ſes pas ?

BACHANAL.

Quel port majeſtueux ! qu'elle eſt belle & naïve !

IPHIGENIE.

Quels accens meſurés, & quelle voix plaintive ! ....
C'eſt peut-être un Acteur de Théâtre Bourgeois :
Quand on eſt & l'Actrice & la Piéce à la fois
On ſe prête à leur goût....

BACHANAL.

Quel charme de l'entendre !
Il ſuffit qu'on ſoit homme & qu'on ait le cœur tendre,
On eſt pris.

IPHIGENIE.

L'un eſt jeune, & l'autre un peu plus vieux ;
Il ſuffit qu'on ſoit femme & qu'on ait de bons yeux,
On diſtingue aiſément le heros, le grand homme.

BACHANAL *s'approchant.*

Je ſuis....

IPHIGENIE.

N'acheve pas, puiſque mon cœur te nomme.
Mon Drame par tes ſoins fut ici ſoutenu ;
C'eſt à ce titre-là que ce beau nom t'eſt dû.

BACHANAL.

Mais à ce titre-là, si votre cœur l'ignore,
Hélas ! vous le ſaurez ; je dois bien plus encore.

LE SAGE.

Il eſt vrai que pour vous égarant ſa raiſon,
Il fit....

IPHIGENIE.

Je l'ai cru mort.

LE SAGE.

Il étoit en priſon.

IPHIGENIE.

Que ce retour me flatte ! A-t-il vû, dis, le Sage,
Et reconnu ſon pere, ainſi qu'il eſt d'uſage ?

LE SAGE.

Non, Catillon n'eſt pas de ſon retour inſtruit,
Cette reconnoiſſance auroit fait trop de bruit.

BACHANAL.

Je ne ſors qu'à l'inſtant des priſons, je vous jure ;
Auſſi vous voudrez bien excuſer ma parure.
Vous venir voir le ſoir en habit du matin !
Si je....

IPHIGENIE.

L'ajuſtement eſt un peu libertin.

BACHANAL.

Il eſt à faire peur.

IPHIGÉNIE.

Mais dites-moi de grace,
Qui vous a donc enfin jetté dans la diſgrace ?
En racontant les faits, le bon droit s'éclaircit.

BACHANAL.

Voyons ſi je pourrai briller dans un récit.

IPHIGÉNIE.

Écoutons.

LE SAGE.

Volontiers. Le récit eſt de mode :
Il tient lieu d'action, mais eſt bien plus commode.

BACHANAL.

Il vous ſouvient du jour ſans doute ou d'Aſtarbé
Dès en naiſſant le Drame étoit preſque tombé ;
Je n'y vins point ; du moins la preſſe étant trop forte ;
Je reſtai là, l'on vit Bachanal à la porte ;
J'entrai le ſecond jour avec empreſſement,
On me le fit, hélas ! payer bien cherement !
Je me mis dans l'orqueſtre, ou, ſoit dit ſans critique,
On m'entend plus ſouvent que de bonne muſique.
J'écoutois, car j'écoute au moins les nouveautés,
Et je ſuis indulgent. J'y voyois des beautés ;
J'y voyois des défauts auſſi de toute eſpece :
En admirant les vers je proſcrivois la Piéce.
Mon cœur qui s'indignoit de tant de cruauté,
Aimoit à retrouver chez vous l'humanité,

Oui, je vous comparois toutes deux en moi-même ;
Car, malgré soi toujours on pense à ce qu'on aime.
Je croyois voir bientôt la Piéce en désarroi ;
Lorsque j'entens crier à quelques pas de moi,
Au Parterre, la Piéce étant presque finie ;
Bravo. Cela vaut mieux cent fois qu'Iphigénie.

LE SAGE.

Les sots !

IPHIGÉNIE.

Pardonnez-leur cette injustice, ô Dieux !

BACHANAL.

Je me leve à l'instant transporté, furieux,
Je traverse la salle, & la porte, & la rue,
Je gagne le Parterre où la foule accourue
Engageoit vers l'entrée un gênant embarras ;
Soudain je me fais jour de l'épaule & des bras ;
Et là, me renforçant d'un gros d'Iphigénistes,
» Amis, leur dis-je, eh ! quoi, les cruels Astarbistes
» Crieront plus fort que nous & nous feront la loi ?
» Non, non, courage, amis, poussons, tombez sur moi,
» Élevons la poussiere & formons la cohue.
» Serrez-vous, tenez bon ; quoi ! la chaîne est rompue !
» Voyez-vous ? Ces mutins repoussent nos efforts,
» Remettons-nous, à moi, boni » poussant les plus forts,
Je roule sur leur dos & le flux me transporte
Tantôt jusqu'à l'orquestre & tantôt vers la porte.

Nos ennemis déjà commençoient à plier.
Pour étouffer leur voix je me mets à crier ;
» A bas la Piéce, à bas : que de ces lieux bannie
» Votre Aſtarbé périſſe, & vive Iphigenie !
» Chers amis, redoublons, interrompons l'Acteur,
» Crions, perdons la Piéce en demandant (1) l'Auteur. «
A ce dernier trait-là qui méritoit juſtice,
Carillon s'avança ; *Gardes, qu'on le ſaiſiſſe.*

IPHIGENIE.

Votre pere ?

BACHANAL.

Lui-même, & je fus arrêté.

IPHIGENIE.

A vous dire le vrai, vous l'aviez mérité.

BACHANAL.

Depuis il m'a cru mort ; ce bruit s'eſt pû répandre
Sur ce que par la fuite on n'a pas dû m'entendre.

LE SAGE.

Eh ! ne ſentez vous pas qu'un ſi cruel excès
Du grand Racine même eût détruit les ſuccès ?

BACHANAL.

C'eſt un peu different.

LE SAGE.

Injuſte que vous êtes !

(1) *On peut ſe rappeller les acclamations qui furent prodiguées à la ſeconde repréſentation.*

C'eſt de plaiſir publier un vrai vol que vous faites.

BACHANAL.

Un vol, ſi vous voulez.

IPHIGENIE.

Mais chacun vaut ſon prix.

Pour ma Rivale, moi, je n'ai point ce mépris.

LE SAGE.

Quel ſentiment, Madame, eſt comparable au vôtre!

BACHANAL.

Oh! Madame n'eſt pas Prêtreſſe comme une autre.

IPHIGENIE.

Mais que venez-vous faire? & quel eſt votre eſpoir?

BACHANAL.

Faut-il le demander? Parbleu, je viens vous voir.

IPHIGENIE.

Vous m'aimez, c'eſt pourquoi je n'en ſuis point ſurpriſe;

Mais vous étiez cachés tous deux; c'eſt une criſe

Dont vous apprendrez ce qui vous amene ici.

BACHANAL.

Il en peut venir une; & tenez, la voilà.

SCENE XI.

ASTARBÉ, LE SAGE, IPHIGENIE, BACHANAL.

ASTARBÉ *à Iphigenie.*

Quoi ! Je vous trouve ici ?

IPHIGENIE.

J'aurois dû reparoître ;
Mais j'ai cru que dans peu vous pourriez n'y plus être :
Depuis huit jours entiers chaque soir je vous vois ;
Et crois toujours vous voir pour la dernière fois.

ASTARBÉ.

Quel est ce grand garçon ?.... Répondez donc.

LE SAGE.

Madame....

ASTARBÉ.

Quoi ? ... Qui ? ... Je croirois bien qu'ici l'on me diffame,
C'est un cabaleur.

IPHIGENIE.

Non.... Il est dans l'embarras....

ASTARBÉ.

On le voit.

IPHIGENIE.

Il vient....

ASTARBÉ.

Quoi ? .... Se jetter dans vos bras.

IPHIGENIE.

La pitié...nous devons...toutes tant que nous sommes...

ASTARBÉ.

Eh oui, l'on sçait trop bien que vous aimez les hommes.

IPHIGENIE.

Pour eux je ne vaux pas tout ce que vous valez.

ASTARBÉ.

Non, car c'est à regret que vous les immolez.
Vous êtes en intrigue, & je veux vous confondre.
Dis, quel es-tu ?

LE SAGE.

C'est un....

ASTARBÉ.

Eh ! laissez-le répondre.
Ton pays ?

BACHANAL.

Celui-ci.

ASTARBÉ.

Ton état ?

BACHANAL.

Voyageur.

ASTARBÉ.

Ton caractere ?

BACHANAL.

Vif, méchant & tapageur.

ASTARBÉ.

Bon ! tant mieux ! tes deſtins....

BACHANAL.

L'opprobre & la miſere.

ASTARBÉ.

Que veux-tu donc encor ? & qui te manque ?

BACHANAL.

Un Pere.

ASTARBÉ.

Qui t'a donc élevé ?

BACHANAL.

Le Sage a pris ce ſoin.

ASTARBÉ.

Tu voyages, dis-tu ? Mais d'où viens-tu ?

BACHANAL.

De loin.

ASTARBÉ *à Iphigenie.*

Convenez que pour lui votre cœur s'intéreſſe,
Car je le vois, Madame, il eſt dans la détreſſe.

IPHIGENIE.

Je n'en diſconviens pas, Madame; aſſurément,
Il a beaucoup ſouffert & ſouffre en ce moment.

BACHANAL.

J'ai ſouffert un ennui qui finira peut-être ;
Puiſſe-t-il retomber ſur ceux qui l'ont fait naître.

ASTARBÉ.

Qu'entend il ? A-t-il cru qu'il me feroit rougir ?
à Iphigenie.
Vous connoiſſez mes droits & ma façon d'agir :
Tremblez ; mais gardez-vous de me tromper, Madame ;
Je ſçaurai pénétrer les replis de votre ame,
Parlez ; c'eſt votre amant & votre ſectateur ?

IPHIGENIE.

Je ſuis de bonne foi, oui, c'eſt un amateur.

ASTARBE.

Un aveu ſi ſincere eſt d'un foible génie,
On reconnoit partout la bonne Iphigenie.

IPHIGENIE.

Si la ſincerité, Madame, vous déplait,
Ah ! laiſſez la bonté du moins pour ce qu'elle eſt ;
C'eſt ce qui nous ſoutient.

ASTARBÉ.

Moi, c'eſt ce qui me bleſſe ;
Et votre expreſſion tient de cette foibleſſe.

IPHIGENIE

C'eſt par le ſentiment que nous nous exprimons ;
Vous, Madame, criez ; vous avez des poumons.

ASTARBÉ.

Des ſentimens ? Qui donc mieux que moi les exprime?
J'en ai partout, j'en ai juſqu'au bout de la Rime ;
Convenez qu'ils ſont grands, bien frappés, ſans fadeur.

IPHIGENIE.

Ils ſont grands, j'en conviens, mais de quelle grandeur !
C'eſt la bonté qui fait la grandeur véritable.
Etre ſincere, humain, bienfaiſant, équitable,
Pratiquer la clémence, haïr la cruauté,
C'eſt-là ce qui ſoutient l'auguſte royauté ;
C'eſt par-là qu'une Reine à mes yeux regne & brille.
Dans l'amour des vertus élever ſa famille,
Etre tout pour le trône & n'être rien pour ſoi,
Faire de ſon époux ſon bonheur & ſa loi,
Des Sages ſon conſeil, des Courtiſans ſes freres,
Du peuple, ſes enfans, prévenir les miſeres,
Chérir tous les humains, mettre en œuvre pour eux
Le pouvoir & le don de faire des heureux ;
C'eſt ce qui des grandeurs fait le degré ſuprême ;
C'eſt par-là que l'on peut s'égaler aux Dieux même.

ASTARBE.

Sur la terre les Dieux ne ſouffrent point d'égaux,
Ils ont gardé les biens, nous ont donné les maux :
Partageons-les, Madame, en honnêtes victimes.
J'ai choiſi pour ma part l'artifice & les crimes,
Rien ne les flatte tant que ce cœur corrompu,

Ils ſeroient indignés d'un excès de vertu.

BACHANAL.

Ciel !

LE SAGE.

Laiſſez-la briller par de fauſſes penſées :
Du vrai ces Piéces-là ſouvent ſont diſpenſées.

IPHIGENIE.

Voilà des ſentimens !

ASTARBÉ.

Oui.

IPHIGENIE.

Perſonne n'y croît,
Mais il vous faut valoir au moins par quelqu'endroit.

ASTARBÉ.

Vous cependant, dont l'ame à la douceur incline,
Et qui ne voulez pas même qu'on aſſaſſine,
Vous Prêtreſſe, ſans fiel, peut-on vous demander
Comment avec vous-même on peut vous accorder ?
Chez vous certain Piſade, un homme qu'on dit être
Un ami, s'il eſt vrai qu'on en puiſſe connoître,
Tout ſeul de ſon parti, court & va ſe cacher
Je ne ſçais trop comment dans un certain rocher ;
Il vient à point nommé, voit Thoas & l'immole,
C'eſt bien fait. Mais enfin, la cauſe en eſt frivole,
Une victime ou deux que ce Prince égorgeoit,
Et que l'on veut ſauver, voyez le beau ſujet !

Avouez que ce meurtre eſt de mauvaiſe grace ;
Il ne méritoit pas ſa petite diſgrace.

BACHANAL.

Ma patience enfin commence à ſe laſſer.
Madame, hors de ces lieux ſi vous vouliez paſſer.

ASTARBÉ.

On m'inſulte & je vis ? Gardes, Moucheurs, Gagiſtes,
Hola ! défaites-moi de ces Iphigeniſtes.
Meurs, inſolent...mais non, je puis mieux me venger.
Pour doubler la vengeance, il faut la ménager.
Puiſqu'on ſouffre bien plus en perdant ce qu'on aime ;
Avant l'amant, perdons la Princeſſe elle-même ;
Allons, puiſque je regne & fais ici la loi,
Vuidez ces lieux, Madame, & marchez devant moi.

SCENE XII.

BACHANAL, LE SAGE.

BACHANAL.

Ciel, vengez-nous. O toi, rare & brillant genie ;
Divin Corneille, & toi, pere de l'harmonie,
Et peintre de l'Amour, Racine, pouvez-vous
Voir tant d'horreurs hélas ! ſubſiſter parmi nous !
Si vous ſouffrez ici ces execrables races,

Tremblez bientôt, tremblez, pour Phedre & les Horaces.

LE SAGE.

Jeune homme, moderez ces tranſports furieux ;
Vous aimez la Prêtreſſe, elle eſt belle à vos yeux.
Tels ſont vos ſentimens, tels ſont auſſi les notres.
Aſtarbé vous deplait, mais peut plaire à bien d'autres.
Nous verrons : c'eſt le tems qui décide de tout.
Venez donc, & ſuivons la Piece juſqu'au bout.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

IPHIGENIE, LE SAGE, REMPIRE, ARLEQUIN.

LE SAGE.

OUI, je le ſçais, la Reine hâte & comble le crime ;
Carillon va bientôt devenir ſa victime.
Prévenons ſes forfaits & réparons ſes torts.

ARLEQUIN.

Si vous ne vous hâtez, Meſſieurs, vous êtes morts.

LE SAGE.

Hâtons-nous.

ARLEQUIN.

Parmi nous on ſoupçonne un complice.

IPHIGENIE.

Dit-on de quelle mort on s'attend qu'il périsse ?

ARLEQUIN.

Non.

REMPIRE.

Il faut diſtinguer dans un tragique plan
Trois eſpeces de morts qu'on deſtine au Tyran ;
Vous avez le poignard, le poiſon & l'épée.

ARLEQUIN.

Fort bien : Rempire ici va faire une Epopée.
Eh ! Monſieur l'Imprimeur, ne babillez pas tant,
Secourez Carillon, le peril eſt inſtant.

LE SAGE.

Sans doute.

IPHIGENIE.

C'eſt un homme, il faut cherir l'eſpece ;
Et de plus ſon fils m'aime, & cela m'intéreſſe.

REMPIRE.

Je ſuis bien curieux d'apprendre enfin comment
Elle le fait mourir, ſi c'eſt ſubitement ;
Par un poiſon ſubtil, ou par un bout de lame,
Ou bien à petit feu comme faiſoit ma femme.
Elle eſt morte, & partant ne me fait plus mourir.

ARLEQUIN.

Vous ne courûtes pas, je crois, la ſecourir.

REMPIRE.

Je l'épouſai vers l'an.... Voions qu'il me ſouvienne....
N'importe... Bien ſoit elle & jamais n'en revienne.
Je...

ARLEQUIN.

Sauvez les vivans & laiſſez-là les morts.
Cela me fait bouillir, pour moi j'y vais, je ſors.

SCENE II.

LE SAGE, REMPIRE, IPHIGENIE.

IPHIGENIE.

COUREZ: il a raiſon. Moi, dans mes pleurs baignée,
Je n'y puis rien, la Reine icy m'a conſignée.

REMPIRE.

Rien n'eſt tel en effet que d'être en liberté.

LE SAGE.

Par le poids de mes ans, moi, je ſuis arrêté.

IPHIGENIE.

Mais vous pouvez donner l'alerte; & toi, Rempire,
Ton mauvais cœur t'arrête, & c'eſt bien là le pire.

Quoi ! ce meurtre pour toi n'a donc rien de touchant !
Ah ! quel cœur eſt le tien ?

REMPIRE.

Mais..... Le cœur d'un Marchand.

IPHIGENIE.

Et c'eſt donc pour cela que tu bats la campagne ?

REMPIRE.

Il faut voir en ceci ſi je perds, ou je gagne.
Raiſonnons, & ſolvons ici la queſtion :
Qui ſoutient Aſtarbé ? C'eſt, je crois, Carillon.
La Reine par ſa mort une fois dérangée,
Pourra fort bien tomber, n'étant plus protégée.
Si cette chûte-là vous remet en honneur ;
Elle peut réjaillir auſſi ſur l'Imprimeur.
Or, comme elle eſt mauvaiſe, & que vous êtes bonne ;
J'y gagne. Oh ! je calcule autant que je raiſonne.

IPHIGENIE.

Non, non, qu'Abſtarbé vive. O jour dont les raïons
Sont faits pour éclairer les méchans & les bons,
Luiſez ſur Aſtarbé ; Ciel, ſoyez moins ſévére :
Permettez qu'on l'imprime en ſi beau caractere,
Si grand, ſi ſéduiſant, ſi plein de netteté,
Qu'elle en impoſe même à la ſtupidité.

REMPIRE.

Faites-vous le calcul ?

IPHIGENIE.

Ah ! tais-toi, misérable.
Refuser au mourant une main secourable !

LE SAGE.

Ainsi, par ton calcul il doit donc expirer.

REMPIRE.

Songez donc que des frais il faut me retirer.

IPHIGENIE.

Ah ! périsse cent fois de faim & de misere,
Celui qui sans secours laisse mourir son frere.

LE SAGE.

Le Ciel nous fit un cœur & nous donna des mains,
Pour plaindre, secourir ou venger les humains.

SCENE III.

ARLEQUIN, LE SAGE, REMPIRE, IPHIGENIE.

ARLEQUIN.

POUR la seconde fois, Messieurs, je viens vous dire
Que la Reine triomphe, & Carillon expire,
Ou du moins peu s'en faut : si vous avez tout dit,
Vous pourrez voir encor ce tapage maudit.

Ceci

IPHIGENIE.

Ah ! le Ciel s'armera pour en tirer vengeance.

ARLEQUIN.

Mais il faut s'y prêter & faire diligence.

LE SAGE.

Rarement on a vû les traîtres aſſaſſins
Triompher juſqu'au bout dans leurs cruels deſſeins.

REMPIRE.

On voit preſque toujours aux bonnes Tragédies
Ecrouler des méchants les trames mal ourdies.

ARLEQUIN.

Vous feriez beaucoup mieux de ne plus differter ;
D'embraſſer un projet & de l'exécuter.

LE SAGE.

Ah ! Rempire, armez-vous, s'il ſe peut, de courage
Prenez ce fer hélas ! trop peſant pour mon âge.

ARLEQUIN.

Combattez, achetez l'honneur par vos exploits :
Pour moi, je n'y peux rien, mon épée eſt de bois.

REMPIRE.

Qui ? Moi, j'irois chercher la gloire chez Bellone,
Quand la richeſſe ici, quand le talent la donne.
Que m'importe la honte ou l'honneur des guerriers ?
Mordant, je veux de l'or & non pas des lauriers.

IPHIGENIE.

Nous perdons notre tems.

ARLEQUIN.

Oh ! la choſe eſt bien ſûre ;
De plus d'une façon : Rempire a l'ame dure,
Et la pitié n'y peut pas plus que le devoir.

LE SAGE.

J'imagine un moyen qui pourra l'émouvoir.
Vas chercher l'Inconnu.

IPHIGENIE.

O Ciel ! qu'allez-vous faire ?

LE SAGE.

En lui montrant le fils, je veux ſauver le pere ;
Vas, dis-je, le chercher.

SCENE IV.

IPHIGENIE, LE SAGE, REMPIRE.

IPHIGENIE.

Vous allez tout gâter.

LE SAGE.

Que voulez-vous ? Madame, il faut bien l'exciter,
Par l'aſpect de quelqu'un qui mieux que nous déclame
Dont l'air fier en impoſe, & qui ſoit bonne lame.
Ne vous doutez-vous pas que nous ennuyons fort ;
Etayons cette ſcene en prenant un renfort.

IPHIGENIE.

Allons donc, avançons, & que demain l'aurore
Ne nous retrouve pas à bavarder encore.

SCENE V.

IPHIGENIE, LE SAGE, REMPIRE, BACHANAL, ARLEQUIN.

LE SAGE.

ENtrez.

REMPIRE.

Qu'apportes-tu ?

BACHANAL.

L'horreur & le fracas ;
Tremblez.

REMPIRE.

Et pourquoi donc ? Je ne vous connois pas.

BACHANAL.

Je ſuis pourtant celui qui jure, qui tempête ;
Et qui ſeul en ces lieux à la Reine tient tête.

REMPIRE.

En ce cas, mon ami, vous avez de l'emploi ;
Que me demandez-vous ?

... par quel miracle ! & que venez-vous
... votre pere.

... N A L.

... tantôt ! au conte mes malheurs ;
... nter nos tragiques douleurs ?
... racrez, je vais en rendre compte ;
... vous rends. & volontiers je conte.

... nous entens... Confident, vous sortez.

... EQUIN.

... faire ... vous impatientez, (il ...)

SCENE VI.

BACHANAL, REMPLI
IPHIGENIE, LE SAGE.

BACHANAL.

REMPIRE.

Suppoſez-la par terre.

BACHANAL.

Or donc il faut vous dire...

LE SAGE.

Tenez, c'eſt Bachanal qu'on crut mort, il reſpire :
Pour tout dire en deux mots, il vient vous engager
A plaindre un peu ſon pere, & courir le venger.

REMPIRE.

Et que ne s'arme-t-il ?

LE SAGE.

Ses armes ſont manchottes.

REMPIRE.

Ah ! je ne voiois pas qu'il avoit les menottes.

IPHIGENIE.

Que d'indignes raiſons ! Rempire juſqu'au bout
Prétend nous amuſer.

REMPIRE.

Madame, point du tout.

SCENE VII.

ARLEQUIN, BACHANAL, REMPIRE, IPHIGENIE, LE SAGE.

ARLEQUIN.

CArillon meurt, Meſſieurs, ſans ſecours ni défenſe;
Il n'eſt pas encor mort; mais l'ouvrage s'avance.
C'eſt la troiſiéme fois que je vous avertis :
Pour moi je ſuis bonace & je hais les partis.
Venez vous battre; allons.

REMPIRE.

Dit-on quelque nouvelle ?

ARLEQUIN.

Si vous ne vous preſſez ....

REMPIRE.

Doit-on reprendre Adele ?
Vous parliez de conduite, elle en a; j'ai bien ri
De la ſcene, où feignant d'être loin du mari,
D'un œil elle le voit qui joue à cache-cache;
Faut-il donc s'étonner s'il la trouve ſans tache.

IPHIGENIE.

Pouvez-vous ? ...

LE SAGE.

Faudra-t-il ? ....

ARLEQUIN.

O déplorable ſort !
Carillon va périr.

REMPIRE.

De quel genre de mort ?

ARLEQUIN.

Je ne ſçais, mais des gens qui portoient un grand verre
Ont dit ; oh ! pour le coup nous l'allons voir à terre.

REMPIRE.

Je parierois mon bien qu'il s'agit de poiſon.

ARLEQUIN.

Je le crois ; de moitié dans cette trahiſon,
Vous devez être au fait.

BACHANAL.

Quoi ! l'infame Rempire
Contre mon pere, hélas ! ſi lâchement conſpire.

ARLEQUIN.

Tout le monde le dit, il n'en diſconvient point.

IPHIGENIE.

Un Artiſte amateur s'oublier à ce point !
Que dis-je ? Le dernier de notre populace
Uniroit-il ainſi la baſſeſſe à l'audace ?

REMPIRE, *à part.*

Je me fais peu d'honneur, elle a vraiment raiſon.

LE SAGE.

Le gain te porteroit à cette trahiſon!
Ton cœur dévoreroit l'appas illégitime,
D'un vain calcul fondé ſur l'erreur & le crime!
Le vice te plairoit, toi dont l'art créateur
Semble coopérer aux efforts d'un auteur,
Pour inculquer l'eſprit, les vertus, le bien vivre!

REMPIRE, *à part.*

Il a ma foi raiſon, il parle comme un livre.

BACHANAL.

Immoler l'innocent à ton deſir pervers!
Pour je ne ſçai quel bien lui ravir l'univers!
Les Dieux inſpirent-ils une action ſi noire?
Non, l'homme en ſon ſemblable oſe à peine la croire;
Que la foudre s'enflamme & t'écraſe à l'inſtant.

REMPIRE, *à part.*

Moi, je faiſois mon bien, mais ils m'en diront tant...

LE SAGE.

Eh bien! que reſous-tu?

REMPIRE.

Rien.

BACHANAL.

Je ſonge, le Sage,

Que j'ai des pieds ; marchons ſans tarder d'avantage,
Et puiſqu'il nous revient un heureux dénouement,
Allons à ſa rencontre ; il vient trop lentement.

ARLEQUIN.

Surtout qu'Aſtarbé n[illegible]re.

BACHANAL.

Allez, laiſſez-moi faire ;
Elle eſt femme & méchante, il faut la faire taire ;
Elle ne peut mourir d'un plus cruel tourment.
Quoiqu'enchaîné ; j'y cours & reviens promptement.
Vous, cependant reſtez ; car vous pourriez me nuire.

LE SAGE.

Ici près ſeulement nous allons vous conduire.
à Rempire.
Dans l'inſtant je reviens.

SCENE VIII.

REMPIRE, ARLEQUIN.

REMPIRE.

CEci me rend tout ſot.
O mon cher Confident, peut-on vous dire un mot ?
Le ton de ces gens-ci commence à me confondre,
Je le dis franchement, je ne ſçais que répondre ;
Je deviens honnête-homme, & ſens bien qu'un fripon

Ne peut qu'avec grand'peine annoncer qu'il eſt bon ;
Il n'eſt pas bien certain d'ailleurs que cela dure,
Car au galop toujours, dit-on, revient Nature :
Je voudrois donc qu'ici l'on ne fût qu'en penſer,
Et de m'expliquer net, je veux me diſpenſer.
Dis-moi, cher Baladin, excellent Pantomime,
Comment en pareil cas il faut que l'on s'exprime :
Je ſuis charmé de prendre une leçon de toi.

ARLEQUIN.

Vous ne pouviez pas mieux vous adreſſer qu'à moi ;
Je vais vous mettre au fait ; ce n'eſt pas de l'Arabe ;
Mais pour répondre il faut au moins une ſyllabe.

REMPIRE.

J'en dirai juſqu'à deux, s'il le faut.

ARLEQUIN.

Bon, tant mieux !
D'abord après avoir un peu baiſſé les yeux,
Quand vous voudrez parler, commencez par vous taire :
Campez-vous en trois tems... Bon, d'un air de miſtere
Levez le bras... plus haut. Volte face ; on a dit...
Silence... vos deux mots. C'eſt fait, on applaudit.

REMPIRE.

Les deux mots ?

ARLEQUIN.

Nous verrons ſuivant la circonſtance.
Je vous les ſouffflerai.

REMPIRE.

Soit, le Sage s'avance.

SCENE IX.

LE SAGE, IPHIGENIE, REMPIRE, ARLEQUIN.

LE SAGE.

EH ! bien, Rempire, eh ! bien, à quoi te reſous-tu ?
Ton cœur peut-il enfin connoître la vertu ?
Ou le vil intérêt s'en rend-il toujours maître ?
C'eſt aux effets bientôt que nous l'allons connoître :
Que peux-tu me promettre ? Allons, dis : ſonde-toi.
Veux-tu donc être injuſte ou bon ?

ARLEQUIN, *ſoufflant.*

Suis-moi,

REMPIRE, *après avoir exécuté ſes geſtes.*

Suis-moi.

Ils ſortent

SCENE X.

IPHIGÉNIE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

VOus reſtez donc, Madame, & vous êtes des nôtres !

IPHIGENIE.

Il faut bien être ici pour attendre les autres.

ARLEQUIN.

Vous n'avez pas conduit le prisonnier bien loin ;
C'est une fausse marche. (1)

IPHIGENIE.

On en avoit besoin.
Même en ce moment-ci par ton humeur folâtre,
Si tu pouvois remplir le vuide du Théâtre ?

ARLEQUIN.

Eh ! bien, Madame, eh ! bien, nous pouvons lanterner,
Sur ces miseres là peut-on nous chicaner ?

IPHIGENIE.

Jamais embarrasser, toujours orner la scene,
Le peut-on ? De l'Auteur tombe sur nous la gêne.

ARLEQUIN.

Il est vrai que souvent, sur tout dans les récits,
On feroit beaucoup mieux, si l'on étoit assis.
D'ailleurs, plus d'un Héros au port noble, au cœur tendre
Vient déclarer ses feux ; l'amour plaît : pour l'entendre,

(1) *La critique dans cet endroit ne peut tomber que sur nous-mêmes, ou sur ceux qui nous imiteroient dans un ouvrage plus regulier.*

Convenez que le ſexe eſt bien mal ſur ſes pieds ;
Pour moi, je crains toujours qu'enfin vous ne tombiez.
Quand les mots de vertu, de loix, de politique
Ont ſçu vous ennuyer, le tendre Amant s'explique,
Et cela vous réveille.

IPHIGENIE.

En viendroient-ils à bout ?
Leurs fadeurs bien ſouvent nous font dormir debout.

ARLEQUIN.

Debout, c'eſt un peu fort.

IPHIGENIE.

Voiez la belle affaire !
On a vû quelquefois dormir tout un Parterre.
J'entens quelqu'un ; voions, on vient nous mettre au fait.

SCENE XI.

LE SAGE, IPHIGENIE, ARLEQUIN.

IPHIGENIE.

Que nous apprendrez-vous, le Sage ?

ARLEQUIN.

C'eſt-il fait ?

IPHIGENIE.

Vient-il, ce dénouëment ?

LE SAGE.

Madame, on nous l'arrange.

ARLEQUIN.

Qu'on ſe dépêche donc ; car il eſt fort étrange
Que faute de chaleur & de périls urgens,
On laiſſe ainſi d'ennui mourir d'honnêtes gens.

IPHIGENIE.

Et ſçait-on ce qu'ils ſont ?

ARLEQUIN.

Le ſçavent-ils eux même ?

LE SAGE.

Rempire aiant couru d'une viteſſe extrême,
Moi, je n'ai pû le ſuivre.

ARLEQUIN.

Ah ! vraiment je le croi,
Il avoit ſes raiſons en vous diſant ; *ſuis-moi.*

LE SAGE.

On attend d'Aſtarbé le triomphe ou la chûte ;
Je n'ai vû que de loin cette affreuſe diſpute,
Rempire & Bachanal s'eſcrimoient au milieu ;
Moi, je ſuis revenu promptement en ce lieu,
Sachant bien que toujours les ſcenes meurtrieres
Se paſſant ici près, ou bien ſur les frontieres,
Viennent ſe raſſembler au commun rendez-vous,
Et qu'ici l'on raconte, ou l'on voit les grands coups.
On y ravit les cœurs.

ARLEQUIN.

Ou plutôt les cervelles,
Souvent rien que les yeux. Mais voici des nouvelles;
C'eſt un Récitateur.

SCENE XII.

IPHIGENIE, LE SAGE, ARLEQUIN, UN RECITATEUR.

LE RECITATEUR.

O malheur imprévû!

IPHIGENIE.

Eh bien! quoi? Carillon?

LE RECITATEUR.

Ah Madame, il a bû.

ARLEQUIN.

Je m'en doutois.

LE RECITATEUR.

Hélas! je n'y pourrai ſurvivre!
Aux portes des priſons il eſt tombé mort-yvre.

IPHIGENIE.

Grands Dieux!

LE SAGE.

Eſt-il poſſible?

ARLEQUIN.

Ah! voilà l'intérêt
Monſieur le raconteur, un récit s'il vous plait.

LE RECITATEUR.

Je vais vous en faire un.

ARLEQUIN.

Quoi, c'eſt en conſcience ?
On ne peut l'éviter ? Soit, prenons-donc ſéance.
Il s'aſſied par terre.

LE RECITATEUR.

Carillon déjà pris des charmes d'Aſtarbé,
Du venin de ſon cœur s'étoit trop imbibé,
L'encens peu merité qui s'exhaloit vers elle,
De cet admirateur embrouilloit la cervelle ;
Il en avoit déjà beaucoup pris par le nez,
L'oreille s'ouvre encor à ſes cris forcenez ;
Vous ſçavez qu'en effet ſa Majeſté Tragique,
Pour couvrir de ſon plan la trop foible Logique ;
Avoit gonflé ſes vers de ſons pleins & ronflans,
Et fatiguoit le ciel de ſes hardis élans.
Il étoit preſque fou, quand cette enchantereſſe,
Conſultant les replis de ſon ame traitreſſe,
Vit que pour achever d'éteindre ſa raiſon,
Il falloit des liqueurs employer le poiſon.
Lui-même pour flatter cette épouſe ravie,
A ſes yeux s'inf éta d'un g.and coup d'eau de vie.
Elle en préſe: t encor un ſecond de ſa main ;
Faut-il que ar.llon reſte en ſi beau chemin?
Dit-elle : ſi ton cœur eſt pur, grand & ſincere,

Si pour moi tu fais tout, ſable-moi ce grand verre.
Il en étoit déja cruellement coëffé,
Va, lui dit-elle, ami, me prôner au Caffé.
Il y court; vous ſçavez que c'eſt-là qu'un Poëte
Trouve ſon tribunal, ſon juge & ſa buvette:
Garçon, dit-il, à boire, & vivent dans mon cœur
Aſtarbé, les bons vers & la bonne liqueur.
A ce nom d'Aſtarbé le digne Aréopage
S'atroupe & prend parti dans un ſçavant tapage.
On analyſe, on juge, on réfute, on convient;
Carillon contre tous s'obſtine & ſe ſoutient.
Il proſcrit, il foudroie en ſon humeur jalouſe
Tout ce qui ne tient pas des traits de ſon épouſe.
Son bon ſens s'évapore; une chaude fureur
Diſtille en ſon cerveau l'ignorance & l'erreur.
D'anciens drames tombés ſont pour lui des merveilles;
Il admire Pradon, mépriſe les Corneilles,
Racine lui paroit obſcur & mal ſonant:
A l'Auteur de Zaïre il préfere *Linant*.
Ce n'eſt pas tout encor; deux bouteilles vuidées
Renverſant tout à fait les plus juſtes idées,
Sur notre politique il éleve la voix,
Il veut juger l'Europe & réformer les Loix.
Plus d'un bon citoyen que ſon audace outrage
Veut contenir ſa langue & réprimer ſa rage,
Il ſe leve, il chancelle, & le feu dans les yeux
Il appelle au combat les hommes & les Dieux.

Pour punir ſon blaſphême on appelle la garde:
Il la défie auſſi dans ſa folie hagarde,
On l'arrête, & le Guet qui le mene en priſon,
Etaye en le preſſant ſes flancs & ſa raiſon.

IPHIGÉNIE.

Ses yeux jouiſſent-ils encor de la lumiere?

LE RECITATEUR.

Vous ſçavez, ſi jamais vous futes priſonniere,
Que l'endroit eſt obſcur; au deſir d'Aſtarbé
En paſſant le guichet le pauvre homme eſt tombé.
Que ſur elle bientôt retombe cette chûte.

IPHIGENIE.

Et que fait Bachanal?

LE RECITATEUR.

Il s'emporte, il diſpute,
Et dit que Carillon périſſant aujourd'hui;
On ne doit plus entendre & connoitre que lui.
C'eſt tout ce que je ſçais, j'ai dit, je me retire.

ARLEQUIN.

Vous faites ſagement. Debout, voici Rempire.
Il ſe leve.

SCENE X.

IPHIGENIE, LE SAGE, ARLEQUIN, REMPIRE.

REMPIRE.

JE ſuis au déſeſpoir, je viens vous avertir

Que j'ai perdu le fruit de mon lent repentir.
Dans le moment précis où je quitte le vice,
Il faut que cela tourne à notre préjudice.
Ah ! ſi je l'avois ſçu....

ARLEQUIN.

Tout ce tracas maudit
Vient de votre lenteur ; je vous l'avois bien dit ;
Car il ne s'agiſſoit dans toute cette hiſtoire
Que de dire plutôt, gardez-vous bien de boire.

REMPIRE.

Apprenez les malheurs....

LE SAGE.

Oh ! l'on nous a tout dit.

ARLEQUIN.

Quoi ! vous vous vouliez encor nous donner un récit.

IPHIGENIE.

De Bachanal au moins ſachons la deſtinée.

REMPIRE.

Il eſt mort en fendant la foule mutinée.

IPHIGENIE.

Eſt-il bien vrai !

REMPIRE.

Très-vrai, car je ne l'ai plus vû ;
Il eſt mort, (1) puiſqu'enfin tout le monde s'eſt tû.

(1) *Le Prince enveloppé diſparoit à ma vue.*

. . . . . .

Puiſqu'on trahit les Rois, le Prince ne vit plus.
Act. V. Sc. III.

IPHIGENIE.

Il n'eſt plus ; & qui donc va prendre ma défenſe ?
Hélas ! lui ſeul étoit toute mon eſpérance :
Je crains tout d'Aſtarbé.

REMPIRE.

Comptez un peu ſur nous.
Oui, je vais publier hautement....

SCENE XIV.

ASTARBÉ, & *les Acteurs précedens.*

ASTARBÉ.

Taiſez-vous.
A vous l'opprobre, à moi la gloire du Théâtre.

IPHIGENIE.

Ah !

LE SAGE.

Dieux !

ASTARBÉ.

Bonne ou mauvaiſe, il faut qu'on m'idolâtre.
M'entendez-vous ?

LE SAGE.

Que trop.

ASTARBÉ.

Qu'au ſeul bruit de mon nom
Tout fléchiſſe. Tremblez.

REMPIRE.

De froid, oui ; de peur, non.
Duſſions-nous en mourir.

IPHIGENIE.

S'il faut que je périſſe,
De moi-même je puis faire le ſacrifice.

ARLEQUIN.

C'eſt ſon premier métier.

ASTARBÉ.

Pouſſer juſqu'à ce point
Une *intrigue*.

ARLEQUIN.

Pour vous, oh ! vous n'en avez point.

ASTARBÉ.

Vous en mourrez, vous dis-je. Et toi, dis-moi, Rempire,
A quel gain maintenant ton lâche cœur aſpire.
Puni des deux côtés, elle n'eſt plus à toi ;
Et tu mourras de faim, ſi tu comptes ſur moi.

REMPIRE.

Si je ne puis plus vivre en perdant cette ſomme,
Madame, enragez donc, car je meurs honnête homme.

ASTARBÉ.

Mourez tous deux, mourez ; tel étoit mon deſir
De priver le Public & vous de tout plaiſir.

IPHIGENIE.

Le ſeul plaiſir qui reſte à mon ame ſenſible
Eſt de vous pardonner ma mort. S'il eſt poſſible
Ne périſſez jamais, vivez.

ASTARBÉ.

Quoi ! malgré nous
Vous voulez être bonne & douce. Taiſez-vous.
Tombez.

Elle fait un geſte comme pour l'aſſommer. Son bras reſte en l'air à l'arrivée de Bachanal.

SCENE XIV. & *derniere.*

BACHANAL, & *les précédens Acteurs.*

BACHANAL, *accourant.*

PLace au Théâtre, ah ! vous nous faites taire !
Pour le coup je vous tiens, ô femme de mon pere.
Craignez le dénouement que j'ai ſçu vous garder :
Vous prétendez peut-être ici vous poignarder ?
C'eſt la foible reſſource où tendent vos pareilles.

ARLEQUIN.

Un Tyran, quand on va lui couper les oreilles,
Se les coupe lui-même & ſe donne la mort.

BACHANAL.

Non, non, je lui deſtine un plus funeſte ſort.

ASTARBÉ.

Téméraire, oſes-tu ?

BACHANAL.

Madame, il faut ſe rendre ;
Connoiſſez Bachanal, au bruit qu'il fait entendre.

Il fait ſigne à ſa ſuite qui commence un concert bruyant de trompettes, tambours, timbales, hauts-bois & inſtrumens de charivari. On chante en chœur.

Taiſez-vous,
Ecoutez-nous :
Paix, paix,
Pour jamais. Taiſez-vous, &c.

Pendant tout ce tintamarre elle s'emporte & déclame de toute ſa force, ſans qu'on puiſſe l'entendre : elle s'adreſſe enfin à Arlequin ſon confident qui s'excuſe par ſignes ſur ce qu'il n'entend rien, ce qui donne lieu à pluſieurs lazzis : ſa voix s'éteint petit à petit, elle tombe foible, & dit d'une voix mourante.

ASTARBÉ.

Un bruit plus fort que moi m'a conduit au trépas.

IPHIGENIE.

s'empreſſant de la ſoulager.

Mais ſi....

ASTARBÉ.

Je me ſuis tû, je n'en reviendrai pas.
Brillez donc au Théâtre, & montez ſur ma cendre ;
Mais que mon pere enfin vous en faſſe deſcendre ?
Qu'il me donne des ſœurs ; à juger par mes traits,
Elles feront un jour oublier vos attraits.

ARLEQUIN.

Elle ſe radoucit & devient bonne femme.

ASTARBE.

On ſe trompe. La rage... eſt encor... dans mon ame.
Mais je me tais... je meurs ; qu'on m'ôte de ces lieux.

IPHIGENIE.

Que ne puis-je....

ASTARBÉ.

Je ſens déjà fermer mes yeux...
Qu'on m'emporte... Si-tôt qu'on verra... que ma bouche...
Enfin...

BACHANAL.

Achevons-la, car ſon état me touche.

Le Concert recommence. Les Danſes remuent encore quelque tems, & enfin elle

IPHIGÉNIE.

Mais ſi par nos ſecours...

LE SAGE.

Vos ſoins ſont ſuperflus.

ARLEQUIN.

Madame, elle eſt bien morte; elle ne parle plus.
Que ſa méchanceté tombe & meure avec elle.

BACHANAL.

Qu'on ſoit bonne & bien faite, alors ah! qu'on eſt belle!

LE SAGE.

Domptons ces femmes-là, s'il eſt vrai qu'il en ſoit:
Hélas! mon tendre cœur à peine le conçoit.

BACHANAL.

Oui, périſſe Aſtarbé, mais que ſon Auteur vive;
Qu'aux plus brillans ſuccès en ce ſiécle il arrive.
Et ſi la Piéce a plû, quoiqu'avec un plan faux,
Rappellons ſes beautés, oublions ſes défauts.

FIN.

On trouve des exemplaires chez DUCHENNE, *rue St. Jacques, au Temple du goût. Se vend 24. ſ.*

LE
MECHANT.
COMEDIE.

LE MECHANT.

COMEDIE

En cinq Actes en Vers.

Par M. GRESSET

De l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de PRUSSE.

Représentée par les Comédiens Ordinaires du Roi, aux mois d'Avril & May 1747. & remise au Théâtre aux mois de Novembre & Décembre de la même année.

SECONDE ÉDITION.

Le prix est de trente sols.

A PARIS,

Chez SEBASTIEN JORRY, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins, près le Pont S. Michel, aux Cigognes.

M. DCC. XLVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

N.	*M. Grandval.*
RONTE.	*M. de la Thorilliére.*
FLORISE.	*Mlle Grandval.*
CLOE'.	*Mlle Mélanie.*
	M. De Lanouë.
	M. Roſeli.
LISETTE.	*Mlle Dangeville.*
FRONTIN.	*M. Armand.*

La Scène eſt à la campagne, dans un Château de Géronte.

LE MÉCHANT.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISETTE. FRONTIN.

FRONTIN.

E voilà de bonne heure, & toujours plus jolie ?

LISETTE.

Je n'en ſuis pas plus gaye.

FRONTIN.

Eh ! pourquoi je te prie ?

LISETTE.

Oh ! pour bien des raiſons.

FRONTIN.

Es-tu folle ? comment,
On prépare une noce, une fête...

LISETTE.

Oui vraiment,
Crois cela : mais pour moi, j'en ſuis bien con-
vaincuë,
Nos affaires vont mal, & la noce eſt rompuë.

FRONTIN.

Pourquoi donc ?

LISETTE.

Oh pourquoi ? Dans toute la maiſon
Il régne un air d'aigreur & de diviſion
Qui ne le dit que trop. Au lieu de cette aiſance
Qu'établiſſoit ici l'entiere confiance,
On ſe boude, on s'évite, on bâille, on parle bas,
Et je crains que demain on ne ſe parle pas ;
Va, la noce eſt bien loin, & j'en ſçais trop la cauſe,
Ton maître ſourdement...

FRONTIN.

Lui bien loin qu'il s'oppoſe
Au choix qui doit unir Valere avec Chloé,
Je puis te proteſter qu'il l'a fort appuyé,
Et qu'au bon-homme d'Oncle il répete ſans ceſſe
Que c'eſt le ſeul parti qui convienne à ſa Niéce.

LISETTE.

S'il s'en mêle, tant-pis : car s'il fait quelque bien,
C'eſt que pour faire mal, il lui ſert de moyen,
Je ſçais ce que je ſçais. Et je ne puis comprendre
Que connoiſſant Cléon, tu veuilles le défendre.
Droit, franc, comme tu l'es, comment eſtimes-tu
Un fourbe, un homme faux, deshonoré, perdu,
Qui nuit à tout le monde, & croit tout légitime?

FRONTIN.

Oh! quand on eſt fripon, je rabats de l'eſtime,
Mais autant qu'on peut voir & que je m'y connais,
Mon maître eſt honnête-homme, à quelque choſe près,
La premiere vertu qu'en lui je conſidére,
C'eſt qu'il eſt libéral, excellent caractére!
Un maître avec cela n'a jamais de défaut.
Et de ſa probité c'eſt tout ce qu'il me faut.
Il me donne beaucoup, outre de fort bons gages.

LISETTE.

Il faut, puiſqu'il te fait de ſi grands avantages,
Que de ton ſçavoir-faire il ait ſouvent beſoin.
Mais tiens, parle-moi vrai, nous ſommes ſans témoin;
Cette chanſon qui fit une ſi belle hiſtoire...

FRONTIN.

Oh! le quitter ainſi, c'eſt de l'ingratitude:
Et puis d'ailleurs, je ſuis animal d'habitude.
Où trouverois-je mieux?

LISETTE.

Ce n'eſt pas l'embarras:
Si malgré ce qu'on voit, & ce qu'on ne voit pas,
La noce en queſtion parvenoit à ſe faire,
Je pourrois par Chloé te placer chez Valere.
Mais à propos de lui, j'apprens avec douleur
Qu'il connaît fort ton maître, & c'eſt un grand malheur.
Valere, à ce qu'on dit, eſt aimable, ſincére,
Plein d'honneur, annonçant le meilleur caractére,
Mais ſéduit par l'eſprit, ou la fatuité,
Croyant qu'on réuſſit par la Méchanceté,
Il a choiſi, dit-on, Cléon pour ſon modéle?
Il eſt ſon complaiſant, ſon copiſte fidéle....

FRONTIN.

Mais tu fais des malheurs & des monſtres de tout,
Mon maître a de l'eſprit, des lumieres, du goût,
L'air & le ton du monde, & le bien qu'il peut faire
Eſt au-deſſus du mal que tu crains pour Valere.

LISETTE.

Si pourtant il reſſemble à ce qu'on dit de lui,

Il changera de guide : il arrive au ourd'h
Tu verras, les méchants nous apprennent à l'être.
Par d'autres, ou par moi, je lui peindrai ton Maître.
Au reſte, arrange-toi, fais tes réfléxions ;
Je t'ai dit ma penſée, & mes conditions ?
J'attens une réponſe & poſitive & prompte.
Quelqu'un vient, laiſſe-moi... je crois que c'eſt Géronte.
Comment, il parle ſeul ?

SCENE II.

GERONTE. LISETTE.

GERONTE, *ſans voir Liſette.*

MA foi, je tiendrai bon.
Quand on eſt bien inſtruit, bien ſûr d'avoir raiſon,
Il ne faut pas céder. Elle ſuit ſon caprice :
Mais moi, je veux la paix, le bien & la juſtice,
Valere aura Chloé.

LISETTE.

Quoi ſérieuſement ?

GERONTE.

Comment tu m'écoutois ?

LISETTE.

Tout naturellement.

Mais n'eſt-ce point un rêve, une plaiſanterie ?
Comment, Monſieur, j'aurois une fois en ma vie
Le plaiſir de vous voir, en dépit des jaloux,
De votre ſentiment, & d'un avis à vous ?

GERONTE.

Qui m'en empêcheroit ? je tiendrai ma promeſſe :
Sans l'avis de ma ſœur, je marierai ma niéce :
C'eſt ſa fille, il eſt vrai, mais les biens ſont à moi,
Je ſuis le maître enfin. Je te jure ma foi
Que la donation, que je ſuis prêt à faire,
N'aura lieu pour Chloé, qu'en épouſant Valere :
Voilà mon dernier mot.

LISETTE.

Voilà parler cela.

GERONTE.

Il n'eſt point de parti meilleur que celui-là.

LISETTE.

Aſſurément.

GERONTE.

C'étoit pour traiter cette affaire,
Qu'Ariſte vint ici la ſemaine derniere.
La mere de Valere, entre tous ſes amis,
Ne pouvoit mieux choiſir pour propoſer ſon fils ;
Ariſte eſt honnête-homme, intelligent & ſage :
L'amitié qui nous lie eſt ma foi de notre âge :
Il eſt parti muni de mon conſentement,
Et l'affair e ſera finie inceſſament.

i plus aucun avis contraire ;
nclusion, on n'attend que Valere
rev[illegible]ir de Paris ces jours-ci,
ir au plus tard, je les attends ici.

LISETTE.

GERONTE.

Toujours plaider m'ennuye & me ruine.
Des terres du futur, cette terre eſt voiſine :
Et confondant nos droits, j[illegible]is des procès,
Qui, ſans cette union, n[illegible]ient jamais.

LISETTE.

Rien n'eſt plus com[illegible]

G[illegible]ONTE.

Et puis d'ailleurs ma niéce
Ne me dédira point, je crois, de ma promeſſe,
Ni Valere non plus. Avant nos différends,
Ils ſe voyoient beaucoup, n'étant encor qu'enfans :
Ils s'aimoient, & ſouvent cet inſtinct de l'enfance
Devient un ſentiment quand la raiſon commence.
Depuis près de ſix ans qu'il demeure à Paris
Ils ne ſe ſont pas vûs : mais je ſerois ſurpris
Si par ſes agrémens & ſon bon caractere
Chloé ne retrouvoit tout le goût de Valere.

LISETTE.

Cela n'eſt pas douteux.

GERONTE.

Encore une raiſon
Pour finir : J'aime fort ma terre, ma maiſon :
Leur embelliſſement fit toujours mon étude :
On n'eſt pas immortel ; j'ai quelque inquiétude
Sur ce qu'après ma mort tout ceci deviendra :
Je voudrois mettre au fait celui qui me ſuivra,
Lui laiſſer mes projets ; j'ai vû naître Valere :
J'aurai, pour le former, l'autorité d'un pere.

LISETTE.

Rien de mieux : mais...

GERONTE.

Quoi mais ? J'aime qu'on parle net.

LISETTE.

Tout cela ſeroit beau, mais cela n'eſt pas fait.

GERONTE.

Eh pourquoi donc ?

LISETTE.

Pourquoi ? Pour une bagatelle
Qui fera tout manquer. Madame y conſent-elle ?
Si j'ai bien entendu, ce n'eſt pas ſon avis.

GERONTE.

Qu'importe ? ſes conſeils ne ſeront pas ſuivis.

LISETTE.

Ah ! vous êtes bien fort, mais c'eſt loin de Floriſe :
Au fonds, elle vous méne, en vous ſemblant ſoumiſe ;

Et par malheur pour vous & toute la maiſon,
Elle n'a pour Conſeil que ce Monſieur Cléon,
Un mauvais cœur, un traître, enfin un homme horrible,
Et pour qui votre goût m'eſt incompréhenſible.

GERONTE.

Ah, te voilà toujours! On ne ſçait pas pourquoi
Il te déplaît ſi fort.

LISETTE.

Oh! je le ſçais bien, moi.
Ma maîtreſſe autrefois me traitoit à merveille,
Et ne peut me ſouffrir depuis qu'il la conſeille.
Il croit que de ſes tours je ne ſoupçonne rien,
Je ne ſuis point ingrate, & je lui rendrai bien.
Je vous l'ai déja dit, vous n'en voulez rien croire,
C'eſt l'eſprit le plus faux & l'ame la plus noire...
Et je ne vois que trop que ce qu'on m'en a dit...

GERONTE.

Toujours la Calomnie en veut aux gens d'eſprit.
Quoi donc, parce qu'il ſçait ſaiſir le Ridicule,
Et qu'il dit tout le mal qu'un Flateur diſſimule.
On le prétend méchant? C'eſt qu'il eſt naturel:
Au fonds, c'eſt un bon cœur, un homme eſſentiel.

LISETTE.

Mais je ne parle pas ſeulement de ſon ſtile.

S'il n'avoit de mauvais que le fiel qu'il diſtile,
Ce ſeroit peu de choſe : & tous les Médiſans
Ne nuiſent pas beaucoup chez les honnêtes gens.
Je parle de ce goût de troubler, de détruire,
Du talent de brouiller, & du plaiſir de nuire ;
Semer l'aigreur, la haine & la diviſion,
Faire du mal enfin, voilà votre Cléon :
Voilà le beau portrait qu'on m'a fait de ſon ame,
Dans le dernier voyage où j'ai ſuivi Madame.
Dans votre terre, ici, fixé depuis longtems,
Vous ignorez Paris, & ce qu'on dit des gens :
Moi, le voyant là-bas s'établir chez Floriſe,
Et lui trouvant un ton ſuſpect à ma franchiſe,
Je m'informai de l'homme, & ce qu'on m'en a dit
Eſt le tableau parfait du plus méchant eſprit :
C'eſt un enchaînement de tours, d'horreurs ſecrettes,
De gens qu'il a brouillés, de noirceurs qu'il a faites,
Enfin, un caractére effroyable, odieux.

GERONTE.

Fables que tout cela ! Propos des envieux !
Je le connais ; je l'aime, & je lui rends juſtice ;
Chez moi, j'aime qu'on rie, & qu'on me divertiſſe,

Il y réuſſit mieux que tout ce que je vois :
D'ailleurs, il eſt toujours de même avis que moi,
Preuve que nos eſprits étoient faits l'un pour l'autre,
Et qu'une ſympathie, un goût comme le nôtre
Sont pour durer toujours ; & puis, j'aime ma ſœur,
Et quiconque lui plaît convient à mon humeur :
Elle n'amène ici que bonne compagnie,
Et, grace à ſes amis, jamais je ne m'ennuye.
Quoi ! Si Cléon étoit un homme décrié,
L'aurois-je ici reçu ? L'auroit-elle prié ?
Mais quand il ſeroit tel qu'on te l'a voulu peindre,
Faux, dangereux, méchant, moi, qu'en aurois-je à craindre ?
Iſolé dans mes bois, loin des ſociétés,
Que me font les diſcours & les méchancetés ?

LISETTE.

Je ne jurerois pas, qu'en attendant pratique,
Il ne diviſât tout dans votre Domeſtique.
Madame me paraît déja d'un autre avis
Sur l'établiſſement que vous avez promis,
Et d'une... Mais enfin je me ſerai mépriſe,
Vous en êtes content, Madame en eſt épriſe :
Je croirois même aſſez...

GERONTE.

Quoi ? qu'elle aime Cléon ?

LISETTE.

C'eſt vous qui l'avez dit, & c'eſt avec raiſon
Que je le penſe, moi ; j'en ai la preuve sûre,
Si vous me permettez de parler ſans figure,
J'ai déja vû Madame avoir quelques amans :
Elle en a toujours pris l'humeur, les ſentimens,
Le différent eſprit. Tour-à-tour je l'ai vuë
Ou folle, ou de bon ſens : ſauvage, ou répanduë :
Six mois dans la Morale, & ſix dans les Romans,
Selon l'Amant du jour, & la couleur du temps ;
Ne penſant, ne voulant, n'étant rien d'elle-même ;
Et n'ayant d'ame enfin que par celui qu'elle aime.
Or, comme je la vois, de bonne qu'elle étoit ;
N'avoir qu'un ton méchant, ton qu'elle déteſtoit,
Je conclus que Cléon eſt aſſez bien chez elle ;
Autre concluſion, tout auſſi naturelle,
Elle en prendra conſeil ; vous en croirez le ſien
Pour notre mariage & nous ne tenons rien.

GERONTE.

Ah, je voudrois le voir ! Corbleu, tu vas connaître

Si je ne ſuis qu'un ſot, ou ſi je ſuis le maître.
J'en vais dire deux mots à ma très-chere ſœur,
Et la faire expliquer. J'ai déja ſur le cœur
Qu'elle s'eſt peu prêtée à bien traiter Ariſte,
Tu m'y fais réfléchir : Outre un accueil fort triſte
Elle m'avoit tout l'air de ſe mocquer de lui,
Et ne lui répondoit qu'avec un ton d'ennui :
Oh ! par exemple, ici, tu ne peux pas me dire
Que Cléon ait montré le moindre goût de nuire,
Ni de choquer Ariſte, ou de contrarier
Un projet, dont ma ſœur paraiſſoit s'ennuyer :
Car il ne diſoit mot.

LISETTE.

Non mais à la ſourdine,
Quand Ariſte parloit, Cléon faiſoit la mine ;
Il animoit Madame en l'approuvant tout bas ;
Son air, dès demi-mots que vous n'entendiez pas,
Certain ricannement, un ſilence perfide,
Voilà comme il parloit, & tout cela décide :
Vraiment il n'ira pas ſe montrer tel qu'il eſt,
Vous préſent : Il entend trop bien ſon intérêt :
Il ſe ſert de Eloriſe, & ſçait ſe ſatisfaire
Du mal qu'il ne fait point par le mal qu'il fait faire.
Enfin, à me prêcher, vous perdez votre temps :
Je ne l'aimerai pas ; j'abhorre les Méchans ;

Leur eſprit me déplaît comme leur caractére,
Et les bons cœurs ont ſeuls le talent de me plaire.
Vous, Monſieur, par exemple, à parler ſans façon,
Je vous aime; pourquoi? C'eſt que vous êtes bon.

GERONTE.

Moi! je ne ſuis pas bon: Et c'eſt une ſotiſe
Que pour un compliment....

LISETTE.

Oui, bonté c'eſt bêtiſe
Selon ce beau Docteur: Mais vous en reviendrez.
En attendant, en vain vous vous en défendrez,
Vous n'êtes pas méchant, & vous ne pouvez l'être;
Quelquefois, je le ſçais, vous voulez le paraître,
Vous êtes, comme un autre, emporté, violent,
Et vous vous fâchez même aſſez honnêtement:
Mais au fonds la bonté fait votre caractére,
Vous aimez qu'on vous aime, & je vous en révére.

GERONTE.

Ma ſœur vient; tu vas voir ſi j'ai tant de douceur,
Et ſi je ſuis ſi bon.

LISETTE.

Voyons.

CENE III.

E. GERONTE. LISETTE.

ONTE, *d'un ton brusque.*

BOn jour, ma sœur.

FLORISE.

A Parlez plus bas, mon frere, je vous prie.

GERONTE.

Eh, pourquoi, s'il vous plaît ?

FLORISE.

Je suis anéantie ;
Je n'ai pas fermé l'œil, & vous criez si fort....

GERONTE, *bas à Lisette.*

Lisette, elle est malade.

LISETTE, *bas à Géronte.*

Et vous, vous êtes mort.
Voilà donc ce courage ?

FLORISE.

Allez sçavoir, Lisette ;
Si l'on peut voir Cléon.... Faut-il que je répéte ;

SCENE IV.

FLORISE. GERONTE.

FLORISE.

JE ne ſçai ce que j'ai, tout m'excéde aujourd'hui,
Auſſi c'eſt vous .... hier ....

GERONTE.

Quoi donc ?

FLORISE.

Oui tout l'ennui
Que vous m'avez cauſé ſur ce beau mariage,
Dont je ne vois pas bien l'important avantage ;
Tous vos propos ſans fin m'ont occupé l'eſprit
Au point que j'ai paſſé la plus mauvaiſe nuit.

GERONTE.

Mais, ma ſœur, ce parti ....

FLORISE.

Finiſſons-là, de grace:
Allez-vous m'en parler ? Je vous céde la place.

GERONTE.

Un moment : Je ne veux ....

FLORISE.

Tenez, j'ai de l'humeur,
Et je vous répondrois peut-être avec aigreur.

Vous ſçavez que je n'ai de deſirs que les vôtres:
Mais s'il faut quelquefois prendre l'avis des autres,
Je crois que c'eſt ſur tut dans cette occaſion :
Eh bien ſur cette affaire, entretenez Cléon :
C'eſt un ami ſenſé, qui voit bien, qui vous aime ;
S'il approuve ce choix, j'y ſouſcrirai moi-même :
Mais je ne penſe pas, à parler ſans détours,
Qu'il ſoit de votre avis, comme il en eſt toujours.
D'ailleurs, qui vous a fait hâter cette promeſſe ?
Tout bien conſidéré, je ne vois rien qui preſſe.
Oh ! mais (me dites-vous) on nous chicanera :
Ce ſeront des procès ! Eh bien on plaidera.
Faut-il qu'un intérêt d'argent, une miſére,
Nous faſſe ainſi bruſquer une importante affaire !
Ceſſez de m'en parler, cela m'excéde.

GERONTE.

Moi ?

Je ne dis rien ; c'eſt vous....

FLORISE.

Belle alliance !

GERONTE.

Eh quoi ?....

FLORISE.

La mere de Valere eſt mauſſade, ennuyeuſe,
Sans uſage du monde, une femme odieuſe :

Que vou'ez vous qu'on diſe à de pareils oiſons ?

GERONTE.

C'eſt une femme ſimple, & ſans prétentions,
Qui veillant ſur ſes biens....

FLORISE.

La belle emplette encore
Que ce Valere! un fat qui s'aime, qui s'adore.

GERONTE.

L'agrément de cet âge en couvre les défauts:
Eh qui donc n'eſt pas fat? Tout l'eſt juſques aux ſots.
Mais le Tems remédie aux torts de la Jeuneſſe.

FLORISE.

Non, il peut reſter fat : N'en voit-on pas ſans ceſſe
Qui juſqu'à cinquante ans gardent l'air éventé
Et ſont les vétérans de la fatuité?

GERONTE.

Laiſſons cela. Cléon ſera donc notre arbitre,
Je veux vous demander ſur un autre chapitre
Un peu de complaiſance, & j'eſpére, ma ſœur...

FLORISE.

Ah! vous ſçavez trop bien tous vos droits ſur mon cœur.

GERONTE.

Ariſte doit ici...

FLORISE.

Votre Ariſte m'aſſomme :
C'eſt, je vous l'avourai, le plus plat honnête-homme....

GERONTE.

Ne vous voilà-t-il pas ? J'aime tous vos amis ;
Tous ceux que vous voulez, vous les voyez admis :
Et moi, je n'en ai qu'un, que j'aime pour mon compte,
Et vous le déteſtez : Oh ! cela me démonte :
Vous l'avez accablé, contredit, abruti ;
Croyez-vous qu'il ſoit ſourd, & qu'il n'ait rien ſenti,
Quoiqu'il n'ait rien marqué ? Vous autres fortes têtes,
Vous voilà ! vous prenez tous les gens pour des bêtes ;
Et ne ménageant rien.....

FLORISE.

Eh mais, tant-pis pour lui,
S'il s'en eſt offenſé ; c'eſt auſſi trop d'ennui,
S'il faut, à chaque mot, voir comme on peut le prendre :
Je dis ce qui me vient, & l'on peut me le rendre.
Le Ridicule eſt fait pour notre amuſement,

Et la plaiſanterie eſt libre.

GERONTE.

Mais vraiment,
Je ſçai bien, comme vous, qu'il faut un peu médire :
Mais en face des gens il eſt trop fort d'en rire.
Pour conſerver vos droits, je veux bien vous laiſſer
Tous ces lourds Campagnards que je voudrois chaſſer :
Quand ils viennent, raillez leurs façons, leur langage
Et tout l'Arriére-ban de notre voiſinage.
Mais grace, je vous prie, & plus d'attention
Pour Ariſte : Il revient : faites réfléxion
Qu'il me croira, s'il eſt traité de même ſorte,
Un Maître, à qui bientôt on fermera ſa porte :
Je ne crois pas avoir cet air-là, Dieu merci.
Enfin, ſi vous m'aimez, traitez bien mon Ami.

FLORISE.

Par malheur, je n'ai point l'art de me contrefaire.
Il vient pour un ſujet qui ne ſçauroit me plaire
Et je le marquerois indubitablement :
Je ne ſortirai pas de mon appartement.

GERONTE.

Ce ſeroit une ſcene.

FLORISE.

Eh non ; je ferai dire
malade.

GERONTE.

Oh, toujours me contredire !

FLORISE.

s marier Chloé, mon frere, y penſez-vous ?
eſt ſi peu formée, & ſi ſotte, entre nous ..

GE[illegible]TE.

Je ne vois pas cela. Je [illegible]uve, au contraire,
De l'eſprit naturel, un fort [illegible]n caractére ;
Ce qu'elle eſt devant vous [illegible]ie vient que d'em-
barras :
On imagineroit que v[illegible] l'aimez pas
A vous la voir traiter avec tant de rudeſſe ?
Loin de l'encourager, vous l'effrayez ſans ceſſe,
Et vous l'abrutiſſez dès que vous lui parlez.
Sa figure eſt fort bien d'ailleurs.

FLORISE.

Si vous voulez.
Mais c'eſt un air ſi gauche, une mauſſaderie...

GERONTE, *élevant la voix, en voyant revenir Liſette.*

Tout comme il vous plaira : Finiſſons, je vous
prie ;
Puiſque je l'ai promis, je veux bien voir Cléon,
Parce que je ſuis ſûr de ſa déciſion.

Mais quoi qu'on puiſſe dire, il faut ce mariage :
Il n'eſt point pour Chloé d'arrangement plus ſage ;
Feu ſon pere, on le ſçait, a mangé tout ſon bien,
Le vôtre eſt médiocre : elle n'a que le mien :
Et quand je donne tout, c'eſt bien la moindre choſe
Qu'on daigne ſe prêter à ce que je propoſe.

Il ſort.

FLORISE.

Qu'un Sot eſt difficile à vivre !

SCENE V.

FLORISE. LISETTE.

FLORISE.

EH bien, Cléon paraîtra-t-il bientôt ?

LISETTE.

Mais oui, ſi ce n'eſt non.

FLORISE.

Comment donc ?

LISETTE.

Mais, Madame, au ton dont il s'explique,

A ſon air, où l'on voit dans un rire ironique
L'eſtime de lui même, & le mépris d'autrui,
Comment peut-on ſçavoir ce qu'on tient avec lui?
Jamais ce qu'il vous dit, n'eſt ce qu'il veut vous dire:
Pour moi, j'aime les gens dont l'ame peut ſe lire,
Qui diſent bonnement oui pour oui, non pour non.

FLORISE.

Autant que je puis voir, vous n'aimez pas Cléon;

LISETTE.

Madame, je ſerai peut-être trop ſincere:
Mais il a pleinement le don de me déplaire;
On lui croit de l'eſprit, vous dites qu'il en a:
Moi, je ne voudrois point de tout cet eſprit-là
Quand il ſeroit pour rien: je n'y vois, je vous jure,
Qu'un ſtile, qui n'eſt pas celui de la droiture;
Et ſous cet air capable, où l'on ne comprend rien,
S'il cache un honnête-homme, il le cache très-bien.

FLORISE.

Tous vos raiſonnemens ne valent pas la peine

Que

Que j'y réponde : mais pour calmer cette haine,
Diſpoſez pour Paris tout votre arrangement :
Vous y ſuivrez Chloé : je l'envoye au Couvent.
Dites-lui de ma part...

LISETTE.

Voici Mademoiſelle ;
Vous-même apprenez-lui cette belle nouvelle.

FLORISE, *à Chloé qui lui baiſe la main.*

Vous êtes aujourd'hui coëffée à faire horreur.

Elle ſort.

SCENE VI.

CHLOÉ, LISETTE.

CHLOÉ.

QUoi ! ſuis-je donc ſi mal ?

LISETTE.

Bon c'eſt une douceur
Qu'on vous dit en paſſant, par humeur, par envie ;
Le tout, pour vous punir d'oſer être jolie ;
N'importe ; là-deſſus allez votre chemin.

CHLOE'.

Du chagrin qui me ſuit quand verrai-je la fin?
Je cherche à mériter l'amitié de ma mere;
Je veux la contenter; je fais tout pour lui plaire;
Je me ſacrifierois, & tout ce que je fais
De ſon averſion augmente les effets;
Je ſuis bien malheureuſe!

LISETTE.

Ah! quittez ce langage.
Les lamentations ne ſont d'aucun uſage:
Il faut de la vigueur: nous en viendrons à bout,
Si vous me ſecondez: Vous ne ſçavez pas tout.

CHLOE'.

Eſt-il quelque malheur au-delà de ma peine?

LISETTE.

D'abord, parlez-moi vrai, ſans que rien vous retienne.
Voyons; qu'aimez-vous mieux du cloître, ou d'un époux?

CHLOE'.

A quoi bon ce propos?

LISETTE.

C'eſt que j'ai près de vous
Des pouvoirs pour les deux. Votre oncle m'a chargée

De vous dire que c'eſt une affaire arrangée
Que votre mariage : & d'un autre côté
Votre mere m'a dit, avec même clarté,
De vous notifier qu'il falloit, ſans remiſe,
Partir pour le couvent. Jugez de ma ſurpriſe!

CHLOE'.

Ma mere eſt la maîtreſſe : il lui faut obéir :
Puiſſe-t-elle, à ce prix, ceſſer de me haïr!

LISETTE.

Doucement, s'il vous plaît ; l'affaire n'eſt pas faite,
Et ma déciſion n'eſt pas pour la retraite :
Je ne ſuis pas d'humeur d'aller périr d'ennui ;
Frontin veut m'épouſer, & j'ai du goût pour lui :
Je ne ſouffrirai pas l'exil qu'on vous ordonne.
Mais vous, n'aimez-vous plus Valere qu'on vous donne ?

CHLOE'.

Tu le vois bien, Liſette, il n'y faut plus ſonger.
D'ailleurs, longtems abſent, Valere a pû changer :
La diſſipation, l'yvreſſe de ſon âge,
Une ville où tout plaît, un monde où tout engage,
Tant d'objets ſéduiſans, tant de divers plaiſirs
Ont loin de moi ſans doute emporté ſes deſirs :
Si Valere m'aimoit, s'il ſongeoit que je l'aime,
J'aurois dû quelquefois l'apprendre de lui-même ;

Qu'il ſoit heureux du moins ! Pour moi, j'obéi-
rai :
Aux ennuis de l'exil mon cœur eſt préparé,
Et j'y dois expier le crime involontaire
D'avoir pû mériter la haine de ma mere.
A quoi rêves-tu donc ? Tu ne m'écoutes pas.

LISETTE.

Fort bien... Voilà de quoi nous tirer d'embar-
ras...
Et ſûrement Floriſe...

CLHOE'.

Eh bien ;

LISETTE.

Mademoiſelle ;
Soyez tranquille ; allez, fiez-vous à mon zéle :
Nous verrons, ſans pleurer, la fin de tout
ceci.
C'eſt Cléon qui nous perd & brouille tout ici :
Mais, malgré ſon crédit, je vous donne Valere.
J'imagine un moyen d'éclairer votre mere
Sur le fourbe inſolent qui la méne aujourd'hui,
Et nous la guérirons du goût qu'elle a pour lui :
Vous verrez.

CHLOE'.

Ne fais rien que ce qu'elle ſouhaite ;
Que ſes vœux ſoient remplis, & je ſuis ſatis-
faite.

SCENE VII.

LISETTE *ſeule.*

POur faire ſon bonheur, je n'épargnerai rien; Hélas ! On ne fait plus de cœurs comme le ſien.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLÉON, FRONTIN.

CLE'ON.

QU'eſt-ce donc que cet air d'ennui, d'impatience ?
Tu fais tout de travers. Tu gardes le ſilence :
Je ne t'ai jamais vû de ſi mauvaiſe humeur.

FRONTIN.

Chacun a ſes chagrins.

CLE'ON.

Ah !... Tu me fais l'honneur
De me parler enfin : Je parviendrai peut-être
A voir de quel ſujet tes chagrins peuvent naître,
Mais à propos, Valere...

FRONTIN.

Un de vos gens viendra

M'avertir en ſecret dès qu'il arrivera.
Mais pourrois-je ſçavoir d'où vient tout ce myſtere ?
Je ne comprends pas trop le projet de Valere :
Pourquoi, lui, qu'on attend, qui doit bientôt, dit-on,
Se voir avec Chloé l'enfant de la maiſon,
Prétend-t-il vous parler, ſans ſe faire connoître ?

CLE'ON.

Quand il en ſera temps, je le ferai paraître.

FRONTIN.

Je n'y vois pas trop clair : mais le peu que j'y voi
Me paroît mal à vous, & dangereux pour moi.
Je vous ai, comme un ſot, obéi, ſans mot dire,
J'ai réfléchi depuis : Vous m'avez fait écrire
Deux lettres, dont chacune, en honnête maiſon,
A celui qui l'écrit, vaut cent coups de bâton.

CLE'ON.

Je te croyois du cœur : Ne crains point d'aventure ;
Perſonne ne connoît ici ton écriture,
Elles arriveront de Paris, & pourquoi
Veux-tu que le ſoupçon aille tomber ſur toi ?
La mere de Valere a ſa lettre, ſans doute ?
Et celle de Géronte...

FRONTIN.

Elle doit être en route ;
La Poſte d'aujourd'hui va l'apporter ici.

Mais sérieusement tout ce manége-ci
M'allarme, me déplaît, & ma foi j'en ai honte :
Y pensez-vous, Monsieur ? Quoi ! Florise & Géronte
Vous comblent d'amitiés, de plaisirs & d'honneurs,
Et vous mandez sur eux quatre pages d'horreurs.
Valere, d'autre part, vous aime à la folie :
Il n'a d'autre défaut qu'un peu d'étourderie ;
Et, grace à vous, Géronte en va voir le portrait
Comme d'un libertin, & d'un colifichet.
Cela finira mal.

CLEON.

Oh ! tu prens au tragique
Un débat, qui pour moi ne sera que comique :
Je me prépare ici de quoi me réjouir,
Et la meilleure scène, & le plus grand plaisir...
J'ai bien voulu pour eux quitter un tems la Ville :
Ne point m'en amuser, seroit être imbécille ;
Un peu de bruit rendra ceci moins ennuyeux,
Et me payera du tems que je perds avec eux.
Valere à mon projet lui même contribuë
C'est un de ces enfans, dont la folle recruë
Dans les Sociétés vient tomber tous les ans,
Et lasse tout le monde, excepté leurs parens.
Croirois-tu que sur moi tout son espoir se fonde ?

Le hazard me l'a fait rencontrer dans le monde ;
Ce petit étourdi s'eſt pris de goût pour moi,
Et me croit ſon ami, je ne ſçai pas pourquoi.
Avant que dans ces lieux je vinſſe avec Floriſe,
J'avois tout arrangé pour qu'il eût Cidaliſe :
Elle a, pour la plûpart, formé nos jeunes gens ;
J'ai demandé pour lui quelques mois de ſon tems.
Soit que cette aventure, ou quelque autre l'engage ;
Voulant abſolument rompre ſon mariage,
Il m'a vingt fois écrit d'employer tous mes ſoins
Pour le faire manquer, ou l'éloigner du moins :
Parbleu, je vous le ſers de la bonne maniere.

FRONTIN.

Oui, vous voilà chargé d'une très-belle affaire !

CLE'ON.

Mon projet étoit bien qu'il ſe tînt à Paris,
C'eſt malgré mes conſeils qu'il vient en ce Pays ;
Depuis longtems, dit-il, il n'a point vû ſa mere,
Il compte, en lui parlant, gagner ce qu'il eſpere.

FRONTIN.

Mais vous, quel intérêt ?... Pourquoi vouloir aigrir
Des gens, que pour toujours ce nœud doit réunir ?

Et pourquoi ſeconder la bizarre entrepriſe
D'un jeune écervelé, qui fait une ſotiſe?

CLE'ON

Quand je n'y trouverois que dequoi m'amuſer,
Oh! c'eſt le droit des gens, & je veux en uſer:
Tout languit, tout eſt mort ſans la tracaſſerie:
C'eſt le reſſort du monde, & l'ame de la vie:
Bien fou, qui là-deſſus contraindroit ſes deſirs:
Les Sots ſont ici-bas pour nos menus-plaiſirs.
Mais un autre intérêt que la plaiſanterie
Me détermine encor à cette brouillerie.

FRONTIN.

Comment donc, à Chloé ſongeriez-vous auſſi?
Floriſe croit pourtant que vous n'êtes ici
Que pour ſon compte, au moins. Je penſe que ſa fille
Lui péſe horriblement, & la voir ſi gentille
L'afflige: je lui vois l'air ſombre & ſoucieux
Lorſque vous regardez longtems Chloé.

CLE'ON.

Tant-mieux.
Elle ne me dit rien de cette jalouſie:
Mais j'ai bien remarqué quelle en étoit remplie,
Et je la laiſſe aller.

FRONTIN.

C'eſt-à-dire à-peu-près

Que Valere écarté ſert à vos intérêts,
Mais je ne comprends pas quel deſſein eſt le vôtre ;
Quoi ! Floriſe & Chloé ? ...

CLE'ON.

Moi ? ni l'une, ni l'autre.
Je n'agis ni par goût, ni par rivalité :
M'as-tu donc jamais vû dupe d'une beauté ?
Je ſçai trop les défauts, les retours qu'on nous cache :
Toute femme m'amuſe ; aucune ne m'attache ;
Si par hazard auſſi je me vois marié,
Je ne m'ennuirai point pour ma chere moitié,
Aimera qui pourra. Floriſe, cette folle,
Dont je tourne à mon gré l'eſprit faux & frivole,
Qui malgré l'âge encore a des prétentions,
Et me croit tranſporté de ſes perfections,
Floriſe penſe à moi. C'eſt pour notre avantage
Qu'elle veut de Chloé rompre le mariage,
Vû que l'oncle à la niéce aſſurant tout ſon bien,
S'il venoit à mourir, Floriſe n'auroit rien :
Le point eſt d'empêcher qu'il ne ſe déſaiſiſſe,
Et je ſouhaite fort que cela réuſſiſſe :
Si nous pouvons parer cette donation,
Je ne répondrois pas d'une tentation.
Sur cet hymen ſecret donc Floriſe me preſſe !
D'un bien conſidérable elle ſera maîtreſſe,

Et je n'épouſerois que ſous condition
D'une très-bonne part dans la ſucceſſion.
D'ailleurs, Géronte m'aime : Il ſe peut très-bien faire
Que ſon choix me regarde en renvoyant Valere,
Et ſur la fille alors arrêtant mon eſpoir,
Je laiſſerai la mere à qui voudra l'avoir ;
Peut-être tout ceci n'eſt que vaines chimères.

FRONTIN.

Je le croirois aſſez.

CLE'ON.

Auſſi n'y tiens-je guéres,
Et je ne m'en fais point un fort grand embarras :
Si rien ne réuſſit, je ne m'en pendrai pas :
Je puis avoir Chloé, je puis avoir Floriſe,
Mais quand je manquerois l'une & l'autre entrepriſe,
J'aurai, chemin faiſant, les ayant conſeillés
Le plaiſir d'être craint, & de les voir brouillés.

FRONTIN.

Fort bien, mais ſi j'oſois vous dire en confidence
Où cela va tout droit.

CLE'ON.

Eh bien.

FRONTIN.

En conſcience,

Cela vise à nous voir donner notre congé ;
Déja, vous le sçavez, & j'en suis affligé,
Pour vos maudits plaisirs on nous a pour la vie
Chassés de vingt maisons.

CLE'ON.

Chassés ? quelle folie !

FRONTIN.

Oh ! c'est un mot pour l'autre, & puisqu'il faut choisir,
Point chassés, mais priés de ne plus revenir.
Comment n'aimez-vous pas un commerce plus stable ?
Avec tout votre esprit, & pouvant être aimable,
Ne prétendez-vous donc qu'au triste amusement
De vous faire haïr universellement ?

CLE'ON.

Cela m'est fort égal : on me craint, on m'estime ;
C'est tout ce que je veux ; & je tiens pour maxime
Que la plate amitié, dont on fait tant de cas,
Ne vaut pas les plaisirs des gens qu'on n'aime pas :
Etre cité, mêlé dans toutes les querelles,
Les plaintes, les rapports, les Histoires nouvelles,
Etre craint à la fois & desiré par tout,
Voilà ma destinée & mon unique goût.
Quant aux Amis, crois-moi, ce vain nom qu'on se donne

Fais de même ; aucun d'eux n'eſt mort de ſes fi-
gueurs.

FRONTIN.

Vous la connaiſſez mal ; c'eſt une fille ſage.

CLE'ON.

Oui, comme elles le ſont.

FRONTIN.

Oh ! Monſieur, ce langage
Nous brouillera tous deux.

CLE'ON, *après un moment de ſilence.*

Eh bien, écoute-moi.
Tu me conviens, je t'aime, & ſi l'on veut de toi,
J'emploirai tous mes ſoins pour t'unir à Liſette ;
Soit ici, ſoit ailleurs, c'eſt une affaire faite.

FRONTIN.

Monſieur, vous m'enchantez.

CLE'ON.

Ne va point nous trahir.
Vois ſi Valere arrive, & reviens m'avertir.

L'heureux objet ?...

FRONTIN.

Parbleu, ne vous en moquez pas.
Liſette vaut, je crois, la peine qu'on s'arrête;
Et je veux l'épouſer.

CLE'ON.

Tu ſerois aſſez bête
Pour te marier, toi ? Ton amour, ton deſſein,
N'ont pas le ſens commun.

FRONTIN.

Il faut faire une fin;
Et ma vocation eſt d'épouſer Liſette.
J'aimois aſſez Marton, & Nérine & Finette,
Mais quinze jours chacune ou toutes à la fois,
Mon amour le plus long n'a point paſſé le mois.
Mais ce n'eſt plus celá ; tout autre amour m'ennuie :
Je ſuis fou de Liſette, & j'en ai pour la vie.

CLE'ON.

Quoi ! tu veux te mêler auſſi de ſentiment ?

FRONTIN.

Comme un autre.

CLE'ON.

Le fat ! Aime moins triſtement.
Paſquin, L'Olive, & cent, d'amour auſſi fidelle
L'ont aimée avant toi, mais ſans ſe charger d'elle,
Pourquoi veux-tu payer pour tes prédéceſſeurs ?

Fais de même ; aucun d'eux n'eſt mort de ſes fatigueurs.

FRONTIN.

Vous la connaiſſez mal ; c'eſt une fille ſage.

CLE'ON.

Oui, comme elles le ſont.

FRONTIN.

Oh ! Monſieur, ce langage
Nous brouillera tous deux.

CLE'ON, *après un moment de ſilence.*

Eh bien, écoute-moi.
Tu me conviens, je t'aime, & ſi l'on veut de toi,
J'emploirai tous mes ſoins pour t'unir à Liſette ;
Soit ici, ſoit ailleurs, c'eſt une affaire faite.

FRONTIN.

Monſieur, vous m'enchantez.

CLE'ON.

Ne va point nous trahir ;
Vois ſi Valere arrive, & reviens m'avertir.

SCENE II.

CLE'ON, *seul.*

FRontin eſt amoureux ! Je crains bien qu'il ne cauſe.
Comment parer le riſque où ſon amour m'expoſe ?
Mais ſi je lui donnois quelque commiſſion
Pour Paris ? Oui vraiment, l'expédient eſt bon ;
J'aurai ſeul mon ſecret, & ſi par aventure
On ſçait que les billets ſont de ſon écriture,
Je dirai que de lui je m'étois défié,
Que c'étoit un coquin, & qu'il eſt renvoyé.

SCENE III.

FLORISE, CLÉON.

FLORISE.

JE vous cherche par-tout. Ce que prétend mon frere,
Eſt-il vrai ? Vous parlez, m'a-t-il dit, pour Valere ?
Changeriez-vous d'avis ?

CLE'ON.

Comment vous l'avez crû ?

Vous ſçavez que mon goût tient plus à vous qu'à lui,
Et que vos ſeuls conſeils ſont ma régle aujourd'hui ;
Vous êtes honnête-homme & je n'ai point à craindre
Que vous propoſiez rien dont je puiſſe me plaindre :
Ainſi confiez-moi tout ce qui peut ſervir
A combattre Géronte ainſi qu'à nous unir.

CLÉON.

Au fonds, je n'y vois pas de quoi faire un myſtére...
Et c'eſt ce que de vous mérite votre frere ;
Vous m'avez dit, je crois, que jamais ſur les biens
On n'avoit éclairci ni vos droits, ni les ſiens,
Et que vous aſſurant d'avoir ſon héritage,
Vous aviez au hazard réglé votre partage :
Vous ſçavez à quel point il déteſte un procès,
Et qu'il donne Chloé pour acheter la paix ;
Cela fait contre lui la plus belle matiere :
Des biens à répéter, des partages à faire,
Vous voyez que voila de quoi le mettre aux champs,
En lui faiſant prévoir un procès de dix ans :
S'il va donc s'obſtiner, malgré vos répugnances,
A l'établiſſement qui rompt nos eſpérances,

Partons d'ici, plaidez, une assignation
Détruira le projet de la donation ;
Il ne peut pas souffrir d'être seul : vous partie ;
On ne me verra pas lui tenir compagnie,
Et quant à vos procès, ou vous les gagnerez ;
Ou vous plaiderez tant que vous l'acheverez.

FLORISE.

Contre les préjugés, dont votre ame est exemte ;
La mienne, par malheur, n'est pas aussi puissante.
Et je vous avourai mon imbécillité :
Je n'irois pas sans peine à cette extrémité :
Il m'a toujours aimée, & j'aimois à lui plaire,
Et soit cette habitude, ou quelque autre chimére ;
Je ne puis me résoudre à le désespérer :
Mais votre idée au moins sur lui peut opérer,
Dites-lui qu'avec vous, paraissant fort aigrie,
J'ai parlé de procès, de biens, de brouillerie,
De départ, & qu'enfin, s'il me poussoit à bout
Vous avez entrevû que je suis prête à tout.

CLE'ON.

S'il s'obstine pourtant, quoi qu'on lui puisse dire...
On pourroit consulter pour le faire interdire,
Ne le laisser jouir que d'une pension
Mon Procureur fera cette expédition :
C'est un homme admirable, & qui par son adresse
Auroit fait enfermer les sept Sages de Gréce

Vous ſçavez que mon goût tient plus à vous qu'à lui,
Et que vos ſeuls conſeils ſont ma régle aujourd'hui ;
Vous êtes honnête-homme & je n'ai point à craindre
Que vous propoſiez rien dont je puiſſe me plaindre.
Ainſi confiez-moi tout ce qui peut ſervir
A combattre Géronte ainſi qu'à nous unir.

CLE'ON.

Au fonds, je n'y vois pas de quoi faire un myſtére...
Et c'eſt ce que de vous mérite votre frere ;
Vous m'avez dit, je crois, que jamais ſur les biens
On n'avoit éclairci ni vos droits, ni les ſiens,
Et que vous aſſurant d'avoir ſon héritage,
Vous aviez au hazard réglé votre partage :
Vous ſçavez à quel point il déteſte un procès,
Et qu'il donne Chloé pour acheter la paix ;
Cela fait contre lui la plus belle matiere :
Des biens à répéter, des partages à faire,
Vous voyez que voila de quoi le mettre aux champs,
En lui faiſant prévoir un procès de dix ans :
S'il va donc s'obſtiner, malgré vos répugnances,
A l'établiſſement qui rompt nos eſpérances,

Partons d'ici, plaidez, une assignation
Détruira le projet de la donation ;
Il ne peut pas souffrir d'être seul : vous partie ;
On ne me verra pas lui tenir compagnie,
Et quant à vos procès, où vous les gagnerez ;
Ou vous plaiderez tant que vous l'acheverez.

FLORISE.

Contre les préjugés, dont votre ame est exemte ;
La mienne, par malheur, n'est pas aussi puissante.
Et je vous avouerai mon imbécillité :
Je n'irois pas sans peine à cette extrémité :
Il m'a toujours aimée, & j'aimois à lui plaire,
Et soit cette habitude, ou quelque autre chimére ;
Je ne puis me résoudre à le désespérer :
Mais votre idée au moins sur lui peut opérer,
Dites-lui qu'avec vous, paraissant fort aigrie,
J'ai parlé de procès, de biens, de brouillerie,
De départ, & qu'enfin, s'il me poussoit à bout
Vous avez entrevû que je suis prête à tout.

CLE'ON.

S'il s'obstine pourtant, quoi qu'on lui puisse dire...
On pourroit consulter pour le faire interdire,
Ne le laisser jouir que d'une pension
Mon Procureur fera cette expédition :
C'est un homme admirable, & qui par son adresse
Auroit fait enfermer les sept Sages de Gréce

S'il eût p'aidé contre eux. S'il eſt quelque moyen
De vous faire paſſer ſes droits & tout ſon bien,
L'affaire eſt immanquable, il ne faut qu'une lettre
De moi.....

FLORISE.

Non, différez.... Je crains de me commettre;
Dites-lui ſeulement, s'il ne veut point céder,
Que je ſuis, malgré vous, réſoluë à plaider:
De l'humeur dont il eſt, je crois être bien ſûre
Que ſans mon agrément il craindra de conclure,
Et pour me ramener ne négligeant plus rien,
Vous le verrez finir par m'aſſurer ſon bien;
Au reſte, vous ſçavez pourquoi je le deſire.

CLE'ON.

Vous connaiſſez auſſi le motif qui m'inſpire.
Madame: ce n'eſt point du bien que je prétends
Et mon goût ſeul pour vous fait mes engagemens;
Des amans du commun j'ignore le langage,
Et jamais la fadeur ne fut à mon uſage,
Mais je vous le redis tout naturellement,
Votre genre d'eſprit me plaît infiniment,
Et je ne ſçai que vous, avec qui j'aye envie,
De penſer, de cauſer, & de paſſer ma vie,
C'eſt un goût décidé.

FLORISE.

Puis-je m'en aſſurer?
Et, loin de tout, ici, pourrez-vous demeurer?

Je ne ſçais, répandu, fêté comme vous l'êtes,
Je vois plus d'un obſtacle au projet que vous faites :
Peut-être votre goût vous a ſéduit d'abord,
Mais tout Paris.....

CLE'ON.

Paris ! il m'ennuye à la mort,
Et je ne vous fais pas un fort grand ſacrifice,
En m'éloignant d'un monde, à qui je rends juſtice.
Tout ce qu'on eſt forcé d'y voir & d'endurer
Paſſe bien l'agrément qu'on peut y rencontrer.
Trouver à chaque pas des gens inſupportables,
Des flatteurs, des valets, des plaiſans déteſtables,
Des jeunes gens d'un ton, d'une ſtupidité !...
Des femmes d'un caprice, & d'une fauſſeté !...
Des prétendus Eſprits ſouffrir la ſuffiſance,
Et la groſſe gayté de l'épaiſſe Opulence
Tant de petits talens où je n'ai pas de foi ;
Des Réputations on ne ſçait pas pourquoi ;
Des Protégés ſi bas ! des Protecteurs ſi bêtes !...
Des Ouvrages vantés qui n'ont ni pieds ni têtes :
Faire des ſoupers fins où l'on périt d'ennui,
Veiller par air, enfin ſe tuer pour autrui,
Franchement, des plaiſirs, des biens de cette ſorte,
Ne ſont pas, quand on penſe, une chaîne bien forte ;

rous parler vrai, je trouve plus ſenſé
ſans projets, dans ſa terre fixé,
Qui n'eſt ni complaiſant, ni valet de perſonne,
ces gens brillans qu'on mange, qu'on
friponne,
Qui pour vivre à Paris avec l'air d'être heureux,
Au fonds n'y ſont pas moins ennuiés qu'ennuieux.

FLORISE.

J'en reconnais grand nombre à ce portrait fidelle.

CLE'ON.

Paris me fait pitié, lorſque je me rappelle
Tant d'illuſtres Faquins, d'Inſectes freluquets...

FLORISE.

Votre eſtime, je crois, n'a pas fait plus de frais
Pour les femmes

CLE'ON.

Pour vous, je n'ai point de miſtéres;
Et vous verrez ma liſte avec les caractéres,
J'aime l'ordre, & je garde une collection
De lettres, dont je puis faire une édition.
Vous ne vous doutiez pas qu'on pût avoir Lesbie;
Vous verrez de ſa proſe. Il me vient une envie
Qui peut nous réjouir dans ces lieux écartés,
Et déſoler là-bas bien des Societés:
Je ſuis tenté parbleu d'écrire mes mémoires,
J'ai des traits merveilleux, mille bonnes hiſtoires
Qu'on

Qu'on veut cacher....

FLORISE.

Cela ſera délicieux.

CLE'ON.

J'y ferai des portraits qui ſauteront aux yeux.
Il m'en vient déja vingt qui retiennent des places.
Vous y verrez Mélite avec toutes ſes graces,
Et ce que j'en dirai tempérera l'amour
De nos petits Meſſieurs qui rodent à l'entour.
Sur l'aigre Céliante, & la fade Uranie
Je compte bien auſſi paſſer ma fantaiſie :
Pour le petit Damis, & Monſieur Dorilas,
Et certain plat Seigneur l'Automate Alcidas
Qui, glorieux & bas, ſe croit un perſonnage,
Tant d'autres Importans, Eſprits du même étage
Oh ! fiez-vous à moi, je veux les célébrer
Si bien que de ſix mois ils n'oſent ſe montrer ;
Ce n'eſt pas ſur leurs mœurs que je veux qu'on en cauſe,
Un vice, un deshonneur ſont aſſez peu de choſe,
Tout cela dans le monde eſt oublié bientôt,
Un Ridicule reſte, & c'eſt ce qu'il leur faut.
Qu'en dites-vous ? Cela peut faire un bruit du diable,
Une brochure unique, un ouvrage admirable
Bien ſcandaleux, bien bon, le ſtile n'y fait rien,
Pourvû qu'il ſoit méchant il ſera toujours bien.

CLE'ON, *à Floriſe qui ſort.*

Il eſt aſſez bon diable,
Un peu bête...

SCENE V.

CLÉON. FRONTIN.

FRONTIN.

AH, Monſieur, ma réputation
Se paſſeroit fort bien de votre caution :
De mon panégyrique épargnez-vous la peine.
Valere entrera-t-il ?

CLE'ON.

Je ne veux pas qu'il vienne,
Ne t'avois-je pas dit de venir m'avertir,
Que j'irois le trouver ?

FRONTIN.

Il a voulu venir ;
Je ne ſuis pas garant de cette extravagance,
Il m'a ſuivi de loin malgré ma remontrance,
Se croyant inviſible, à ce que je conçois,
Parce qu'il a laiſſé ſa chaiſe dans le bois.
Caché près de ces lieux, il attend qu'on l'appelle.

Oh ! pour quelques couplets, fiez-vous à ma Muſe ;
Si votre Orphiſe en meurt, vous plaire eſt mon excuſe :
Tout ce qui vit n'eſt fait que pour nous réjouir ;
Et ſe moquer du monde eſt tout l'art d'en jouir ;
Ma foi, quand je parcours tout ce qui le compoſe,
Je ne trouve que nous qui valions quelque choſe.

SCENE IV.

FRONTIN. FLORISE. CLÉON.

FRONTIN, *un peu éloigné.*

Monſieur, je voudrois bien...

CLE'ON.

à Floriſe.

Attends... Permettez-vous...

FLORISE.

Veut-il vous parler ſeul ?

FRONTIN.

Mais, Madame....

FLORISE.

Entre nous
Entiere liberté. Frontin eſt impayable,
Il vous ſert bien ; je l'aime.

CLE'ON, *à Florise qui sort.*

Il est assez bon diable,
Un peu bête...

SCENE V.

CLÉON. FRONTIN.

FRONTIN.

AH, Monsieur, ma réputation
Se passeroit fort bien de votre caution :
De mon panégyrique épargnez-vous la peine.
Valere entrera-t-il ?

CLE'ON.

Je ne veux pas qu'il vienne;
Ne t'avois-je pas dit de venir m'avertir,
Que j'irois le trouver ?

FRONTIN.

Il a voulu venir
Je ne suis pas garant de cette extravagance,
Il m'a suivi de loin malgré ma remontrance,
Se croyant invisible, à ce que je conçois,
Parce qu'il a laissé sa chaise dans le bois.
Caché près de ces lieux, il attend qu'on l'appelle.

CLE'ON.

Floriſe heureuſement vient de rentrer chez elle.
Qu'il vienne. Obſerve tout pendant notre entretien.

SCENE VI.

CLÉON, *ſeul.*

L'Affaire eſt en bon train, & tout ira fort-bien
Après que j'aurai fait la leçon à Valere
Sur toute la maiſon & ſur l'art d'y déplaire ;
Avec ſon ton, ſes airs, & ſa frivolité
Il n'eſt pas mal en fonds pour être déteſté ;
Une vieille franchiſe à ſes talens s'oppoſe :
Sans cela l'on pourroit en faire quelque choſe.

SCENE VII.

VALERE *en habit de campagne*, CLÉON.

VALERE, *embraſſant Cléon.*

EH bon-jour, cher Cléon, je ſuis comblé, ravi
De retrouver enfin mon plus fidéle ami.
Je ſuis au déſeſpoir des ſoins dont vous accable

Ce mariage affreux : vous êtes adorable !
Comment reconnaîtra-je ?...

CLE'ON.

Ah point de compliments :
Quand on peut être utile, & qu'on aime les gens,
On eſt payé d'avance .. Eh bien, quelles nouvelles
A Paris ?

VALERE.

Oh ! cent mille, & toutes des plus belles.
Paris eſt raviſſant, & je crois que jamais
Les Plaiſirs n'ont été ſi nombreux, ſi parfaits,
Les Talens plus féconds, les Eſprits plus aimables :
Le Goût fait chaque jour des progrès incroyables :
Chaque jour le Génie & la Diverſité
Viennent nous enrichir de quelque nouveauté.

CLE'ON.

Tout vous paraît charmant : c'eſt le ſort de votre âge.
Quelqu'un pourtant m'écrit, & j'en crois ſon ſuffrage,
Que de tout ce qu'on voit on eſt fort ennuié,
Que les Arts, les Plaiſirs, les Eſprits ſont pitié,
Qu'il ne nous reſte plus que des ſuperficies,
Des pointes, du jargon, de triſtes facéties,

Et qu'à force d'eſprit & de petits talens
Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus le bon-
ſens.
Comment, vous qui voiez ſi bien les Ridicules,
Ne m'en dites-vous rien? Tenez-vous aux ſcru-
pules?
Tojours bon, toujours dupe.

VALERE.

Oh! non, en vérité;
Mais c'eſt que je vois tout aſſez du bon côté:
Tout eſt colifichet, ponpon & parodie:
Le monde, comme il eſt, me plaît à la folie.
Les Belles tous les jours vous trompent, on leur
rend:
On ſe prend, on ſe quitte aſſez publiquement;
Les maris ſçavent vivre, & ſur rien ne conteſtent:
Les hommes s'aiment tous: les femmes ſe dé-
teſtent
Mieux que jamais: enfin c'eſt un monde char-
mant,
Et Paris s'embellit délicieuſement.

CLE'ON.

Et Cidaliſe? ...

VALERE.

Mais ...

CLE'ON.

C'eſt une affaire faite;

, vous l'avez ? .... Quoi ! La choſe eſt
...rette ?

VALERE.

Mais cela fût-il vrai, le dirois-je ?

CLE'ON.

Partout ;
Et ne point l'annoncer, c'eſt mal ſervir ſon goût.

VALERE.

Je m'en détacherois, [illegible] voyois telle.
J'ai, je vous l'avou[illegible] coup de goût pour elle :
Et pour l'aimer toujours, ſi je m'en fais aimer,
J'obſerve ce qui peut me la faire eſtimer.

CLE'ON, *avec un grand éclat de rire.*

Feu Céladon, je crois, vous a légué ſon ame :
Il faudroit des ſix mois pour aimer une femme
Selon vous : on perdroit ſon tems, la nouveauté,
Et le plaiſir de faire une infidélité ;
Laiſſez la bergerie, & ſans trop de franchiſe
Soyez de votre ſiécle ainſi que Cidaliſe :
Ayez-la, c'eſt d'abord ce que vous lui devez,
Et vous l'eſtimerez après ſi vous pouvez.
Au reſte, affichez tout : Quelle erreur eſt la vôtre !
Ce n'eſt qu'en ſe vantant de l'une qu'on a l'autre,
Et l'honneur d'enlever l'Amant, qu'une autre a pris,
A nos gens du bel air met ſouvent tout leur prix.

VALERE.

Je vous en crois assez... Eh bien, mon mariage?
Concevez-vous ma mere, & tout ce radotage?

CLE'ON.

N'en appréhendez rien. Mais soit dit entre nous,
Je me reproche un peu ce que je fais pour vous,
Car enfin, si voulant prouver que je vous aime,
J'aide à vous nuire, & si vous vous trompez vous-même,
En fuyant un parti peut-être avantageux?

VALERE.

Eh non: vous me sauvez un Ridicule affreux.
Que diroit-on de moi, si j'allois à mon âge,
D'un ennuieux mari jouer le personnage?
Ou j'aurois une prude au ton triste, excédant,
Une bégueule enfin qui seroit mon pédant?
Ou si pour mon malheur ma femme étoit jolie,
Je serois le martyr de sa coquéterie.
Fuir Paris, ce seroit m'égorger de ma main:
Quand je puis m'avancer, & faire mon chemin,
Irois-je, accompagné d'une femme importune,
Me rouiller dans ma terre, & borner ma fortune?
Ma foi, se marier, à moins qu'on ne soit vieux,
Fi! cela me paroît ignoble, crapuleux.

CLE'ON.

Vous pensez juste.

CLE'ON.

Quant à l'eſprit, néant : il n'a pas pris la peine
Juſqu'ici de paraître, & je doute qu'il vienne :
Ce qu'on voit à travers ſon petit air boudeur,
C'eſt qu'elle ſera fauſſe, & qu'elle a de l'humeur :
On la croit une Agnès, mais comme elle a l'uſage
De ſourire à des traits un peu forts pour ſon âge,
Je la crois avancée : & ſans trop me vanter,
Si je m'étois donné la peine de tenter...
Enfin, ſi je n'ai pas ſuivi cette conquête,
La faute en eſt aux Dieux qui la firent ſi bête.

VALERE.

Aſſurément Chloé ſeroit une Beauté,
Que ſur ce portrait-là j'en ſerois peu tenté.
Allons, je vais partir, & comptez que j'eſpere
Dans deux heures d'ici déſabuſer ma mere :
Je laiſſe en bonnes mains...

CLE'ON.

Non, il vous faut reſter.

VALERE.

Mais comment ? Voulez-vous ici me préſenter ?

CLE'ON.

Non pas dans le moment ; dans une heure.

VALERE.

A votre aiſe.

CLE'ON.

Il faut que vous alliez retrouver votre chaiſe.

VALERE.

[illegible] peut-être ils ſont d'intelligence ?

CLE'ON.

[illegible] a tout l'air.

VALERE.

[illegible] J'ai un mauvais procès ;
[illegible] mais là-bas, je ſuis ſûr du ſuccès.

CLE'ON.

[illegible] je ſois ici l'ami de la famille,
[illegible] vous parler franc : à moins d'aimer leur fille,
[illegible] ne vois pas pourquoi vous vous empreſſeriez
[illegible] pareille alliance : on dit que vous l'aimiez
[illegible] vous étiez ici ?

VALERE.

Mais aſſez, ce me ſemble :
Nous étions élevés, accoutumés enſemble,
Je la trouvois gentille, elle me plaiſoit fort,
Et Paris guérit tout, & les abſens ont tort ;
On m'a mandé ſouvent qu'elle étoit embellie ;
Comment la trouvez-vous ?

CLE'ON.

Ni laide ni jolie :
C'eſt un de ces minois que l'on a vûs parrout
Et dont on ne dit rien.

VALERE.

J'en crois fort votre goût.

SCENE VIII.

FRONTIN. CLÉON. VALERE.

FRONTIN.

MOnſieur, j'entends du bruit, & je crains qu'on ne vienne.

CLE'ON.

Ne perdez point de tems : Que Frontin vous reméne.

SCENE IX.

CLE'ON, *ſeul.*

MAintenant éloignons Frontin, & qu'à Paris Il porte le mémoire où je demande avis Sur l'interdiction de cet ennuieux frere ; Floriſe s'en défend, ſon foible caractére Ne ſçait point embraſſer un parti courageux : Embarquons-la ſi bien, qu'amenée où je veux, Mon projet ſoit pour elle un parti néceſſaire. Je ne ſçais ſi je dois trop compter ſur Valere... Il pourroit bien manquer de réſolution, Et je veux appuyer ſon expédition ; C'eſt un fat ſubalterne : il eſt né trop timide : On ne va point au Grand, ſi l'on n'eſt intrépide.

Fin du ſecond Acte.

Dans l'instant que Géronte ici sera rentré,
Car c'est lui qu'il nous faut, je vous le manderai :
Et vous arriverez par la route ordinaire,
Comme ayant prétendu nous surprendre & nous
plaire.

VALERE.

Comment concilier cet air impatient,
Cette galanterie avec mon compliment ?
C'est se moquer de l'oncle, & c'est me contredire :
Toute mon ambassade est réduite à lui dire
Que je serai, soit dit dans le plus simple aveu,
Toujours son serviteur & jamais son neveu.

CLE'ON.

Et voilà justement ce qu'il ne faut pas faire :
Ce ton d'autorité choquerait votre mere :
Il faut dans vos propos paraître consentir,
Et tâcher, d'autre part, de ne point réussir ;
Ecoutez : conservons toutes les vrai semblances ;
On ne doit se lâcher sur les impertinences
Que selon le besoin, selon l'esprit des gens,
Il faut, pour les mener, les prendre dans leur sens :
L'important est d'abord que l'oncle vous déteste,
Si vous y parvenez, je vous réponds du reste ;
Or, notre oncle est un sot, qui croit avoir reçu
Toute sa part d'esprit en bon sens prétendu ;
De tout usage antique amateur idolâtre,
De toutes nouveautés frondeur opiniâtre ;

Homme d'un autre ſiécle, & ne ſuivant en tout
Pour ton qu'un vieux honneur, pour loi que le vieux goût;
Cerveau des plus bornés, qui tenant pour maxime
Qu'un Seigneur de Paroiſſe eſt un Etre ſublime,
Vous entretient ſans ceſſe avec ſtupidité
De ſon banc, de ſes foins, & de ſa dignité:
On n'imagine pas combien il ſe reſpecte:
Yvre de ſon château, dont il eſt l'architecte,
De tout ce qu'il a fait ſottement entêté,
Poſſédé du Démon de la Propriété,
Il réglera pour vous ſon penchant ou ſa haine
Sur l'air dont vous prendrez tout ſon petit domaine.
D'abord en arrivant il faut vous préparer
A le ſuivre partout, tout voir, tout admirer,
Son parc, ſon potager, ſes bois, ſon avenuë,
Il ne vous fera pas grace d'une laituë:
Vous, au lieu d'approuver, trouvant tout fort commun,
Vous ne lui paraîtrez qu'un fat très-importun,
Un petit raiſonneur, ignorant, indocile,
Peut-être ira-t-il même à vous croire imbécile.

VALERE.

Oh, vous êtes charmant!...Mais n'aurois-je point tort?...
J'ai de la répugnance à le choquer ſi fort.

CLE'ON.

Eh bien... Mariez-vous.. Ce que je viens de dire
N'étoit que pour forcer Géronte à se dédire
Comme vous desiriez : moi, je n'exige rien ;
Tout ce que vous ferez sera toujours très-bien ;
Ne consultez que vous.

VALERE.

Ecoutez-moi, de grace :
Je cherche à m'éclairer.

CLE'ON.

Mais tout vous embarrasse,
Et vous ne sçavez point prendre votre parti :
Je n'approuverois pas ce début étourdi,
Si vous aviez affaire à quelqu'un d'estimable,
Dont la vuë exigeât un maintien raisonnable :
Mais avec un vieux fou, dont on peut se moquer,
J'avois imaginé qu'on pouvoit tout risquer,
Et que pour vos projets, il falloit sans scrupule
Traiter légérement un vieillard ridicule.

VALERE.

Soit.... Il a la fureur de me croire à son gré,
Mais, fiez-vous à moi, je l'en détacherai.

SCENE VIII.

FRONTIN. CLÉON. VALERE.

FRONTIN.

MOnſieur, j'entends du bruit, & je crains qu'on ne vienne.

CLE'ON.

Ne perdez point de tems: Que Frontin vous reméne.

SCENE IX.

CLE'ON, *ſeul.*

MAintenant éloignons Frontin, & qu'à Paris
Il porte le mémoire où je demande avis
Sur l'interdiction de cet ennuieux frere;
Floriſe s'en défend, ſon foible caractére
Ne ſçait point embraſſer un parti courageux:
Embarquons-la ſi bien, qu'amenée où je veux,
Mon projet ſoit pour elle un parti néceſſaire.
Je ne ſçais ſi je dois trop compter ſur Valere.
Il pourroit bien manquer de reſolution,
Et je veux appuyer ſon expédition;
C'eſt un fat ſubalterne: il eſt né trop timide:
On ne va point au Grand, ſi l'on n'eſt intrépide.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CHLOÉ. LISETTE.

CHLOÉ.

OUi, je te le répéte, oui, c'eſt lui que j'ai vû ;
Mieux encor que mes yeux, mon cœur l'a reconnu ;
C'eſt Valere lui-même, & pourquoi ce miſtere ?
Venir, ſans demander mon oncle ni ma mere,
Sans marquer, pour me voir, le moindre empreſſement !
Ce procédé m'annonce un affreux changement.

LISETTE.

Eh non, ce n'eſt pas lui, vous vous ſerez trompée.

CHLOÉ.

Non, crois-moi : de ſes traits je ſuis trop occupée
Pour pouvoir m'y tromper, & nul autre ſur moi

Il imagine avoir toute ma confiance,
Il me croit ſans ombrage & ſans expérience;
Il en ſera la dupe: allez, ne craignez rien:
Géronte améne Ariſte, & j'en augure bien;
Les deſſeins de Cléon ne nuiront point aux nôtres,
J'ai vû ces gens ſi fins plus attrapés que d'autres;
On l'emporte ſouvent ſur la duplicité
En allant ſon chemin avec ſimplicité,
Et...

FRONTIN, *derriere le Théâtre.*

Liſette!

LISETTE, *à Chloé.*

Rentrez: c'eſt Frontin qui m'appelle;

SCENE II.

FRONTIN. LISETTE.

FRONTIN, *ſans voir Liſette.*

PArbleu, je vais lui dire une belle nouvelle!
On eſt bien malheureux d'être né pour ſervir:
Travailler, ce n'eſt rien; mais toujours obéir!

LISETTE.

Comment, ce n'eſt que vous? Moi, je cherchois Ariſte.

FRONTIN.

Tiens, Liſette, finis, ne me rends pas plus triſte;

Diroit que nous oquisons après tous les paſſans :
Ainſi, tout bien penſé, le plus sûr eſt d'attendre
Le retour de Frontin, dont je veux tout apprendre.
Seroit-ce bien Valere ?... Eh mais en vérité,
Je commence à le croire... Il l'aura conſulté :
De quelques bons conſeils cette fuite eſt l'ouvrage ;
Oui, brouiller des parens le jour d'un mariage,
Pour prélude chaſſer l'époux de la maiſon,
L'hiſtoire eſt toute ſimple & digne de Cléon :
Plus le trait ſeroit noir, plus il eſt vrai-ſemblable.

CHLOE'.

Il faudroit que ce fût un homme abominable :
Tes ſoupçons vont trop loin ; qu'ai-je fait contre lui ?
Et pourquoi voudroit-il m'affliger aujourd'hui ?
Peut-il être des cœurs aſſez noirs, pour ſe plaire
A faire ainſi du mal pour le plaiſir d'en faire ?
Mais, toi-même, pourquoi ſoupçonner cette horreur ?
Je te vois lui parler avec tant de douceur.

LISETTE.

Vraiment, pour mon projet il ne faut pas qu'il ſçache
Le fond d'averſion qu'avec ſoin je lui cache :
Souvent il m'interroge, & du ton le plus doux
Je flatte les deſſeins qu'il a, je crois, ſur vous :

Il imagine avoir toute ma confiance,
Il me croit ſans ombrage & ſans expérience,
Il en ſera la dupe: allez, ne craignez rien:
Géronte améne Ariſte, & j'en augure bien;
Les deſſeins de Cléon ne nuiront point aux nôtres,
J'ai vû ces gens ſi fins plus attrapés que d'autres;
On l'emporte ſouvent ſur la duplicité
En allant ſon chemin avec ſimplicité,
Et...

FRONTIN, *derriere le Théâtre.*

Liſette!

LISETTE, *à Chloé.*

Rentrez: c'eſt Frontin qui m'appelle;

SCENE II.

FRONTIN. LISETTE.

FRONTIN, *ſans voir Liſette.*

Parbleu, je vais lui dire une belle nouvelle!
On eſt bien malheureux d'être né pour ſervir:
Travailler, ce n'eſt rien; mais toujours obéir!

LISETTE.

Comment, ce n'eſt que vous? Moi, je cherchois Ariſte.

FRONTIN.

Liſette, finis, ne me rends pas plus triſte:

J'ai déja trop ici de ſujets d'enrager,
Sans que ton air fâché vienne encor m'affliger:
Il m'envoie à Paris, que dis-tu du meſſage?

LISETTE.

Rien.

FRONTIN.

Comment rien? Un mot pour le moins.

LISETTE.

Bon voyage.
Partez, ou demeurez, cela m'eſt fort égal.

FRONTIN.

Comment! As-tu le cœur de me traiter ſi mal?
Je n'y puis plus tenir, ta gravité me tuë,
Il ne tiendra qu'à moi, ſi cela continuë,
Oui.... de mourir.

LISETTE.

Mourez.

FRONTIN.

Pour t'avoir réſiſté
Sur celui qui tantôt s'eſt ici préſenté...
Pour n'avoir pas voulu dire ce que j'ignore...

LISETTE.

Vous le ſçavez très-bien, je le répéte encore:
Vous aimez les ſecrets: moi, chacun a ſon goût;
Je ne veux point d'amant qui ne me diſe tout.

FRONTIN.

Ah! comment accorder mon honneur & Liſette!

Si je te le disois?

LISETTE.

Oh! la paix seroit faite:
Et pour nous marier, tu n'aurois qu'à vouloir.

FRONTIN.

Eh bien, l'homme qu'ici vous ne deviez pas voir,
Etoit un inconnu... dont je ne sçais pas l'âge...
Qui pour nous consulter sur certain mariage
D'une fille... non, veuve.. ou les deux: au surplus
Tout va bien... M'entends-tu?

LISETTE.

Moi? non.

FRONTIN.

Ni moi non plus:
Si bien que pour cacher & l'homme & l'aventure...

LISETTE.

As-tu dit? A quoi bon te donner la torture?
Va, mon pauvre Frontin, tu ne sçais pas mentir
Et je t'en aime mieux: moi, pour te secourir,
Et ménager l'honneur que tu mets à te taire,
Je dirai, si tu veux, qui c'étoit.

FRONTIN.

Qui?

LISETTE.

Valére.

Pas rougir, ni tant me regarder.

FRONTIN.

Eh bien, ſi tu le ſçais, pourquoi le demander.

LISETTE.

Comme je n'aime pas les demi-confidences,
Il faudra m'éclaircir de tout ce que tu penſes
De l'apparition de Valere en ces lieux,
Et m'apprendre pourquoi cet air miſtérieux;
Mais je n'ai pas le tems d'en dire davantage,
Voici mon dernier mot, je défends ton voyage:
Tu m'aimes, obéis. Si tu pars, dès demain
Toute promeſſe eſt nulle, & j'épouſe Paſquin.

FRONTIN.

Mais...

LISETTE.

Point de mais... On vient. Va; fais croire à ton maître
Que tu pars: nous ſçaurons te faire diſparaître.

ARISTE.

C'eſt une horreur
Dont je veux dévoiler, & confondre l'auteur :
Et tu m'y ſerviras.

LISETTE.

A propos de Valére ;
Où croyez-vous qu'il ſoit ?

ARISTE.

Peut-être chez ſa mere
Au moment où j'en parle : à toute heure, on l'attend.

LISETTE.

Bon ! il eſt ici :

ARISTE.

Lui ?

LISETTE.

Lui : le fait eſt conſtant.

ARISTE.

Mais quelle étourderie ?

LISETTE.

Oh ! toutes ſes meſures
Sembloient, pour le cacher, bien priſes & bien ſûres,
Il n'a vû que Cléon : & l'oracle entendu,
Dans le bois près d'ici Valere s'eſt perdu,
Et je l'y crois encor : comptez que c'eſt lui-même ;
Je le ſçais de Frontin.

Sans ceſſe de l'aigreur, des ſcénes, des refus,
Et des maux éternels auxquels je ne crois plus :
Cela m'excéde enfin ; je veux que tout le monde
Se porte bien chez moi, que perſonne n'y gronde,
Et qu'avec moi chacun aime à ſe réjouir,
Ceux qui s'y trouvent mal, ma foi, peuvent partir.

ARISTE.

Floriſe a de l'eſprit : avec cet avantage
On a de la reſſource, & je crois bien plus ſage
Que vous la rameniez par raiſon, par douceur,
Que d'aller oppoſer la colére à l'humeur :
Ces nuages legers ſe diſſipent d'eux mêmes :
D'ailleurs, je ne ſuis point pour les partis extrêmes.
Vous vous aimez tous deux.

GERONTE.

Et qu'en penſe Cléon ?

CLE'ON.

Que vous n'avez pas tort, & qu'Ariſte a raiſon.

GERONTE.

Mais encore, quel conſeil .....

CLE'ON.

Que voulez-vous qu'on diſe ?
Vous ſçavez mieux que nous comment mener Floriſe :
S'il faut ſe déclarer pourtant de bonne foi,
Je voudrois, comme vous, être maître chez moi,

SCENE VI.

VALERE. ARISTE.

VALERE.

AH, les affreux chemins, & le maudit païs!
à Ariſte.
Mais de grace, Monſieur, voulez-vous bien m'apprendre
Où je puis voir Géronte?

ARISTE,

Il ſeroit mieux d'attendre:
En ce moment, Monſieur, il eſt fort occupé.

VALERE.

Et Floriſe. On viendroit, ou je ſuis bien trompé.
L'Etiquette du lieu ſeroit un peu légére:
Et quand un gendre arrive, on n'a point d'autre affaire.

ARISTE.

Quoi vous êtes....

VALERE.

Valere.

ARISTE.

Eh quoi! ſurprendre ainſi!
Votre mere vouloit vous préſenter ici,
A ce qu'on m'a dit.

ARISTE.

Que veux-tu que je faſſe?
Géronte n'entend rien : ce que je vois me paſſe.
J'ai beau citer des faits, & lui parler raiſon,
Il ne croit rien, il eſt aveuglé ſur Cléon.
J'ai pourtant tout eſpoir dans une conjecture
Qui le détromperoit, ſi la choſe étoit ſûre,
Il s'agit de ſoupçons, que je puis voir détruits:
Comme je crois le mal le plus tard que je puis,
Je n'ai rien dit encore, mais aux yeux de Géronte
Je démaſque le traître, & le couvre de honte
Si je puis avérer le tour le plus ſanglant,
Dont je l'ai ſoupçonné, graces à ſon talent.

LISETTE.

Le ſoupçonner! Comment, c'eſt là que vous en êtes,
Ma foi, c'eſt trop d'honneur, Monſieur, que vous lui faites
Croyez d'avance, & tout.

ARISTE.

Il s'en eſt peu fallu
Que pour ce mariage on ne m'ait pas revu:
Sans toutes mes raiſons, qui l'ont bien ramenée;
La mere de Valere étoit déterminée
A les remercier.

LISETTE.

Pourquoi?

ARISTE.

C'eſt une horreur
Dont je veux dévoiler, & confondre l'auteur:
Et tu m'y ſerviras.

LISETTE.

A propos de Valére;
Où croyez-vous qu'il ſoit?

ARISTE.

Peut-être chez ſa mere
Au moment où j'en [illegible] : à toute heure, on l'attend.

LISE_TE.

Bon! il eſt ici:

ARISTE.

Lui?

LISETTE.

Lui: le fait eſt conſtant.

ARISTE.

Mais quelle étourderie?

LISETTE.

Oh! toutes ſes mſeures
Sembloient, pour le cacher, bien priſes & bien ſûres,
Il n'a vû que Cléon: & l'oracle entendu,
Dans le bois près d'ici Valere s'eſt perdu,
Et je l'y crois encor: comptez que c'eſt lui-même;
Je le ſçais de Frontin.

ARISTE.

Quel embarras extrême :
Que faire ? l'aller voir, on ſçauroit tout ici ;
Lui mander mes conſeils eſt le meilleur parti :
Donne-moi ce qu'il faut ; hâte-toi, que j'écrive.

LISETTE.

J'y vais... J'entends, je crois, quelqu'un qui nous arrive.

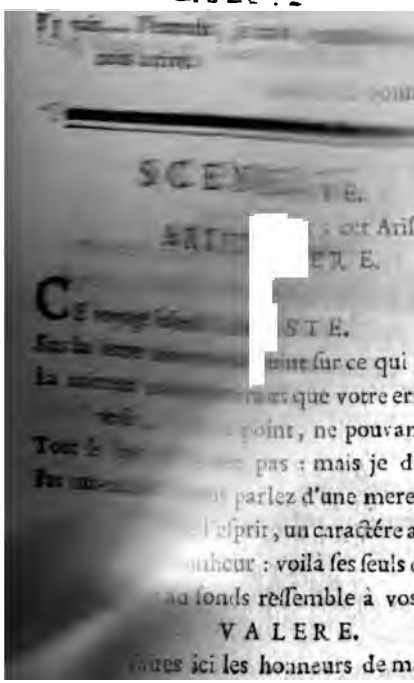
SCENE V.

ARISTE, *ſeul.*

CE voyage inſenſé, d'accord avec Cléon ;
Sur la lettre anonyme augmente mon ſoupçon ;
La noirceur maſque en vain les poiſons qu'elle verſe,
Tout ſe ſçait tôt ou tard, & la Vérité perce :
Par eux-mêmes ſouvent les Méchans ſont trahis.

ARISTE.

Non, par la voix publique : elle ne trompe gueres.
Géronte peut venir, & je n'ai pas le temps
De vous inſtruire ici de tous mes ſentimens,
Mais il faut ſur Cléon que je vous entretienne,
Après quoi, choiſiſſez ſon commerce, ou ſa haine...
Je ſens que je vous laſſe, & je m'apperçois bien
A vos diſtractions, que vous ne croyez rien :
Mais malgré vos mépris, votre bien ſeul m'occupe ;
Il ſeroit odieux que vous fuſſiez ſa dupe.
L'unique grace encor, qu'attend mon amitié
C'eſt que vous n'ailiez point paraître ſi lié
Avec lui : vous verrez avec trop d'évidence
Que je n'exigeois pas une vaine prudence.
Quant au ton, dont il faut ici vous préſenter,
Rien, je crois, là-deſſus ne doit m'inquiéter :
Vous avez de l'eſprit, un heureux caractére,
De l'uſage du monde, & je crois que pour plaire
Vous tiendrez plus de vous que des leçons d'autrui...
Géronte vient ; allons....



finie,

Que faire ? l'aller voir

Lui mander mes conseils

Donner ce conseil lui

lonne :

ISETTE

le, trop

bonne foi . . .

SCE TE.

cet Ariſte, c'eſt moi.

ER E.

STE.

me ſur ce qui me regarde

que votre erreur hazarde:

point, ne pouvant me juger,

pas : mais je dois m'affliger

parlez d'une mere eſtimable,

l'eſprit, un caractére aimable :

heur : voilà ſes ſeuls défauts,

au fonds reſſemble à vos propos.

VALERE.

faites ici les honneurs de ma mere

N'apporte point ici l'air de cérémonie,
Regarde-toi déja comme de la maiſon.
à Ariſte.
A propos, nous comptons qu'elle entendra raiſon.
Oh ! j'ai fait un beau bruit : c'eſt bien moi qu'on étonne :
La menace eſt plaiſante : ah ! je ne crains perſonne ;
Je ne la croyois point capable de cela :
Mais je commence à voir que tout s'appaiſera,
Et que ma fermeté remettra ſa cervelle.
Vous pouvez maintenant vous préſenter chez elle :
Dites bien que je veux terminer aujourd'hui ;
Je vais renouveller connaiſſance avec lui.
Allez, ſi l'on ne peut la réſoudre à deſcendre,
J'irai dans un moment lui préſenter ſon gendre.

SCENE VIII.

GERONTE. VALERE.

GERONTE.

EH bien, es-tu toujours vif, joyeux, amuſant ?
Tu nous réjouiſſois.

VALERE.

Oh ! j'étois fort plaiſant !

Sans être interrompu par la mère & la fille,
Et nous voir assiégés de toute une famille ?
Comme il est mon ami...

ARISTE.

Lui ?

VALERE.

Mais assurément.

ARISTE.

Vous osez l'avouer ?

VALERE.

Ah ! très-parfaitement
C'est un homme d'esprit, de bonne compagnie ;
Et je suis son ami de cœur, & pour la vie :
Oh ! ne l'est pas qui veut.

ARISTE.

Et si l'on vous montroit
Que vous le haïrez ?

VALERE.

On seroit bien adroit.

ARISTE.

Si l'on vous faisoit voir que ce bon air, ces graces
Ce clinquant de l'esprit, ces trompeuses surfaces
Cachent un homme affreux qui veut vous égarer,
Et que l'on ne peut voir sans se deshonorer ?

VALERE.

C'est juger par des bruits de pédants, de commères.

CLE'ON.

Je ne pouvois trop-tôt renouer connaiſſance
Avec Monſieur.

VALERE.

J'avois la même impatience.

CLE'ON, *bas à Valere.*

Comment va ?....

VALERE, *bas à Cleon.*

Patience.

GERONTE, *à Cléon.*

Il eſt complimenteur.
C'eſt un défaut.

CLE'ON.

Sans doute, il ne faut que le cœur.

GERONTE.

J'avois grande raiſon de prédire à ta mere
Que tu ſerois bien fait, noblement, sûr de plaire,
Je m'y connais, je ſçais beaucoup de bien de toi :
Des lettres de Paris & de gens que je crois...

VALERE.

On reçoit donc ici quelquefois des nouvelles ?
Les dernieres, Monſieur, les ſçait-on ?

GERONTE.

Qui ſont-elles ?
Nous eſt-il arrivé quelque choſe d'heureux ?
Car, quoique loin de tout, enterré dans ces lieux,
Je ſuis toujours ſenſible au bien de ma patrie ;

SCENE VII.

GERONTE. ARISTE. VALERE.

GERONTE, *d'un air fort empressé.*

Eh vraiment oui, c'est lui.
Bon jour mon cher enfant... Viens donc, que
je t'embrasse ! *à Ariſte.*
Comme le voilà grand !... Ma foi, cela nous chasse.

VALERE.

Monsieur, en vérité...

GERONTE.

Parbleu, je l'ai vû là
(Je m'en souviens toujours) pas plus haut que
cela :
C'étoit hier, je crois.... Comme passe notre âge !
Mais te voilà, vraiment, un grave personnage.
à Ariſte.
Vous voyez qu'avec lui j'en use sans façon,
C'est tout comme autrefois, je n'ai pas d'autre ton.

VALERE.

Monsieur, c'est trop d'honneur...

GERONTE.

Oh! non pas, je te prie,

N'apporte point ici l'air de cérémonie,
Regarde-toi déja comme de la maiſon.
à Ariſte.
A propos, nous comptons qu'elle entendra raiſon.
Oh ! j'ai fait un beau bruit : c'eſt bien moi qu'on étonne :
La menace eſt plaiſante : ah ! je ne crains perſonne ;
Je ne la croyois point capable de cela :
Mais je commence à voir que tout s'appaiſera,
Et que ma fermeté remettra ſa cervelle.
Vous pouvez maintenant vous préſenter chez elle :
Dites bien que je veux terminer aujourd'hui ;
Je vais renouveller connaiſſance avec lui.
Allez, ſi l'on ne peut la réſoudre à deſcendre,
J'irai dans un moment lui préſenter ſon gendre.

SCENE VIII.

GERONTE. VALERE.

GERONTE.

EH bien, es-tu toujours vif, joyeux, amuſant ?
nous réjouiſſois.

VALERE.

Oh ! j'étois fort plaiſant !

GERONTE.

Tu peux de cet air grave avec moi te défaire,
Je t'aime comme un fils, & tu dois....

VALERE, *à part.*

Comment faire?
Son amitié me touche.

GERONTE, *à part.*

Il paraît bien distrait.
Eh bien?

VALERE.

Assurément, Monsieur....j'ai tout sujet
De chérir les bontés.....

GERONTE.

Non; ce ton-là m'ennuie;
Je te l'ai déja dit, point de cérémonie.

SCENE IX.

CLÉON. GERONTE. VALERE.

CLEON, *de loin.*

NE suis-je pas de trop?

GERONTE.

Non, non, mon cher Cléon;
Venez, & partagez ma satisfaction.

GERONTE.

Mais je l'eſpére.
Sçachons ce qui l'occupe : eſt-ce donc un miſtére ?

VALERE.

Non : c'eſt que je prenois quelques dimenſions
Pour des ajuſtemens, des augmentations.

GERONTE.

En voici bien d'une autre ! Eh : dis-moi, je te prie ;
Te prennent-ils ſouvent tes accès de folie ?

VALERE.

Parlons raiſon, mon oncle, oubliez un moment
Que vous avez tout fait, & point d'aveuglement ;
Avouez, la maiſon eſt maſſive, odieuſe,
Je trouve tout ici d'une vieilleſſe affreuſe :
Vous voyez...

GERONTE.

Que tu n'as qu'un babil importun,
De l'eſprit ſi l'on veut, mais pas le ſens commun.

VALERE.

Oui... vous avez raiſon ; il ſeroit inutile
D'ajuſter, d'embellir...

GERONTE, *à Cléon.*

Il devient plus docile ;
Il change de langage.

VALERE.

Ecoutez ; faiſons mieux.

Eh bien, voions donc, qu'eſt-ce? Apprens-moi,
je te prie....

VALERE, *d'un ton précipité.*

Julie a pris Damon, non qu'elle l'aime fort,
Mais il avoit Phriné, qu'elle hait à la mort
Liſidor, à la fin, a quitté Doraliſe:
Elle eſt bien, mais ma foi d'une horrible bêtiſe:
Déja depuis longtems cela devoit finir,
Et le pauvre garçon n'y pouvoit plus tenir.

CLE'ON, *bas à Valere.*

Très-bien: continuez.

VALERE.

J'oubliois de vous dire
Qu'on a fait des couplets ſur Lucile & Delphire:
Lucile en eſt outrée & ne ſe montre plus,
Mais Delphire a mieux pris ſon parti là-deſſus,
On la trouve par-tout s'affichant de plus belle,
Et ſe moquant du ton, pourvû qu'on parle d'elle;
Liſe a quitté le rouge, & l'on ſe dit tout bas
Qu'elle feroit bien mieux de quitter Licidas:
On prétend qu'il n'eſt pas compris dans la réforme,
Et qu'elle eſt ſeulement bégueule pour la forme.

GERONTE.

Quels Diables de propos me tenez-vous donc là?

VALERE.

Quoi? vous ne ſçaviez point un mot de tout cela?
On n'en dit rien ici? l'ignorance profonde!

GERONTE.

[illegible] mon cher oncle? Oh!

[illegible]

[illegible] dernier revers,

[illegible] ne veux rien oublier pour [illegible] l'espece.

[illegible]

[illegible] gré, l'un maussade me

[illegible]

[illegible] changer dans la façon

[illegible] de maître de maison

GERONTE.

[illegible] d'une autre maître.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

VALERE.

On peut vous rendre un homme aimable,
Mettre votre maiſon ſur un ton convenable,
Vous donner l'air du monde au lieu des vieilles mœurs :
On ne vit qu'à Paris, & l'on végéte ailleurs.

CLE'ON.

bas à Valere. *bas à Géronte.*
Ferme !.. Il eſt ſingulier !

GERONTE.

Mais c'eſt de la folie !
Il faut qu'il ait....

VALERE.

La niéce, eſt-elle encor jolie ?

GERONTE.

Comment, encor ? Je crois qu'il a perdu l'eſprit :
Elle eſt dans ſon printemps, chaque jour l'embellit.

VALERE.

Elle étoit aſſez bien.

CLE'ON, *bas à Géronte.*
L'éloge eſt aſſez mince.

VALERE.

Elle avoit de beaux yeux.... pour des yeux de province.

GERONTE.

Sçais-tu que je commence à m'impatienter ;

GERONTE.

Oui, vraiment je t'en réponds, ton cher oncle? Oh! parbleu,
La peste emporteroit jusqu'au dernier neveu,
Je ne te prendrois pas pour rétablir l'espéce.

VALERE, *à Cléon.*

Par malheur j'ai du goût, l'air maussade me blesse,
Et Monsieur ne veut rien changer dans sa façon,
Sous prétexte qu'il est maître de la maison
Il prétend...

GERONTE.

Je prétends n'avoir point d'autre maître.

CLE'ON.

Sans doute.

VALERE, *à Cléon.*

Mais, Monsieur, je ne prétends pas l'être:
Faites ici ma paix, je ferai ce qu'il faut...
Arrangez tout... je vais faire ma cour là-haut.

SCENE X.

GERONTE. CLÉON.

GERONTE.

A-T-on vû quelque part un fonds d'impertinences
De cette force-là?

VALERE.

Attendez ; il me vient une idée.

Il se promène au fond du Théâtre, regardant de côté & d'autre, sans écouter Géronte.

GERONTE, *à Cléon.*

Quelle tête ! Oh ! ma foi la noce est retardée :
Je ferois à ma nièce un fort-joli présent !
Je lui veux un mari sensible, complaisant,
Et s'il veut l'obtenir, car je sens que je l'aime,
Il faut, sur mes avis, qu'il change son système.
Mais qu'examine-t-il ?

VALERE.

Pas mal.... cette façon....

GERONTE.

Tu trouves bien, je crois, le goût de ma maison ?
Elle est belle, en bon air, enfin c'est mon ouvrage,
Il faut bien embellir son petit hermitage :
J'ai de quoi te montrer pendant huit jours ici.
Mais quoi ?...

VALERE.

Je suis à vous.... En abbattant ceci.

CLEON, *à Géronte.*

Que parle-t-il d'abbattre ?

VALERE.

Oh rien.

GERONTE.

Mais je l'eſpére.
Sçachons ce qui l'occupe : eſt-ce donc un miſtére ?

VALERE.

Non : c'eſt que je prenois quelques dimenſions
Pour des ajuſtemens, des augmentations.

GERONTE.

En voici bien d'une autre ! Eh : dis-moi, je te prie,
Te prennent-ils ſouvent tes accès de folie ?

VALERE.

Parlons raiſon, mon oncle, oubliez un moment
Que vous avez tout fait, & point d'aveuglement ;
Avouez, la maiſon eſt mauſſade, odieuſe,
Je trouve tout ici d'une vieilleſſe affreuſe :
Vous voyez...

GERONTE.

Que tu n'as qu'un babil importun,
De l'eſprit ſi l'on veut, mais pas le ſens commun.

VALERE.

Oui... vous avez raiſon ; il ſeroit inutile
D'ajuſter, d'embellir...

GERONTE, *à Cléon.*

Il devient plus docile ; il change de langage.

VALERE.

Ecoutez ; faiſons mieux.

En me donnant Chloé l'objet de tous mes vœux,
Vous lui donnez vos biens, la maiſon?...

GERONTE.

C'eſt-à-dire
A ma mort.

VALERE.

Oui, vraiment, c'eſt tout ce qu'on deſire
Mon cher oncle : Or voici mon projet ſur cela,
Un bien qu'on doit avoir eſt comme un bien qu'on a,
La maiſon eſt à nous : on ne peut rien en faire;
Un jour je l'abattrois : donc il eſt néceſſaire,
Pour jouir tout-à-l'heure & pour en voir la fin,
Qu'aujourd'hui marié, je bâtiſſe demain :
J'aurai ſoin...

GERONTE.

De partir ; ce n'étoit pas la peine
De venir m'ennuier.

CLE'ON, *bas à Géronte.*

Sa folie eſt certaine ;

GERONTE.

Et quant à vos beaux plans & vos dimenſions,
Faites bâtir pour vous aux Petites-Maiſons.

VALERE.

Parce que pour nos biens je prends quelques meſures,
Mon cher oncle ſe fâche, & me dit des injures?

GERONTE.

i, je t'en réponds, ton cher oncle? Oh!
parbleu,
La peste emporteroit jusqu'au dernier neveu,
Je ne te prendrois pas pour rétablir l'espéce.

VALERE, *à Cléon.*

[illegible] j'ai du goût, l'air maussade me
[illegible]lle,
[illegible]nger dans sa façon;
[illegible]e de la maison
[illegible]tud...

GERONTE.

Je prétends n'[illegible] point d'autre maître.

[illegible]N.

Sans doute.

VALERE, *à Cléon.*

Mais, Monsieur, je ne prétends pas l'être:
Faites ici ma paix, je ferai ce qu'il faut...
Arrangez tout... je vais faire ma cour là-haut.

SCENE X.

GERONTE. CLÉON.

GERONTE.

T-on vû quelque part un fonds d'impertinences
e force-là?

CLE'ON.

Si ſur les apparences ...

GERONTE.

Où diable preniez vous qu'il avoit de l'eſprit ?
C'eſt un original qui ne ſçait ce qu'il dit :
Un de ces Merveilleux gâtés par des *Caillettes* :
Ni goût, ni jugement, un tiſſu de ſornettes,
Et Monſieur celui-ci, Madame celle-là,
Des riens, des airs, du vent, en trois mots le voilà.
Ma foi, ſauf votre avis ...

CLE'ON.

Je m'en rapporte au vôtre :
Vous vous y connaiſſez tout-auſſi bien qu'un autre ;
Prenez qu'on m'a ſurpris, & que je n'ai rien dit :
Après tout, je n'ai fait que rendre le récit
De gens qu'il voit beaucoup : moi qui ne le voie guére
Qu'en paſſant, j'ignorois le fonds du caractére.

GERONTE.

Oh ! ſur parole ainſi ne louons point les gens :
Avant que de louer : j'examine longtems,
Avant que de blâmer, même cérémonie :
Auſſi connais-je bien mon monde : & je défie
Quand j'ai toiſé mes gens, qu'on m'en impoſe en rien ;
Autrefois j'ai tant vû ſoit en mal, ſoit en bien,

[illegible] réputations contraires aux personnes,
[illegible] plus ni [illegible] ni [illegible]
[illegible] à la [illegible], [illegible]
[illegible], ne diront-ils pas tous
[illegible] méchant? Ce langage [illegible];
[illegible], je vous trouve bien [illegible]

CLEON.

[illegible] & de la Méchanceté
[illegible] odieux par les Sots inventé:
[illegible] venge; leur [illegible]
[illegible] au-dessus de leur petite sphère,
[illegible], on fronde leurs avis,
[illegible] comme eux fâchés, aigris,
[illegible] vous, ne sachant que répondre,
[illegible] se remarque, & qu'on veut [illegible]
[illegible]
[illegible] méchant, vous disent-ils tout bas;
[illegible] de l'esprit qu'ils n'ont
[illegible]

Un Laquais arrive.

GERONTE.

Eh bien, qu'est-ce?

LE LAQUAIS.

Monsieur, ce sont vos lettres.

GERONTE.

Donne.

Cela

Cela ſuffit.

(Le Laquais ſort.)

Voyons... Ah ! celle-ci m'étonne...
Quelle eſt cette écriture ? Oui-dà !... j'allois vraiment
Faire une belle affaire ! Oh ! je crois aiſément
Tout ce qu'on dit de lui, la matiere eſt féconde ;
Je vois qu'il eſt encor des amis dans le monde.

CLE'ON.

Que vous mande-t-on ? Qui ?

GERONTE.

Je ne ſçais pas qui c'eſt ;
Quelqu'un, ſans ſe nommer, ſans aucun intérêt...
Mais je ne ſçais s'il faut vous montrer cette lettre ;
On parle mal de vous.

CLE'ON.

De moi ? daignez permettre...

GERONTE.

C'eſt peu de choſe : mais...

CL'EON.

Voions : je ne veux pas
Que ſur mes procédés vous ayez d'embarras,
Qu'il ſoit aucun ſoupçon, ni le moindre nuage.

GERONTE.

Ne craignez rien : ſur vous je ne prends nul ombrage :
Vous penſez comme moi ſur ce plat freluquet ;

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CHLOÉ. LISETTE.

LISETTE.

EH quoi, Mademoiſelle, encor cette triſteſſe ?
Comptez ſur moi, vous dis-je, allons, point de foibleſſe.

CHLOE'.

Que les hommes ſont faux ! & qu'ils ſçavent, hélas !
Trop bien perſuader ce qu'ils ne ſentent pas !
Je n'aurois jamais cru l'apprendre par Valere.
Il revient, il me voit, il ſembloit vouloir plaire,
Son trouble lui prêtoit de nouveaux agrémens,
Ses yeux ſembloient répondre à tous mes ſentimens ;
Le croiras-tu, Liſette ? Et qu'y puis-je comprendre ?
Cet amant adoré, que je croiois ſi tendre,

CLE'ON.

Mais je n'aſſure rien : dans toute cette affaire
Me voilà ſuſpect, moi, puiſqu'on me dit lié...;

GERONTE.

Je ne crois pas un mot d'une telle amitié.

CLE'ON.

Le mieux ſera d'agir ſelon votre ſyſtême;
N'en croyez point autrui, jugez tout par vous-même:
Je veux croire qu'Ariſte eſt honnête-homme: mais....
Votre écrivain peut-être... Enfin ſçachez les faits,
Sans humeur, ſans parler de l'avis qu'on vous donne:
Soit calomnie, ou non, la lettre eſt toujours bonne
Quant à vos ſûretés, rien encor n'eſt ſigné:
Voyez, examinez...

GERONTE.

Tout eſt examiné;
Je renverrai mon fat, & ſon affaire eſt faite;
Il vient... propoſez-lui de hâter ſa retraite,
Deux mots: je vous attends.

SCENE XIII.

CLÉON. VALERE, *d'un air rêveur.*

CLÉON *fort vite & à demi-voix.*

VOus êtes trop heureux,
Géronte vous déteſte ; il s'en va furieux ;
Il m'attend ; je ne puis vous parler davantage !
Mais ne craignez plus rien ſur votre mariage.

SCENE XIV.

VALERE, *ſeul.*

JE ne ſçais où j'en ſuis, ni ce que je réſous.
Ah, qu'un premier amour a d'empire ſur nous !
J'allois braver Chloé par mon étourderie :
La braver ! J'aurois fait le malheur de ma vie.
Ses regards ont changé mon ame en un moment,
Je n'ai pû lui parler qu'avec ſaiſiſſement :
Que j'étois pénétré ! que je la trouve belle !
Que cet air de douceur & noble & naturelle
A bien renouvellé cet inſtinct enchanteur,
Ce ſentiment ſi pur, le premier de mon cœur !

Ma conduite, à mes yeux, me pénétre de honte ;
Pourrai-je réparer mes torts près de Géronte ?
Il m'aimoit autrefois : j'eſpére mon pardon.
Mais comment avouer mon amour à Cléon ?
Moi ! ſérieuſement amoureux ! . . Il n'importe !
Qu'il m'en plaiſante ou non, ma tendreſſe l'emporte,
Je ne vois que Chloé : ſi j'avois pû prévoir. . .
Allons tout réparer : je ſuis au deſeſpoir.

Fin du troiſiéme Acte.

FLORISE.

Pour y ſuivre Chloé je deſtine Marton,
Tu reſteras ici : je parlois de Cléon :
Dis-moi, n'en es-tu pas extrêmement contente ?
Ai-je tort de défendre un Eſprit qui m'enchante ?
J'ai bien vû tout-à-l'heure, & ton goût me plaiſoit,
Que tu t'amuſois fort de tout ce qu'il diſoit :
Conviens qu'il eſt charmant, & laiſſe, je te prie,
Tous les petits diſcours que fait tenir l'Envie.

LISETTE.

Moi, Madame ? Eh mon Dieu ! je n'aimerois rien tant
Que d'en croire du bien : vous penſez ſenſément,
Et ſi vous perſiſtez à le juger de même,
Si vous l'aimez toujours, il faut bien que je l'aime.

FLORISE.

Ah ! tu l'aimeras donc ; je te jure aujourd'hui
Que de tout l'Univers je n'eſtime que lui :
Cléon a tous les tons, tous les eſprits enſemble,
Il eſt toujours nouveau : tout le reſte me ſemble
D'une miſère affreuſe, ennuieux à mourir,
Et je rougis des gens qu'on me voioit ſouffrir.

LISETTE.

Vous avez bien raiſon : quand on a l'avantage
D'avoir mieux rencontré, le parti le plus ſage
Eſt de s'y tenir ; mais...

Oui, Valere, oubliant ma tendreſſe & ſa foi,
Valere me mépriſe ! . . il parle mal de moi.

LISETTE.

Il en parle très-bien, je le ſçais, je vous jure.

CHLOE'.

Je le tiens de mon oncle, & ma peine eſt trop ſûre:
Tout eſt rompu, je ſuis dans un chagrin mortel.

LISETTE.

Ouais ! tout ceci me paſſe & n'eſt pas naturel :
Valere vous adore, & fait cette équipée ?
Je vois là du Cléon, ou je ſuis bien trompée :
Mais il faut par vous-même entendre votre amant,
Je vous ménagerai cet éclairciſſement
Sans que dans mon projet Floriſe nous dérange,
Ma foi, je lui prépare un tour aſſez étrange
Qui l'occupera trop pour avoir l'œil ſur vous :
Le moment eſt heureux : tous les noms les plus doux
Ne reviennent-ils pas ? C'eſt *ma chere Liſette !*
Mon enfant ! . . On m'écoute, on me trouve parfaite ;
Tantôt on ne pouvoit me ſouffrir : à préſent,
Vû que pour terminer Géronte eſt moins preſſant ;
Elle eſt d'une gaîté, d'une folie extrême :
Moi, je vais profiter de l'inſtant où l'on m'aime ;
Dès qu'à tous ſes propos Cléon aura mis fin :
Il eſt *délicieux*, *incroiable*, *divin*,
Cent autres petits mots qu'elle redit ſans ceſſe ;

Ces noms dureront peu, comptez sur ma promesse;
Géronte le demande, on le dit en fureur,
Mais je compte guérir le frere par la sœur.

CHLOÉ.

Eh! que fait Valere?

LISETTE.

Ah! j'oublioit de vous dire
Qu'il est à sa toilette, & cela doit détruire
Vos soupçons mal fondés: car vous concevez bien
Que s'il va se parer, ce soin n'est pas pour rien.
Arlite est avec lui: j'en tire bon augure.
Pour Valere & Cleon, quoique je sois bien sûre
Qu'ils se connaissent fort, ils s'évitent tous deux:
Seroit-ce intelligence ou brouillerie entre eux?
Je le demêlerai, quoiqu'il soit difficile ..
Votre mere descend; allez, soiez tranquille.

SCENE II.

LISETTE, *ſeule.*

MOi, tout ceci me donne une peine, un tourment...
N'importe, ſi mes ſoins tournent heureuſement.
Mais que prétend Ariſte ? Et pour quelle aventure
Veut-il que je lui faſſe avoir de l'écriture
De Erontin ? comment faire ? Et puis d'ailleurs Frontin
Au plus ſigne ſon nom & n'eſt pas écrivain.

SCENE III.

FLORISE. LISETTE.

FLORISE.

EH bien, Liſette ?

LISETTE.

Eh bien, Madame.

FLORISE.

Es-tu contente?

LISETTE.

Mais, Madame, pas trop : ce courent m'épouvante.

FLORISE.

Pour y ſuivre Chloé je deſtine Marton,
Tu reſteras ici : je parlois de Cléon :
Dis-moi, n'en es-tu pas extrêmement contente?
Ai-je tort de défendre un Eſprit qui m'enchante?
J'ai bien vû tout-à-l'heure, & ton goût me plaiſoit,
Que tu t'amuſois fort de tout ce qu'il diſoit :
Conviens qu'il eſt charmant, & laiſſe, je te prie,
Tous les petits diſcours que fait tenir l'Envie.

LISETTE.

Moi, Madame? Eh mon Dieu! je n'aimerois rien tant
Que d'en croire du bien : vous penſez ſenſément,
Et ſi vous perſiſtez à le juger de même,
Si vous l'aimez toujours, il faut bien que je l'aime.

FLORISE.

Ah! tu l'aimeras donc; je te jure aujourd'hui
Que de tout l'Univers je n'eſtime que lui :
Cléon a tous les tons, tous les eſprits enſemble,
Il eſt toujours nouveau : tout le reſte me ſemble
D'une miſère affreuſe, ennuieux à mourir,
Et je rougis des gens qu'on me voioit ſouffrir.

LISETTE.

Vous avez bien raiſon : quand on a l'avantage
D'avoir mieux rencontré, le parti le plus ſage
de s'y tenir; mais...

FLORISE.

Quoi?

LISETTE.

Rien.

FLORISE.

Je veux ſçavoir...

LISETTE.

Non.

FLORISE.

Je l'exige.

LISETTE.

Eh bien... J'ai cru m'appercevoir
Qu'il n'avoit pas pour vous tout le goût qu'il vous marque:
Il me parle ſouvent, & ſouvent je remarque
Qu'il a, quand je vous loue, un air embarraſſé;
Et ſur certains diſcours ſi je l'avois pouſſé...

FLORISE.

Chimére!... Il faut pourtant éclaircir ce nuage;
Il eſt vrai que Chloé me donne quelque ombrage,
Et que c'eſt à deſſein de l'éloigner de lui
Qu'à la mettre au couvent je m'apprête aujourd'hui.
Toi, fais cauſer Cléon, & que je puiſſe apprendre...

LISETTE.

Je voudrois qu'en ſecret vous vinſſiez nous entendre;
Vous ne m'en croiriez pas.

D'ailleurs on le conſulte, on l'écoute, on le cite:
Aux Spectacles ſurtout il faut voir le crédit
De ſes déciſions, le poids de ce qu'il dit:
Il faut l'entendre après une Piéce nouvelle,
Il régne, on l'environne, il prononce ſur elle,
Et ſon autorité, malgré les protecteurs,
Pulvériſe l'ouvrage, & les admirateurs.

ARISTE.

Mais vous le condamnez en croyant le défendre:
Eſt-ce bien-là l'emploi qu'un bon eſprit doit prendre?
L'orateur des Foiers & des mauvais propos!
Quels titres ſont les ſiens? l'inſolence, & des mots,
Les applaudiſſemens, le reſpect idolâtre
D'un eſſain d'étourdis, chenilles du Théâtre,
Et qui venant toujours groſſir le tribunal
Du bavard impoſant qui dit le plus de mal,
Vont ſemer, après lui, l'ignoble parodie
Sur les fruits des Talens & les dons du Génie.
Cette audace, d'ailleurs, cette préſomption
Qui prétend tout ranger à ſa déciſion,
Eſt d'un fat ignorant la marque la plus ſûre:
L'homme éclairé ſuſpend l'éloge & la cenſure;
Il ſçait que ſur les arts, les eſprits & les goûts,
Le jugement d'un ſeul n'eſt point la loi de tous,
Qu'attendre eſt pour juger la regle la meilleure,

LISETTE.

Eh bien, c'eſt de ma part une galanterie,
L'éloge des abſens ſe fait ſans flatterie :
Il faudra que ſur vous, dans tout cet entretien,
Je diſe un peu de mal, dont je ne penſe rien,
Pour lui faire beau jeu :

FLORISE.

Je te le paſſe encore.

LISETTE.

S'il trompe mon attente, oh ! ma foi, je l'adore.

FLORISE, *voiant venir Ariſte & Valere.*

Encor Monſieur Ariſte avec ſon Protégé !
Je voudrois bien tous deux, qu'ils priſſent leur congé,
Mais ils ne ſentent rien : laiſſons les.

Si vous ſçaviez combien cet eſprit eſt aiſé ;
Combien il en faut peu, comme il eſt mépriſé !
Le plus ſtupide obtient la même réuſſite :
Eh ! pourquoi tant de gens ont-ils ce plat mérite ?
Stérilité de l'ame, & de ce naturel
Agréable, amuſant, ſans baſſeſſe & ſans fiel :
On dit l'eſprit commun ! par ſon ſuccès bizarre,
La Méchanceté prouve à quel point il eſt rare :
Ami du Bien, de l'Ordre, & de l'Humanité,
Le véritable Eſprit marche avec la bonté.
Cléon n'offre à nos yeux qu'une fauſſe lumiére :
La réputation des mœurs eſt la premiére,
Sans elle, croyez-moi, tout ſuccès eſt trompeur :
Mon eſtime toujours commence par le cœur,
Sans lui l'eſprit n'eſt rien, & malgré vos maximes
Il produit ſeulement des erreurs & des crimes.
Fait pour être chéri, ne ſerez-vous cité
Que pour le complaiſant d'un homme déteſté ?

VALERE.

Je vois tout le contraire : on le recherche, on l'aime,
Je voudrois que chacun me déteſtât de même :
On ſe l'arrache au moins : Je l'ai vû quelquefois
A des ſoupers divins retenu pour un mois :
Quand il eſt à Paris il ne peut y ſuffire ;
Me direz-vous qu'on hait un homme qu'on deſire ?

ARISTE.

Que dans ſes procédés l'Homme eſt inconſéquent !

J'en ſçais aſſez pour voir que c'eſt un imbécile.

ARISTE.

Vous retombez encor, après m'avoir promis
D'éloigner de votre air & de tous vos avis
Cette méchanceté qui vous eſt étrangére ;
Eh ! pourquoi s'oppoſer à ſon bon caractére ?
Tenez, devant vos gens je n'ai pû librement
Vous parler de Cléon : il faut abſolument
Rompre...

VALERE.

Que je me donne un pareil ridicule !
Rompre avec un ami !

ARISTE.

Que vous êtes crédule !
On entre dans le monde, on en eſt enivré,
Au plus frivole accueil on ſe croit adoré,
On prend pour des amis de ſimples connaiſſances,
Et que de repentirs ſuivent ces imprudences !
Il faut, pour votre honneur, que vous y renonciez !
On vous juge d'abord par ceux que vous voyez ;
Ce préjugé s'étend ſur votre vie entiere,
Et c'eſt des premiers pas que dépend la carriere :
Débuter par ne voir qu'un homme diffamé !

VALERE.

Je vous réponds, Monſieur, qu'il eſt très-eſtimé,
Il a les ennemis que nous fait le mérite ;

VALERE.

Qu'elle ſoit un peu plus, un peu moins vertueuſe,
Vous m'avouerez du moins que ſa vie eſt heureuſe ;
On épuiſe bientôt une ſociété :
On ſçait tout votre eſprit : vous n'êtes plus fêté
Quand vous n'êtes plus neuf : il faut une autre
ſcène
Et d'autres ſpectateurs : il paſſe, il ſe proméne
Dans les cercles divers, ſans gêne, ſans lien,
Il a la fleur de tout, n'eſt eſclave de rien...

ARISTE.

Vous le croyez heureux ? Quelle ame mépriſable
Si c'eſt là ſon bonheur ! c'eſt être miſérable,
Etranger au milieu de la Société,
Et partout fugitif, & partout rejetté ;
Vous connaitrez bientôt par votre expérience
Que le bonheur du cœur eſt dans la confiance ;
Un commerce de ſuite avec les mêmes gens,
L'union des plaiſirs, des goûts, des ſentimens,
Une ſocieté peu nombreuſe, & qui s'aime,
Où vous penſez tout haut, où vous êtes vous-même,
Sans lendemain, ſans crainte, & ſans malignité
Dans le ſein de la paix & de la ſûreté,
Voilà le ſeul bonheur honorable & paiſible
D'un eſprit raiſonnable, & d'un cœur né ſenſible.
Sans amis, ſans repos, ſuſpect & dangereux,
L'homme frivole & vague eſt déja malheureux ;

Et que l'arrêt public eſt le ſeul qui demeure.

VALERE.

Il eſt vrai ; mais enfin Cléon eſt reſpecté ;
Et je vois les rieurs toujours de ſon côté.

ARISTE

De ſi honteux ſuccès ont-ils de quoi vous plaire ;
Du rôle de Plaiſant connaiſſez la miſere :
J'ai rencontré ſouvent de ces gens à bons mots,
De ces hommes charmans, qui n'étoient que des ſots ;
Malgré tous les efforts de leur petite envie,
Une froide épigramme, une bouffonnerie
A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien ;
Et malgré les Plaiſants le bien eſt toujours bien.
J'ai vû d'autres Méchants d'un grave caractére,
Gens laconiques, froids à qui rien ne peut plaire ;
Examinez-les bien, un ton ſententieux
Cache leur nullité ſous un air dédaigneux ;
Cléon ſouvent auſſi prend cet air d'importance ;
Il veut être méchant juſques dans ſon ſilence :
Mais qu'il ſe taiſe ou non, tous les eſprits bien-faits
Sçauront le mépriſer juſques dans ſes ſuccès.

VALERE.

Lui refuſeriez-vous l'eſprit ? J'ai peine à croire....

ARISTE.

Mais à l'eſprit méchant, je ne vois point de gloire.

Si vous ſçaviez combien cet eſprit eſt aiſé ;
Combien il en faut peu, comme il eſt mépriſé !
Le plus ſtupide obtient la même réuſſite :
Eh ! pourquoi tant de gens ont-ils ce plat mérite !
Stérilité de l'ame, & de ce naturel
Agréable, amuſant, ſans baſſeſſe & ſans fiel :
On dit l'eſprit commun ! par ſon ſuccès bizarre,
La Méchanceté prouve à quel point il eſt rare :
Ami du Bien, de l'Ordre, & de l'Humanité,
Le véritable Eſprit marche avec la bonté.
Cléon n'offre à nos yeux qu'une fauſſe lumiére :
La réputation des mœurs eſt la premiére,
Sans elle, croyez-moi, tout ſuccès eſt trompeur :
Mon eſtime toujours commence par le cœur,
Sans lui l'eſprit n'eſt rien, & malgré vos maximes
Il produit ſeulement des erreurs & des crimes.
Fait pour être chéri, ne ſerez-vous cité
Que pour le complaiſant d'un homme déteſté ?

VALERE.

Je vois tout le contraire : on le recherche, on l'aime,
Je voudrois que chacun me déteſtât de même :
On ſe l'arrache au moins : Je l'ai vû quelquefois
A des ſoupers divins retenu pour un mois :
Quand il eſt à Paris il ne peut y ſuffire ;
Me direz-vous qu'on hait un homme qu'on deſire ?

ARISTE.

Que dans ſes procédés l'Homme eſt inconſéquent !

On recherche un Eſprit, dont on hait le talent;
On applaudit aux traits du Méchant qu'on abhorre;
Et loin de le proſcrire on l'encourage encore!
Mais convenez auſſi qu'avec ce mauvais ton,
Tous ces gens, dont il eſt l'oracle ou le bouffon,
Craignent pour eux le ſort des abſens qu'il leur livre,
Et que tous avec lui ſeroient fâchés de vivre:
On le voit une fois, il peut être applaudi,
Mais quelqu'un voudroit-il en faire ſon ami?

VALERE.

On le craint, c'eſt beaucoup

ARISTE.

Mérite pitoyable!
Pour les eſprits ſenſés eſt-il donc redoutable?
C'eſt ordinairement à de foibles rivaux
Qu'il adreſſe les traits de ſes mauvais propos:
Quel honneur trouvez-vous à pourſuivre, à confondre,
A déſoler quelqu'un qui ne peut vous répondre?
Ce triomphe honteux de la Mechanceté
Réunit la baſſeſſe & l'inhumanité:
Quand ſur l'eſprit d'un autre on a quelque avantage,
N'eſt-il pas plus flateur d'en mériter l'hommage,
De voiler, d'enhardir la foibleſſe d'autrui,
Et d'en être à la fois & l'amour & l'appui?

VALERE.

Qu'elle ſoit un peu plus, un peu moins vertueuſe,
Vous m'avouerez du moins que ſa vie eſt heureuſe ;
On épouſe bientôt une ſociété :
On ſçait tout votre eſprit : vous n'êtes plus fêté
Quand vous n'êtes plus neuf : il faut une autre ſcène
Et d'autres ſpectateurs : il paſſe, il ſe proméne
Dans les cercles divers, ſans gêne, ſans lien,
Il a la fleur de tout, n'eſt eſclave de rien...

ARISTE.

Vous le croyez heureux ? Quelle ame mépriſable
Si c'eſt là ſon bonheur ! c'eſt être miſérable,
Etranger au milieu de la Société,
Et partout fugitif, & partout rejetté ;
Vous connaitrez bientôt par votre expérience
Que le bonheur du cœur eſt dans la confiance ;
Un commerce de ſuite avec les mêmes gens,
L'union des plaiſirs, des goûts, des ſentimens,
Une ſocieté peu nombreuſe, & qui s'aime,
Où vous penſez tout haut, où vous êtes vous-même,
Sans lendemain, ſans crainte, & ſans malignité
Dans le ſein de la paix & de la ſûreté,
Voilà le ſeul bonheur honorable & paiſible
D'un eſprit raiſonnable, & d'un cœur né ſenſible.
Sans amis, ſans repos, ſuſpect & dangereux,
L'homme frivole & vague eſt déja malheureux ;

Mais jugez avec moi combien l'eſt davantage
Un Méchant affiché, dont on craint le paſſage,
Qui traînant avec lui les rapports, les horreurs,
L'eſprit de fauſſeté, l'art affreux des noirceurs,
Abhorré, mépriſé, couvert d'ignominie,
Chez les Honnêtes-gens demeure ſans patrie:
Voilà le vrai Proſcrit, & vous le connaiſſez.

VALERE

Je ne le verrois plus, ſi ce que vous penſez
Alloit m'être prouvé; mais on outre les choſes,
C'eſt donner à des riens les plus horribles cauſes;
Quant à la probité, nul ne peut l'accuſer:
Ce qu'il dit, ce qu'il fait n'eſt que pour s'amuſer.

ARISTE.

S'amuſer, dites-vous? Quelle erreur eſt la vôtre!
Quoi! vendre tour-à-tour, immoler l'une à l'autre
Chaque ſociété, diviſer les eſprits,
Aigrir des gens brouillés, ou brouiller des amis,
Calomnier, flétrir des femmes eſtimables,
Faire du mal d'autrui ſes plaiſirs déteſtables,
Ce germe d'infamie & de perverſité
Eſt-il dans la même ame avec la probité?
Et parmi vos amis vous ſouffrez qu'on le nomme?

VALERE.

Je ne le connais plus s'il n'eſt point honnête-homme.

Mais il me reſte un doute : avec trop de bonté,
Je crains de me piquer de ſingularité :
Sans condamner l'avis de Cléon ni le vôtre,
J'ai l'eſprit de mon ſiécle & je ſuis comme un autre,
Tout le monde eſt méchant : & je ſerois partout
Ou dupe, ou ridicule, avec un autre goût.

ARISTE.

Tout le monde eſt méchant ? Oui, ces cœurs haïſſables,
Ce peuple d'hommes faux, de femmes, d'Agréables,
Sans principes, ſans mœurs : Eſprits bas & jaloux,
Qui ſe rendent juſtice en ſe mépriſant tous.
En vain ce Peuple affreux, ſans frein & ſans ſcrupule,
De la bonté du cœur veut faire un ridicule :
Pour chaſſer ce nuage & voir avec clarté
Que l'Homme n'eſt point fait pour la Méchanceté,
Conſultez, écoutez pour juges, pour oracles,
Les hommes raſſemblés : voyez à nos Spectacles,
Quand on peint quelque trait de candeur, de bonté
Où brille en tout ſon jour la tendre humanité,
Les cœurs ſont remplis d'une volupté pure ;
C'eſt-là qu'on entend le cri de la Nature.

VALERE.

Vous me perſuadez.

ARISTE.

Vous ne réuſſirez
Qu'en ſuivant ces conſeils : ſoyez bon, vous plaire
rez ;
Si la raiſon ici vous a plû dans ma bouche,
Je le dois à mon cœur que votre intérêt touche.

VALERE.

Géronte vient : calmez ſon eſprit irrité,
Et comptez pour toujours ſur ma docilité.

GERONTE.

A la bonne heure : il peut obtenir votre eſtime,
Vous avez vos raiſons apparemment : & moi
J'ai les miennes auſſi, chacun juge pour ſoi.
Je crois, pour votre honneur, que du petit Valére
Vous pouviez ignorer le mauvais caractére.

ARISTE.

Ce ton-là m'eſt nouveau : jamais votre amitié
Avec moi juſqu'ici ne l'avoit employé.

GERONTE.

Que diable voulez-vous ? quelqu'un qui me conſeille
De m'empêtrer ici d'une Eſpéce pareille,
M'aime-t-il ? Vous voulez que je trouve parfait
Un petit Suffiſant qui n'a que du caquet,
D'ailleurs mauvais eſprit, qui décide, qui fronde,
Parle bien de lui-même, & mal de tout le monde.

ARISTE.

Il eſt jeune : il peut être inſidéle, vain, léger,
Mais quand le cœur eſt bon, tout peut ſe corriger.
S'il vous a révolté par une extravagance,
Quoique ſur cet article il s'obſtine au ſilence,
Vous devez moins, je crois, vous en prendre à ſon cœur,
de mauvais conſeils, dont on ſçaura l'auteur.
Méchanceté vous lui rendrez juſtice,
a trop d'eſprit pour ne pas fuir ce vice ;

Il peut en avoir eu l'apparence & le ton
Par vanité, par air, par indiſcrétion:
Mais de ce caractére il a vû la baſſeſſe :
Comptez qu'il eſt bien né, qu'il penſe avec no-
bleſſe...

GERONTE.

Il fait donc l'hipocrite avec vous : en effet
Il lui manquoit ce vice, & le voilà parfait.
Ne me contraignez pas d'en dire davantage ;
Ce que je ſçais de lui....

ARISTE.

Cléon....

GERONTE.

Encor ? J'enrage :
Vous avez la fureur de mal penſer d'autrui :
Qu'a-t-il affaire là ? Vous parlez mal de lui,
Tandis qu'il vous eſtime, & qu'il vous juſtifie.

ARISTE.

Moi ! me juſtifier ? Eh de quoi, je vous prie ?

GERONTE.

Enfin....

ARISTE.

Expliquez-vous, ou je romps pour jamais :
Vous ne m'eſtimez plus ſi des ſoupçons ſecrets...

GERONTE.

Tenez, voilà Cléon, il pourra vous apprendre
S'il veut, des procédés que je ne puis comprendre.

C'eſt de mon amitié faire bien peu de cas...?
Je ſors.... car je dirois ce que je ne veux pas.

SCENE VII.

CLÉON. ARISTE.

ARISTE.

M'Apprendrez-vous, Monſieur, quelle odieuſe hiſtoire
Me brouille avec Géronte, & quelle ame aſſez noire...

CLE'ON.

Vous n'êtes pas brouillés : amis de tous les temps
Vous êtes au-deſſus de tous les différends :
Vous verrez ſimplement que c'eſt quelque nuage,
Cela finit toujours par s'aimer davantage.
Géronte a ſur le cœur nos perſécutions
Sur un parti, qu'en vain vous & moi conſeillons.
Moi, j'aime fort Valere, & je vois avec peine
Qu'il ſe ſoit annoncé par donner une ſcéne !
Mais, ſoit dit entre nous, peut-on compter ſur lui?
A bien examiner ce qu'il fait aujourd'hui
On imagineroit qu'il détruit notre ouvrage,
Qu'il agit ſourdement contre ſon mariage :
Il veut, il ne veut plus ; ſçait-il ce qu'il lui faut ?

Il eſt près de Chloé, qu'il refuſoit tantôt.

ARISTE.

Tout ſeroit expliqué ſi l'on ceſſoit de nuire ;
Si la Méchanceté ne cherchoit à détruire...

CLE'ON.

Oh bon, quelle folie ! Etes-vous de ces gens
Soupçonneux, ombrageux ? croiez-vous aux Méchans ;
Et réaliſez-vous cet Etre imaginaire,
Ce petit préjugé qui ne va qu'au Vulgaire ?
Pour moi je n'y crois pas : ſoit dit ſans intéreſt,
Tout le monde eſt méchant, & perſonne ne l'eſt :
On reçoit, & l'on rend, on eſt à-peu-près quitte :
Parlez-vous des propos ? comme il n'eſt ni mérite,
Ni gout, ni jugement qui ne ſoit contredit,
Que rien n'eſt vrai ſur rien, qu'importe ce qu'on dit ?
Tel ſera mon héros & tel ſera le vôtre,
L'Aigle d'une maiſon n'eſt qu'un ſot dans une autre :
Je dis ici qu'Eraſte eſt un mauvais plaiſant,
Eh bien, on dit ailleurs qu'Eraſte eſt amuſant ;
Si vous parlez des faits & des tracaſſeries,
Je n'y vois dans le fonds que des plaiſanteries ;
Et ſi vous attachez du crime à tout cela
Beaucoup d'honnêtes-gens ſont de ces fripons-là ;

L'Agrément couvre tout, il rend tout légitime;
Aujourd'hui dans le monde on ne connaît qu'un crime,
C'eſt l'ennui : pour le fuir tous les moiens ſont bons :
Il gagneroit bientôt les meilleures maiſons.
Si l'on s'aimoit ſi fort : l'amuſement circule
Par les prétentions, les torts, le Ridicule;
Au reſte, chacun parle & fait comme il l'entend,
Tout eſt mal, tout eſt bien, tout le monde eſt content.

ARISTE.

On n'a rien à répondre à de telles maximes;
Tout eſt indifférent pour les ames ſublimes:
Le plaiſir, dites-vous, y gagne : en vérité,
Je n'ai vû que l'Ennui chez la Méchanceté :
Ce jargon éternel de la froide ironie,
L'air de dénigrement, l'aigreur, la jalouſie,
Ce ton miſtérieux, ces petits mots ſans fin
Toujours avec un air qui voudroit être fin,
Ces indiſcrétions, ces rapports infidelles,
Ces baſſes fauſſetés, ces trahiſons cruelles,
Tout cela n'eſt il pas, à le bien définir,
L'image de la haine, & la mort du plaiſir ?
Auſſi ne voit-on plus, où ſont ces caractéres,
L'aiſance, la franchiſe, & les plaiſirs ſincéres,
On eſt en garde, on doute enfin ſi l'on rira :

L'eſprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a :
De la joie & du cœur on perd l'heureux langage
Pour l'abſurbe talent d'un triſte *perſifflage* :
Faut-il donc s'ennuier pour être du bon air ?...
Mais ſans perdre en diſcours un tems qui nous eſt cher,
Venons au fait, Monſieur, connaiſſez ma droiture:
Si vous êtes ici, comme on le conjecture,
L'ami de la maiſon, ſi vous voulez le bien,
Allons trouver Géronte, & qu'il ne cache rien;
Sa défiance ici tous deux nous deshonore
Je lui révélerai des choſes qu'il ignore,
Vous ſerez notre juge ; Allons, ſecondez-moi,
Et ſoyons tous trois sûrs de notre bonne foi.

CLE'ON.

Une explication ? en faut-il quand on s'aime ?
Ma foi, laiſſez tomber tout cela de ſoi-même,
Me mêler là-dedans ?... ce n'eſt pas mon avis ;
Souvent un tiers ſe brouille avec les deux partis,
Et je crains...Vous ſortez ? mais vous me faites rire...
De grace, expliquez-moi...

ARISTE.

Je n'ai rien à vous dire.

SCENE VIII.

LISETTE. ARISTE. CLEON.

LISETTE.

Messieurs, on vous attend dans le bois.

ARISTE, *bas à Lisette, en sortant.*

Songe au moins...

LISETTE, *bas à Ariste.*

Silence.

SCENE IX.

CLEON. LISETTE.

CLEON.

Heureusement, nous voilà sans témoins:
...e de m'instruire, & ne fais aucun doute...

LISETTE.

...voir d'abord si personne n'écoute
...e porte, ou dans ce cabinet:
...sans pouvoit entendre mon secret.

CLE'ON, *seul.*

La petite Chloé, comme me dit Liſette,
Pourroit vouloir de moi! l'aventure eſt parfaite!
Feignons: c'eſt à Valere aſſurer ſon refus,
Et tourmenter Floriſe eſt un plaiſir de plus.

LISETTE *à part, en revenant.*

Tout va bien.

CLE'ON.

Tu me vois dans la plus douce yvreſſe!
Je l'aimois, ſans oſer lui dire ma tendreſſe;
Sonde encor ſes deſirs; s'ils répondent aux miens,
Dis-lui que dès long-temps j'ai prévenu les ſiens.

LISETTE.

Je crains pourtant toujours...

CLE'ON.

Quoi!

LISETTE.

Ce goût pour Madame.

CLE'ON.

Si tu n'as pour raiſon que cette belle flamme...
Je te l'ai déja dit, non je ne l'aime pas.

LISETTE.

Ma foi ni moi non plus. Je ſuis dans l'embarras,
Je veux ſortir d'ici, je ne ſçaurois m'y plaire:
Ce n'eſt pas pour Monſieur; j'aime ſon caractére,
Il eſt aſſez bon maître, & le même en tout temps,
Bon-homme...

Elle eſt inſuppor
en y arrêtois le croiois aima
avois pas difficile à ſervir :
ſi ſincerement, on n'y peut plus re
ſi [illegible] mis trop malheureu

Ne pouvant ſe guérir de ſe croire un enfant :
Tant de prétentions, tant de petites graces
Que je mets, vû leur date, au nombre des grimaces,
Tout cela, dans le fonds, m'ennuie horriblement :
Une femme qui fuit le monde, en enrageant,
Parce qu'on n'en veut plus, & ſe croit philoſophe :
Qui veut être Méchante, & n'en a pas l'étoffe :
Courant après l'eſprit, ou plutôt ſe parant
De l'eſprit répété qu'elle attrape en courant :
Jouant le ſentiment : il faudroit, pour lui plaire,
Tous les menus propos de la vieille Cythére,
Ou ſans ceſſe eſſuier des ſcénes de dépit,
Des fureurs ſans amour, de l'humeur ſans eſprit :
Un amour-propre affreux, quoique rien ne ſoutienne...

LISETTE.

Au fonds je ne vois pas ce qui la rend ſi vaine.

CLE'ON.

Quoiqu'elle garde encor des airs ſur la vertu,
De grands mots ſur le cœur. Qui n'a-t-elle pas eu?
Elle a perdu les noms, elle a peu de mémoire,
Mais tout Paris pourroit en retrouver l'hiſtoire,
Et je n'aſpire point à l'honneur ſingulier
D'être le ſucceſſeur de l'univers entier.

LISETTE.

Paix, j'entends là-dedans... Je crains quelque aventure... *Elle va vers le Cabinet.*

CLE'ON, *seul.*

Liſette eſt difficile ou la voilà bien ſûre
Que je n'ai point l'amour qu'elle me ſoupçonne;
Et ſi comme elle auſſi Chloé l'imagine,
Elle ne craindra plus....

LISETTE, *à part en revenant.*

Elle eſt ma foi partie;
De rage apparemment, ou bien par modeſtie.

CLE'ON.

Eh bien?

LISETTE.

On me cherchoit. Mais vous n'y penſez pas;
Monſieur: ſouvenez-vous qu'on vous attend ici-bas.
Gardons bien le ſecret, vous ſentez l'importance....

CLE'ON.

Compte ſur les effets de ma reconnaiſſance
Si tu peux réuſſir à faire mon bonheur.

LISETTE.

Je ne demande rien, j'oblige pour l'honneur:
à part, en ſortant.
Ma foi, nous le tenons.

CLE'ON, *ſeul.*

Pour couronner l'affaire,
Achevons de brouiller & de noier Valére.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISETTE. FRONTIN.

LISETTE.

ENtre donc... ne crains rien, te dis-je: ils n'y ſont pas.
Eh bien, de ta priſon tu dois être fort las?

FRONTIN.

Moi? Non. Qu'on veuille ici me faire bonne chere,
Et que j'aye en tout tems Liſette pour geoliere,
Je ſerai priſonnier ma foi tant qu'on voudra.
Mais ſi mon Maître enfin....

LISETTE.

Supprime ce nom-là;
Tu n'es plus à Cléon, je te donne à Valere!
Chloé doit l'épouſer, & voilà ton affaire;
Grace à la noce, ici tu reſtes attaché,
Et nous nous marierons pardeſſus le marché.

LISETTE.

Ne crains rien : va m'attendre ;
Je vais t'expédier.

FRONTIN, *revenant sur ses pas.*

Mais à propos vraiment
J'oubliois...

LISETTE.

Sauve-toi : j'irai dans un moment
T'entendre & te parler.

SCENE II.

LISETTE, *seule.*

J'Ai de son écriture ;
Je voudrois bien sçavoir quelle est cette aventure ;
Et pour quelles raisons Ariste m'a prescrit
Un si profond secret quand j'aurois cet écrit :
Il se peut que ce soit pour quelque gentillesse
De Cléon ; en tout cas, je ne rends cette piéce
Que sous condition, & s'il m'assure bien
Qu'à mon pauvre Frontin il n'arrivera rien :
Car enfin bien des gens, à ce que j'entends dire,
Ont été quelquefois pendus pour trop écrire.
Mais le voici.

LISETTE.

Je croyois que tu ſignois ton nom
Simplement : mais tant mieux ; mande-lui, ſans miſtére,
Qu'un autre arrangement que tu crois néceſſaire,
Des raiſons de famille enfin t'ont obligé
De lui ſignifier que tu prends ton congé.

FRONTIN.

Ma foi ſans compliment je demande mes gages :
Tiens, tu lui porteras....

LISETTE.

Dès que tu te dégages
De ta condition, tu peux compter ſur moi,
Et j'attendois cela pour finir avec toi ;
Valere, c'en eſt fait, te prend à ſon ſervice,
Tu peux dès ce moment entrer en exercice,
Et pour que ton état ſoit dûment éclairci
Sans retour, ſans appel, dans un moment d'ici
Je te ferai porter au château de Valere
Un billet qu'il m'a dit d'envoier à ſa mere :
Cela te ſauvera toute explication
Et le premier moment de l'humeur de Cléon....
Mais je crois qu'on revient.

FRONTIN.

Il pourroit nous ſurprendre ;
J'en meurs de peur : adieu.

Indigne du nom d'homme, un Monſtre abominable.
Trop tard pour mon malheur je déteſte aujourd'hui
Le moment où j'ai pû me lier avec lui.
Je ſuis outrée !

ARISTE.

Il faut ſans tarder, ſans miſtére,
Qu'il ſoit chaſſé d'ici.

FLORISE.

Je ne ſçais comment faire,
Je le crains : c'eſt pour moi le plus grand embarras.

ARISTE.

Mépriſez-le à jamais, vous ne le craindrez pas.
Voulez-vous avec lui vous abaiſſer à feindre ?
Vous l'honoreriez trop en paraiſſant le craindre :
Oſez l'apprécier : tous ces gens redoutés,
Fameux par les propos & par les fauſſetés,
Vûs de près ne ſont rien : & toute cette eſpéce
N'a de force ſur nous que par notre foibleſſe,
Des femmes ſans eſprit, ſans graces, ſans pudeur,
Des hommes décriés, ſans talens, ſans honneur,
Verront donc à jamais leurs noirceurs impunies,
Nous tiendront dans la crainte à force d'infamies,
Et ſe feront un nom d'une méchanceté
Sans qui l'on n'eût pas ſçû qu'ils avoient exiſté ?
Non, il faut s'épargner tout égard, toute feinte,
Les braver ſans foibleſſe, & les nommer ſans crainte :

SCENE III.

FLORISE. ARISTE. LISETTE.

LISETTE *à part à Ariſte.*

MOnſieur, pourrois-je vous parler?

ARISTE.

Je te ſuis dans l'inſtant.

SCENE IV.

FLORISE. ARISTE.

ARISTE.

C'Eſt trop vous déſoler
En vérité, Madame, il ne vaut point la peine
Du moindre ſentiment de colère ou de haine:
Libre de vos chagrins, partagez ſeulement
Le plaiſir que Chloé reſſent en ce moment
D'avoir pû recouvrer l'amitié de ſa mere,
Et de vous voir ſenſible à l'eſpoir de Valere.
Vous ne m'étonnez point au reſte, & vous deviez
Attendre de Cléon tout ce que vous voiez:

FLORISE.

Qu'on ne m'en parle plus: c'eſt un fourbe exécrable,

Indigne du nom d'homme, un Monstre abominable.
Trop tard pour mon malheur je démêle aujourd'hui
Le moment où j'ai pû me lier avec lui.
Je suis outrée !

ARISTE.

Il faut sans tarder, sans mistére,
Qu'il soit chassé d'ici.

FLORISE.

Je ne sçais comment faire,
Je le crains : c'est pour moi le plus grand embarras.

ARISTE.

Méprisez-le à jamais, vous ne le craindrez pas.
Voulez-vous avec lui vous abaisser à feindre ?
Vous l'honoreriez trop en paraissant le craindre.
Osez l'apprécier : tous ces gens redoutés,
Fameux par les propos & par les fausserés,
Vûs de près ne sont rien : & toute cette espéce
N'a de force sur nous que par notre foiblesse,
Des femmes sans esprit, sans graces, sans pudeur,
Des hommes décriés, sans talens, sans honneur,
Verront donc à jamais leurs noirceurs impunies,
Nous tiendront dans la crainte à force d'infamies,
Et se feront un nom d'une méchanceté
Sans qui l'on n'eût pas sçû qu'ils avoient existé ?
Non, il faut s'épargner tout égard, toute feinte,
Les braver sans foiblesse, & les nommer sans crainte :

Tôt ou tard, la Vertu, les Graces, les Talens
Sont vainqueurs des jaloux, & vengés des Méchants.

FLORISE.

Mais ſongez qu'il peut nuire à toute ma famille,
Qu'il va tenir ſur moi, ſur Géronte & ma fille
Les plus affreux diſcours....

ARISTE.

Qu'il parle mal ou bien,
Il eſt deshonoré, ſes diſcours ne ſont rien.
Il vient de couronner l'hiſtoire de ſa vie;
Je vais mettre le comble à ſon ignominie
En écrivant partout les détails odieux
De la diviſion qu'il ſemoit en ces lieux;
Autant qu'il faut de ſoins, d'égards & de prudence
Pour ne point accuſer l'Honneur & l'Innocence,
Autant il faut d'ardeur, d'infléxibilité
Pour déférer un traître à la Société,
Et l'intérêt commun veut qu'on ſe réuniſſe
Pour flétrir un Méchant, pour en faire juſtice.
J'inſtruirai l'Univers de ſa mauvaiſe foi
Sans me cacher: je veux qu'il ſçache que c'eſt moi:
Un rapport clandeſtin n'eſt pas d'un honnête-homme,
Quand j'accuſe quelqu'un, je le dois, & me nomme.

Sur le ſimple ſoupçon qu'il étoit écrivain ;
Il m'étoit revenu que dans des brouilleries
On l'avoit emploié pour des tracaſſeries :
On peut nous imputer les fautes de nos gens,
Et je m'en ſuis défait de peur des accidens.
Je ne répondrois par qu'il n'eût part au miſtére
De l'écrit contre vous : & peut-être Valere
Qui refuſoit d'abord, & qui connaît Frontin
Depuis qu'il me connaît, s'eſt ſervi de ſa main
Pour écrire à ſa mere une lettre anonime :
Au reſte... il ne faut point que cela vous anime
Contre lui ; Ce ſoupçon peut n'être pas fondé.

GERONTE.

Oh ! vous êtes trop bon. Je ſuis perſuadé,
Par le ton qu'emploioit ce petit Agréable,
Qu'il eſt faux, méchant, noir, & qu'il eſt bien capable
Du mauvais procédé, dont on veut vous noircir.
Qu'on vous accuſe encor ! Oh ! laiſſez-les venir ;
Puiſque de leur préſence on ne peut ſe défaire,
Je vais leur déclarer d'une façon très-claire
Que je romps tout accord : Car, ſans comparaiſon,
J'aime mieux vingt procès qu'un fat dans ma maiſon.

Je n'oublirai jamais cette obligation ;
Ceſſez de me parler pour ce petit Valere.
Il ne ſçait ce qu'il veut, mais il ſçait me déplaire :
Il refuſoit tantôt, il conſent maintenant,
Moi, je n'ai qu'un avis, c'eſt un impertinent.
Ma ſœur ſur ſon chapitre, eſt, dit-on, revenue :
Autre eſprit inégal, ſans aucune tenue ;
Mais ils ont beau s'unir, je ne ſuis pas un ſot,
Un fou n'eſt pas mon fait, voilà mon dernier mot.
Qu'ils en enragent tous, je n'en ſuis pas plus triſte.
Que dites-vous auſſi de ce bon-homme Ariſte ?
Ma foi, mon vieux ami n'a plus le ſens commun ;
Plein de préventions, diſcoureur importun,
Il veut que vous ſoyez l'auteur d'une ſatire
Où je ſuis pour ma part : il vous fait même écrire
Ma lettre de tantôt : vainement je lui dis
Qu'elle étoit clairement d'un de vos ennemis,
Puiſqu'on vouloit donner des ſoupçons ſur vous-même :
Rien n'y fait : il ſoutient ſon abſurde ſiſtême ;
Soit dit confidemment, je crois qu'il eſt jaloux
De tous les ſentimens qui m'attachent à vous.

CLE'ON.

Qu'il choiſiſſe donc mieux les crimes qu'il me donne :
Car moi, je ſuis ſi loin d'écrire ſur perſonne
Que ſans autre ſujet j'ai renvoié Frontin

l'erreur ,

mon cœur.

ris est-ce [illegible] **toi ,**

Tranquilliſez mon cœur ! vous l'éprouvez ſans doute ?

FLORISE.

Un autre vous auroit fait perdre votre temps ;
On vous amuſeroit par l'air des ſentiments :
Moi, qui ne ſuis point fauſſe...

CLE'ON, *à genoux & de l'air le plus affligé.*

Et vous pouvez, cruelle,
M'annoncer froidement cette affreuſe nouvelle ?

FLORISE.

Il faut ne nous plus voir.

CLE'ON, *ſe relevant, & éclatant de rire.*

Ma foi ſi vous voulez
Que je vous parle auſſi très-vrai, vous me comblez.
Vous m'avez épargné, par cet aveu ſincére,
Le même compliment que je voulois vous faire.
Vous ceſſez de m'aimer, vous me croyez quitte,
Mais j'ai depuis longtemps gagné de primauté !

FLORISE.

C'eſt trop ſouffrir ici la honte où je m'abaiſſe,
Je rougis des égards qu'employoit ma foibleſſe,
Eh bien, allez, Monſieur : que vos talents, ſur nous,
Epuiſent tous les traits qui ſont dignes de vous,
Ils partent de trop bas pour pouvoir nous atteindre :
Vous êtes démaſqué, vous n'êtes plus à craindre.
Je ne demande pas d'autre éclairciſſement,
Vous n'en méritez point. Partez dès ce moment ;

Ne me voiez jamais.

CLE'ON.

La Dignité s'en mêle ?
Vous mettez de l'humeur à cette bagatelle ?
Sans nous en aimer moins, nous nous quittons tous deux.
Epargnons à Géronte un éclat ſcandaleux,
Ne donnons point ici de ſcéne extravagante.
Attendons quelques jours, & vous ſerez contente.
D'ailleurs il m'aime aſſez, & je crois mal-aiſé...

FLORISE.

Oh ! je veux ſur le champ qu'il ſoit déſabuſé.

SCENE VIII.

GERONTE. ARISTE. VALERE. CHLOÉ. FLORISE. CLÉON.

GERONTE.

Eh bien, qu'eſt-ce, ma ſœur ? Pourquoi tout ce tapage ?

FLORISE.

Je ne puis point ici demeurer davantage,
Si Monſieur, qu'il falloit n'y recevoir jamais...

CLE'ON.

L'éloge n'eſt pas fade.

GERONTE.

Oh ! qu'on me laiſſe en paix,
Ou ; ſi vous me pouſſez, tel ici qui m'écoute....

ARISTE.

Valere ne craint rien : Pour moi, je ne redoute
Nulle explication : Voions, éclairciſſez....

GERONTE.

Je m'entends ; il ſuffit.

ARISTE.

Non, ce n'eſt point aſſez :
Ainſi que l'amitié, la vérité m'engage....

GERONTE.

Et moi, je n'en veux point entendre davantage ;
Dans ces miſeres-là je n'ai plus rien à voir,
Et je ſçais la-deſſus tout ce qu'on peut ſçavoir.

ARISTE.

Sçachez donc avec moi confondre l'Impoſture ;
De la lettre ſur vous connaiſſez l'écriture,....
C'eſt Frontin, le valet de Monſieur que voilà....

GERONTE.

Vraiment oui, c'eſt Frontin, je ſçavois tout cela,
Belle nouvelle !

ARISTE.

Eh quoi ! votre raiſon balance ?
Et vous ne voiez pas avec trop d'évidence....

GERONTE.

Un valet, un coquin !....

VALERE.

Connaiſſez mieux les gens,
Vous accuſez Frontin, & moi je le défens.

GERONTE.

Parbleu, je le crois bien, c'eſt votre Secretaire.

VALERE.

Que dites-vous, Monſieur? & quel nouveau miſte-
re...
Pour vous en éclaircir interrogeons Frontin.

CLE'ON.

Il eſt parti, je l'ai renvoié ce matin.

VALERE.

Vous l'avez renvoié? moi je l'ai pris: Qu'il vienne.
à un Laquais.
Qu'on appelle Liſette, & qu'elle nous l'améne.

GERONTE.

à Valere. *à Cléon.*
Frontin vous appartient? Autre preuve pour nous!
Il étoit à Monſieur, même en ſervant chez-vous,
Et je ne doute pas qu'il ne le juſtifie.

CLE'ON.

, quelle eſt donc cette plaiſanterie?

VALERE.

ſante plus, & ne vous connais point.
les lieux, au reſte, obſervez bien ce
oint.
qu'ici je reſpecte & que j'aime,

Songez que l'offenſer, c'eſt m'offenſer moi-même.

GERONTE.

Mais vraiment il eſt brave ! on me mandoit que non.

SCENE IX.

LISETTE. GERONTE. ARISTE. CLÉON. VALERE. FLORISE. CHLOÉ.

ARISTE, *à Liſette.*

QU'as-tu fait de Frontin? Et par quelle raiſon....

LISETTE.

Il eſt parti.

ARISTE.

Non, non ce n'eſt plus un miſtére.

LISETTE.

Il eſt allé porter la lettre de Valere:
Vous ne m'aviez pas dit...

ARISTE.

Quel contretemps fâcheux!

CLEON.

Comment, malgré mon ordre, il étoit en ces lieux?
Je veux de ce fripon...

LISETTE.

Un peu de patience
[illegible] compliments, Frontin vous en dispense :
[illegible] ce mauvais sujet avoit l'air d'un fripon,
[illegible] il est fort honnête garçon ;

Montrant Valere.

[illegible] & Monsieur en ordonne :
[illegible] prétend avoir rien a perſonne,
[illegible] vous remettre un paquet, qu'a Paris
[illegible] vous aimez crû remis,
[illegible]

FLORISE. *s'aſſeyant du paquet.*

[illegible] j'en ſçais tout le miſtere.

CLEON. *avec mouvement.*

[illegible] Songez...

FLORISE.

Lisez, mon frere.

[illegible] de Monſieur, apprenez
[illegible] vous avoit deſtinez,
[illegible] des indignes manœuvres...

CLEONTE *en fureur après avoir lû.*

[illegible] vous donc de vos œuvres!
Ah! Monſieur l'honnête homme, enfin je vous connois.
[illegible] ma maiſon pour n'y rentrer jamais.

CLEON.

[illegible] l'attachement de Madame Floriſe

Que vous devez l'honneur de toute l'entrepriſe.
Au reſte, ſerviteur. Si l'on parle de moi,
Avec ce que j'ai vû je ſuis en ſonds jecroi
Pour prendre ma revanche.

Il ſort.

SCENE X. & DERNIERE.

GERONTE. ARISTE. VALERE. FLORISE. CHLOÉ. LISETTE.

GERONTE, *à Cléon qui ſort.*

OH! l'on ne vous craint guére:..
Je ne ſuis pas plaiſant, moi, de mon caractére.
Mais, morbleu, s'il ne part...

ARISTE.

Ne penſez plus à lui.
Malgré l'air ſatisfait qu'il affecte aujourd'hui,
Du moindre ſentiment ſi ſon ame eſt capable
Il eſt aſſez puni quand l'opprobre l'accable.

GERONTE.

Sa noirceur me confond... Daignez oublier tous
L'injuſte éloignement qu'il m'inſpiroit pour vous.
Ma ſœur, faiſons la paix... ma niéce auroit Valere
Si j'étois bien certain...

ARISTE.

S'IL a pû vous déplaire,
Je vous l'ai déja dit, un conſeil ennemi...

GERONTE.

A Valere. *A Ariſte.*

Mais je te pardonne... Et nous, mon cher ami,
Qu'il ne ſoit plus parlé de torts, ni de querelles,
Ni de gens à la mode, & d'amitiés nouvelles.
Malgré tout le ſuccès de l'eſprit des Méchans,
Je tiens qu'on en revient toujours aux Bonnes-gens.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, une Piéce qui a pour Titre, *le Méchant*, & n'y ai rien trouvé pour en permettre l'impreſſion. Ce [illegible] Décembre 1747.

CRE'BILLON.

Leclerc de la Bruere, Charles Antoine

LES MECONTENS,

COMEDIE

EN VERS ET EN UN ACTE,

PRÉCEDÉE

D'UN PROLOGUE,

ET SUIVIE

D'UN DIVERTISSEMENT.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens François, le 1. Decembre 1734.

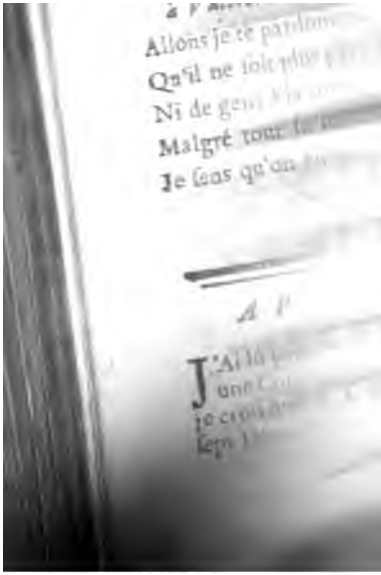
Le prix eſt de 20. ſols.

A PARIS,

Chez { LE BRETON, au coin de la ruë Giſt-le-Cœur, à la Fortune. ET CHAUBERT, ruë du Hurpois, à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

MERCURE *ſeul.*

A La fin me voilà dans la céleſte Cour:
Allons à Jupiter apprendre mon retour,
Et de ſes beaux projets, ce qu'il faut qu'il
eſpére;
Je me ſuis acquitté de ma commiſſion,
Le reſte ſera ſon affaire.
Allons; de ce côté je viens de voir Junon;
Autant que je puis m'y connoître,
Il faut chercher de l'autre. Ah! je le vois paroître.

SCENE II.

JUPITER, MERCURE.

JUPITER.

EH bien, Mercure, enfin vous voilà de retour,
Au ſujet des mortels, qu'aurez-vous à me dire?

MERCURE.

La terre eſt un charmant ſéjour,
Quel vaſte champ pour la Satyre :
Et que d'originaux on y trouve à la fois !
Fuſſe, examine l'homme, &, pour moi, plus je crois
Que vous l'avez fait pour en rire.
Vous avez réuſſi fort bien en vérité.

JUPITER.

Finiſſons ce vain badinage,
Et paſſons au projet que j'avois médité.

MERCURE.

Oui, vous aviez deſſein de faire un bel ouvrage ;
De rendre l'homme heureux vous avez projetté,
J'ai pour ce beau deſſein parcouru mainte ville,
Mais vous prendrez une peine inutile :
Contenter les mortels, n'eſt pas choſe facile.
Allez, vous les verrez encor crier long-temps ;
Il eſt trop vrai, dans l'état où nous ſommes,
Il faut par le nombre des hommes,
Compter celui des Mécontens.
Combien j'ai ri de leurs vœux ridicules ?
Celui-ci veut de l'or ; celui-là des honneurs ;
Et cet autre voudroit, avec moins de ſcrupules,
Que, pour mieux lui frayer un chemin aux grandeurs,
Le tonnerre écraſât tous ſes Competiteurs ;
Le Marchand, du gain très-avide,
Mais, qui d'un élément perfide,
Craint l'évenement incertain ;
Voudroit, pour aſſûrer ſon gain,
Que de l'une à l'autre hemiſphére,
On lui fît un chemin par terre ;
riche Financier voudroit pour de l'argent,
Pouvoir achetter la Nobleſſe ;
Et j'ai vû le noble indigent,
Bourgeois opulent envier la richeſſe ;
prude voudroit, avec ſon air humain,

idre vrai tout le mal qu'elle dit du prochain ;
ette autre beauté, dont l'Automne s'avance,
erche à fixer le temps, pere de l'inconſtance ;
, c'eſt un amant, qui trop plein de ſes feux,
Voudroit que tout fût ce qu'il aime,
, ce rimeur rempli d'un amour propre extréme,
pour rien demander, trop content de lui-même,
téreſſe en faveur du public malheureux,
ſire que le Ciel rende les hommes ſages,
es mette en état d'admirer ſes ouvrages.
Le Soldat, & le Courtiſan,
Le Magiſtrat, le Bourgeois, l'Artiſan,
us reprochent aux Dieux leur injuſte inclémence
us peu faits pour jouir, ſuivans de l'eſpérance,
n'eſt qu'à deſirer qu'ils trouvent des apas ;
e penchant maudit en aveugles ils cédent,
Et négligent ce qu'ils poſſédent,
Pour manquer de ce qu'ils n'ont pas.
Dans tout ſexe, à tout âge,
Dans toutes les conditions,
Ce ſont les mêmes paſſions
Qui parlent le même langage.

JUPITER.

N'importe, il faut les contenter,
n'ont qu'à demander, je vais les écouter,
Et ſuis prêt à les ſatisfaire.
Allons, deſcendons ſur la terre,
Je ſuis las de voir tous les jours,
Accuſer les Dieux d'injuſtice,
ıut des Mécontens que la plainte finiſſe ;
/eux prêter à tous un utile ſecours.

MERCURE.

n, vous aurez beau faire, ils ſe plaindront toûjours.
N'eſpérez pas de laſſer leur caprice ;
Verſez ſur eux les biens les plus parfaits,
ır cœur ira toûjours plus loin que vos bienfaits.
eurs vœux exaucés, devenus moins tranquilles,

Ils feront tous les jours ſuccéder d'autres vœux,
Et ſans les rendre plus heureux,
Vous les rendrez plus difficiles.
L'homme devoit jouir du plus heureux deſtin;
Mais la bonté des Dieux le favoriſe envain.
Sur lui, les paſſions exerçant leur empire,
Devoient aider ſon cœur à devenir heureux,
Et la raiſon devoit l'éclairer & l'inſtruire:
Mais à leur vrai degré, bien loin de les réduire,
Il perd en les outrant, le fruit de tous les deux.
Tous les deux contre lui conſpirent,
Et font le malheur de ſes jours;
La raiſon l'étourdit toûjours,
Et les paſſions le déchirent.
C'eſt ainſi qu'aux excès enclin,
D'être extrême ſurtout il a pris l'habitude;
Sa joye à l'air trop libre, & ſa raiſon trop rude,
Le plaiſir n'eſt qu'un libertin,
Et la vertu n'eſt qu'une prude.

JUPITER.

L'homme toûjours en proie à la rigueur du ſort,
Ne verra donc jamais adoucir ſa miſere,
Et ſon cœur, ſon bourreau, ſera toûjours plus fort,
Que la bonté des Dieux qui veut le ſatisfaire.

MERCURE.

Pour en venir à bout, j'imagine un moyen,
Qui, s'il ne réuſſit, ne pourra nuire à rien.
Laiſſez-là tous leurs cris, ſans chercher davantage
Les moyens de combler leurs vœux.
Tâchez de rendre l'homme ſage,
Il ſe rendra lui-même heureux.
Voici, je crois, ce qu'il faut faire,
Tenez, parmi les Mécontens,
Un, dont la douleur plus amere,
Aux Cieux des cris plus éclatans,
Aillez leurs vœux, exaucez leur priere,
Sur les biens qu'ils vous ont demandés;

Ces biens une fois accordés
N'auront plus ce qui peut leur plaire ;
Et bien-tôt la poſſeſſion,
Leur ôtera l'illuſion,
: ſçavoit leur donner la flatteuſe eſpérance,
peut-être qu'inſtruits par cette occaſion,
mortels à la fin verront la différence,
biens que l'on poſſéde à ceux que l'on attend ;
Peut-être ils pourront apprendre,
Que ſi l'homme eſt Mécontent,
C'eſt à lui qu'il doit s'en prendre.

JUPITER.

Vous m'étonnez en parlant ſur ce ton,
cure, qui jamais vous auroit crû ſi ſage ?

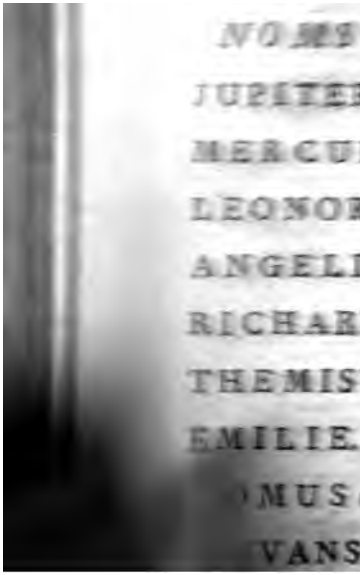
MERCURE.

Les traits legers du badinage
Cachent ſouvent un ſens fort bon,
Et c'eſt l'effort de la raiſon,
: de ne pas toûjours en parler le langage ;
: projet vous plaît, Seigneur, ſans différer,
r l'exécution, allons nous préparer.

JUPITER.

, voyons au plûtôt la fin de cette affaire ;
Allons, deſcendons ſur la terre,
cure, raſſemblez les mortels Mécontens,
r remplir nos projets ne perdons point de temps.

Fin du Prologue.



NOMS DES ACTEU

JUPITER.

MERCURE.

LEONOR.

ANGELIQUE.

RICHARDIN.

THEMISTON.

EMILIE.

MUS chantant.

VANS DE LA FOLIE

LES

MECONTENS;

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

JUPITER *ſeul.*

LE deſſein qu'aujourd'hui ſur l'homme je médite,
Eſt digne aſſûrément du Monarque des Cieux;
Mais, les mortels ouvriront-ils les yeux?
Et la raiſon, enfin, agira-t-elle mieux,
Que le trouble éternel, qui toûjours les agite?

Mercure conduit dans ces lieux,
Une beauté jeune & charmante,
Que de ſujets d'être contente,
Si ſon cœur ſe trouvoit d'accord avec les Dieux!

SCENE II.

JUPITER, MERCURE, LEONOR.

JUPITER *à Leonor.*

Jupiter préviendroit vos vœux ;
Mais, que peut pour vous ſa puiſſance ?
Aimable, & dans cet âge, où le plaiſir commence,
C'eſt bien plûtôt à vous de rendre un autre heureux.

LEONOR.

De mon ſexe, en effet, voilà le ſeul partage,
Mais c'eſt un fâcheux avantage ;
Ce ſexe malheureux paye bien cherement,
La triſte vanité d'être un ſexe charmant.
Aiſément au plaiſir de plaire,
J'avois abandonné mon cœur,
Et j'eſpérois aſſûrer mon bonheur ;
Par celui d'un amant que je croyois ſincere... ;

JUPITER.

Je vous entends ; l'ingrat ſoûpire ailleurs,
Et vous deſireriez, qu'en eſſuyant vos pleurs,
Un autre amant vous fit oublier un volage.

LEONOR.

Non, Seigneur, ma demande eſt plus juſte & plus ſage,
Je ſçaurai dans la ſuite oublier aiſément
La trahiſon de mon amant.
Et je reſſentirois une honte cruelle,
Si ma raiſon ne me ſuffiſoit pas,
Pour oublier un infidelle,
Un motif mieux conçu conduit ici mes pas.
Quand je m'engagerois encor dans d'autres cha înes,

J'y trouverois les mêmes peines.
De mon sexe c'est le malheur :
Déplorables victimes,
Des loix d'un tyrannique honneur ;
Qui n'est presque jamais d'accord avec le cœur,
De tous nos sentimens cet honneur fait des crimes.
Notre cœur, toûjours combattu,
Plus il a de devoirs, plus il a de foiblesse,
L'insensibilité doit être sa vertu,
Et tous ses sentimens tournent à la tendresse.
Les hommes, cependant, ont encor ajoûté
A la difficulté de pouvoir nous défendre,
Nous fixant à l'oisiveté,
Moins l'esprit est rempli, plus le cœur devient tendre ;
Quand il n'a plus ces alimens,
Contre un penchant fatal, secours trop nécessaires,
Ce que l'esprit perd de lumieres,
Ce cœur trop foible, helas ! l'éprouve en sentimens.

JUPITER.

Connoissez mieux le charmant avantage,
D'exercer sur les cœurs l'empire le plus doux,
Le bonheur des humains ne dépend que de vous ;
Plaire, charmer, voilà votre partage.
Dans tous les cœurs vous avez des autels,
Et vous êtes les Dieux à qui tous les mortels
Rendent plus volontiers le plus sincere hommage.

LEONOR.

L'excuse est spécieuse, & les maux sont réels.
Oui, pour nous engager à partager leurs chaînes,
Ils se montrent soumis, & nous sommes leurs reines ;
Mais tous ces vains égards cessent avec leurs peines ;
Et quand nous comblons leurs désirs,
Par une barbare injustice,
Ils jouissent de nos plaisirs,
Et nous souffrons de leur caprice.
Si vous avez dessein de répondre à mes vœux,

Délivrez-moi, Seigneur, d'un ſexe malheureux,
C'eſt par-là que j'eſpére un ſort plus favorable.

JUPITER.

Peut-être votre ſort n'en ſera pas plus doux;
Mais je veux tout faire pour vous,
Vous pourrez voir des deux quel ſexe eſt préférable.

SCENE III.

JUPITER, MERCURE, ANGELIQUE.

JUPITER.

QUe voulez-vous, ma belle enfant?

ANGELIQUE.

Je ne ſuis qu'un enfant, je le ſçais bien vraiment,
Et c'eſt là ce qui fait ma peine;
Car.... vous allez me refuſer.

JUPITER.

Dites-moi, quel ſujet dans ces lieux vous amene?

ANGELIQUE.

Je n'oſe vous le propoſer....
Je voudrois bien devenir grande....
Vous ſeriez... ah vraiment, ſi ma ſœur vous prioit,
Vous n'heſiteriez pas, Seigneur, ſur ſa demande.

MERCURE.

Juſqu'aux enfans tout vous connoît.

JUPITER.

Elle a l'humeur vive & gentille.
Vous voulez donc bien fort devenir grande fille.

ANGELIQUE.

Oui, je ne connois point de plus charmant plaiſir.

SCENE IV.

JUPITER, MERCURE, RICHARDIN.

JUPITER.

JUpiter aujourd'hui veut bien combler vos vœux ;
Quel bien vous manque-t-il pour devenir heureux ?
Parlez ; mais gardez-vous d'exciter ſa colere,
En employant en vain ſon ſouverain pouvoir.

RICHARDIN.

Puiſqu'enfin vous daignez écouter ma priere,
Grand Dieu, l'unique bien que je déſire avoir
C'eſt de l'argent ; voilà le ſeul nerf de la vie ;
J'avois pris le parti de la Philoſophie,
Ne pouvant les goûter je fuyois les plaiſirs ;
Mais ſes raiſonnemens, Seigneur, n'ont ſçû me plaire,
Ils ne pouvoient regler mes impuiſſans déſirs,
L'argent ſçaura les ſatisfaire.
Et voilà le ſeul bien ici bas néceſſaire.
Car, qu'eſt-ce qu'un homme indigent ?
Toûjours annéanti ſous le poids accablant
De la miſere qui le preſſe ;
Il ne joüit jamais, & déſire ſans ceſſe,
Sans appui, ſans amis, encor plus, ſans maîtreſſe,
Car au moins, Seigneur, tout ſe vend ;
Par tout ſon aſpect importune,
S'il a quelques talens, les petits & les grands
Avec ſa pauvreté confondent ſes talens,
Et tout prend le vernis de ſon peu de fortune.
Au contraire, eſt-il opulent,
Chacun le flate & le careſſe ;
Autour de lui tout le monde s'empreſſe,
Il jouit de la cour qu'on fait à ſon argent.

Qu'il l'adore, enſuite il ſoupire,
Il la regarde avec des yeux, oh ces yeux-là
En diſent beaucoup plus que je n'en puis redire.

JUPITER.

Et vous vous garderez d'écouter tout cela
Lorſque vous ſerez grande ?

ANGELIQUE.

Oui, car ſi d'avanture
Le myſtere ſe découvroit,
Alors chacun me laiſſeroit.

MERCURE.

C'eſt l'entendre vraiment, ah nature, nature,
A cet âge qui le croiroit!

ANGELIQUE.

Exaucez mes ſouhaits ſans tarder davantage.

JUPITER.

Oui, vous ſerez contente; allez, mais ſoyez ſage

ANGELIQUE, *en s'en allant.*

O Ciel, combien de gens pour moi perdront l'eſp
Je voudrois que ma ſœur en crevât de dépit.

MERCURE.

Ah! qu'elle en va duper pour ſon apprentiſſage.

MERCURE.

Oui, voilà de fort beaux projets ;
Et c'eſt raiſonner à merveille ;
Vous ferez bien, je vous conſeille,
[illegible]ller exécuter un plan ſi bien trouvé.

RICHARDIN.

Oui, j'aurai bien-tôt achevé :
[illegible]outez juſqu'au bout ; dès que je voudrai rire,
[illegible]eux que....

MERCURE.

Jupiter pourroit bien ſe dédire
Si vous pourſuivez l'entretien.

Richardin s'enfuit.

[illegible] que je plains les gens qui vont manger ſon bien.

SCENE V.

JUPITER, MERCURE, THEMISTON *en robe.*

THEMISTON *préſentant à Mercure un papier.*

A mémoire, Seigneur, n'eſt pas toûjours fidelle,
Comme par fois elle chancelle,
Pour m'aider en cas d'accident
Daignez tenir mon compliment.

MERCURE *lui rendant ſon papier*

[illegible]un diſcours ſuperflu Jupiter vous diſpenſe,
[illegible] langage vulgaire expliquez-lui vos vœux.

THEMISTON.

Je ſçais trop ce qu'on doit aux Dieux.

En déclamant.

[illegible]out puiſſant Jupiter, dont l'extrême puiſſance,
[illegible] A de tout tems mérité nos Autels ;

Des gens même ſouvent lui donnant leur eſtime,
Loin que l'interêt les anime,
Se préviennent pour lui ſans qu'il lui coûte rien :
Et ne l'euſſent pas fait, s'il eût eu moins de bien.
On admire dans l'opulence
Des riens qu'eût fait ſouvent mépriſer l'indigence,
Ainſi.....

JUPITER.

Vous tombez là dans une grande erreur :
Non, non, l'argent n'eſt pas un ſi grand avantage ;
Pour devenir heureux il ſuffit d'être ſage.
La ſource du plaiſir n'eſt que dans votre cœur,
Et non dans l'opulence à ce cœur étrangere ;
La raiſon ſeule a droit de faire ſon bonheur,
Et l'uſage qu'il en ſçait faire,
Eſt la meſure néceſſaire
De ſa joie ou de ſa douleur.

RICHARDIN.

Non, Seigneur, vous avez beau dire ;
Rien n'eſt tel que d'avoir ſon bonheur en argent,
On en fait ce qu'on veut, & ſi le cœur déſire
On le ſatisfait ſur le champ.
Et cela vaut bien mieux qu'avoir la peine extrême
De diſputer toûjours contre ſoi-même.
Oh ! que je vais vivre content,
Sans ſoucis, ſans ſoins, & ſans peine,
Point de contradicteur, jamais aucune gêne,
Tout ce que je voudrai, je l'aurai dans l'inſtant.
J'aurai premierement un nombreux domeſtique ;
Je veux que ma maiſon ſoit un petit état,
Dont je ſerai le potentat ;
J'aime à commander moi, l'autorité me pique,
Et c'eſt mon foible que l'éclat.
J'aurai des mets exquis, des convives d'élite ;
J'aurai ſoin d'acheter un ſuperbe palais,
Des meubles, des chevaux, des amis, du mérite.....

MERCURE.

Mais il détruit, met tout en poudre,
n'imite les Dieux que la foudre à la main,
toûjours à regret les Dieux lancent la foudre.

THEMISTON.

ous peignez notre état par ſes plus beaux endroits,
le connois à peine au portrait que vous faites;
Combien de gens, ſans égard pour les loix,
En mépriſent les interprétes.

MERCURE.

uvent ils n'ont pas tort.

THEMISTON.

Oui, pour gagner nos voix
s plaideurs, il eſt vrai, nous flattent, nous ca-
reſſent,
ès de nous au Palais tous les jours ils s'empreſſent;
ais ce n'eſt pas toûjours le moment du Palais,
rès avoir jugé toute la matinée,
n ſe trouve expoſé pendant l'après dînée,
de mauvais plaiſans qui n'ont point de procès.
n'ai jamais aimé l'étude ni la peine;
la guerre me paroit un bien meilleur métier,
je voudrois enfin devenir Officier.
Voilà le ſujet qui m'amene,
c'eſt de quoi, Seigneur, je venois vous prier.

JUPITER.

ous ſerez ſatisfait; mais, quand par ſa puiſſance,
piter bienfaiſant exauce vos ſouhaits,
A l'avenir n'ayez plus la licence
De faire entendre vos regrets.

THEMISTON.

ui, Seigneur, vous ſerez content de ma conduite,
En déclamant.
Dans le tranſport qui m'émeut & m'agite,
ur vous remercier de vos ſoins bienfaiſans,
ne ſçaurois trouver de termes ſuffiſans.

MERCURE.

Tant mieux, mais ſans perdre de tems

Détalez nouvel Alexandre.
Il eſt encor des mécontens
Que Jupiter aujourd'hui veut entendre.

SCENE VI.

JUPITER, MERCURE, EMILIE.

JUPITER.

JEune, aimable, avec tant d'attraits,
Qui pourroit cauſer votre peine?
Je devine en ces lieux, quel ſujet vous amene;
Vous voulez un époux?

EMILIE.

Non, Seigneur, mes ſouhaits
De ce côté ſont plus que ſatisfaits.

JUPITER.

Et que voulez-vous donc encore?
Sans doute votre époux vous aime, vous adore,
Et vous fait éprouver le ſort le plus charmant
Avec une épouſe ſi belle
Que de raiſons d'être fidelle?

EMILIE.

Ce ſont là des diſcours d'amant,
Que ſçait dicter l'amour tant que le cœur ſoupire;
Mais que bientôt l'inconſtance dément,
Si ce cœur une fois obtient ce qu'il déſire.
Mon amant avant d'être époux
Me faiſoit eſperer le deſtin le plus doux;
Mais que l'évenement a trompé mon attente!
Dès que le mariage eut comblé ſes déſirs,
Son cœur devint moins tendre, & ſa flâme plus lente,
Et l'amour s'envola ſur l'aîle des plaiſirs.
Ce n'eſt pas tout, peut-être qu'au volage

Je paſſerois encor ſon infidélité,
Mais il ajoûte à ſa legereté,
Un eſprit faux, un cœur gâté;
C'eſt de tous les défauts un parfait aſſemblage,
Epiloguant ſur tout, querelant ſur un rien;
Et s'il ne l'a pas fait, ne trouvant rien de bien,
Affectant des dehors de vaine politeſſe,
Mais plein d'un ſot orgueil que le moindre mot bleſſe,
Jaloux au dernier point de ſes opinions,
Donnant ſes ſentimens pour des déciſions,
Voulant aſſervir tout à ſon humeur bizarre,
Capricieux, joueur, avare....
Si je voulois achever ſon portrait,
A compter ſes défauts je n'aurois jamais fait;
Ma memoire, Seigneur, ne pourroit y ſuffire.
Mais en voici le détail très-complet,
Prenez la peine de le lire,
Et vous ſerez inſtruit: ſi le mémoire eſt long
Du moins il eſt exact.

Elle donne un papier à Jupiter & Mercure le reprend.

MERCURE.

Ah, ah, voyons, le ſtyle
Sera vif ſûrement: il ſeroit fort utile
Que chaque femme ſans façon
Voulût de ſon époux faire un portrait fidéle,
Et qu'à ſon tour l'époux crayonnât ſa moitié,
Nous aurions un détail bien circonſtancié.
Liſons, ah quelle Kirielle?
Mais vous n'avez rien oublié.

Il lit.

Mémoire des défauts de mon époux Therſandre: premier défaut, Therſandre eſt mon époux.

JUPITER.

Mais en eſt-ce un, Madame, y penſez-vous,
Eſt-ce à lui qu'il faut vous en prendre?

EMILIE.

Il eſt trop vrai ; le titre de mari,
Dans l'homme le plus accompli,
Ternit les qualités les plus dignes de plaire,
Et les vices, il les éclaire,
Il les met dans leur plus grand jour.
Le nœud peſant du mariage,
Sur le plus tendre amour
Jette un certain air de ménage
Qui gâte tout : le plus aimable amant,
Dès qu'il devient époux, ceſſe d'être charmant :
Et l'Hymen lui donnant une juſte puiſſance,
Dont il ſçait trop uſer, l'amour propre s'offenſe,
Et bien-tôt à l'amour il donne du deſſous ;
Car c'eſt le ſentiment qui domine chez nous
Un amant complaiſant, reſpectueux & tendre,
Nous flatte beaucoup plus par les ſoins qu'il nous rend,
Que par le ſentiment qui l'engage à les rendre,
Et plus d'un cœur ſeroit encor indifférent
Si l'amour ſeul avoit pû le ſurprendre.
Au contraire un époux nous affecte autrement,
C'eſt en vain que l'amour veut faire voir l'amant,
Quand l'Hymen nous montre le maître ;
La vanité s'irrite en voyant ſon pouvoir,
L'amour en vain pour lors cherche à paroître,
Et le plaiſir ceſſe de l'être ;
Parce qu'il a l'air d'un devoir.

JUPITER.

Eſt-ce la vertu qui vous gêne,
Pouvez-vous mépriſer la plus auguſte chaîne,
Ce nœud ſi reſpecté,
Ouvrage du devoir & de la volupté,
Le plaiſir eſt plus doux, plus il eſt légitime,
Et le nœud de l'Himen à ſa vivacité
Ajoûte encor la pureté.
Ce trouble qui toûjours ſuit les traces du crime
Ne ſe mêle jamais au tranſport qui l'anime,

Et couronnant tous vos déſirs
Par les douceurs qu'il vous diſpenſe,
Aux plus vifs tranſports des plaiſirs,
vient mêler la paix que donne l'innocence.

EMILIE.

: diſcours eſt fort beau, mais ne me convainc pas,
mon époux pour moi n'en a point plus d'apas,
Il me déplait, & je l'ennuie ;
Briſez la chaîne qui nous lie,
vous nous tirerez tous les deux d'embarras.

JUPITER.

bien ſoit, j'y conſens ; je briſe votre chaîne.
iſſent ces nœuds briſés faire votre bonheur ;
Mais vous portez dans votre cœur,
germe malheureux qui cauſe votre peine.

SCENE VII.

JUPITER, MERCURE.

MERCURE.

LEs voilà tous expediés.

JUPITER.

Quoi c'eſt là tout ?

MERCURE.

N'en eſt-ce pas aſſez ?
us en venez de voir de toutes les eſpéces ;
Mécontens de condition,
ménage, & de ſexe, & d'âge, & de richeſſes.
là tout ce qui peut fournir l'occaſion
: déſirs indiſcrets, qu'au gré d'un vain caprice,
Les mortels forment tous les jours.
loute cependant que ceci réuſſiſſe.

JUPITER.

N'importe, pourſuivons toujours.
Allons, tâchons de voir la fin de cette affaire.
Suivons-les dans la Ville, voions tous leurs pas,
Et voyons de quelle maniere
Ils ſe comporteront dans leurs nouveaux états.

SCENE VIII.

JUPITER, MERCURE, THEMISTHON *habillé en Officier.*

JUPITER.

MAis, quel eſt ce nouveau viſage.

MERCURE.

Bon, c'eſt notre robin, ah dans cet équipage
Comme il a l'air embarraſſé.
Quel ridicule perſonnage
Qu'un homme déplacé.

JUPITER.

A revenir ici quel ſujet vous engage
Sont-ce encor de nouveaux ſouhaits?

THEMISTON.

Non, Seigneur, & je viens pour un petit procès
Solliciter votre aſſiſtance;
Un homme brutal, indiſcret,
M'a ſans reſpect fait une offenſe,
Et j'ai reçû même un ſoufflet.
Je l'ai fait aſſigner, implorant la vengeance
De la juſtice, & pour ce ſeul ſujet
J'ôte mon emploi.

JUPITER.

Mais on a fort bien fait.

Ce deshonneur eſt un outrage
Que vous avez bien mérité,
Pourquoi, ſentant votre timidité,
Embraſſiez-vous l'état d'un homme de courage?
Je vous avois donné tantôt un conſeil ſage,
Que n'en avez-vous profité.

SCENE IX.

LES MESMES, RICHARDIN *habillé magnifiquement*, LEONOR *en homme.*

JUPITER.

Vous voilà donc encore
Mécontens malgré mes bienfaits:
Le déſir éternel qui toûjours vous dévore
Ne s'aſſouvira donc jamais?

RICHARDIN.

Pour moi, c'eſt ma reconnoiſſance
Qui m'amene dans cet inſtant,
Seigneur, & je ſuis ſi content
Des bienfaits que votre clémence
A déjà daigné m'accorder,
Que c'eſt d'autres encor que je viens demander.
Car j'ai des talens d'importance
Qui meurent dans l'obſcurité.
Seigneur, par quelque dignité
Relevez mon habileté.
Je gouvernerois bien toute une République,
Ayant tourné tout mon eſprit
Du côté de la politique;
Mais il me manque du crédit.

JUPITER.

Quelle ambition eſt la vôtre?

JUPITER.

N'importe, pourſuivons toûjours.
Allons, tâchons de voir la fin de cette affaire.
Suivons-les dans la Ville, épions tous leurs pas,
Et voyons de quelle maniere
Ils ſe comporteront dans leurs nouveaux états.

SCENE VIII.

JUPITER, MERCURE, THEMISTHON *habillé en Officier.*

JUPITER.

MAis, quel eſt ce nouveau viſage.

MERCURE.

Bon; c'eſt notre robin, ah dans cet équipage
Comme il a l'air embarraſſé.
Quel ridicule perſonnage
Qu'un homme déplacé.

JUPITER.

A revenir ici quel ſujet vous engage
Sont-ce encor de nouveaux ſouhaits?

THEMISTON.

Non, Seigneur, & je viens pour un petit procès
Solliciter votre aſſiſtance;
Un homme brutal, indiſcret,
M'a ſans reſpect fait une offenſe,
Et j'ai reçû même un ſoufflet.
Je l'ai fait aſſigner, implorant la vengeance
De la juſtice, & pour ce ſeul ſujet
On m'ôte mon emploi.

JUPI-
Mais-

Ce deshonneur eſt un outrage
Que vous avez bien mérité,
Pourquoi, ſentant votre timidité,
Embraſſiez-vous l'état d'un homme de courage?
Je vous avois donné tantôt un conſeil ſage,
Que n'en avez-vous profité.

SCENE IX.

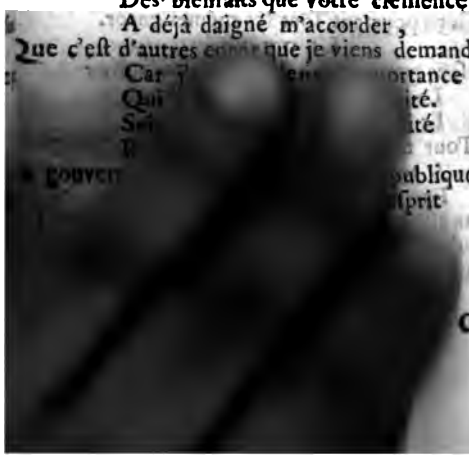
LES MESMES, RICHARDIN *habillé magnifiquement*, LEONOR *en homme.*

JUPITER.

VOus voilà donc encore
Mécontens malgré mes bienfaits:
Le déſir éternel qui toûjours vous dévore
Ne s'aſſouvira donc jamais?

RICHARDIN.

Pour moi, c'eſt ma reconnoiſſance
Qui m'amene dans cet inſtant,
Seigneur, & je ſuis ſi content
Des bienfaits que votre clémence
A déjà daigné m'accorder,
Que c'eſt d'autres encor que je viens demander.
Car [illegible] importance
Qui [illegible] ité.
Sei[illegible]ité
[illegible]
[illegible] ublique,
[illegible]ſprit



C

JUPITER.

N'importe, pourſuivons toûjours.
Allons, tâchons de voir la fin de cette affaire.
Suivons-les dans la Ville, épions tous leurs pas,
Et voyons de quelle maniere
Ils ſe comporteront dans leurs nouveaux états.

SCENE VIII.

JUPITER, MERCURE, THEMISTHON *habillé en Officier.*

JUPITER.

MAis, quel eſt ce nouveau viſage.

MERCURE.

Bon, c'eſt notre robin, ah dans cet équipage
Comme il a l'air embarraſſé.
Quel ridicule perſonnage
Qu'un homme déplacé.

JUPITER.

A revenir ici quel ſujet vous engage
Sont-ce encor de nouveaux ſouhaits?

THEMISTON.

Non, Seigneur, & je viens pour un petit procès
Solliciter votre aſſiſtance;
Un homme brutal, indiſcret,
M'a ſans reſpect fait une offenſe,
Et j'ai reçû même un ſoufflet.
Je l'ai fait aſſigner, implorant la vengeance
De la juſtice, & pour ce ſeul ſujet
On m'ôte mon emploi.

JUPITER.

Mais on a fort bien fait.

Ce deshonneur eſt un outrage
Que vous avez bien mérité,
Pourquoi, ſentant votre timidité,
aſſiez-vous l'état d'un homme de courage?
us avois donné tantôt un conſeil ſage,
Que n'en avez-vous profité.

SCENE IX.

; MESMES, RICHARDIN *habillé agnifiquement*, LEONOR *en homme.*

JUPITER.

Vous voilà donc encore
Mécontens malgré mes bienfaits:
ſir éternel qui toûjours vous dévore
Ne s'aſſouvira donc jamais?

RICHARDIN.

Pour moi, c'eſt ma reconnoiſſance
Qui m'amene dans cet inſtant,
Seigneur, & je ſuis ſi content
Des bienfaits que votre clémence
A déjà daigné m'accorder,
c'eſt d'autres encor que je viens demander.
Car j'ai des talens d'importance
Qui meurent dans l'obſcurité.
Seigneur, par quelque dignité
Relevez mon habileté.
ouvernerois bien toute une République,
Ayant tourné tout mon eſprit
Du côté de la politique;
Mais il me manque du crédit.

JUPITER.

Quelle ambition eſt la vôtre?

A peine vos désirs sont comblés d'un côté,
Que sur le champ ils se tournent de l'autre;
La jouissance ajoûte à votre avidité :
Et quand ma bonté secourable
Veut faire cesser vos soupirs,
Votre cœur s'ouvre encor à de nouveaux désirs,
Plus il peut goûter de plaisir,
Plus il en est insatiable,
Et par son bonheur même il devient misérable.

A Leonor.

Et vous aussi vous vous plaignez
De votre changement ? Sans doute vous venez....

LEONOR.

Je ne suis pas, Seigneur, à ce point inconstante.
De ma condition je suis assez contente ;
Je viens vous demander que mon ancien amant ;
Valere, éprouve un pareil changement,
Que je puisse à mon tour lui causer le tourment,
De regreter un amant infidéle,
Et que l'excès de sa peine cruelle
Soit, s'il se peut, égal à mon ressentiment.

JUPITER.

Quand ce n'est plus vous qu'il offense,
Vous méditez encor une injuste vengeance ;
Vous cessez d'être Leonor,
Vos passions pourtant sont les mêmes encor.

LEONOR.

Je ne le sens que trop au trouble qui m'agite :
La vengeance que je médite,
Et l'amour qui me sollicite ;
Tout m'avertit de cette vérité,
A tout moment persécuté
Par sa tendresse extrême,
Mon cœur est déplacé, mais est toûjours le même ;
Et dès qu'il sçait qu'il est il se souvient qu'il aime,
Je me plains à présent de mon sort rigoureux ;
Mais quand vous combleriez mes vœux,

Quand je ſerois heureuſe dans mes feux,
Je ſouffrirois mes maux en les craignant encore :
Mon cœur trouve par tout l'ennui qui le dévore,
Et ne ſçait pas comment deſirer d'être heureux.

SCENE X.

LES MESMES, EMILIE.

EMILIE.

SEigneur, daignez finir ma peine,
J'eſperois qu'en briſant ma chaîne
Vous me feriez joüir d'un plus heureux deſtin ;
Mais vos bontés m'ont ſecouruë en vain ;
Et le trouble eſt toûjours dans mon ame incertaine.
Mon époux, devenu libre d'offrir ſa main,
Veut la donner à l'objet de ſa flâme ;
Cette nouvelle a fait renaître dans mon ame
La jalouſie, & peut-être l'amour :
Daignez donc, Seigneur, dans ce jour,
Terminer ma peine fatale,
Et ſoulager mon cœur jaloux :
Otez à ma rivale
Ces attraits malheureux qui charment mon époux,
Faites à ſa beauté que la laideur ſuccede.
Que ſans horreur il ne puiſſe la voir,
Et qu'elle devienne ſi laide
Qu'elle ne puiſſe pas démentir ſon miroir.

MERCURE.

Oh non, pour celui-là paſſe notre pouvoir.

JUPITER.

Ainſi donc votre cœur ſans ceſſe ſe promene
De la haine à l'amour, de l'amour à la haine,
Et toûjours de nouveaux déſirs

SCENE XI.

LES MESMES, ANGELIQU
devenuë grande fille.

JE viens, Seigneur, vous faire une priére
Je puis vous l'assûrer, ce sera la derniere.

JUPITER.

Et bien, que voulez-vous?

ANGELIQUE *tirant Jupiter à part.*

Pour éviter la médisance,
Et me soustraire à la puissance
De mes parens, je veux prendre un époux;
Mais les chaînes du mariage,
Coûtent souvent bien des regrets;
Répondez-moi d'un prompt veuvage;
Tous mes vœux seront satisfaits.

JUPITER.

C'est ainsi qu'aux dépens des jours d'un miserable
Vous voulez assouvir vos désirs indiscrets;
Et votre cœur coupable
Veut être heureux par des forfaits.
Quoi; de vos criminels souhaits,

EMILIE.

Seigneur, nos vœux par vous ſeront-ils rejettés,
Voulez-vous être inéxorable ?
Vous nous aviez d'abord paru ſi favorable ;
Qui peut donc tarir vos bontés ?

JUPITER.

Ce n'eſt pas pour vous ſatisfaire,
Que je vous ai comblé de biens ;
Je ne vous regardois que comme des moyens
De ſervir d'exemple à la terre.
Faites-la retentir de vos gémiſſemens,
Allez, traînez partout vos mécontentemens.
Et par l'état cruel où votre erreur vous plonge,
Apprenez aux mortels qu'il falloit éclairer,
Que l'eſpérance n'eſt qu'un ſonge,
Qu'il faut joüir, & non pas déſirer ;
Et que loin de venir ſans ceſſe
Par de nouveaux ſouhaits importuner les Dieux,
L'homme doit s'en tenir, écoutant la ſageſſe,
Aux moyens que le Ciel lui donne d'être heureux.

Il ſort.

SCENE XII.

LES MESMES, MOMUS,

Suite de la Folie.

MERCURE.

MAis je vois Momus qui s'avance,
Et que voulez-vous dans ces lieux ?

MOMUS.

En dépit du courroux du ſouverain des Dieux,
Je viens adoucir leur ſouffance.

MERCURE *en s'en allant.*

Un tel ſecours étoit bien fait pour eux.

SCENE XIII.

DIVERTISSEMENT.

MOMUS *chante.*

JE ne veux plus entendre leurs ſoupirs,
De la folie, allez, ſuivans aimables.
Volez, conſolez-les, déſirs inſatiables,
Que le ſeul eſpoir des plaiſirs
Leur en donne de véritables.

Il diſtribuë des marottes aux Mécontens, qui ſe mêlent avec la ſuite de la Folie, & danſent avec elle.

MOMUS *chante.*

Le plaiſir du préſent n'eſt qu'une ombre légere,
Que le temps nous enléve après quelques inſtans;
Mais pour le plaiſir qu'on eſpere,
On ne craint pas l'inconſtance du tems.

VAUDEVILLE.

MOMUS.

INſenſés, nous ne voyons pas
Les chagrins des autres Etats;
Et nous voulons changer le nôtre,
Souvent contre celui d'un autre,
A qui le ſien déplaît autant:
Et voilà comme
L'homme
N'eſt jamais content.

ANGELIQUE.

L'enfant voudroit devenir grand,
Le vieillard être encor enfant;
La fille être femme, puis veuve,
La veuve ſe donner pour neuve,
La vieille fixer un amant:
Et voilà comme
L'homme
N'eſt jamais content.

THEMISTON.

Autrefois Clerc chez Harpagon,
J'étois aimé dans la maiſon;
J'ai pris & la femme & l'étude,
Le fardeau me paroît bien rude,
Que ne ſuis-je Clerc à préſent:
Et voilà comme
L'homme
N'eſt jamais content.

EMILIE.

Quand l'Hymen a joint par ſes nœuds,
L'Amant à l'objet de ſes feux ;
L'épouſe perd ſa bonne mine,
L'époux trouve chez ſa voiſine,
Je ne ſçais quoi de ragoutant :
Et voilà comme
L'homme
N'eſt jamais content.

LEONOR.

Beau ſexe, ne ſouhaitez pas,
De renoncer à vos appas ;
Par ma triſte métamorphoſe,
J'ai ſçû que l'homme eſt peu de choſe ;
Si vous en obteniez autant :
Vous verriez comme
L'homme
N'eſt jamais content.

Lorſqu'à Tirſis pour l'appaiſer,
J'ai permis de prendre un baiſer ;
Il veut une faveur plus grande,
Plus il obtient, plus il demande ;
Ses déſirs vont en augmentant ;
Et voilà comme
L'homme
N'eſt jamais content.

Au Parterre.

Nous travaillons de notre mieux ;
A vous divertir par nos jeux ;
Si nous obtenons vos ſuffrages,
Tous les jours, pour tous les ouvrages,
Nous en demanderons autant :
Et voilà comme

L'homme
N'eſt jamais content.

Quoique votre bonté ce ſoir,
De l'Auteur ait paſſé l'eſpoir;
Pour en avoir un nouveau gage,
Il veut qu'à la fin de l'ouvrage,
Vous répétiez ce bruit charmant:
Et voilà comme
L'homme
N'eſt jamais content.

FIN.

APPROBATION.

J'Ay lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *Les Mécontens*, *Comédie en un Acte en Vers*, *avec un Divertiſſement*, & j'ai crû que la lecture en feroit plaiſir au Public. Fait à Paris le 28. Decembre 1734.

DE BEAUCHAMPS.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra

SALUT. Notre bien amé HUGUES-DANIEL CHAUBERT, Libraire à Paris, Nous ayant fait ſupplier de lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour l'impreſſion d'un Manuſcrit, qui a pour titre: *Les Mécontens*, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le contreſcel des Preſentes: Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes, de faire imprimer ledit Livre cy-deſſus ſpecifié, conjointement ou ſéparement, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre faire vendre, & débiter par tout notre Roiaume, pendant le tems de trois années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Preſentes: Faiſons défenſes à tous Libraires & Imprimeurs, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance: à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion de ce Livre ſera faite dans notre Roiaume, & non ailleurs; & que l'Impétrant ſe conformera aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou Imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin; & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Seaux de France le Sieur Chauvelin: le tout à peine de nullité des Preſentes: Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouïr le-

dit Sieur Expoſant ou ſes aians cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Chartre-Normande, & Lettres à ce contraires; CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le 7. jour de Janvier, l'an de grace 1735. & de notre Regne le vingtiéme. Par le Roy en ſon Conſeil.

Signé, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 21. *fol.* 19. *conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris le* 8. *Janvier* 1735.

Signé, G. MARTIN, *Syndic.*

De l'Imprimerie de JACQUES GUERIN, Quai des Auguſtins, 1735.

La Chaussée, Pierre Claude Nivelle de

MÉLANIDE,

COMÉDIE

En cinq Actes, en Vers.

1741

ACTEURS.

DORISÉE, veuve	*Mlle de la Motte.*
ROSALIE, fille de Dorisée.	*Mlle Grandval.*
THÉODON, beau-frere de Dorisée.	*M. Montmeny.*
LE MARQUIS D'ORVIGNY, Amant de Rosalie.	*M. Sarazin.*
MÉLANIDE, Amie de Dorisée.	*Mlle Gaussin.*
D'ARVIANE, Amant de Rosalie.	*M. Grandval.*

UN LAQUAIS.

La Scene est à Paris, dans un Hôtel.

MÉLANIDE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DORISÉE, MÉLANIDE.

MÉLANIDE.

J'Ai fait à Paris un voyage inutile,

DORISÉE.

Mais auriez-vous mieux fait de demeurer tranquille
Au fond de la Bretagne, où, depuis si long-tems,
Vous avez essuyé des chagrins si constans?

MÉLANIDE.

Ils étoient ignorés ; & le ſecret conſole.
Je ne crains que l'éclat.

DORISÉE.

Quelle crainte frivole !
N'êtes-vous pas ici comme au fond d'un deſert ?
Aucun de vos ſecrets n'y ſera découvert.

MÉLANIDE.

S'ils étoient divulguées, j'en ſerois déſolée.

DORISÉE.

Sachez qu'à Paris même on peut vivre iſolée.
Dès que l'on fuit le monde, il nous fuit à ſon tour ;
Ainſi, ne craignez point l'éclat d'un trop grand jour.
Dans votre apartement reculé, ſolitaire,
A tous les importuns vous pourrez vous ſouſtraire.
Il vous eſt fort, aiſé ſi vous le trouvez bon,
De n'admettre que moi, ma fille, & Théodon.
Je vous l'ai toujours dit, ma chere Mélanide,
Comptez que mon beau-frére eſt un ami ſolide,
Un homme eſſentiel. Je l'éprouve aujourd'hui.
Hélas ! Je deviendrois bien à plaindre ſans lui.
Daignez donc l'honorer de votre confiance,
Et vous en rapporter à ſon expérience.

MÉLANIDE.

J'ai ſuivi ſes conſeils, mais ſans trop eſperer
Que ſes ſoins généreux puiſſent rien operer.
Je crois même entrevoir qu'il n'oſeroit m'inſtruire....

DORISÉE.

Par de fauſſes terreurs vous vous laiſſez ſéduire.
Ah ! vous méritez trop pour eſperer ſi peu.
Mais permettez qu'enfin je vous faſſe un aveu,
Qui, depuis quelque tems, m'embarraſſe & me peſe.

VAUDEVILLE.

MOMUS.

INſenſés, nous ne voyons pas
Les chagrins des autres Etats;
Et nous voulons changer le nôtre,
Souvent contre celui d'un autre,
A qui le ſien déplaît autant:
Et voilà comme
L'homme
N'eſt jamais content.

ANGELIQUE.

L'enfant voudroit devenir grand,
Le vieillard être encor enfant;
La fille être femme, puis veuve,
La veuve ſe donner pour neuve,
La vieille fixer un amant:
Et voilà comme
L'homme
N'eſt jamais content.

THEMISTON.

Autrefois Clerc chez Harpagon,
J'étois aimé dans la maiſon;
J'ai pris & la femme & l'étude,
Le fardeau me paroît bien rude,
Que ne ſuis-je Clerc à préſent:
Et voilà comme
L'homme
N'eſt jamais content.

MÉLANIDE.

DORISE'E.

Oui ; mais très-eſtimé.

MÉLANIDE.

Aime-t-il Roſalie ?

DORISE'E.

Il m'en paroît charmé.
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'il en eſt la conquête :
Mais je crois entrevoir l'obſtacle qui l'arrête ;
Et s'il n'a pas encore oſé ſe propoſer,
J'ai lieu de ſoupçonner qu'il craint de s'expoſer....

MÉLA IDE.

Madame, il faut l'aid ne pouvez mieux faire

DORISE'E.

Vous me cont z , uivre cette affaire ?

MÉLA IDE.

Quoi ! C'eſt ur vous vous conſultez ?

DORISE'E.

Il eſt vrai que j'y vo s difficultés ?

MÉLANIDE.

Quelles difficultés ?

DORISE'E.

Sur-tout il en eſt une :
Si je pourſuis le bien que m'offre la fortune ;
Monſieur votre neveu ſera déſeſperé ;
A tout autre parti je l'aurois préferé.
Car enfin, ſon amour, dont il n'eſt pas le maître,
Depuis plus de deux ans s'eſt fait aſſez connoître.
Cet heureux mariage eût reſſerré les nœuds
De la tendre amitié qui nous joint toutes deux.
D'Arviane & ma fille étoient nés l'un pour l'autre :
Mais vous connoiſſez trop mon état & le vôtre.
Tant de félicité n'eſt pas faite pour nous :
Madame, cependant, parlez, qu'ordonnez-vous ?

MELANIDE.

D'Arviane, ſans doute, a grand tort de prétendre
Au bonheur de pouvoir être un jour votre gendre.
S'il oſe s'en flatter, je ne ſais pas pourquoi.
Il manque de fortune; &, comme il n'a que moi
Sur qui puiſſe rouler toute ſon eſpérance,
Il pourſuit un bonheur hors de toute apparence.
Mais d'un enchantement, plus fort que mes diſcours;
Je vois bien qu'il eſt tems d'interrompre le cours.
N'ayez pour d'Arviane aucune complaiſance.
Et, comme ſon amour, & ſur-tout ſa préſence,
Pourroient nuire aux projets dont vous m'entretenez,
Mes ordres abſolus lui vont être donnés.

DORISE'E.

Comment?

MELANIDE.

L'occaſion en eſt fort naturelle.
N'eſt-il pas tems qu'il aille où ſon devoir l'appelle?
Quoiqu'il prétende encor éloigner ſon départ,
Pour mes avis, je crois qu'il aura quelqu'égard.

DORISÉE.

Madame, ce départ eſt un grand ſacrifice;
Pourra-t-il s'y réſoudre?

MÉLANIDE.

Il faut qu'il obéïſſe;

DORISÉE.

Je le plains.

MÉLANIDE.

Il m'eſt cher.

DORISÉE.

Ah! Vous pouvez l'aimer,
Sans craindre que perſonne oſe vous en blâmer;
Il a tout ce qui rend la jeuneſſe charmante.

MÉLANIDE.

ois tous les jours un défaut qui s'augmente.

DORISÉE.

uel eſt-il ?

MÉLANIDE.

Un peu trop d'impétuoſité.

DORISÉE.

Non, qu'il n'en perde rien. Tant de vivacité
Déſigne un grand courage, & beaucoup de droiture;
Ces cœurs-là ſont toujours honneur à la nature.
D'ailleurs, je ne crois pas q puiſſe, à dix-huit ans,
Avoir moins de défauts av us d'agrémens.

MÉL DE.

Je vous ſuis obligée. Il au... u ſe plaindre,
A partir dès demain je ſaura contraindre;
Et je vais de ce pas...

DORIS E.

voir entrer.
Adieu. Je voudrois ...e pas rencontrer.

SCENE II.

D'ARVIANE, MÉLANIDE.

MÉLANIDE.

J'Avois à vous parler.

D'ARVIANE.

Ma joïe en eſt extrême.
Le ſujet qui m'améne eſt ſans doute le même;
Et je venois exprès vous chercher en ces lieux.

MÉLANIDE.

Vous avez dû ſonger à faire vos adieux.

D'ARVIANE.

Non, Madame.

MÉLANIDE.

Tant pis. Vous auriez dû les faire.

D'ARVIANE.

Rien ne me preſſe encor ; & je compte....

MÉLANIDE.

Au contraire,
Vous partez dès demain.

D'ARVIANE.

Sur un nouveau congé,
Qu'on m'a fait eſperer, je m'étois arrangé.

MÉLANIDE.

Vous n'en obtiendrez point, ſi vous voulez me plaire.
Faut-il, ſur vos devoirs, qu'un autre vous éclaire?
Et voulez-vous tomber dans le relâchement?
Puiſqu'on penſe de vous avantageuſement,
Conſervez ce bonheur ſans y porter atteinte.

D'ARVIANE.

Ne puis-je demander ſans ſcrupule & ſans crainte,
Que l'on me renouvelle un malheureux congé?
Eſt-ce donc le premier que l'on ait prolongé?

MÉLANIDE.

D'accord : mais le plus ſage eſt celui qui s'en paſſe.
Hé! Peut-on, ſans rougir, aller demander grace,
Quand il eſt queſtion de remplir ſon devoir?
Quel prétexte avez vous à faire recevoir?
Vous n'oſez me le dire ; & j'entens ce langage.

D'ARVIANE.

Je n'imaginois pas être dans l'eſclavage.
Dans ma profeſſion, il eſt quelques loiſirs,
Que la gloire permet de préter aux plaiſirs :

MÉLANIDE,

n tera tems, je pourrai m'y ſouſtraire.
ans point manquer où je ſuis néceſſaire.

MÉLANIDE.

J'ai vû que votre ardeur & votre activité
Ne ſe meſuroient pas ſur la néceſſité.
Un cercle moins étroit renfermoit votre zéle.
Déjà l'on vous citoit par-tout comme un modéle.
Ah! Vos devoirs, pour vous, auroient le même
appas:
Mais un charme funeſte enchaîne ici vos pas.
Vous vous diſſimulez le tor[illegible] vous vous faites.
Vous convient-il d'aimer, [illegible]'état où vous êtes?
Laiſſez, Monſieur, laiſſez [illegible]our aux gens heureux.
Hélas! C'eſt un plaiſir qui n'[illegible]fait que pour eux.
Accablé ſous le poids d'une [illegible]aine importune,
Eh, comment voulez-vous aller à la fortune?
Il ſera tems d'aimer quand vous ſerez au port.

D'ARVIANE.

Vous verrai-je toujours ſoupirer ſur mon ſort?
Eſt-il ſi différent de celui de tant d'autres?

MÉLANIDE.

Ne vous comparez point.

D'ARVIANE.

Quels diſcours ſont les vôtres!
Mon ſort n'eſt pas des plus heureux, ſans contredit.
Je n'ai rien oublié. Vous m'avez aſſez dit
Que les infortunés à qui je dois la vie,
Contraints, par des malheurs, à quitter leur patrie,
Ayant bien-tôt après fini leurs triſtes jours,
Ne m'avoient, en mourant, laiſſé d'autres ſecours,
Que vos ſeules bontés, avec quelque naiſſance:
Et vous avez pour moi, dès ma plus tendre enfance,
Pris des ſoins, que le tems n'a pû diminuer;

Tant que vous daignerez me les continuer,
Ma situation ne sera point affreuse.

MÉLANIDE.

Il ne tiendroit qu'à vous qu'elle fût plus heureuse!
Mais, par un contre-tems qu'on éprouve toujours,
La prudence ne vient qu'à la fin des beaux jours.
L'amour, qui peut vous faire un tort si manifeste,
N'est pas le seul écueil qui vous sera funeste:
Vous en rencontrerez bien d'autres en tous lieux.
Vous avez dans l'esprit un feu séditieux,
Qui prend de plus en plus sur votre caractére.
Le plus léger obstacle aussi-tôt vous altére;
Vous ne supportez rien. N'apprendrez-vous jamais
L'art de dissimuler, ou de souffrir en paix
Les contrariétés dont la vie est semée?
La moindre, dans votre ame aisément enflammée,
Vous donne du dépit, du dégoût, de l'humeur.
Quand on veut, dans le monde, avoir quelque bonheur,
Il faut légerement glisser sur bien des choses:
On y trouve bien plus d'épines que de roses.
Aux contradictions il faut s'accoutumer,
Ou, loin de tout commerce, aller se renfermer.
Ce discours vous ennuie?

D'ARVIANE.

En quoi donc?

MÉLANIDE.

J'en soupire.
Mais tels sont les avis que l'amitié m'inspire,
A la veille du jour où vous m'allez quitter;
Par tout où vous serez, tâchez d'en profiter.

D'ARVIANE.

Pourquoi ce prompt départ?

MÉLANIDE.

N'y formez point d'obſtacle.
Le cœur d'un galant homme eſt ſon plus ſûr oracle:
Interrogez le vôtre, & ſuivez ſon conſeil.

SCENE III.

D'ARVIANE *ſeul.*

OH, parbleu, je ne vis jamais rien de pareil;
C'eſt me tyranniſer d'une façon cruelle.
Je veux bien lui paſſer ſes leçons & ſon zéle.
Mais, qu'à propos de rien, elle fixe à demain
Mon malheureux départ! L'ordre eſt trop inhumain.
C'eſt une cruauté qui n'eût jamais d'égale;
Et l'on ne permet pas que mon dépit s'exhale?
Il faut paiſiblement digerer ce poiſon?
Non, malgré ma douceur, j'enrage; & j'ai raiſon.

SCENE IV.

ROSALIE, D'ARVIANE.

D'ARVIANE *allant au-devant de Roſalie.*

AH, Roſalie!

ROSALIE.

Eh bien? Quel ſujet vous agite?

Tant que vous daignerez me les continuer,
Ma ſituation ne ſera point affreuſe.

MÉLANIDE.

Il ne tiendroit qu'à vous qu'elle fût plus heureuſe!
Mais, par un contre-tems qu'on éprouve toujours,
La prudence ne vient qu'à la fin des beaux jours.
L'amour, qui peut vous faire un tort ſi manifeſte,
N'eſt pas le ſeul écueil qui vous ſera funeſte:
Vous en rencontrerez bien d'autres en tous lieux.
Vous avez dans l'eſprit un feu ſéditieux,
Qui prend de plus en plus ſur votre caractére.
Le plus léger obſtacle auſſi-tôt vous altére;
Vous ne ſupportez rien. N'apprendrez-vous jamais
L'art de diſſimuler, ou de ſouffrir en paix
Les contrariétés dont la vie eſt ſemée?
La moindre, dans votre ame aiſément enflammée,
Vous donne du dépit, du dégoût, de l'humeur.
Quand on veut, dans le monde, avoir quelque bonheur,
Il faut légerement gliſſer ſur bien des choſes:
On y trouve bien plus d'épines que de roſes.
Aux contradictions il faut s'accoutumer,
Ou, loin de tout commerce, aller ſe renfermer.
Ce diſcours vous ennuie?

D'ARVIANE.

En quoi donc?

MÉLANIDE.

J'en ſoupire.
Mais tels ſont les avis que l'amitié m'inſpire,
A la veille du jour où vous m'allez quitter;
Par tout où vous ſerez, tâchez d'en profiter.

D'ARVIANE.

Quoi, toujours ce dépa
Vous l'avez résolu?

ROSALIE.

Si l'amour vous arrête,
Vous y gagnerez peu. Sachez ce qui s'apprête

D'ARVIANE.

Voyons.

ROSALIE.

Ma mere...

D'ARVIANE.

Eh bien?

ROSALIE.

M'ordonne de vo

D'ARVIANE.

On n'aura point de peine à vous faire obéir.

ROSALIE.

J'obéirai, sans doute.

D'ARVIANE.

On vous l'a fait promet

ROSALIE.

Et j'exécuterai ma parole à la lettre.

D'ARVIANE.

Je le crois.

ROSALIE.

Cependant, vous ferez sagemen
De vous prêter de même à cet arrangement;
D'avoir l'attention d'éviter ma présence.

D'ARVIANE.

Ne faut-il pas plus loin pousser la complaisan
Et, pour l'amour de vous, cesser de vous aime

ROSALIE.

Vous feriez bien.

D'ARVIANE *animé.*

L'avis a de quoi me charmer!

ROSALIE.

Vous vous fâchez, je crois?

D'ARVIANE.

J'ai tort d'être ſenſible,
Et de ne pas avoir cet air toujours paiſible,
Qui montre que, pour vous, tout eſt indifférent!
Ah! Je n'en connois pas de plus deſeſpérant.

ROSALIE.

L'égalité d'humeur fut toujours mon partage.

D'ARVIANE.

Je ne ſuis pas jaloux d'un ſi triſte avantage:
Si pour vous c'en eſt un; quant à moi, je le fuis.
Plus je ſens vivement, plus je ſens que je ſuis.
L'égalité d'humeur vient de l'indifférence.
Et quoique vous puiſſiez dire pour ſa défenſe,
L'inſenſibilité ne ſçauroit être un bien.
Quoi! Jamais n'être ému, n'être affecté de rien;
Reſter au même point tout le tems de ſa vie,
Tandis qu'autour de nous, tout change, tout varie;
Borner, ou pour mieux dire, anéantir ſon goût;
Ne voir, ne regarder, & n'enviſager tout
Qu'avec les mêmes yeux, que ſous la même forme;
N'avoir qu'un ſentiment, qu'un plaiſir uniforme;
Etre toujours ſoi-même: Y peut-on reſiſter?
Eſt-ce là vivre? Non. C'eſt à peine exiſter.

ROSALIE.

Ainſi votre bonheur eſt grand?

D'ARVIANE.

Il devroit l'être;
Enfin je vais partir.

ROSALIE.

Je vous ai fait connoître

aut... Mais, quel eſt l'état où je vous vois!
, ne me quittez pas pour la premiere fois,
us n'avez jamais eu tant d'inquiétude!

D'ARVIANE.

e! Je vous laiſſois dans une ſolitude,
s charmes naiſſans, par moi ſeul adorés;
qui reſpire étoient preſque ignorés.
uête alors l'amour bornoit les vôtres.
eux! Que ce départ eſt différent des autres!
s reſtez à Paris. Déja de tous côtés
On ſe plaît à ſemer le bruit [illegible] beautés.
Et ſur quoi voulez-vous qu[illegible] repos ſe fonde!
Je vous vois mille amans.

ROS[illegible]E.

Qu[illegible]-ils?

D'ARV[illegible]NE.

Tout le monde.

ROSA[illegible]E.

Mais encore, il faudroit me nommer...

D'ARVIANE.

Eh! Ce ſont
Tous ceux qui vous ont vûe, & ceux qui vous verront.
Paroîtrez-vous toujours ſurpriſe d'être aimée?
Ou n'y ſeriez-vous pas encore accoutumée?
Vous feignez d'ignorer quel eſt votre pouvoir.
On ne fait point d'amant ſans s'en appercevoir.
Le Marquis d'Orvigny n'eſt pas ſous votre empire!

ROSALIE.

Et quand cela ſeroit, qu'auriez-vous à me dire?

D'ARVIANE.

Qu'il vous plaît de le voir épris de vos appas,
Et qu'ici tous les jours il ne reviendroit pas,
Si vous ne l'attiriez.

Imaginez pourtant que j'y ſerai ſenſible
Autant que je dois l'être.

D'ARVIANE.

Ah ! Seroit-il poſſible ?
Oſerois-je expliquer ?...

ROSALIE.

Finiſſons l'entretien ;
Il n'a que trop duré : je n'écoute plus rien.

SCENE V.

D'ARVIANE *ſeul.*

C'En eſt fait ; aux chagrins je ne ſuis plus en proie.
Non, jamais je ne fus ſi tranſporté de joie.
L'abſence eſt donc un bien ?... Sans elle, aurois-je appris
Que j'ai touché l'objet dont mon cœur eſt épris ?
Il falloit me bannir pour ſavoir qu'elle m'aime.
Mais puis-je me flatter de ce bonheur ſuprême ?
Que dis-je ? S'il eſt vrai, je l'apprend un peu tard.
Pour la premiere fois, au moment d'un départ,
Ce cœur, où je n'ai vû que de l'indifférence,
Me donne tout-à-coup une douce eſpérance !
Pourquoi m'aimeroit-elle ? Eſt-ce une trahiſon ?
Auroit-elle employé cet aimable poiſon
Pour me perdre ?... Il faut voir. Ma préſence fatigue.
Contre mes intérêts on trame quelque intrigue :
Roſalie elle-même y pourroit avoir part.
Pour nous en éclaircir, retardons mon départ.

Fin du premier acte.

D'ARVIANE.

Ne s'[illegible]ge-t-on pas, quand on ſe laiſſe aimer?

ROSALIE.

Ainſi vous m'apprenez, d'une façon diſcrette,
Que, naturellement je ſuis un peu coquette.

D'ARVIANE.

Ah! Si vous vouliez l'être, il ne tiendroit qu'à vous

ROSALIE.

Eh! N'eſt-ce point auſſi que vous ſeriez jaloux?

D'ARVIANE.

Qui ſuis-je donc pour [illegible]emt de jalouſie?
Mais la mienne, bien [illegible]ètre une frénéſie,
N'eſt qu'un ſentimen[illegible] toujours animé
Par la crainte de perdr[illegible]bjet trop aimé.

RO[illegible]LIE.

Non, je vous ai connu [illegible]ge le plus tendre.
Quand je pouvois en [illegible]peine vous entendre;
Il ſembloit que, pour [illegible]l'amour & la raiſon
Auroient dû, dans mon cœur, prévenir leur ſaiſon;
A vos fauſſes terreurs, tout ſervoit de matiere;
Vous vouliez occuper mon ame toute entiere.
Chez vous, l'inquiétude eſt dans ſon élément:
On n'a jamais été plus injuſte en aimant.
En croyant pénétrer au fond de ma penſée,
Hélas! combien de fois m'avez-vous offenſée?
L'amour dans votre cœur eſt toujours en courroux.

D'ARVIANE.

Ah! Vous me trahirez, je le ſais mieux que vous.

ROSALIE.

De part & d'autre enfin laiſſons-là le reproche.
Monſieur, en attendant que le tems nous rapproche,
Il faut vous éloigner; il faut nous ſéparer.
Votre départ m'importe; allez le préparer.

Imaginez pourtant que j'y ſerai ſenſible
Autant que je dois l'être.

D'ARVIANE.

Ah! Seroit-il poſſible?
Oſerois-je expliquer?...

ROSALIE.

Finiſſons l'entretien;
Il n'a que trop duré: je n'écoute plus rien.

SCENE V.

D'ARVIANE *ſeul.*

C'En eſt fait; aux chagrins je ne ſuis plus en proie.
Non, jamais je ne fus ſi tranſporté de joie.
L'abſence eſt donc un bien?... Sans elle, aurois-je appris
Que j'ai touché l'objet dont mon cœur eſt épris?
Il falloit me bannir pour ſavoir qu'elle m'aime.
Mais puis-je me flatter de ce bonheur ſuprême?
Que dis-je? S'il eſt vrai, je l'apprend un peu tard.
Pour la premiere fois, au moment d'un départ,
Ce cœur, où je n'ai vû que de l'indifférence,
Me donne tout-à-coup une douce eſpérance!!
Pourquoi m'aimeroit-elle? Eſt-ce une trahiſon?
Auroit-elle employé cet aimable poiſon
Pour me perdre?... Il faut voir. Ma préſence fatigue.
Contre mes intérêts on trame quelque intrigue:
Roſalie elle-même y pourroit avoir part.
Pour nous en éclaircir, retardons mon départ.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS D'ORVIGNI
DON.

LE MARQUIS.

J'Allois me plaindre à ous.

THÉODON.

de quoi, je vous prie?

LE MARQUIS.

D'avoir empoiſonné tout le cours de ma vie.

THÉODON.

C'eſt me faire un reproche aſſez mortifiant.

LE MARQUIS.

En flattant mon amour, en le fortifiant
Dans mon ame incertaine, & toujours combatue;
Vous avez irrité le poiſon qui me tue.
Sans vous, le fol eſpoir ne m'eût pas enyvré;
Et peut-être déja ſerois-je délivré
D'un mal, qui, dans le tems, n'étoit pas incurabl

THÉODON.

Mon tort eſt donc bien grand?

LE MARQUIS.

Il eſt irréparable.

THÉODON.

Pourquoi?

LE MARQUIS.

Sur votre appui je n'ai que trop compté!
Devois-je encore aimer? Je vous ai raconté
L'hiſtoire de ce triſte & ſecret hymenée,
Dont on me fit briſer la chaîne fortunée.
Vous ſavez quelle fut la douleur que j'en eus;
Et, qu'ayant employé bien des ſoins ſuperflus
A chercher en tous lieux une épouſe ſi chere,
Alors pour me venger des rigueurs de mon pere,
Je me promis du moins le reſte de mes jours
De fuir également l'hymen & les amours.
Vaine promeſſe! Hélas! Qu'eſt-elle devenue!
Sans vous, cruel ami, je l'aurois mieux tenue.

THÉODON.

J'aurois quelque reproche à vous faire à mon tour.
Avois-je mandié l'aveu de votre amour?
Votre cœur s'eſt ouvert ſans nulle violence:
Quand vous avez rompu ce pénible ſilence,
Vous cherchiez de l'eſpoir, je vous en ai donné.

LE MARQUIS.

C'eſt de quoi je me plains.

THÉODON.

J'en dois être étonné.
Car enfin je n'ai pû, ni dû vous faire un crime
D'une ardeur, qui n'a rien que de très-légitime.
D'où viennent ces remords? Votre épouſe n'eſt plus,
Depuis aſſez long-tems; & croyez au ſurplus,
que, pour peu que ſa mort eût été moins certaine,
Malgré l'arrêt cruel qui briſa votre chaîne,
Je n'aurois pas laiſſé mourir un feu ſi beau;
Mais cette infortunée eſt au fond du tombeau.

LE MARQUIS.

J'ai trahi mes sermens ; j'ai vaincu mes scrupules ;
Et c'est pour me couvrir des plus grands ridicules.

THÉODON.

Quels sont donc ces travers si grands & si fâcheux ?

LE MARQUIS.

C'est l'amour à mon âge, & l'amour malheureux.
Je vais servir à tous de fable & de risée.

THÉODON.

Eh ! Par où cette crainte est-elle autorisée ?

LE MARQUIS.

Puis-je plaire à l'objet qui m'a trop enflâmé ?
D'Arviane l'adore ; il doit en être aimé.
Et n'est-ce pas à moi la plus grande folie
D'oser lui disputer le cœur de Rosalie ?
Il l'aime ; il lui convient ; ils sont dans leurs beaux jours ;
Il vient de me jurer qu'il l'aimera toujours.
J'en jure bien autant. Mais quelle différence !
Je sens trop que l'amour lui doit la préférence.
Entre nous, en effet, le choix n'est pas égal.

THÉODON.

Il est rare d'aimer sans avoir de rival.

LE MARQUIS.

Je le crois. Mais, du moins, il eût fallu m'instruire.

THÉODON.

D'Arviane, en tout cas, ne pourra pas vous nuire.

LE MARQUIS.

Il n'est point de rival qui ne soit dangereux.

THÉODON.

Il vient de recevoir un ordre rigoureux,
Qui va vous délivrer de cette concurrence.

LE MARQUIS.

Comment ?

THÉODON.

Il part demain, & perd toute eſpérance.

LE MARQUIS.

Vous me débarraſſez d'un poids bien importun.
Il faut qu'à cet aveu j'en ajoûte encore un
Qui va me rabaiſſer à mes yeux comme aux vôtres.
Mes ardeurs ne ſauroient ſe comparer à d'autres.
Je ſens de plus en plus que j'ai bien moins aimé
La premiere beauté dont je fus ſi charmé.
Ce déplorable amour, que j'ai pour Roſalie,
Va juſqu'à la fureur; oui, c'eſt fait de ma vie;
J'en mourrai, s'il n'a pas le plus heureux ſuccès;
Je n'exagere point un ſi cruel excès.
Et vous, ſi vous m'aimez, achevez votre ouvrage.
Vous m'avez embarqué; ſauvez-moi du naufrage.
Vous connoiſſez mon rang, ma naiſſance, mon bien;
Parlez à votre ſœur, & ne ménagez rien.
Je ne puis trop payer le bonheur de ma vie.
Enfin, pour obtenir la main de Roſalie,
Sacrifiez-lui tout: j'oſe vous l'ordonner;
Je lui devrai bien plus que je ne puis donner.

THÉODON.

Je verrai Doriſée.

LE MARQUIS.

Oui, reglez avec elle.

THÉODON.

Je compte vous porter une heureuſe nouvelle.

LE MARQUIS.

Vous me le promettez?

THÉODON.

Vous pouvez eſpérer.

LE MARQUIS.

Près d'elle, en attendant, je vais donc reſpirer.

SCENE II.

THÉODON *seul.*

CEtte affaire n'eſt pas difficile à conclure;
Et voilà pour ma niéce une heureuſe aventure.
J'imagine pourtant que ce choix-là n'eſt pas
Celui qui pour ſon cœur auroit le plus d'appas.
Mais voyons Mélanide. Il faut bien qu'elle ſache
Le triſte & malheureux ſecret que je lui cache.
Tous mes retardemens ne pouroient empêcher...

SCENE III.

MÉLANIDE, THÉODON.

THÉODON.

AVotre appartement je vous allois chercher.

MÉLANIDE.

J'étois chez Doriſée, où nous parlions enſemble:
Je la quitte toujours quand le monde s'aſſemble.

THÉODON.

Vous le fuyez?

MÉLANIDE.

Beaucoup.

THÉODON.

Je ne vous comprens pas.
Peut-on

Peut-on ne pas l'aimer, quand on a tant d'appas;
Lorſqu'on eſt comme vous, ſi ſûre de lui plaire;
Tandis que l'on en voit tant d'autres, au contraire,
A travers le torrent ſe jetter à grand bruit,
Et ſuivre avec fureur le monde qui les ſuit?

MÉLANIDE.

N'auriez-vous point, Monſieur, quelque choſe à m'apprendre?

THÉODON.

Je ne ſais que vous dire, & quel compte vous rendre.
Un ſi fâcheux détail doit vous être épargné.

MÉLANIDE.

Non, non, parlez.

THÉODON.

Je ſuis tout-à-fait indigné.

MÉLANIDE.

Eh, de quoi donc, Monſieur?

THÉODON.

Dites-moi, je vous prie,
Qu'avez-vous fait à ceux à qui le ſang vous lie,
Pour qu'ils ſe ſoient ainſi contre-vous déchaînés?
Je ne vis de mes jours des gens plus acharnés,

MÉLANIDE.

Peut-être ont-ils raiſon, du moins aux yeux du monde:
C'eſt ce qui cauſe ici ma retraite profonde.

THÉODON.

Vos biens ſont dans leurs mains ſans eſpoir de retour.
Ne nous en flattons point: je n'y vois aucun jour.
Ils ſe trouvent armés d'un titre inconteſtable.

MÉLANIDE.

Suis-je deshéritée?

THÉODON.

Il eſt trop véritable.

MELANIDE.

Quoi, mon pere & ma mere ont eu cette rigueur!
Se peut-il que le tems n'ait pas changé leur cœur!

THÉODON.

En termes trop précis leur volonté s'exprime.
Des rigueurs de la loi vous êtes la victime.

MELANIDE.

Ah, ciel!

THÉODON.

Que votre sort est digne de pitié!

MELANIDE.

Ils ne m'ont donc laissé que leur inimitié?
De toutes mes douleurs c'est la plus importune.
Mon parjure m'eut été plus cher que ma fortune.
M'accompagnerez-vous à mon sort rigoureux?
Et mettrez-vous un terme à vos soins généreux!
Je n'espere qu'en vous. A quoi dois-je m'attendre!

THÉODON.

A tout ce qui dépend de l'ami le plus tendre.

MELANIDE.

Je vous suis donc.... Le pourrai-je? .... Ah, quelle exclamation!
Je vous mettrai le poignard à la main.

THÉODON.

Quelle est votre fureur!

MELANIDE.

Elle est bien légitime.
Quand vous me connoîtrez, je perdrai votre estime.

THÉODON.

Non, Madame: daignez vous rassurer.

MELANIDE.

Ah, ciel!
Je dois donc dévoiler un secret si cruel,
Chercher enfin.... Vous ne pourrez me croire.

C'eſt l'aveu d'une erreur qui m'a couté ma gloire.
J'ai payé cherement l'égarement affreux
Où je tombai. Ce fut à l'âge dangereux,
Où ſouvent le bonheur peut mieux que la ſageſſe
Sauver un jeune cœur des piéges qu'on lui dreſſe.
Sans m'en appercevoir, le mien fut obſédé.
Je plûs; j'y fus ſenſible. A peine eus-je cédé
Que notre amour naiſſant, ſi doux, ſi plein de charmes,
En s'augmentant toujours, me coûta bien des larmes.
L'avenir à nos yeux, ſans nulle obſcurité,
Vint s'offrir, & troubla notre ſécurité.
Nous vîmes, mais trop tard, que jamais l'hymenée
Ne feroit le bonheur de notre deſtinée.
Nous devinmes certains de ne point obtenir
L'heureux conſentement qui pouvoit nous unir.
Des haines, des procès, & mille circonſtances,
Auroient fait rejetter nos plus vives inſtances.
Nos feux étoient ſecrets: s'ils s'étoient déclarés,
Notre perte étoit sûre; on nous eût ſéparés.

THÉODON *à part.*

Le Marquis à peu près m'a tenu ce langage.
[*à Mélanide.*]
Continuez.

MÉLANIDE.

Je n'oſe en dire davantage.

THÉODON.

Non, Madame; daignez me parler ſans détour.
Quel parti prîtes-vous?

MÉLANIDE.

Le parti de l'amour.
L'objet de ma tendreſſe employa trop de charmes.
Son affreux déſeſpoir me cauſa trop d'alarmes.
L'un & l'autre aveugiés, l'un & l'autre indiſcrets,

Nous osâmes penſer à des liens ſecrets.
L'effroi me tint long-tems au bord du précipice;
Hélas! il n'en eſt point que l'amour ne franchiſſe.
Je ne pus réſiſter au penchant le plus doux.
Sur la foi des ſermens ... nous devinmes époux.
Je vois que ſans frémir vous n'avez pû m'entendre:
A ce funeſte effet je devois bien m'attendre.
Nous étions trop heureux; notre amour nous trahit;
Ce funeſte ſecret enfin ſe découvrit.
J'éprouvai la rigueur que j'avois méritée,
D'une famille alors juſtement irritée.
Celle de mon époux ardente à nous punir,
Réſolut de me perdre & de nous déſunir.
En vain il réclama contre leur violence.
Un arrêt (qu'on dit juſte) aſſouvit leur vengeance.
A peine mon opprobre eut été prononcé,
Par un pere en fureur il me fut annoncé;
Au rang de ſes enfans je ne fus plus comptée;
Dans le fond d'un deſert je me vis tranſportée,
Où depuis dix-ſept ans livrée à mes douleurs,
Aucun ſoulagement n'a ſuſpendu mes pleurs.

THEODON *à part.*

Quelle conformité!

MELANIDE.

Ce qui va vous ſurprendre,
Croiriez-vous que l'amant, que l'époux le plus tend
Me laiſſa dans l'horreur du plus profond oubli?
Son amour, ſes ſermens, tout fut enſeveli....
Mais le dois-je accuſer de tant de perfidie?
Non, le moindre ſoupçon m'auroit coûté la vie.
Ses ſoins, comme les miens, ont été ſuperflus.
Il m'a cherchée en vain; peut-être il ne vit plus.
C'eſt pour le retrouver que mon cœur vous implore
Tout peut ſe réparer. S'il reſpire, il m'adore.

e ſuis libre ; il doit l'être. Aidez-moi de vos ſoins.
'our mon ſeul intérêt je vous preſſerois moins :
l en eſt un plus cher à ma tendreſſe extrême.

THEODON.

l'eûtes vous pas un fils ?

MELANIDE.

Hélas ! C'eſt pour luï-même
)ue la plus tendre mere implore votre appui.

THEODON.

[*à part.*] [*haut.*] [*à part.*]
uſtement ! Eſperez. Sachons ſi c'eſt celuï....

MELANIDE.

Ion époux ſeroit-il de votre connoiſſance ?

THEODON.

eut-être. N'eſt-il pas d'une illuſtre naiſſance ?

MELANIDE.

lui, Monſieur ; il ſervoit : il doit être avancé.

THEODON.

'omment ſe nommoit-il ?

MELANIDE.

Le Comte d'Ormancé.

THEODON *avec chagrin.*

e n'eſt plus lui.

MELANIDE.

Qui donc ?

THEODON.

Je croyois le connoître.
e rapport eſt entr'eux auſſi grand qu'il peut l'être :
lais c'eſt un faux eſpoir que je vous ai donné.

MELANIDE.

)ue dites-vous ?

THEODON.

Celui que j'avois ſoupçonné,
epuis long-tems, éprouve un ſort pareil au vôtre.

Tout reſſemble, au nom près ; mais il en porte un autre.

MELANIDE.

Rien n'eſt plus étonnant. Comment l'appelle-t-on ?

THEODON.

Le Marquis d'Orvigny. Le connoiſſez-vous ?

MELANIDE.

Non.

THEODON.

Il vient ſouvent ici.

MELANIDE.

Voilà ce que j'ignore.

THEODON.

Vous auriez pû le voir ; vous le pouvez encore.

MELANIDE.

Où donc ?

THEODON.

Chez Doriſée. Il n'y fait que d'entrer.
Comment avez vous pû ne le pas rencontrer !

MELANIDE.

Je diſparois toujours dès qu'il vient des viſites ;
Et je n'ai jamais vû celui que vous me dites.

THEODON.

Il faut chercher ailleurs. Je vous promets du moins
Que je n'épargnerai ni mes pas ni mes ſoins.

MELANIDE.

Quel embarras pour vous !

THEODON.

Je m'en charge avec joie ;
Et je vais dès ce jour me mettre ſur la voie.

MELANIDE.

On ne ſait point ici ma ſituation.
J'ai craint de me livrer à leur diſcretion.

THEODON.

Quoi, vous n'avez jamais appris à Doriſée
La cauſe de vos pleurs ?

MELANIDE.

Non : je l'ai déguiſée.
Je n'ai crû qu'à vous ſeul devoir ouvrir mon cœur.

THEODON.

Mon zéle me rendra digne de cet honneur.

SCENE IV.

THEODON *ſeul.*

D'Abord, à Doriſée allons, courons apprendre
Un bonheur, que, ſans doute, elle n'oſoit attendre.
Que je plains d'Arviane ! Il ſera furieux.
Mais, que faire ? Il pourra quelque jour trouver mieux.
A ſon âge, on remplace aiſément ce qu'on aime.
Mélanide revient.

SCENE V.

MELANIDE, THEODON.

MELANIDE.

AH, ma joie eſt extrême !
Il ſortoit ; je l'ai vû.

THEODON.

Qui donc avez-vous vû ?

MELANIDE.

Le Marquis d'Orvigny ... Quel bonheur imprévû !
Je m'étois miſe en lieu, d'où, ſans être apperçûe,
Je l'ai vû de mes yeux. Ils ne m'ont point déçûe :
Il ſembloit que mon cœur me l'avoit annoncé.

THEODON.

Quoi ?

MELANIDE.

Le Marquis eſt ....

THEODON.

Qui ?

MELANIDE.

Le Comte d'Ormancé.

THEODON.

Ne vous trompez-vous point ?

MELANIDE.

Quoi ! Vous doutez encore
Hé ! Peut-on ſe méprendre à l'objet qu'on adore ?
Lui-même ; j'en ai des ſignes trop certains.

Mes ſens ſe ſont troublés ; mes yeux ſe ſont éteints ;
Mon cœur a treſſailli .... Que mon ame eſt ravie !
Non, il n'eſt plus perſonne à qui je porte envie.
Tous mes pleurs ſont payés. Sans mon ſaiſiſſement,
J'aurois cedé, ſans doute, à mon empreſſement...
Vous avez déploré mon infortune affreuſe.
Félicitez-moi donc.

THEODON *d'un air embarraſſé.*

La rencontre eſt heureuſe.

MELANIDE.

Heureuſe ! J'en mourrai. Mais ne differez pas ;
Vers un époux ſi cher précipitez vos pas ;
Sa vive impatience égalera la mienne.
Qu'il vienne réunir ma flâme avec la ſienne.
Volez ... Mais je vous vois un air embarraſſé !
D'où vient ce froid mortel dont vous êtes glacé ?
Ne partagez-vous point le bonheur qui m'arrive ?

THEODON.

J'avouerai que ma joie auroit été plus vive,
Si je n'appréhendois un contre-tems fâcheux.

MELANIDE.

En quoi donc mon bonheur peut-il être douteux ?

THEODON.

Il ne devoit pas l'être.

MELANIDE.

Expliquez-vous, de grace.
Quel eſt ce contre-tems ? Qu'eſt ce donc qui ſe paſſe ?
Je retrouve l'époux que j'avois tant pleuré.
Se peut-il que mon ſort ne ſoit pas aſſuré ?

THEODON *après avoir un peu rêvé.*

Il reprendra ſans doute, une chaîne ſi belle.
Il eſt trop vertueux pour n'être pas fidelle.

SCENE VI.

[illegible] THEODON,
MELANIDE.

[illegible]

[illegible]

MELANIDE.

[illegible]

DORISÉE [illegible]

[illegible]

MELANIDE.

[illegible]

DORISÉE.

[illegible] à l'absence,
[illegible] à l'obéissance,
[illegible] de ses amis.

MELANIDE.

Voyons qu'à mon ordre il seroit plus soumis.

DORISÉE *regardant Rosalie.*

Unités d'une autre il auroit pû se rendre.
Des moyens qu'on n'a pas voulu prendre :

La raiſon m'en paroît aiſée à pénétrer.
Mais, laiſſons ces détails; je n'y veux pas entrer.

ROSALIE.

Trop de prévention peut-être vous abuſe.

DORISÉE.

La prompte obéiſſance eſt la meilleure excuſe:
C'eſt la ſeule, en un mot, que je puiſſe adopter.
Ainſi, Mademoiſelle, il vous plaira d'opter.
Le Cloître eſt d'un côté, de l'autre eſt l'Hymenée.
Vous même, décidez de votre deſtinée.
Acceptez, dès ce jour un époux de ma main,
Ou déterminez-vous à partir dès demain.
On vous offre un bonheur que vous n'oſiez prétendre.
Le Marquis d'Orvigny vient de me faire entendre
Qu'il veut bien partager ſa fortune avec vous.
C'eſt le plus tendre amour qui vous offre un époux.

MELANIDE *à part.*

Oh ciel! Quel coup de foudre!

DORISÉE *à Roſalie.*

En cas qu'il vous convienne,
Dictez votre réponſe, elle ſera la mienne.

MELANIDE *à part.*

Oh cie

DORISÉE *à Roſalie.*

Pour d'Arviane, il y faut renoncer;
[*en regardant Mélanide.*]
Madame vous dira de n'y jamais penſer.

MELANIDE *à part.*

Que vais-je devenir?

DORISÉE *à Mélanide.*

Qu'elle même décide...
Que vois-je!... Qu'avez-vous?... Ma chere Mélanide.

MELANIDE *en ſe laiſſant aller dans les bras de Theodon.*

Hélas! Je n'en puis plus.

THEODON.

Aidez-moi promptement.
Il faut la remener dans ſon appartement.

[*Doriſée, Roſalie & Theodon l'emmenent.*]

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE *seule.*

QUe je hais du Marquis la recherche importune!
Faut-il que d'Arviane ait si peu de fortune?
Ah! Du moins, pour jamais, s'il me perd aujourd'hui,
Un autre n'aura pas un bien qui fut à lui.
Mais, hélas! le voici. Faisons-nous violence,
Pour le persuader de mon indifférence.
Le bonheur de savoir qu'il me fait soupirer,
Ne pourroit plus servir qu'à le desespérer.

SCENE II.

D'ARVIANE, ROSALIE.

ROSALIE,

QUe ne me fuyez-vous? Quel espoir vous attire?

D'ARVIANE.

Vous paroissiez avoir quelque chose à me dire.

DORISÉE.

Je l'ai crû. Ce n'eſt rien. Ne me retenez plus.

D'ARVIANE.

Pour le plus grand mépris je prendrai ce refus.

ROSALIE.

Mais il faut donc vouloir tout ce qui peut vous plaire!
Hé bien! N'avez vous point de reproche à vous faire!

D'ARVIANE.

Le ſeul que je me faſſe eſt de vous trop aimer.

ROSALIE.

Laiſſez-là votre amour; tâchez de vous calmer.
Que devient ce départ promis & néceſſaire?

D'ARVIANE *plus doucement.*

J'y ſonge apparemment.

ROSALIE.

On ſait tout le contraire.

D'ARVIANE *vivement.*

C'eſt me perſécuter d'une étrange façon.
Avois-je ſi grand tort de prendre du ſoupçon?
Oui, je reſte; & s'il faut que je me juſtifie.
C'eſt pour être témoin de votre perfidie.

ROSALIE.

Je ſuis accoutumée à vos vivacités.

D'ARVIANE.

Achevez librement ce que vous méditez,
Sans craindre deſormais que je vous importune.
Mais, en ſacrifiant l'amour à la fortune,
Falloit-il abuſer de ma foible raiſon?
Ne peut-on ſe quitter ſans une trahiſon?

ROSALIE.

Seroit-ce bien à moi que ce diſcours s'adreſſe?

D'ARVIANE.

Deviez-vous affecter une fauſſe tendreſſe?
Jamais tant de noirceur ne peut ſe pardonner.

ROSALIE.

...ens j'ai lieu de m'étonner.
...excuſez quand je ſuis offenſée !
...vous cette plainte inſenſée ?

D'ARVIANE.

...n pas devenir votre époux ?

ROSALIE.

D'ARVIANE.

...n'eſt pas votre eſpoir le plus doux ?
...n départ, dont j'ai prévû la ſuite,
...us flatté mon ame trop ſéduite ?
...nt trop bien gravés dans mon eſprit.
...e quittant, vous ne m'avez pas dit :
...tant, que j'y ſerai ſenſible
...lois l'être.

ROSALIE.

Ah ! Rien n'eſt plus riſible.
...tion vous égare & vous perd.
...oit ainſi les mots dont on ſe ſert.
...ſſions qui ſont de cette eſpéce,
du diſcours bannir la politeſſe.

D'ARVIANE.

plus tendre aveu, quand on l'approfondit,
qu'un compliment ?

ROSALIE.

Je vous ai toujours dit
façon très-claire & très-intelligible,
, ſans aucun amour, on peut être ſenſible.
...itié véritable a ſa tendreſſe à part,
ne fait à nos cœurs courir aucun haſard.

D'ARVIANE.

n'eſt pas là le prix d'une tendreſſe extrême,

Je cherchois de l'amour ... depuis que je vous aime;
Et que vous le souffrez...

ROSALIE.

Pouvois-je l'empêcher?

D'ARVIANE.

Je n'ai pû parvenir encore à vous toucher.

ROSALIE.

Je m'en rapporte à vous.

D'ARVIANE.

Que d'amour inutile,
Si l'estime insipide & l'amitié sterile,
Sont les seuls sentimens qui soient connus de vous!
Je comptois vous en voir partager de plus doux.

ROSALIE.

Ceux que vous m'inspirez auroient dû vous suffire.

D'ARVIANE.

Non, je ne vous crois pas, puisqu'il faut vous le dire.
Je tiens, depuis long-tems, ce secret renfermé:
Ou vous n'aimez qu'à plaire, ou vous m'avez aimé.
Vous riez?

ROSALIE.

C'est répondre.

D'ARVIANE.

Employez l'ironie!
Elle a dans votre bouche, une grace infinie,

ROSALIE.

Mais vous, qui m'accusez, dites-moi donc comment
On parvient à pouvoir éconduire un amant?
Pour se débarrasser d'une vaine poursuite,
Voulez-vous qu'une femme ait recours à la fuite?
Ou faut-il qu'elle en fasse une affaire d'Etat?
Qu'elle porte, en tous lieux, sa plainte avec éclat?
En vérité, Monsieur, ce n'est pas trop l'usage.
Entre nous, le parti que je crois le plus sage,

Eſt de fermer les yeux, de ſupporter en paix
Le fléau qui s'attache à ſes foibles attraits.

D'ARVIANE.

Avec quelle malice elle ſe juſtifie!
La cruelle me brave encore & me défie!
C'eſt, un peu trop long-tems, s'être laiſſé trahir:
Pour ne vous plus aimer, il faudra vous haïr.
Oui, je vous haïrai, je vous le certifie:
C'eſt l'unique moyen de me ſauver la vie.

ROSALIE.

Il ne falloit donc pas vous en ſervir ſi tard.

D'ARVIANE.

C'eſt la haine à préſent qui hâte mon départ.
Je m'en fais un plaiſir, une joie infinie.
Je ne ſens plus ma flâme, elle eſt évanouie.
Recevez les adieux les plus déterminés.

ROSALIE.

Eh bien, je les reçois.

D'ARVIANE.

Vous vous imaginez
Que je viendrai bien-tôt vous prier de reprendre
Un cœur, qui fut toujours ſi ſoumis & ſi tendre!!

ROSALIE.

J'aurois grand tort.

D'ARVIANE.

A quoi ſerviroit mon retour?
A rien; puiſqu'au mépris du plus parfait amour,
La fortune & vous-même avez juré ma perte.
Ma préſence vous gêne, elle vous déconcerte.

ROSALIE.

Partez, ou demeurez; aimez, ou haïſſez....

D'ARVIANE.

Et le mépris s'en mêle! Ah, vous me raviſſez!

ROSALIE.

Vous êtes étonnant! Quel but eſt donc le votre?
Avons-nous quelque eſpoir d'être unis l'un à l'autr

D'ARVIANE.

L'avons-nous jamais eu?... Mais il vaut mieux cé
Auſſi-bien je pourrois ne me plus poſſéder.
A compter d'aujourd'hui, de ce moment funeſte,
Je vous laiſſe au Marquis que mon ame déteſte.
Il ſera bien heureux s'il peut vous enflâmer:
Pour moi, je vais chercher un cœur qui ſache aime

SCENE III.

ROSALIE *ſeule.*

QUe ſon ſort eſt cruel! Du moins il peut s
plaindre.
Et moi, par le devoir réduite à me contraindre,
Je ne puis recevoir aucun ſoulagement.
Voilà donc où conduit un tendre engagement!
Nous aurions dû prévoir tant de ſujets de larmes.
Dans les commencemens d'un amour plein de ch
mes,
Que l'eſprit & le cœur ſont frappés foiblement
D'un malheur, qui n'eſt vû que dans l'éloignemen
Enfin, mon choix eſt fait; il faut que je l'annonce
Ma mere impatiente, attend une réponſe...

SCENE IV.

THEODON, D'ARVIANE, ROSALIE.

THEODON *en ramenant d'Arviane.*

Rentrez donc.

D'ARVIANE.

Non, Monſieur; j'ai fait trop de ſermens.

THEODON.

Eh bien, parjurez-vous; c'eſt le droit des amans.
Il me faut, à la fois, ſa préſence & la vôtre.
Eh ! Pour l'amour de moi, ſouffrez-vous l'un & l'autre.

D'ARVIANE.

Ce ſera malgré moi, puiſque vous m'y forcez.

ROSALIE.

Ce ſera par reſpect, puiſque vous m'en preſſez.

THEODON.

Je vous ſuis obligé. La complaiſance eſt rare.
Les Amans ſont entr'eux un peuple bien bizarre....
Pardonnez; j'oublioís que je ſuis devant vous.

ROSALIE.

Je vous les abandonne; ils extravaguent tous.

THEODON.

Vous vous rendez juſtice. En tous cas il me ſemble
Qu'on devroit, en s'aimant, un peu mieux vivre enſemble.

D'ARVIANE.

Sans doute. Eſt-ce ma faute? Et peut-on me blâmer?

SCENE VI.

DORISÉE, ROSALIE, THEODON, MELANIDE.

DORISÉE *à Roſalie.*

ON a ſur un amant un pouvoir abſolu.
Il auroit obéi, ſi vous l'euſſiez voulu.

ROSALIE.

Madame, ce reproche a de quoi me ſurprendre.

DORISÉE *à Mélanide.*

D'Arviane nous reſte, on vient de me l'apprendre.
Je penſe qu'il eſt bon de vous en avertir.

MELANIDE.

Il me ſemble pourtant qu'il s'apprête à partir.

DORISÉE.

J'ai ſû qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à l'abſence,
Et que, pour vous cacher ſa déſobéiſſance,
Il doit ſe retirer chez un de ſes amis.

MELANIDE.

Je croyois qu'à mon ordre il ſeroit plus ſoumis.

DORISÉE *regardant Roſalie.*

Aux volontés d'une autre il auroit pû ſe rendre.
On avoit des moyens qu'on n'a pas voulu prendre :

La raiſon m'en paroît aiſée à pénétrer.
Mais, laiſſons ces détails; je n'y veux pas entrer.

ROSALIE.

Trop de prévention peut-être vous abuſe.

DORISÉE.

La prompte obéiſſance eſt la meilleure excuſe:
C'eſt la ſeule, en un mot, que je puiſſe adopter.
Ainſi, Mademoiſelle, il vous plaira d'opter.
Le Cloître eſt d'un côté, de l'autre eſt l'Hymenée.
Vous même, décidez de votre deſtinée.
Acceptez, dès ce jour un époux de ma main,
Ou déterminez-vous à partir dès demain.
On vous offre un bonheur que vous n'oſiez prétendre.
Le Marquis d'Orvigny vient de me faire entendre
Qu'il veut bien partager ſa fortune avec vous.
C'eſt le plus tendre amour qui vous offre un époux.

MELANIDE *à part.*

Oh ciel! Quel coup de foudre!

DORISÉE *à Roſalie.*

En cas qu'il vous convienne,
Dictez votre réponſe, elle ſera la mienne.

MELANIDE *à part.*

Oh cie

DORISÉE *à Roſalie.*

Pour d'Arviane, il y faut renoncer;
[*en regardant Mélanide.*]
Madame vous dira de n'y jamais penſer.

MELANIDE *à part.*

Que vais-je devenir?

DORISÉE *à Mélanide.*

Qu'elle même décide...
Que vois-je!... Qu'avez-vous?... Ma chere Mélanide.

Je ne ſais qu'adorer ; c'eſt ma façon d'aimer.
Mais, où trouver un cœur capable d'y répondre ?
Le choix que j'avois fait a de quoi me confondre.

THEODON *à Roſalie.*

Ne répliquez-vous rien ?

D'ARVIANE.

J'oſe l'en défier.

ROSALIE.

Moi, Monſieur ! Je n'ai point à me juſtifier.

THEODON.

C'eſt la regle entre les amans ; l'un ſe plaint, l'autre nie :
La querelle s'embrouille, & devient infinie.

ROSALIE *à Théodon.*

Pourquoi, dans ce procès, vouloir m'embarraſſer ?
[*en montrant d'Arviane.*]
Ce doit être à Monſieur qu'il faut vous adreſſer.

THEODON *à d'Arviane.*

On me renvoye à vous.

D'ARVIANE.

Non, non, qu'elle pourſuive
J'ai bien pris mon parti. Si jamais il m'arrive
D'avoir le moindre amour je veux bien en mourir.

THEODON *à Roſalie.*

Vous en dites autant ? Et, ſans plus diſcourir,
Je vois bien qu'entre vous l'affaire eſt décidée.
J'en ſuis fâché, pourtant ; j'avois eu quelque idée.

D'ARVIANE.

Et qui, vous ?

THEODON.

Il n'eſt plus beſoin de l'expliquer.

D'ARVIANE.

Ah ! Vous pouvez toujours nous la communiquer.

THEODON.

Ma foi, ſur l'apparence eſt bien fou qui ſe fonde.
Oui, j'aurois parié, mais toute choſe au monde,
Que, depuis très-long-tems les plus tendres amours
Uniſſoient vos deux cœurs.

D'ARVIANE.

Eh! Suppoſez toujours.

THEODON.

La ſuppoſition me paroît un peu forte.
[*à Roſalie.*]
N'en convenez-vous pas?

ROSALIE.

Sans doute; mais n'importe;
Vous pouvez contenter ſa curioſité.

D'ARVIANE

Quel étoit ce deſſein?

THEODON.

Mon projet eût été
De vous unir tous deux par un bon mariage.
[*à part.*]
J'aſſurois tout mon bien... Ils changent de viſage!
[*haut.*]
Doriſée eût, ſans doute, accepté le parti.

ROSALIE.

Quoi, ma mere?...

THEODON.

Oui, vous dis-je; elle auroit conſenti...

D'ARVIANE.

Qu'entens-je? Et qu'ai-je fait? Grands Dieux!

ROSALIE *à part.*

Quel parti ſuivre?

D'ARVIANE.

Je pouvois être heureux! Je n'y pourrai ſurvivre.

THEODON.

Vous avez tort à mon avis.

LE MARQUIS.

Mais vous ne connoissez pas ...

THEODON.

Tant pis, tant mieux.

Ne vous nommiez-vous pas Comte d'Armancé?

LE MARQUIS.

On m'appelloit ainsi; c'eſt mon nom véritable.
Un oncle, comme moi, me laiſſe un bien conſidérable,
Mais ſous quelques liens, dont on m'a fait horreur.
Je les ai volontiers, & avec déshonneur;
C'eſt à lui que je dois la meilleure partie
De ce que je tiens encor de Melanvide.

THEODON.

Ne pourrois-je ſavoir à qui j'ai cet honneur?
Vous n'avez pas ce nom?

LE MARQUIS.

Depuis peu de tems ...

THEODON.

Et vous aimez déjà, depuis plus d'un an,
Séparée, malgré vous, de cette infortunée,
Dont la perte a coûté votre illuſtre maiſon?

LE MARQUIS.

Il eſt vrai. Mais pourquoi? ....

THEODON.

Je n'en puis ſavoir
Comment on appelloit une épouſe ſi tendre.

LE MARQUIS.

Eh, Monſieur, à préſent, laiſſons en paix ſa cendre.
Le ſi le triſte fruit de mon funeſte amour
Sont plus. Eloignons cette idée en ce jour.

THEODON.

Cette idée eſt ſon nom?

LE MARQUIS.

SCENE V.

THEODON *seul.*

Travaillons à présent au bonheur de sa tante.
Je crois que le Marquis remplira mon attente;
Que son premier amour, facile à réveiller,
Dans le fond de son cœur ne fait que sommeiller.

SCENE VI.

LE MARQUIS, THEODON.

LE MARQUIS.

Je vous trouve à propos.

THEODON.

J'en ai l'ame ravie.

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous décidé du bonheur de ma vie?
Monsieur, m'avez-vous mis au comble de mes vœux?
Dites; puis-je esperer d'être bien-tôt heureux?

THEODON.

Il ne tiendra qu'à vous, si vous le voulez être.

LE MARQUIS.

Comment, si je le veux?

LE MARQUIS.

On m'appelloit ainſi; c'eſt mon nom véritable.
Un oncle, en me laiſſant un bien conſidérable
M'a fait prendre à la fois, ſon nom & ſon bonhe
Je le dis volontiers, & je m'en fais honneur;
C'eſt à lui que je dois la meilleure partie
De ce que je vais mettre aux pieds de Roſalie.

THEODON.

Ne pourrois-je ſavoir à peu près en quel tems
Vous avez pris ce nom?

LE MARQUIS.

Depuis près de ſeize a

THEODON.

Et vous étiez déja, depuis plus d'une année,
Séparée, malgré vous, de cette infortunée,
Dont la perte a cauſé votre juſte courroux?

LE MARQUIS.

Il eſt vrai. Mais pourquoi? ...

THEODON.

Je n'ai point ſû de v
Comment on appelloit une épouſe ſi tendre.

LE MARQUIS.

Eh Monſieur, à préſent, laiſſons en paix ſa cen

THEODON.

Comment? Et qu'oſez-vous m'apprendre ?

LE MARQUIS.

Que je crains de céder à la fatalité
Qui pourroit m'entraîner à l'infidelité.

THEODON.

Cette fatalité n'eſt autre que vous-même.
Vous craignez de céder ? Quelle foibleſſe extrême !
Mais il faut excuſer un premier mouvement ;
Vos eſprits ont été frappés trop vivement :
Vous y penſerez mieux.

LE MARQUIS.

Eclatez ſans contrainte ;
De reproches ſans nombre accablez-moi ſans crainte ;
Les plus ſanglans de tous ſont ceux que je me fais.

THEODON.

Ah ! Croyez-vous par-là vos devoirs ſatisfaits ?

LE MARQUIS.

Ma reſſource eſt du moins d'être plus excuſable.

THEODON.

Ah, ciel ! Cette reſſource indigne & mépriſable
N'eſt pas faite pour vous. Malheur à qui s'en ſert !
Hélas ! Preſque toujours c'eſt elle qui nous perd.
Sans faire un ſeul effort, vous vous laiſſez abattre ;
De peur de triompher, vous n'oſeriez combattre ?

LE MARQUIS.

Mes efforts pourroient bien devenir ſuperflus.

THEODON.

Ah ! Vous devez ſentir qu'il en coûte bien plus
A trahir ſon devoir, qu'à vaincre ſa foibleſſe.

LE MARQUIS.

Vous n'avez ni mon cœur, ni le trait qui le bleſſe.

THEODON.

Non : mais j'ai, comme ami, votre gloire à ſauver ;

THEODON.

Monſieur, on vous trompoit.

LE MARQUIS.

Mais ſon ſilence même
M'a toujours confirmé dans cette erreur extrême.
Ah! Devoit-elle ainſi me laiſſer ſi long-tems
Déplorer des malheurs que j'ai crû trop conſtans.

THEODON.

Ne lui reprochez rien.

LE MARQUIS.

Sur les moindres nouvelles
Soyez sûr que l'amour m'auroit donné des aîles.

THEODON.

Eh! Ne lui faites point ce reproche indiſcret.
Ses lettres ont été ſouſtraites en ſecret.
Avec trop de rigueur elle étoit obſervée.

LE MARQUIS.

Eh! comment donc, Monſieur, l'avez-vous retrouvée?

THEODON.

Elle n'eſt plus en proie au courroux trop réel
D'une mere inflexible, & d'un pere cruel:
Et c'eſt depuis trois mois qu'avec leur deſtinée,
Leur tyrannie affreuſe eſt enfin terminée.

LE MARQUIS.

Ah, Mélanide, hélas! Quel moment prenez-vous
Pour venir réclamer le cœur de votre époux?
Malgré moi, malgré lui, l'amour vous a trahie.
Je ne l'ai plus ce cœur; il eſt à Roſalie.
Ce n'eſt point ſans combats qu'il s'eſt enfin rendu;
Je l'ai trop diſputé, je l'ai trop défendu,
Pour oſer eſpérer de pouvoir le reprendre:
Il eſt trop tard.

A qui dois-je ma perte ? A vous, qui, vers l'abîme
Preſſant toujours mes pas par la crainte enchaînés,
Enfin, juſques au fond les avez entraînés.
Penſez-vous que je puiſſe, au gré de votre zéle,
Me relever d'abord d'une chûte mortelle ?
Ne le préſumons pas : j'y vois trop peu de jour.
La pente qui m'aidoit ſert d'obſtacle au retour.
Cependant, quelque ſoit cet amour ſi funeſte,
J'armerai contre lui la vertu qui me reſte.

THEODON.

J'en dois tout eſpérer.

LE MARQUIS.

Vous m'avez pénétré ;
Dans toutes vos raiſons mon eſprit eſt entré :
Mais le cœur n'eſt jamais ſi facile à convaincre :
Je ne ſais ſi le mien pourra ſe laiſſer vaincre.

THEODON.

Ne vous arrêtez pas à de foibles eſſais.

LE MARQUIS.

Je répons des efforts, & non pas du ſuccès.

SCENE VII.

UN VALET, LE MARQUIS, THEODON.

LE VALET *au Marquis.*

MOnſieur, j'allois chez vous. Madame Doriſée
Veut vous voir un moment pour affaire preſſée.

C'eſt un bien aſſez cher pour vous le conſerver.
Etouffez un amour qui n'eſt plus légitime.
Le penchant doit finir où commence le crime.

LE MARQUIS.

Le crime, dites-vous?

THEODON.

Le mot m'eſt échappé.
Je ne m'en dédis point, quoiqu'il vous ait frappé.
Je vois quelles raiſons votre amour vous prépare.
Vous allez m'alléguer qu'un arrêt vous ſépare.
Pouvez-vous à préſent revendiquer des loix,
Que vous ne trouviez pas ſi juſtes autrefois?
Soyez vrai; j'interroge ici votre droiture.
Vous êtes-vous crû libre après cette rupture?
Pourquoi donc Mélanide a-t-elle ſi long-tems
Nourri dans votre ſein les feux les plus conſtans?
Vous n'aurez donc été fidele qu'à ſon ombre?
Quoi, ſi-tôt qu'elle ſort de la nuit la plus ſombre,
Vous objectez l'arrêt qui vous a ſéparés?
Ce n'eſt plus lui, c'eſt vous qui la deshonorés.
Quel prix réſervez-vous à l'amour le plus tendre?
Quelle horreur ſur vos jours eſt prête à ſe répandre!
Vous n'aurez donc été qu'un lâche ſuborneur?

LE MARQUIS.

Cet amour exceſſif qui maîtriſe mon cœur,
N'a jamais, dans le vôtre, alteré la ſageſſe.
On cenſure aiſément, quand on eſt ſans foibleſſe.
Souvenez-vous du moins, ſi je me ſuis rendu,
Que ce n'a pas été ſans m'être défendu.
Ma réſolution incertaine & flottante
Ne pouvoit ſe fixer, ni remplir votre attente.
Mon amour indécis me laiſſoit en ſuſpens.
Vous ne pouviez prévoir ce fatal contre-tems.
Mais qui dois-je accuſer, ſi j'en ſuis la victime

A qui dois-je ma perte ? A vous, qui, vers l'abîme
Preſſant toujours mes pas par la crainte enchaînés,
Enfin, juſques au fond les avez entraînés.
Penſez-vous que je puiſſe, au gré de votre zéle,
Me relever d'abord d'une chûte mortelle ?
Ne le préſumons pas : j'y vois trop peu de jour.
La pente qui m'aidoit ſert d'obſtacle au retour.
Cependant, quelque ſoit cet amour ſi funeſte,
J'armerai contre lui la vertu qui me reſte.

THEODON.

J'en dois tout eſpérer.

LE MARQUIS.

Vous m'avez pénétré ;
Dans toutes vos raiſons mon eſprit eſt entré :
Mais le cœur n'eſt jamais ſi facile à convaincre :
Je ne ſais ſi le mien pourra ſe laiſſer vaincre.

THEODON.

Ne vous arrêtez pas à de foibles eſſais.

LE MARQUIS.

Je répons des efforts, & non pas du ſuccès.

SCENE VII.

UN VALET, LE MARQUIS, THEODON.

LE VALET *au Marquis.*

MOnſieur, j'allois chez vous. Madame Doriſée
Veut vous voir un moment pour affaire preſſée.

Docile, auſſi-tôt, ſenſible à cet outrage ;
Accuſoit le Marquis.

THEODON.

Oui, je ſuis le meſſage.

D'ARVIANE

Et, pour que mon malheur fût plûtôt conſommé ;
Il faut qu'on ait trouvé cet homme à point nommé.
Il eſt venu : jugez ſi mon bonheur s'arrange.

THEODON.

Il faut voir d'où provient ce changement étrange.

D'ARVIANE.

Monſieur, je ſuis perdu.

THEODON.

Sachez vous moderer ;
Attendez qu'il ſoit tems pour vous déſeſperer.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THEODON, MELANIDE.

MELANIDE.

Telle eſt de mon refus la cauſe néceſſaire.
D'Arviane eſt outré. Mais que pouvois-je faire?
Quand j'aurois conſenti, rien n'eût été conclu.
Dans cette occaſion n'auroit-il pas fallu
faire de notre état l'hiſtoire infortunée?
Doriſée eût alors rompu cet hymenée.
Et pourquoi, ſans beſoin, vouloir s'humilier?
Répandre ſes malheurs, c'eſt les multiplier.

THEODON.

J'ai crû que mon projet vous ſeroit plus utile.
Cet hymen à préſent me paroît difficile:
Quel dommage! il pouvoit nous rendre tous heureux.

MELANIDE.

Voilà tous mes ſecrets; ils ſont ſi douloureux
Qu'il faut les arracher les uns après les autres.

THEODON.

Il eſt peu de malheurs auſſi grands que les vôtres.

MELANIDE.

Voyez la cruauté du ſort qui me pourſuit.
Quand tout ſemble contraire à l'ingrat qui me fuit,
Quand je puis à mon gré lui ravir ma rivale,

Dorisée, auſſi-tôt, ſenſible à cet outrage ;
A mandé le Marquis.

THEODON.

Oui, je ſais le meſſage.

D'ARVIANE

Et, pour que mon malheur fût plûtôt conſommé ;
Il faut qu'on ait trouvé cet homme à point nommé.
Il eſt venu : jugez ſi mon bonheur s'arrange.

THEODON.

Il faut voir d'où provient ce changement étrange.

D'ARVIANE.

Monſieur, je ſuis perdu.

THEODON.

Sachez vous moderer ;
Attendez qu'il ſoit tems pour vous déſeſperer.

Fin du troiſiéme acte.

l ſe rencontre une raiſon fatale
rce à laiſſer combler mon deshonneur.
..n malheureux fils & pour moi quelle hor
..eur !
is enfin croyez-vous qu'on ſoit aſſez barbare
livrer tous deux aux pleurs qu'on nous pré

THEODON.

s.

MELANIDE.

Vos efforts ſeroient infructueux !
a tant de pouvoir ſur un cœur vertueux.
ien eſt fait pour l'être ; il l'étoit ; j'en ſuis sûre.
..oi voulez-vous qu'il devienne parjure ?
frayant, quand l'eſpoir me ſéduit.

THEODON.

drois, en l'état où le ſort vous réduit,
ir, ſans vous tromper, diſſiper vos alarmes.
mais, hélas ! Je ne puis que partager vos larmes ;
Je tremble que bien-tôt, peut-être dès ce jour,
Votre époux ne vous ſoit arraché par l'amour.
Tout m'allarme pour vous ; & rien ne me raſſure.
Peut-être en ce moment ſigne-t-il ſon parjure.

MELANIDE.

Ah ! Perfide, arrêtez ; c'eſt l'arrêt de ma mort ...
Vous n'empêcherez pas un ſi cruel accord ?

THEODON.

Eh, Madame, comment ?

MELANIDE.

Votre pitié ſe laſſe ?

THEODON.

On me fait un ſecret de tout ce qui ſe paſſe.

MELANIDE.

Ainſi donc Roſalie accepteroit mon bien ?

THEODON.

C'eſt ce qui me ſurprend ; & j'appréhende bien
Que de tant de grandeurs la brillante chimére
N'ait ébloui la fille auſſi-bien que la mere.
Roſalie eſt, d'ailleurs, contrainte d'obéir.
Elle n'a pas le choix.

MELANIDE.

Tout ſert à me trahir.
Ah ! Monſieur, vous voyez qu'en cet état funeſte,
La pitié que j'inſpire eſt tout ce qui me reſte.
Ai-je épuiſé la vôtre ? Il me ſeroit affreux...

THEODON.

Elle ſuit vos malheurs, & redouble avec eux.

MELANIDE.

Et me permettez-vous d'en abuſer encore ?

THEODON.

Ah ! Votre confiance & m'oblige & m'honore ;
Diſpoſez de mon zéle.

MELANIDE.

Auprès de mon époux
Daignez donc l'employer ; portez les derniers coups ;
Faites-lui bien ſentir que, s'il me ſacrifie,
Mes pleurs ſeront autant de taches ſur ſa vie ;
Que le bien qu'il reprend eſt un vol qu'il me fait ;
Des plus vives couleurs peignez-lui ſon forfait :
Dites-lui, qu'en m'ôtant ma gloire, il perd la ſienne ;
Que ſa honte ſera plus grande que la mienne ;
Et qu'il eſt (quelque ſoit l'excès de mes douleurs)
Plus affreux d'être en proie aux remords qu'aux malheurs.
Mais non. Ne vous ſervez que des plus douces armes ;
Juſqu'au fond de ſon cœur faites couler mes larmes :
Hélas ! Ne lui portez que des gémiſſemens,
Que de tendres douleurs & des embraſſemens.

Renouvellez-lui bien la foi que je lui donne
De lui garder toujours ce cœur qu'il abandonne ;
Ce cœur qui lui parut un don ſi précieux.
Cet heureux tems n'eſt plus. Mais, Monſieur, faites mieux ;
Parlez-lui de ſon fils, il ſauvera ſa mere.
Qui peut mieux reſſerrer une chaîne ſi chere ?
Qu'il regarde en pitié le fruit de ſon amour,
Quoique ce ſoit de moi qu'il ait reçû le jour.
Dans ce gage innocent de ſa tendreſſe extrême,
Je le conjure, hélas ! de ne voir que lui-même.
Mon ſort ſera trop doux, ſi, pour prix de mes pleurs,
Il daigne ſur ſon fils réparer mes malheurs.

THEODON.

Mais voudra-t-il m'entendre ? On fuit ceux qu'on redoute.
Il a lieu de me craindre ; il me fuira ſans doute.
Et contre lui tantôt n'ai-je pas éclatté ?
J'eſpérois ſon retour ; il m'en avoit flatté.

MELANIDE.

Toute reſſource enfin ſeroit-elle épuiſée ?
Si j'allois me jetter aux pieds de Doriſée ?
L'aveu de mon état ſeroit-il indiſcret ?

THEODON.

C'eſt lui dire un peu tard ce malheureux ſecret.
Pourquoi ne pas aller, dans ce péril extrême,
A l'auteur de vos maux, au Marquis, à lui-même ?
Vous aurez contre lui des traits victorieux.
Quelque enchanté qu'il ſoit, paroiſſez à ſes yeux ;
Par un charme plus fort, on en détruit un autre.

MELANIDE.

Sur quoi fondez-vous mon eſpoir & le vôtre ?
De foibles appas, que le tems & les pleurs !...

THEODON.

Madame, comptez mieux sur vous-même. D'ailleurs,
On s'embellit encore en voyant ce qu'on aime.
Vous n'imaginez pas quelle puissance extrême
Ont les pleurs d'un objet qu'on a trouvé charmant.

MELANIDE.

Quand on les fait répandre, on les brave aisément.

THEODON.

Ne perdons point de tems, venez-y toute-à-l'heure.

MELANIDE.

Si je tombe à ses pieds, il faudra que j'y meure.

THEODON.

Espérez que son cœur ne résistera pas.
Il faut que votre fils accompagne vos pas ;
Qu'il joigne à vos attraits sa jeunesse & ses charmes.
Madame, ils donneront plus de force à vos larmes.
Vous porterez tous deux d'inévitables coups.
Je vous seconderai. Nous vous aiderons tous.

MELANIDE.

Je ne balance plus. Puissent sous vos auspices
La nature & l'amour nous devenir propices !
Vous guiderez mes pas. J'irai dès aujourd'hui ;
J'y conduirai mon fils : je n'espére qu'en lui.

Mon cœur s'ouvre, mon ſein doublement ſe déchire;
J'y reçois tous les coups qu'ils peuvent ſe porter ...
Cette attente eſt, pour moi, trop rude à ſupporter,
Il faut...

SCENE V.

D'ARVIANE, MELANIDE.

MELANIDE.

QU'avez-vous fait? Vous n'avez qu'à pourſuivre,
Et bien-tôt avec vous on n'oſera plus vivre.

D'ARVIANE.

Quoi donc?

MELANIDE.

Tenez, voyez, liſez ce qu'on m'écrit.
C'eſt bien à vous, Monſieur, à céder au dépit!
Voilà donc la douceur que vous m'aviez promiſe!

D'ARVIANE.

La ſenſibilité ne m'eſt donc pas permiſe?

MELANIDE.

Non, quand elle s'exhale avec trop de chaleur,
Monſieur, il faut apprendre à ſouffrir un malheur:
Quand on ne le ſait pas, on s'en attire un autre.

D'ARVIANE.

Pour un moment d'oubli, quel courroux eſt le vôtre!

MELANIDE.

Un moment d'imprudence a ſouvent fait verſer
Des larmes, que le tems n'a pû faire ceſſer.

D'ARVIANE.

D'ARVIANE.

Dans l'état où je ſuis, pouvois-je me contraindre?
Mais de vous-même auſſi n'oſerois-je me plaindre?
Si vous m'aimez encore; au nom de cet amour,
Dites-moi donc pourquoi je perds tout en ce jour.
Vous aviez, dans vos mains le bonheur de ma vie,
Je pouvois être heureux; vous m'ôtez Roſalie.
Par quelle cruauté faut-il que ce Marquis
Vous doive tout le bien que je m'étois acquis?
Car il le tient de vous. Dans cette concurrence,
Cet homme devoit-il avoir la préference?

MELANIDE.

Envers votre rival ſoyez plus circonſpect;
Et ne ſortez jamais du plus profond reſpect
Que vous devez avoir pour lui; je vous l'ordonne.

D'ARVIANE.

Et par quelle raiſon? ... Mais votre ordre m'étonne.
Qui, moi le reſpecter? Ah! retranchez ce point.

MELANIDE.

Je l'exige de vous.

D'ARVIANE.

Et ne faudra-t-il point
Que je lui faſſe auſſi des excuſes?

MELANIDE.

Sans doute:
Il faut vous y réſoudre, oui, quoi qu'il vous en coûte.
Croyez que mon conſeil n'eſt pas indifférent.
Obéiſſez enfin; ce n'eſt qu'en réparant,
Qu'on peut tirer parti des fautes qu'on a faites.

D'ARVIANE.

Adame y penſez-vous?

MELANIDE.

Je ſais ce que vous dites.

D'ARVIANE.

Ah! C'en eſt un peu trop. Ne m'abaiſſez pas tant.
Mon rival, ſi l'on veut, eſt un homme important.
Eh! Que me fait, à moi, ſi ſa fortune eſt grande?
Parce qu'il eſt heureux, faut-il que j'en dépende!
Les procédés reçûs entre gens tels que nous,
Ne ſouffrent pas que j'aille embraſſer ſes genoux.
S'il ſe croit offenté, nous avons notre uſage.
Je ne ſuis pas encore à mon apprentiſſage.
[*En mettant la main ſur ſon épée.*]
S'il veut, nous nous verrons. Ceci nous rend égaux.

MELANIDE.

Je gémis de vous voir des ſentimens ſi faux.
Et pour qui?... Mais, je céde; il vaut mieux vous apprendre
Les cauſes d'un refus qui vous a dû ſurprendre.
J'ai prévû, dès long-tems ce qui vient d'éclater.
J'ai combattu vos feux, bien-loin de vous flatter.
Je vous ai toujours dit que jamais l'hymenée
N'uniroit Roſalie à votre deſtinée;
Que même ſon amour vous ſeroit ſuperflu.

D'ARVIANE.

Madame, cependant, ſi vous aviez voulu!...

MELANIDE.

Si j'avois pû détruire un obſtacle invincible,
Qui rend ce mariage entre vous impoſſible;
Je n'aurois pas été moins heureuſe que vous.

D'ARVIANE.

Quel obſtacle s'oppoſe à des liens ſi doux?

MELANIDE.

Votre état.

D'ARVIANE.

Mon état, dites-vous? J'en fais gloire.
Je ſers avec honneur; du moins j'oſe le croire.

, ſi quelque revers n'arrête point mes pas ;
ferai mon chemin.

MELANIDE.

Vous ne m'entendez pas.

D'ARVIANE.

oit-ce ma fortune ? Elle eſt aſſez bornée ;
n conviens avec vous. Mais, quoi donc ? l'hy-
menée
-t-il jamais été l'ouvrage de l'amour ?
ois-je le premier ?... On en voit chaque jour...

MELANIDE.

is ils ſont aſſortis, du moins, par la naiſſance.

D'ARVIANE.

la mienne, il eſt vrai, j'ai peu de connoiſſance.
puis que le hazard a pû nous réunir,
us avez évité de m'en entretenir.
is je vous appartiens ; ce titre me raſſure.
i, j'ai quelque naiſſance ; elle n'eſt point obſcure.

MELANIDE.

! bien loin d'en avoir ; gémiſſez d'être né.

D'ARVIANE.

rémis.

MELANIDE.

Et voilà l'obſtacle infortuné
e j'avois toujours craint de vous faire connoître.

D'ARVIANE.

i, j'aurois à rougir de ceux qui m'ont fait naître ?
el eſt donc le néant où j'ai puiſé le jour ?

MELANIDE.

e voulez-vous ſavoir ?

D'ARVIANE.

Parlez-moi ſans détour.
ource de ma vie eſt donc bien mépriſable ?

MELANIDE.

[illegible] considérable :
[illegible]....

PARTIANE.

[illegible] me ſeroit ſurvenu

MELANIDE.

[illegible]

PARTIANE.

[illegible]

MELANIDE.

Vous êtes méconnu.
[illegible]
[illegible] légitime.
[illegible] eſpoir réduit ;
[illegible]

PARTIANE.

Et je fuis !

MELANIDE.

[illegible] même,
[illegible]
[illegible] ſingulier amour,
[illegible]

[illegible]

MELANIDE.

[illegible] fidelle.

PARTIANE.

[illegible]

MELANIDE.

[illegible] pour elle.

PARTIANE.

Il ne [illegible]
En [illegible]
Pour [illegible]

'a pas fait ceſſer cette indigne rupture ?

MELANIDE.

cœur, par un amour impoſſible à dompter ;
lontairement s'eſt laiſſé ſurmonter.

D'ARVIANE.

ois-je maître ? Ah, ciel ! Tu m'as choiſi mon pere
s un jour malheureux de haine & de colere.
;nez me le nommer ; je veux dès aujourd'hui
re par-tout ſes pas & m'attacher à lui
i lui reprocher ma honte & ſon parjure.

MELANIDE.

ächez rien de plus.

D'ARVIANE.

Ah ! Je vous en conjure.

MELANIDE.

? puis.

D'ARVIANE.

Et pourquoi ne voulez-vous donc pas
j'aille, de ſa main, recevoir le trépas ?
:e pour m'accabler qu'il m'a donné la vie ?
un fardeau pour moi de honte & d'infamie.

MELANIDE.

s me faites trembler.

D'ARVIANE.

Ne me refuſez plus.

MELANIDE.

s ferez, près de moi, des efforts ſuperflus.
it, où je vous vois, a trop de violence.
ouvante & l'effroi m'impoſent le ſilence.

D'ARVIANE.

'quoi veux-je ſavoir ce ſecret accablant,
ju'on ne peut venger un affront ſi ſanglant ?
efuſerez-vous auſſi, dans ma miſere,
race & la douceur de connoître ma mere ?

MELANIDE.

Hélas!

D'ARVIANE.

Vous ſoupirez! En ſuis-je abandonné?
Deſavoué? Sans doute. En dois-je être étonné?
Je me rends la juſtice affreuſe qui m'eſt dûe.
Le ſein qui m'a conçû, doit frémir à ma vûe:
C'eſt pour elle un ſupplice; elle a droit de me fuir.
Ma vie eſt ſon opprobre, elle doit me haïr.

MELANIDE.

Elle ne vous hait point; croyez qu'elle vous aime;
Qu'elle gémit ſur vous, plus que ſur elle-même.

D'ARVIANE.

Ne refuſez donc plus à mes empreſſemens,
Le bonheur de jouir de ſes embraſſemens:
Qu'au moins, dans nos malheurs, notre amour nous raſſemble;
Nous les adoucirons, en les pleurant enſemble.

MELANIDE.

Ne la connoiſſez point.

D'ARVIANE.

Ou réuniſſez-nous;
Ou vous allez me voir mourir à vos genoux.

MELANIDE.

Que vous êtes preſſant!

D'ARVIANE.

Que vous êtes cruelle!

MELANIDE.

Votre mere ſe rend; vous l'emportez ſur elle....
Ah, mon fils!

D'ARVIANE.

Quoi, c'eſt vous? Mon cœur eſt ſatisfait.
Le Ciel a fait pour moi le choix que j'aurois fait.

MELANIDE.

Hélas! Votre deſtin n'eſt pas moins déplorable.

D'ARVIANE.

), mere la plus tendre & la plus adorable !

MELANIDE.

i vous m'aimez autant que je crois l'entrevoir,
ayez donc ſur vous-même un peu plus de pouvoir.
Vous voyez quel doit être un jour votre partage.
l faut, au fond des cœurs, vous faire un héritage ;
eur conquête n'eſt pas l'ouvrage d'un moment ;
On les gagne avec peine, on les perd aiſément :
Mais la douceur attire, & retient ſur ſes traces
'amitié, la faveur, la fortune & les graces.
a hauteur n'a jamais produit que des malheurs :
e vous laiſſe y penſer ; je vais cacher mes pleurs.

SCENE VI.

D'ARVIANE *ſeul.*

ME voilà donc inſtruit de mon ſort effroïable !
Grands Dieux! Quel en eſt donc l'auteur impitoïable?
Hélas ! Je l'aurois ſû, ſi j'avois pû calmer
Mes eſprits & mes ſens trop prompts à s'allumer.
A ſa diſcrétion j'aurois été me rendre :
Peut-être ſa pitié... Que devois-je en attendre,
Puiſque tant de vertu jointe à tant de beauté,
N'ont pû de cet ingrat vaincre la cruauté ?
Quelle idée imprévûe, & peut-être inſenſée,
Se forme tout-à-coup au fond de ma penſée ?

Je ne ſais ; mais je ſens accroître mes ſoupçons ;
Quand je penſe aux conſeils, aux avis, aux leçon
Qu'au ſujet du Marquis j'ai reçûs de ma mere ;
Elle y prend intérêt : Quel en eſt le myſtere ?
Pourquoi tous ces égards, & ce profond reſpect
Qu'elle exige pour lui ? Cet ordre m'eſt ſuſpect.
Ce Monſieur d'Orvigny, qu'on veut que je révere
Seroit-il, à la fois, mon rival & mon pere ?
Lui ?... Dans ce doute affreux tout ſe confond en
Haine, deſir, terreur, eſpoir, amour, effroi :
Je ne démêle rien dans ce trouble funeſte.
Qui m'en ſera ſortir ?... Mais Théodon me reſte ;
Il eſt inſtruit. Allons, & tâchons d'arracher
Le malheureux ſecret que l'on veut me cacher.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

THEODON, LE MARQUIS.

THEODON.

Plus d'Arviane a tort, plus il doit être à plaindre.

LE MARQUIS.

Y ſongez-vous ? A quoi voulez-vous me contraindre?
C'eſt, pour un étourdi, prendre beaucoup de ſoin.
Ce jeune homme a pouſſé l'affaire un peu trop loin.
C'eſt une offenſe en forme, une inſulte marquée,
Qui jamais ne peut être autrement expliquée.
Elle a trop éclaté dans toute la maiſon:
Il faut bien, malgré moi, que j'en tire raiſon.

THEODON.

Vous ne le ferez pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc, je vous prie?
J'y ſuis très-réſolu.

THEODON.

Vous en perdrez l'envie;
Quand vous ſerez inſtruit d'un ſecret important,
Dont je ne ſuis inſtruit que depuis un inſtant.

LE MARQUIS.

Quand je ſerai vengé, vous pourrez me l'apprendre.

THEODON.

Il ne ſeroit plus tems.

LE MARQUIS.

J'ai peine à vous comprendre.

THEODON.

Si vous ſaviez à qui d'Arviane appartient!...

LE MARQUIS.

Que m'importe?

THEODON.

Ah, Monſieur!...

LE MARQUIS.

Dites; qui vous retient!

THEODON.

Vous en auriez pitié.

LE MARQUIS.

Suis-je ami de ſon pere?
Parlez.

THEODON.

Hélas!

LE MARQUIS.

Eh bien?

THEODON.

Mélanide eſt ſa mere.

LE MARQUIS.

Ah! Que m'annoncez-vous?

THEODON.

C'eſt cet infortuné,
Qu'en des tems plus heureux l'amour vous a donné;
Enfant né pour pleurer la honte de ſa mere,
Déplorable héritier d'opprobre & de miſere,
Sans état, ſans aveu, ſans nom, ſans bien, ſans rang;
Qui va ſe voir privé de tous les droits du ſang,
Au lieu d'être un objet d'amour, de complaiſance,
De reſſource, de joie, & de reconnoiſſance.

Il devoit être heureux de vous devoir le jour.

LE MARQUIS.

Hélas !

THEODON.

C'étoit par lui que l'hymen & l'amour
Comptoient que vous deviez vous ſurvivre à vous-même :
C'eſt un bien que le Ciel ne fait qu'à ceux qu'il aime,
Vous l'avez ; & pourquoi n'en jouiſſez-vous pas ?
Que voulez-vous de plus qu'un ſort ſi plein d'appas ?
Qu'une épouſe pour vous ſi tendre & ſi conſtante,
Et qu'un fils en état de remplir votre attente ?
Songez que, pour jamais, vous allez vous priver
Du bonheur le plus grand qui pût vous arriver.

LE MARQUIS.

Eh ! Daignez m'épargner. Quelle attaque imprévûe !
Ah ! Roſalie, hélas ! Pourquoi vous ai-je vûe ?
Devois-je rencontrer vos dangereux appas ?
Quelle étoile funeſte alors guida mes pas ?
Rendez-moi donc ce cœur trop épris de vos charmes :
Son infidelité fait verſer trop de larmes.

THEODON.

Vous les payerez cher, je puis vous l'annoncer.
Mélanide bien-tôt vous en fera verſer.
Elle vivoit pour vous. Il faut bien qu'elle meure.

LE MARQUIS.

Qu'entens-je ?

THEODON.

Vous allez hâter ſa derniere heure.

LE MARQUIS.

Ah ! Cruel, je le vois, vous voulez mon trépas.
Oüi, s'il faut que je briſe un nœud ſi plein d'appas...
Mais, comment parvenir à cet effort ſuprême ?
Eſt-ce à l'amour heureux à s'immoler lui-même ?

THEODON.

Quand il eſt criminel, il ne peut être heureux.
Mais, voilà votre fils, je vous laiſſe tous deux.

SCENE II.

D'ARVIANE, LE MARQUI

LE MARQUIS *à part.*

THéodon ne doit pas avoir eu l'imprudence
De faire à d'Arviane aucune confidence.

D'ARVIANE.

Quand, juſqu'au fond du cœur pénétré de regret,
Je cherche à réparer un tranſport indiſcret,
Avec quelque bonté daignerez-vous m'entendre?
Je viens chercher ma grace. A quoi dois-je m'attendr

LE MARQUIS.

Dès que vous ſouhaitez que tout ſoit effacé,
Je ne me ſouviens plus de ce qui s'eſt paſſé.

D'ARVIANE.

Je craignois de trouver un rival inflexible,
Prévenu contre moi d'une haine invincible.
Si vous me haïſſiez, mon ſort ſeroit affreux.

LE MARQUIS.

On ne hait pas toujours ceux qu'on rend malheureu

D'ARVIANE.

Cet aveu n'adoucit mes maux qu'en apparence,
Si vous ne me voyez qu'avec indifférence.

LE MARQUIS.

[*à part.*]

Croyez que je vous plains. Tous mes ſens ſont troublés.

D'ARVIANE.

Votre pitié m'eſt chere. Ah! Si vous la reglez.
Sur l'état où je ſuis, elle doit être extrême.

LE MARQUIS.

Je ſais qu'il eſt cruel de perdre ce qu'on aime.

D'ARVIANE.

J'ai bien d'autres ſujets de me déſeſperer.
Je ſerois trop heureux de n'avoir à pleurer
Qu'une ſi douloureuſe & ſi triſte infortune:
Cette perte, après elle, en entraîne encore une.
On n'éprouva jamais un revers plus affreux.
Hélas! J'avois un pere illuſtre, généreux,
Digne d'être à jamais ma gloire & mon modelle:
Je ne pouvois ſortir d'une ſource plus belle.
Vain bonheur! Au mépris de l'amour paternel,
Il veut couvrir ſon ſang d'un opprobre éternel;
A ces premiers liens il s'arrache de force,
Et va ſacrifier, au plus affreux divorce,
La nature, l'hymen, & l'amour gémiſſant.
Je ſerai dénué de tout ce qu'en naiſſant
Le plus vil des mortels apporte avec la vie.
Malheureux d'être né, je vais porter envie
A tous ceux qui devoient me voir au-deſſus d'eux:
J'en deviens le dernier, & le plus malheureux....
Je vous vois attendri! Je me flatte, j'eſpere
Que vous ne prenez pas le parti de mon pere.

LE MARQUIS.

Il ſeroit mal-aiſé de le juſtifier.

D'ARVIANE.

En vous, entierement je puis donc me fier?

[illegible] pas timide.
[illegible] prends pour mon guide
LE MARQUIS.

[illegible]

ÉLANIDE.

[illegible] le mieux m'a
[illegible]
[illegible] plaire?
[illegible] que je faſſe.
[illegible] de grace.
[illegible] de nous,
[illegible] les genoux...
[illegible] audace?
[illegible], mener-vous à m
[illegible]
[illegible] mes traits:
[illegible]
[illegible] part.
[illegible] que je lis?

[illegible] retire.
[illegible] vous amender.
[illegible]
[illegible] gement?
[illegible] gement.
[illegible] mere?
[illegible] mon pere.
[illegible] apris.
Soupçonne-t-elle [illegible] peine?
Pourroit-elle [illegible] ſa fuite?
Quelle [illegible]
Je [illegible]
Je [illegible]...
Ne [illegible] plus que vous [illegible] répondre!

de fermeté je ne pouvois m'attendre.
ne feriez penſer que je me ſuis mépris ;
effet je n'ai point le titre que j'ai pris,
je n'ai ſur vous aucun droit à prétendre.
ètes vertueux, & vous ſeriez plus tendre.
à de faux ſoupçons... Ah! Daignez m'excuſer;
ent trop flatteurs pour ne pas m'abuſer.
avoit mal inſtruit. Rentrons dans ma miſere.
que de ſortir de l'erreur la plus chere,
quitter un nom que j'avois uſurpé,
même montrez-moi que je m'étois trompé:
pouvez m'en donner la preuve la plus sûre;
ai fait tantôt une aſſez grande injure;
al furieux je me ſuis égaré;
s ne m'êtes rien, je n'ai rien réparé.
ıſe n'a plus lieu. Votre honneur vous engage
ır dans mon ſang un ſi ſenſible outrage.
donc me punir, puiſque vous le devez.
allez m'arracher Roſalie; achevez,
z auſſi ma vie, elle me déſeſpere.

LE MARQUIS.

ureux!... Qu'oſe-tu propoſer à ton pere?

D'ARVIANE.

e renais.

LE MARQUIS.

Que vois-je? O ciel! En eſt-ce aſſez?

SCENE III. & derniere.

MELANIDE, DORISÉE, THEODON, ROSALIE, LE MARQUIS, D'ARVIANE.

MELANIDE.

VOus rappellerez-vous des traits preſqu'effacés ?
On veut, avant ma mort, que je vous importune;
Et je viens, à vos pieds, pleurer notre infortune.
Mon fils, uniſſons-nous.

[*Elle va pour ſe jetter aux pieds du Marquis, qui l'en empêche.*]

D'ARVIANE *ſe jettant aux pieds du Marquis.*

Mon pere !

LE MARQUIS *à Mélanide.*

Pardonnez
Au trouble où tous mes ſens ſe ſont abandonnés.
[*à part.*]
Que je me ſens confus, interdit & coupable !

MELANIDE.

Vous craignez, je le vois, que je ne vous accable;
Mais loin de me laiſſer aigrir par mes malheurs,
Quelque ſoit le ſujet qui fait couler mes pleurs,
Hélas ! je ſais toujours excuſer ce que j'aime.
Vous cauſez, malgré vous, mon infortune extrême.
Une ſi longue abſence, & les bruits de ma mort,

Ont rendu votre cœur le maître de ſon ſort.
Je devois ſuccomber. La fortune jalouſe
Dès long-tems auroit dû vous ravir votre épouſe :
Pardonnez ſi j'emprunte encore un nom ſi doux,
Je céde à l'habitude, elle me vient de vous.
Mais, ſans parler de moi, ni de ma deſtinée,
Je vous remets le fruit du plus tendre hymenée.
J'aurois lieu deſperer que cet infortuné
Ne démentiroit point le ſang dont il eſt né,
Et qu'il pourroit vous être auſſi chere qu'à ſa mere.
Daignez donc vous charger de toute ſa miſere.
Permettez qu'il s'éleve en ſecret ſous vos yeux :
Il n'aura plus que vous ... Recevez mes adieux.
[*à d'Arviane.*]
Et vous, à vos vertus faites-vous reconnoître.
Me pardonnerez-vous de vous avoir fait naître ?
Oh, mon fils !

LE MARQUIS *à Mélanide.*

N'imputez qu'à ma confuſion
Si j'ai paru reſter dans l'indéciſion.
Avez-vous pû me croire aſſez de barbarie
Pour vous abandonner, vous, que j'ai tant chérie ;
Vous, dont j'ai ſi long-tems déploré le trépas ;
Vous, en qui je retrouve un cœur & des appas
Dignes d'être adorés de tout ce qui reſpire ?
Que n'avez-vous plûtôt réclamé votre empire ?
Avant que de revoir un objet ſi touchant,
J'ai crû ne pouvoir vaincre un coupable penchant :
Mais j'éprouve, en ſortant de cette erreur extrême,
Qu'en me rendant à vous, je me rends à moi-même.
Mon cœur & mon amour vont ſe renouveller.
Heureux que vous ayez daigné les rappeller !
[*en l'embraſſant.*]
Quelle félicité m'alloit être ravie !

MELANIDE.

Je vous trouve donc !

DAWLANE.

Chere mere de ma vie !

LE MARQUIS.

[*à Dawlane.*] [*à Mélanide.*]

Oui, je suis votre pere. Oui, je suis votre époux.
Que l'amour & l'hymen nous réunisse tous !

[*à Dorisée.*]

Madame, vous voyez dans quelle douce chaîne,
Aussi-tôt que l'amour, m'enchaîne.

DORISÉE.

Je ne puis qu'applaudir à vos félicités.
J'suis ici la premiere à vous féliciter.....

LE MARQUIS *à Dorisée.*

Pourriez-vous détourner votre choix sur un autre,
En souffrir que mon fils devint mille le vôtre ?
Nous seriez vous heureux.

DORISÉE.

J'aurois cet honneur.

LE MARQUIS *à Mélanide.*

Ne consentez-vous pas de même à leur bonheur ?

MÉLANIDE.

[*embrassant Rosalie.*]

Qui, moi ? Si j'y consens ! Oui, vous serez ma fille.

LE MARQUIS.

Ne faisons désormais qu'une même famille.
O Ciel ! Tu me fais voir, en comblant nos vœux,
Que le devoir n'est fait que pour nous rendre heureux.

FIN.

LES MÉNECHMES.

OU

LES JUMEAUX;

COMÉDIE

DE REGNARD,

Repréſentée le 4 Décembre 1705.

Conforme à la Repréſentation.

Le Chevalier MÉNECHME, ſ me
DÉMOPHON, Pere d'Iſabelle.
ISABELLE, Amante du Chevalier.
ARAMINTE, vieille Tante d'Iſa
amoureuſe du Chevalier.
FINETTE, Suivante d'Araminte.
VALENTIN, Valet du Chevalier
ROBERTIN, Notaire.
UN MARQUIS Gaſcon.
M. COQUELET, Marchand.

LES MÉNECHMES,

OU

LES JUMEAUX;

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER MÉNECHME, *ſeul.*

JE ſuis tout hors de moi. Maudit ſoit le Valet!
Pour me faire enrager, il ſemble qu'il ſoit fait:
Je ne puis plus long-temps ſouffrir ſa négligence;
Tous les jours le coquin laſſe ma patience:
Il ſait que je l'attends....

SCENE II.

NTIN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

MAIS, enfin, je le vois.
D'où viens-tu donc, Maraud ? Dis ; parle ; réponds-moi.

VALENTIN *met à terre une valise qu'il portoit, & s'assied dessus.*

Quant à présent, Monsieur, je ne vous puis rien dire ;
Un moment, s'il vous plaît, souffrez que je respire ;
Je suis tout essoufflé.

LE CHEVALIER.

Veux-tu donc, tous les jours,
Me mettre au désespoir, & me jouer ces tours ?
Je ne sais qui me tient, que de vingt coups de canne....
Quoi ! Maraud, pour aller jusques à la Douane
Retirer ma valise, il te faut tant de temps ?

VALENTIN.

Ah ! Monsieur, ces Commis sont de terribles gens.
Les Juifs, tout Juifs qu'ils sont, sont moins durs, moins Arabes :
Ils ne répondent point, que par monosyllabes.
Non. Paix. Quoi ? Monsieur.... Je n'ai pas le loisir.

Mais, Monſieur.... Revenez. Faites-moi le plaiſir....
Vous me rompez la tête ; allez. Enfin les traîtres,
Quand on a beſoin d'eux, ſont plus fiers que leurs Maîtres.

LE CHEVALIER.

Quoi ! tu ſerois reſté juſqu'à l'heure qu'il eſt
Toujours à la Douane ?

VALENTIN.

Oh ! non pas, s'il vous plaît.
Voyant que le Commis, qui gardoit la valiſe,
Uſoit, depuis un mois, avec moi de remiſe ;
Las d'avoir pour objet un viſage ennuyeux,
J'ai cru qu'au cabaret j'attendrois beaucoup mieux.

LE CHEVALIER.

Faudra-t-il que le vin te commande ſans ceſſe ?

VALENTIN.

Vous ſavez que chacun, Monſieur, a ſa foibleſſe.
Mais le mauvais exemple, encor plus que le vin,
Me retient, malgré moi, dans le mauvais chemin.
Je me ſens de bien vivre une aſſez bonne envie.

LE CHEVALIER.

Mais, pourquoi hantes-tu mauvaiſe compagnie ?

VALENTIN.

Je fais de vains efforts, Monſieur, pour l'éviter ;
Mais je vous aime trop, je ne puis vous quitter.

LE CHEVALIER.

Que dis-tu donc, Maraud ?

VALENTIN.

Monſieur, un long uſage

ement me donne l'avantage.
il est que moi vous vous êtes trouvé.
souvent d'un vin bien pris & mal cuvé,
ous ai vu le chef plus lourd qu'à l'ordinaire ;
même quelquefois prêté mon miniſtere
Pour vous donner la main & vous conduire au lit :
De ces petits excès je ne vous ai rien dit :
Nous devons nous prêter aux foibleſſes des autres,
Leur paſſer leurs défauts, comme ils paſſent les nôtres.

LE CHEVALIER.

Je te pardonnerois d'aimer un peu le vin,
Si je te connoiſſois à ce ſeul vice enclin :
Mais ton maudit penchant à mille autres te porte.
Tu reſſens pour le jeu la pente la plus forte....

VALENTIN.

Ah ! ſi je joue un peu, c'eſt pour paſſer le temps.
Quand vous percez les nuits dans certains noirs brelans,
Je vous entends jurer au travers de la porte ;
Je jure, comme vous, quand le jeu me tranſporte :
Et, ce qui peut tous deux nous différencier,
Vous jurez dans la chambre, & moi ſur l'eſcalier.
Je vous imite en tout. Vous, d'une ardeur extrême,
Buvez, jouez, aimez ; je bois, je joue & j'aime :
Et ſi je ſuis coquet, c'eſt vous qui, le premier,
Conſommé dans cet art, m'apprîtes le métier.
Vous allez, chaque jour, d'une ardeur vagabonde,
raſle par-tout, de la Brune à la Blonde.
à préſent vous retient ſous ſa loi ;
mez, dites-vous ; je ne ſais pas pourquoi.

LE CHEVALIER.

Tu ne ſais pas pourquoi ! Se peut-il qu'à ſes charmes,
A ſes yeux tout divins, on ne rende les armes ?
Je la vis chez ſa Tante, où j'en fus enchanté ;
Le trait qui me perça, mon cœur l'a rapporté.

VALENTIN.

Autrefois cependant pour ſa Tante Araminte,
Toute folle qu'elle eſt, vous aviez l'ame atteinte :
J'approuvois fort ce choix : outre que ſes ducats
Nous ont, plus d'une fois, tiré de mauvais pas,
J'y trouvois mon profit ; vous cajoliez la tante,
Et moi je pourchaſſois Finette la ſuivante.
Ainſi vous voyez bien....

LE CHEVALIER.

Oui, je vois, en un mot,
Que tu fais le Docteur, & que tu n'es qu'un ſot.
Pour t'empêcher de dire encor quelque ſottiſe,
Finiſſons ; & chez moi va porter ma valiſe.

VALENTIN, *redreſſant la valiſe, pour la mettre ſur ſon épaule.*

J'obéis : cependant, ſi je voulois parler,
Sur un ſi beau ſujet je pourrois m'étaler.

LE CHEVALIER.

Eh ! tais-toi.

VALENTIN.

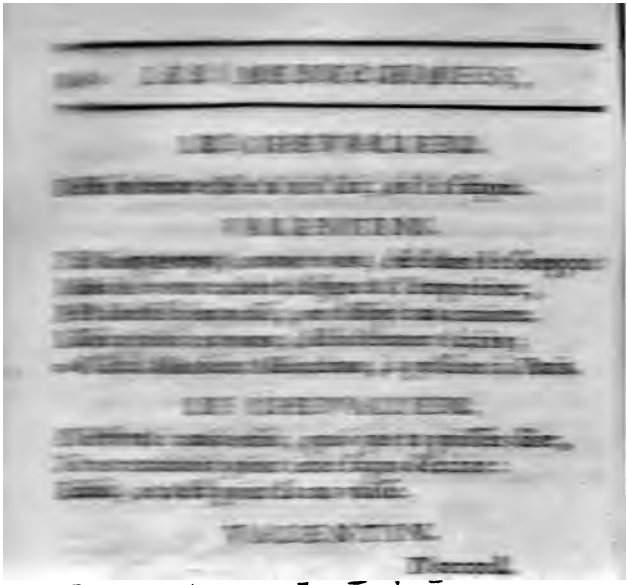
Quand je veux, je parle mieux qu'un autre.

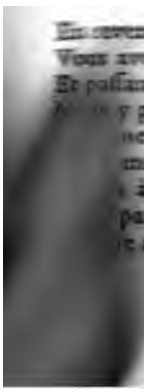
LE CHEVALIER.

Quelle eſt cette valiſe ?

VALENTIN.

Eh ! parbleu, c'eſt la vôtre.





Vous vous me mettez mal, Monsieur, pour me
avec
En revenant de Londres, ne, par trop bonnement,
Vous avez pris congé de votre Seigneur ;
En passant à Bicestre, on fut le dernier gîte,
y prîmes la poste ; et, pour aller plus vîte,
ne fîmes passer au cocher qui paroit,
malle allez lourde, et qui nous arrêtoit.
à votre arrivée avec zele et viteſſe.
par le Commis mettre deſſus l'adreſſe.
n'ai rien fait que bien dans tout ceci.

LE CHEVALIER.

C'eſt de quoi dans l'inſtant je veux être éclairci.
Ouvre vîte ; & voyons quel eſt tout ce myſtere.

VALENTIN, *tirant un paquet de clefs.*

Dans un moment, Monſieur, je vais vous ſatisfaire ;
Ouais ! La clef n'entre point.

LE CHEVALIER.

Romps chaîne & cadenas.

VALENTIN.

Puiſque vous le voulez, je n'y réſiſte pas.
Or ſus, inſtrumentons.

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu ? Tu me regardes.

VALENTIN.

Je ne vois, là-dedans, pas une de vos hardes.

LE CHEVALIER.

Comment donc, malheureux ?

VALENTIN.

Monſieur, point de courroux.
Au troc que nous faiſons, peut-être gagnons-nous.
Et je ne crois pas, moi, que dans votre valiſe
Nous euſſions pour vingt francs de bonne marchandiſe.

LE CHEVALIER.

Et ces lettres, Maraud, qui faiſoient mon bonheur,
Où l'aimable Iſabelle, exprimoit ſon ardeur,
Qui me les rendra ? Dis.

TIN, *tirant un paquet de lettres de la valiſe.*

Tenez; en voilà d'autres,
nſoleront d'avoir perdu les vôtres.

IEVALIER, *prenant les lettres.*

s railleurs & les mauvais plaiſans,
umaire, avec moi, paſſent fort mal leur temps?

VALENTIN.

Mon deſſein n'étoit pas de vous mettre en colere.

(*Le Chevalier lit les Lettres.*)

Mais ſans perdre de temps, faiſons notre inventaire.

(*Il examine les hardes de la valiſe, & tire un ſac de procès.*)

Ce meuble de chicane appartient ſûrement
A quelque homme du Maine, ou quelque Bas-Normand.

(*Il tire un habit de Campagne.*)

L'habit eſt vraiment leſte, & des plus à la mode:
Pour un ſurtout de chaiſe il me ſera commode.

LE CHEVALIER.

O Ciel!

VALENTIN.

Quel eſt l'excès de cet étonnement?

LE CHEVALIER.

L'aventure ne peut ſe comprendre aiſément.

VALENTIN.

Qu'avez-vous donc, Monſieur? Eſt-ce quelque vertige
vous monte à la tête?

LE CHEVALIER.

Elle tient du prodige ;
Tu ne la croiras pas quand je te la dirai.

VALENTIN.

Si vous ne mentez pas, Monſieur, je vous croirai.

LE CHEVALIER.

Je ſuis né, tu le ſais, aſſez près de Péronne,
D'un ſang, dont la valeur ne le cede à perſonne.
Tu ſais qu'ayant perdu pere, mere, & parens,
Et demeurant ſans bien dès mes plus tendres ans ;
Las de paſſer mes jours dans le fond d'une terre,
Je ſuivis à quinze ans le métier de la guerre.
Un frere ſeul reſta de toute la maiſon,
Avec un oncle avare, & riche, diſoit-on.
En différens pays j'ai bruſqué la fortune,
Sans que l'on ait, de moi, reçu nouvelle aucune ;
Et je ſais, par des gens qui m'en ont fait rapport,
Que, depuis très-long-temps, mon frere me croit mort.

VALENTIN.

Je le ſais ; &, de plus, je ſais que votre mere
Mourut en accouchant de vous & de ce frere :
Que vous êtes Jumeaux, & que votre portrait
En toute ſa perſonne eſt rendu trait pour trait ;
Que vos airs dans les ſiens ſont ſi reconnoiſſables,
Que deux gouttes de lait ne ſont pas plus ſemblables.

LE CHEVALIER.

Nous nous reſſemblions ; mais ſi parfaitement,
Que les yeux les plus fins s'y trompoient aiſément ;
Et notre pere même, en commençant à croître,

Nous attachoit un ſigne afin de nous connoître.

VALENTIN.

Vous m'avez dit cela déja plus d'une fois ;
Mais que fait cette hiſtoire au trouble où je vous vois.

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que j'ai l'ame ſurpriſe,
Valentin ; à ce frere appartient la valiſe :
Et j'apprends, en liſant la lettre que je tiens,
Que notre oncle eſt défunt, & qu'il laiſſe ſes biens
A ce frere Jumeau qui doit ici ſe rendre.

VALENTIN.

La nouvelle, en effet, a de quoi vous ſurprendre.

LE CHEVALIER.

Ecoute, je te prie, avec attention.
Ceci mérite bien quelque réflexion.

(*Il lit.*)

» Je vous attends, Monſieur, pour vous remettre,
» comptant, les ſoixante mille écus, que votre On-
» cle vous a laiſſés par teſtament, & pour épouſer
» Mademoiſelle Iſabelle, dont je vous ai pluſieurs
» fois parlé dans mes lettres. Le parti vous convient
» fort ; & ſon pere Démophon ſouhaite cette affaire
» avec paſſion. Ne manquez donc point de vous ren-
» dre au plutôt à Paris ; & faites-moi la grace de me
» croire, votre très-humble, & très-obéiſſant ſervi-

ROBERTIN.

, c'eſt le nom d'un bonnête Notaire,
veilloit pour nous du vivant de mon pere.

La date, le deſſus, & le nom bien écrit,
Dans mes préventions confirment mon eſprit.
Mon frere, pour venir au gré de cette lettre,
Comme moi, ſa valiſe au coche aura fait mettre;
Et dans le même temps, ce rapport de grandeur,
De cachet & de nom a cauſé ton erreur;
Et je conclus enfin, ſans être fort habile,
Que mon frere eſt déja peut-être en cette Ville.

VALENTIN.

Cela pourroit bien être; & je ſuis ſtupéfait
Des effets ſurprenans que le hazard a faits.
Il faut que, juſtement, je faſſe une mépriſe,
Et que notre bonheur vienne de ma ſottiſe.
Nous trouvons, en un jour, un vieil Oncle enterré,
Qui laiſſe de grands biens dont il vous a fruſtré;
Un frere qui reçoit tous ſes biens qu'on lui laiſſe,
Et qui vient enlever encor votre Maitreſſe.
Voilà, tout à la fois, cinq ou ſix incidens
Capables d'étourdir les plus habiles gens.

LE CHEVALIER.

Nous ferons tête à tout; & de cette aventure
Je conçois dans mon cœur un favorable augure.

VALENTIN.

Soixante mille écus nous feroient grand beſoin.

LE CHEVALIER.

Il faut, pour les avoir, employer notre ſoin:
Ils ſont à moi, du moins tout autant qu'à mon frere.
Mais il faut déterrer le frere & le Notaire.
Va. Cours. Informe-toi. Ne perds pas un moment;

VALENTIN.

Vous connoîtrez mon zele & mon empreſſement :
Et, s'il eſt à Paris, j'ai des amis fideles,
Qui, dans une heure au plus, m'en diront des nouvelles.

(*Il charge la malle ſur ſon épaule.*)

LE CHEVALIER.

Je vais chez Araminte; elle fait mon retour.
Il faudra ſeindre encor que je brûle d'amour :
Elle n'a ouï ſoupirer de ma nouvelle flamme.
Tu ſais le caractere & l'eſprit de la Dame ;
Elle eſt vieille, & jalouſe à défaut des gens :
Soupirs & feux diſcours ſont tous impertinens ;
Enfin c'eſt une folle, & qui veut qu'on la flatte :
Quoiqu'ils ayent l'eſprit pour mon amour éclate,
Incertain du ſuccès, je la veux ménager.
Retourne à la Douane, au Coche, au Meſſager.
Mais Araminte ſort. Va vite où je t'envoie.

(*Valentin ſort. Le Chevalier écoute à part.*)

SCENE III.

ARAMINTE, FINETTE, LE CHEVALIER.

ARAMINTE.

Nous reverrons Ménechme aujourd'hui. Quelle joie !

Je ne puis demeurer en place, ni chez moi :
Pareil empreſſement doit l'agiter, je crois.
Comment me trouves-tu ? Dis, Finette.

FINETTE.

Charmante !
Votre beauté ſurprend, ravit, enleve, enchante.
Il ſemble que l'Amour, dans ce jour ſi charmant,
Ait pris ſoin par mes mains de votre ajuſtement.

ARAMINTE.

Cette fille toujours eut le goût admirable.
(*Appercevant le Chevalier qui s'approche.*)
Ah ! Monſieur, vous voilà ! quel deſtin favorable,
Plus que je n'eſpérois, preſſe votre retour ?
Et quel Dieu près de moi vous ramene ?

LE CHEVALIER.

L'Amour.

ARAMINTE.

L'Amour ! Le pauvre enfant !

LE CHEVALIER.

Votre aimable préſence
Me dédommage bien des chagrins de l'abſence.
Non, je ne vois que vous, qui, ſans art, ſans ſecours,
Puiſſiez paroître ainſi plus jeune tous les jours.

ARAMINTE.

Fi donc, badin ! L'amour quelquefois, quoiqu'abſente,
A votre ſouvenir me rendoit-il préſente ?
Votre portrait charmant, & qui fait tout mon bien,
Que je reçus de vous quand vous prîtes le mien,

Me conſoloit un peu d'une abſence effroyable ;
Le mien a-t-il ſur vous fait un effet ſemblable ?

LE CHEVALIER.

Votre image m'occupe & me fuit en tous lieux :
La nuit même ne peut vous cacher à mes yeux.
Et cette nuit encor, je rappelle mon ſonge,
(O douce illuſion d'un aimable menſonge !)
Je me ſuis figuré, dans mon premier ſommeil,
Être dans un jardin, au lever du Soleil,
Que l'Aurore vermeille avec ſes doigts de roſes
Avoit ſemé de fleurs nouvellement écloſes.
Là, ſur les bords charmans d'un ſuperbe canal
Qui reçoit dans ſon ſein un torrent de cryſtal,
Où cent flots écumans & tombant en caſcades
Semblent être pouſſés par autant de Nayades ;
Là, dis-je, repoſant ſur un lit de roſeaux,
Je vous vois ſur un char ſortir du fond des eaux :
Vous aviez de Vénus & l'habit & la mine ;
Cent mille Amours pouſſoient une Conque marine ;
Et les Zéphyrs badins, volant de toutes parts,
Faiſoient au gré des airs flotter des étendards.

FINETTE.

Ah Ciel ! le joli rêve !

ARAMINTE.

Achevez, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Mon ame, à cet aſpect, d'étonnement ſaiſie....

ARAMINTE.

Et la Vénus flottant ſur ce canal ?

LE CHEVALIER.

Mais, vous-même, en propre original.

L'eſprit donc enchanté d'un ſi noble ſpectacle,
Je me ſuis avancé près de vous ſans obſtacle....

ARAMINTE.

De grace, dites-moi, parlant ſincèrement,
Sous l'habit de Vénus, avois-je l'air charmant,
Le port noble & divin ?

LE CHEVALIER.

Le plus divin du monde :
Vous ſentiez la Déeſſe une lieue à la ronde.
M'étant donc avancé pour vous donner la main,
Le Jardin, à mes yeux, a diſparu ſoudain ;
Et je me ſuis trouvé dans une grotte obſcure,
Que l'art embelliſſoit ainſi que la nature.
Là dans un plein repos, & couronné de fleurs,
Je vous perſuadois de mes vives douleurs ;
Vous vous laiſſiez toucher d'une bonté nouvelle,
Et preniez de Vénus la douceur naturelle ;
Lorſque, par un malheur qui n'a point de pareil,
Mon Valet, en entrant, a cauſé mon réveil.

ARAMINTE.

Je ſuis au déſeſpoir de cette circonſtance,
Et voilà des Valets l'ordinaire imprudence !
Toujours mal à propos ils viennent nous trouver.

LE CHEVALIER.

Mon ſonge n'eſt pas fait, & je veux l'achever.

ARAMINTE.

D'accord. Mais je voudrois que, pour vous ſatisfaire,
Votre bonheur toujours ne fût pas en chimere,
Et qu'un heureux hymen, entre nous concerté,
Pût donner à vos feux plus de réalité.

Me conſoloit un peu d'une abſence effroyable ;
Le mien a-t-il ſur vous fait un effet ſemblable ?

LE CHEVALIER.

Votre image m'occupe & me ſuit en tous lieux :
La nuit même ne peut vous cacher à mes yeux.
Et cette nuit encor, je rappelle mon ſonge,
(O douce illuſion d'un aimable menſonge !)
Je me ſuis figuré, dans mon premier ſommeil,
Être dans un jardin, au lever du Soleil,
Que l'Aurore vermeille avec ſes doigts de roſes
Avoit ſemé de fleurs nouvellement écloſes.
Là, ſur les bords charmans d'un ſuperbe canal
Qui reçoit dans ſon ſein un torrent de cryſtal,
Où cent flots écumans & tombant en caſcades
Semblent être pouſſés par autant de Nayades ;
Là, dis-je, repoſant ſur un lit de roſeaux,
Je vous vois ſur un char ſortir du fond des eaux :
Vous aviez de Vénus & l'habit & la mine ;
Cent mille Amours pouſſoient une Conque marine ;
Et les Zéphyrs badins, volant de toutes parts,
Faiſoient au gré des airs flotter des étendards.

FINETTE.

Ah Ciel ! le joli rêve !

ARAMINTE.

Achevez, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Mon ame, à cet aſpect, d'étonnement ſaiſie....

ARAMINTE.

Et, j'étois la Vénus flottant ſur ce canal ?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, vous-même, en propre original.

SCENE IV.

ARAMINTE, FINETTE.

ARAMINTE.

L'Amour qu'il a pour moi ne s'imagine pas;
Mais, en revanche auſſi, je l'aime à la folie.
Comment le trouves-tu ?

FINETTE.

Sa figure eſt jolie.
Son valet Valentin n'eſt pas mal fait auſſi.
Nous nous aimons un peu.

SCENE V.

DÉMOPHON, ARAMINTE, FINETTE.

FINETTE.

Mais quelqu'un vient ici :
C'eſt Démophon.

DÉMOPHON.

Bon jour, ma ſœur.

ARAMINTE.

Bon jour, mon frere.

DÉMOPHON.

Bon jour. J'allois chez vous pour vous parler d'affaires.

Mais, j'en crains le retour ; dans le ſiecle où nous ſommes,
Le dégoût dans l'hymen eſt naturel aux hommes :
Et la poſſeſſion ſouvent du premier jour
Leur ôte tout le ſel & le goût de l'amour.

LE CHEVALIER.

Ah ! Madame, pour vous mon amour eſt extrême ;
Je ſens qu'il doit aller par-delà la mort même :
Et ſi, par un malheur que je n'oſe prévoir,
Votre mort.... Ah ! Grands Dieux, quel affreux déſeſpoir !!
Mon ame, en y penſant, de douleur poſſédée....

ARAMINTE.

Rejettons loin de nous cette funeſte idée.
Et, pour mieux célébrer le plaiſir du retour,
Je veux que nous dînions enſemble dans ce jour.
J'ai fait, dès ce matin, inviter une amie,
Et, vous augmenterez la bonne compagnie.

LE CHEVALIER.

Madame, cet honneur m'eſt bien avantageux.
Une affaire à préſent m'arrache de ces lieux ;
Pour revenir plutôt, je pars en diligence.

ARAMINTE.

Allez. Je vous attends avec impatience.

LE CHEVALIER.

Ici, dans un moment, je reviens ſur mes pas.

SCENE IV.

ARAMINTE, FINETTE.

ARAMINTE.

L'Amour qu'il a pour moi ne s'imagine pas;
Mais, en revanche auſſi, je l'aime à la folie.
Comment le trouves-tu ?

FINETTE.

Sa figure eſt jolie.
Son valet Valentin n'eſt pas mal fait auſſi.
Nous nous aimons un peu.

SCENE V.

DÉMOPHON, ARAMINTE, FINETTE.

FINETTE.

Mais quelqu'un vient ici :
C'eſt Démophon.

DÉMOPHON.

Bon jour, ma ſœur.

ARAMINTE.

Bon jour, mon frere.

DÉMOPHON.

Bon jour. J'allois chez vous pour vous parler d'affaires.

ARAMINTE.

Ici, comme chez moi, vous pouvez m'ennuyer.

DÉMOPHON.

Votre niece Iſabelle eſt d'âge à marier;
Et Monſieur Robertin, dont je connois le zele,
A ſu me ménager un bon parti pour elle;
Un jeune homme doué d'eſprit & de vertus,
Poſſédant, qui plus eſt, ſoixante mille écus
D'un Oncle qui l'a fait unique légataire,
Dont ledit Robertin eſt le dépoſitaire:
Et j'apprends, par les mots du billet que voici,
Que cet homme en ce jour doit arriver ici.

ARAMINTE.

J'en ſuis vraiment fort aiſe.

DÉMOPHON.

Or donc, ce mariage
Étant pour la famille un fort grand avantage,
Et vous voyant déjà, ma ſœur, ſur le retour,
N'ayant, comme je crois, nul penchant pour l'amour,
Je me ſuis biens promis qu'en faveur de l'affaire,
Vous feriez de vos bien donation entiere,
Vous gardant l'uſufruit juſques à votre mort.

ARAMINTE.

Juſqu'à ma mort! Vraiment, ce projet me plaît fort!
Vous vous êtes promis, il faut vous dépromettre.
L'âge, comme je crois, peut encor me permettre
D'aſpirer à l'Hymen & d'avoir des enfans.

DÉMOPHON.

Vous moquez-vous, ma ſœur? Vous avez cinquante ans.

ARAMINTE.

Moi j'ai cinquante ans! moi! Finette!

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

VALENTIN.

VOTRE frere eſt trouvé, mais ce n'eſt pas ſans peine ;
Vous m'en voyez, Monſieur, encor tout hors d'haleine.
J'avois couru Paris de l'un à l'autre bout,
Au Coche, au Meſſager, à la Poſte, & par-tout ;
Et je vous avertis que je n'ai paſſé rue,
Où quelque Créancier ne m'ait choqué la vue :
J'ai même rencontré ce Gaſcon, ce Marquis
A qui, depuis un an, nous devons cent louis.

LE CHEVALIER.

J'ai honte de devoir ſi long-temps cette ſomme :
Il me l'a, tu le ſais, prêtée en galant homme ;
Et du premier argent que je pourrai toucher,
De m'acquitter vers lui rien ne peut m'empêcher.

VALENTIN.

Tant-mieux. Ne ſachant plus enfin quel parti prendre,

A la Douane comme j'ai bien voulu me rendre :
Là j'ai vu votre Frere au milieu des Commis
Qui s'emportoit contre eux du qui-pro-quo commis.
Je l'ai connu de loin ; & cette reſſemblance,
Dont vous m'avez parlé, paſſe toute croyance :
Le viſage & les traits, l'air & le ton de voix,
Ce n'eſt qu'un ; je m'y ſuis trompé plus d'une fois.
Son eſprit, il eſt vrai, n'eſt pas ſemblable au vôtre.
Il eſt bruſque, impoli, ſon humeur eſt toute autre ;
On voit bien qu'il n'a pas goûté l'air de Paris,
Et c'eſt un franc Picard qui tient de ſon pays.

LE CHEVALIER.

On doit peu s'étonner de cet air de rudeſſe
Dans un Provincial nourri ſans politeſſe :
Et ce n'eſt qu'à Paris que l'on perd aujourd'hui
Cet air ſauvage & dur qui regne encore en lui.

VALENTIN.

De loin, comme j'ai dit, j'obſervois ſa querelle,
Et quand il eſt ſorti j'ai fait briller mon zele ;
J'ai ſtatté ſon eſprit ; enfin j'ai ſi bien fait,
Qu'il veut, comme je crois, me prendre pour valet.
Il s'eſt même informé pour une hôtellerie.
Moi, dans les hauts projets dont mon ame eſt remplie,
J'ai d'abord enſeigné l'auberge que voici :
Il doit dans un moment me venir joindre ici.

LE CHEVALIER.

Sont ces hauts projets dont ton ame eſt charmée ?

VALENTIN.

Fortune aujourd'hui me paroît déſarmée.
Tantôt ;

Tantôt, chemin faiſant, j'ai cru, ſans me flatter,
Que de la reſſemblance on pourroit profiter,
Pour obtenir plutôt Iſabelle du pere,
Et tirer, qui plus eſt, cet argent du Notaire:
Ce ſeroient deux beaux coups à la fois.

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment.

VALENTIN.

Cela pourroit peut-être arriver aiſément.
A notre campagnard nous donnerions la Tante;
Pour vous ſeroit la Niece, & pour moi la Suivante.

LE CHEVALIER.

Mais comment ferions-nous, dans ce hardi deſſein,
Pour mettre promptement cette affaire en bon train?

VALENTIN.

Il faut, premiérement, quitter cette parure,
Prendre d'un héritier l'habit & la figure,
L'air entre triſte & gai. Le deuil vous ſied-il bien?

LE CHEVALIER.

Si c'eſt comme héritier, ma foi, je n'en ſais rien;
Jamais ſucceſſion ne m'eſt encor venue.

VALENTIN.

Faites bien le dolent à la premiere vue.
Impoſez au Notaire; & ſoyez diligent,
Autant que vous pourrez, à toucher cet argent.

LE CHEVALIER.

J'ai, de tromper mon frere, au fond, quelque ſcrupule.

LE CHEVALIER.

Pour dîner avec elle Araminte m'attend.

VALENTIN.

Vous avez maintenant bien autre choſe à faire;
Vous dînerez demain. Je crois voir votre frere:
Il vient de ce ce côté, je ne me trompe pas;
Vous de cet autre-ci marchez, doublez le pas.

LE CHEVALIER.

Mais, dis-moi cependant....

VALENTIN.

Je n'ai rien à vous dire;
De tout dans un moment je ſaurai vous inſtruire.

SCENE II.

MÉNECHME *en deuil*, VALENTIN.

VALENTIN.

A La fin vous voilà, Monſieur. Depuis long-temps,
Pour tenir ma parole, ici je vous attends.

MÉNECHME.

Oui, vraiment, me voilà: mais j'ai cru, de ma vie,
Ne pouvoir arriver à votre hôtellerie.
Quel pays! quel enfer! J'ai fait cent mille tours,
Je n'ai jamais couru tant de riſque en mes jours.
On ne peut faire un pas que l'on ne trouve un piege:

Par-tout [illegible] & m'assiege.
[illegible] à main [illegible] malfaisans,
[illegible] les passans.
[illegible] de boue,
[illegible] de la roue;
[illegible] les pourceaux inhumains
[illegible] dans les reins.
[illegible] je crois qu'en cette
[illegible]
Le diable a pour amis tout son domicile.

VALENTIN.

[illegible]

MENECHME.

[illegible] mettre mon corps cent fois être au sabat.
[illegible] Ma valise,
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] pour toutes hardes.

VALENTIN.

[illegible]

MENECHME.

[illegible] coup de main
[illegible]
Hé [illegible] mis ma malle au coche,
J'ai mis [illegible] mon argent dans ma poche.

VALENTIN.

[illegible] les gens d'esprit.
[illegible] faire un lit,
[illegible] propre & fort tranquile.

Comptez-vous de rester long-temps en cette ville ?

MÉNECHME.

Le moins que je pourrai ; je n'ai pas trop sujet
De me louer fort d'elle & d'être satisfait ;
Je viens m'y marier.

VALENTIN.

C'est pourtant une affaire
Que l'on ne conclut pas en un jour, d'ordinaire.

MÉNECHME.

J'y viens pour prendre aussi soixante mille écus,
Qu'un Oncle, que j'avois, & qu'enfin je n'ai plus,
Attendu qu'il est mort, par grace singuliere,
M'a laissés depuis peu, comme à son légataire.

VALENTIN.

Tout est-il pour vous seul, Monsieur ?

MÉNECHME.

Assurément.
La guerre m'a défait d'un frere, heureusement :
Depuis près de vingt ans, à la fleur de son âge,
Il a de l'autre monde entrepris le voyage,
Et n'est point revenu.

VALENTIN.

Le Ciel lui fasse paix,
Et dans tous vos desseins vous donne un plein succès !
Si vous avez besoin de mon petit service,
Vous pouvez m'employer, Monsieur, à tout office :
Je connois tout Paris, & je suis toujours prêt
A servir mes amis sans aucun intérêt.

MÉNECHME.

Ne ſauriez-vous me dire où loge un certain homme,
Un honnête bourgeois que Démophon l'on nomme?

VALENTIN.

Démophon?

MÉNECHME.

Juſtement, c'eſt ainſi qu'il a nom.

VALENTIN.

Qui vous peut enſeigner mieux que moi ſa maiſon?
Nous irons: avez-vous avec lui quelque affaire?

MÉNECHME.

Oui. Sauriez-vous encore où demeure un Notaire,
Qu'on nomme Robertin?

VALENTIN.

Ah! vraiment, je le crois;
Vous ne pouvez pas mieux vous adreſſer qu'à moi:
Il eſt de mes amis, & nous irons enſemble.

SCENE III.

FINETTE, VALENTIN, MÉNECHME.

VALENTIN, *à part.*

Mais j'appercois Finette. Ah! juſte Ciel! je tremble
Qu'elle ne vienne ici gâter ce que j'ai fait.

FINETTE, *à Valentin.*

Que, diantre, fais-tu là planté comme un piquet?
Le dîner ſe morfond, ma Maîtreſſe s'ennuie.

(*Appercevant Ménechme qu'elle prend pour le Chevalier.*)

Ah ! vous voilà, Monſieur ! vraiment, j'en ſuis ravie.

MÉNECHME.

Et pourquoi donc ?

FINETTE.

J'allois, au-devant de vos pas,
Voir qui peut empêcher que vous ne venez pas :
Ma Maitreſſe ne peut en deviner la cauſe.
Mais, qu'eſt-ce donc, Monſieur ? Quelle métamorphoſe !
Pourquoi cet habit noir & ce lugubre accueil ?
En peu de temps, vraiment, vous avez pris le deuil.
Faut-il, pour un dîner, s'habiller de la ſorte ?
Venez-vous d'un convoi, Monſieur ?

MÉNECHME.

Que vous importe ?

(*A part, à Valentin.*)

Je ſuis comme il me plaît. Les filles en ces lieux
Ont l'abord familier & l'eſprit curieux.

VALENTIN, *bas à Ménechme.*

C'eſt l'humeur du pays ; &, ſans beaucoup d'inſtance,
Avec les Étrangers elles font connoiſſance.

FINETTE.

Mon zele de ces ſoins ne peut ſe diſpenſer :
A ce qui vous ſurvient je dois m'intéreſſer :
Ma Maitreſſe a pour vous une tendreſſe extrême ;
Et je dois l'imiter.

ble le savez-vous pas?

MÉNECHME.

Je veux être pendu,
Si, jusqu'à ce moment, j'en ai jamais rien su.

FINETTE.

Vous en avez pourtant déjà fait quelque épreuve:
Et, si vous en voulez de plus solide preuve,
Quand vous souhaiterez, vous serez son Époux.

MÉNECHME.

Je serai son Époux?

FINETTE.

Oui, vraiment.

MÉNECHME.

Qui? Moi?

FINETTE.

Vous.

Vous n'avez pas, je crois, d'autre dessein en tête.

MÉNECHME.

Selon elle, ma foi, sera bientôt faite.

Valentin.)

parole, une Agente d'amours.

NTIN, *Valet de Ménechme.*

à même.

FINETTE.

Avant votre retour,

Mille Amans ſont venus s'offrir à ma Maitreſſe ;
Mais Ménechme eſt le ſeul qui flatte ſa tendreſſe.

MÉNECHME.

D'où ſavez-vous mon nom ?

FINETTE.

D'où vous ſavez le mien ?

MÉNECHME.

D'où je ſais le vôtre ?

FINETTE.

Oui.

MÉNECHME.

Je n'en ſus jamais rien.
Je ne vous connois point.

FINETTE.

A quoi bon cette feinte ?
Je me nomme Finette, & ſers chez Araminte ;
Et plus de mille fois je vous ai vu chez nous.

MÉNECHME.

Vous ſervez chez elle ?

FINETTE.

Oui.

MÉNECHME.

Ma foi, tant pis pour vous.
Je ne m'y connois pas, ou bien, ſur ma parole,
Vous êtes là, ma mie, en très-mauvaiſe école.

FINETTE.

Laiſſons ce badinage. En un mot, comme en cent,
Ma Maitreſſe à dîner chez elle vous attend.

Pour vous faire trouver meilleure compagnie,
Elle a, dans ce repas, invité ſon amie,
Belle & de bonne humeur, qui loge en ſon quartier.

MÉNECHME.

Votre Maitreſſe fait un fort joli métier.

FINETTE, *bas à Valentin.*

Mais, parle-moi donc, toi. Quelle vapeur nouvelle
A pu, dans un moment, déranger ſa cervelle?

VALENTIN, *bas à Finette.*

Depuis un certain temps il eſt aſſez ſujet
A des diſtractions dont tu peux voir l'effet.
Il me tient quelquefois un diſcours vain & vague;
A tel point, qu'on diroit ſouvent qu'il extravague.

FINETTE, *bas à Valentin.*

Tantôt il paroiſſoit aſſez ſage; & peut-on
Perdre en ſi peu de temps & mémoire & raiſon?
(*A Ménechme.*)
Voulez-vous, de bon ſens, me dire une parole?

MÉNECHME.

Mais vous-même, ma mie, êtes-vous ivre ou folle
De me baliverner avec vos contes bleus,
Et me faire enrager depuis une heure ou deux?
Qu'eſt-ce qu'une Araminte, un objet qui m'adore,
Une amie, un dîner, & cent diſcours encore
Tous plus ſots l'un que l'autre, à quoi l'on ne comprend
Non plus qu'à de l'Algebre, ou bien à l'Alcoran?

FINETTE.

Vous ne voulez donc pas être plus raiſonnable,
Ni dîner au logis?

MÉNECHME.

Non, je me donne au diable.
Votre Maitreſſe ailleurs, en ſes nobles projets,
Peut à d'autres oiſeaux tendre ſes trébuchets;
Et vous, ſon Émiſſaire & ſon honnête Agente,
C'eſt un vilain emploi que celui d'Intrigante;
Quelque malheur enfin vous en arrivera,
Je vous en avertis, quittez ce métier-là.
Faites votre profit de cette remontrance.

FINETTE.

Nous verrons ſi, dans peu, vous aurez l'inſolence
De faire à ma Maitreſſe un diſcours auſſi ſot:
Je vais lui dire tout, ſans oublier un mot.
(*A Valentin.*)
Adieu, digne Valet d'un trop indigne Maître,
J'eſpere que dans peu nous nous ſerons connoître.
Je ne le connois plus, & ne ſais où j'en ſuis.

SCENE IV.

MÉNECHME, VALENTIN.

MÉNECHME.

QUELLE Ville, bon Dieu! quel étrange pays!
On me l'avoit bien dit que ces femmes coquettes,
Pour faire réuſſir leurs pratiques ſecrettes,
Des nouveaux débarqués s'informoient avec ſoin,
Pour leur dreſſer après quelque piege au beſoin.

VALENTIN.

Au Coche elle aura pu ſavoir comme on vous nomme,
Et que vous arrivez pour toucher une ſomme.

MÉNECHME.

Juſtement, c'eſt de-là qu'elle a pu le ſavoir :
Mais contre leurs complots j'ai ſu me prévaloir ;
Et ſi de m'attraper quelqu'un ſe met en tête,
Il ne ſaut pas, ma foi, que ce ſoit une bête.

VALENTIN.

Ne reſtons pas, Monſieur, en ce lieu plus long-temps :
Les Femmes, à Paris, ont des attraits tentans,
Où les cœurs les plus fiers enfin ſe laiſſent prendre.

MENECHME.

Votre conſeil eſt bon : entrons ſans plus attendre.

SCENE V.

ARAMINTE, FINETTE, MENECHME, VALENTIN.

ARAMINTE, *à Finette.*

NON, je ne croirai point ce que tu me dis-là.

FINETTE.

Verrez ſi je mens ; parlez-lui, le voilà.

ARAMINTE, *à Ménechme, qu'elle prend pour le Chevalier.*

Tandis que de vous voir je meurs d'impatience,
Vous témoignez, Monſieur, bien de l'indifférence.
Le dîner vous attend; & vous ſavez, je crois,
Que je n'ai de plaiſir que lorſque je vous vois.

MÉNECHME.

En vérité, Madame, il faut que je vous diſe....
Que je ſuis fort ſurpris.... & que, dans ma ſurpriſe....
Je trouve ſurprenant.... Je ne m'attendois pas
A voir ce que je vois.... Car enfin vos appas,
Quoiqu'un peu.... dérangés.... pourroient bien me confondre.

(*A part.*)

Si d'ailleurs.... Par ma foi, je ne ſais que répondre.

ARAMINTE.

Le trouble où je vous vois, ce noir déguiſement
Ne m'annoncent-t-ils point de triſte événement?
Vous eſt-il ſurvenu quelque mauvaiſe affaire?
Parlez, mon cher enfant. Daignez ne me rien taire.
Vous êtes-vous battu?

MÉNECHME.

Jamais je ne me bats.

ARAMINTE.

Tout mon bien eſt à vous, & ne l'épargnez pas.
Quand on s'aime, & qu'on a pour but de chaſtes chaînes,
Tout le bien & le mal, les plaiſirs & les peines,
Tout, entre deux Amans, ne doit devenir qu'un:
Il faut mettre nos maux & nos biens en commun;
Et je veux, avec vous, courir même fortune.

MÉNECHME.

Je vous ſuis obligé de vous voir ſi commune ;
Mais je n'uſerai point de la Communauté
Que vous m'offrez, Madame, avec tant de bonté.

ARAMINTE.

Mais je ne comprends point quels diſcours ſont les vôtres.

FINETTE.

Bon, Madame ! il m'en a tantôt tenu bien d'autres.

VALENTIN, *bas à Araminte.*

Dans ſes diſcours, par fois, il eſt impertinent.

ARAMINTE.

Entrons donc pour dîner.

MÉNECHME.

Je ne puis maintenant ;
J'ai quelqu'affaire ailleurs.

ARAMINTE.

J'ai tort de vous contraindre ;
Mais de votre froideur j'ai ſujet de tout craindre.

MÉNECHME.

Quel diantre de diſcours ! Paſſez, & laiſſez-nous.
Je n'ai jamais ſenti ni froid ni chaud pour vous.

FINETTE.

Hé bien ! Peut-on plus loin porter l'impertinence ?
Ferme, Monſieur ; ici pouſſez bien l'inſolence ;
Mais, ma foi, ſi jamais chez nous vous revenez,
Je vous fais de la porte un maſque ſur le nez.

MÉNECHME.

Quand j'irai, je conſens, pour punir ma folie,

Que la porte, ſur moi, ſe briſe & m'eſtropie.

ARAMINTE.

Mais, d'où venez-vous donc ? Ne me déguiſez rien.

MÉNECHME.

Vous feignez l'ignorer ; mais vous le ſavez bien.
N'avez-vous pas tantôt envoyé voir au coche
Qui je ſuis, d'où je viens, où je vais ?

ARAMINTE.

Quel reproche !
Et de quel coche ici me voulez-vous parler ?

MÉNECHME.

Du coche le plus rude où mortel puiſſe aller ;
Et je ne penſe pas que, de Paris à Rome,
Un autre, quel qu'il ſoit, cahote mieux ſon homme.

ARAMINTE.

Finette, il perd l'eſprit.

FINETTE.

Il ne perd pas beaucoup.
Il faut aſſurément qu'il ait trop bu d'un coup :
C'eſt le vin qui le porte à ces extravagances.

MÉNECHME.

Je ſuis las, à la fin, de tant d'impertinences.
Des ſoins plus importans me mettent en ſouci :
C'eſt pour les terminer que l'on me voit ici,
Et non pas pour dîner avec des créatures
Qui viennent, comme vous, chercher des aventures.

ARAMINTE.

Des Créatures ! Ciel ! Quels termes ſont-ce là ?

FINETTE.

Des Créatures ! Nous ! Ah, Madame, voilà
Les deux plus grands Frippons.... Si vous m'en voulez croire,
Frottons-les comme il faut, pour venger notre gloire.

MÉNECHME.

Doucement, s'il vous plaît; modérez votre ardeur.

FINETTE.

Je ne me suis jamais senti tant de vigueur.
J'aurai soin du Valet; n'épargnez pas le Maître.

VALENTIN, *se sauvant.*

De tout ce différent, je ne veux rien connoître;
Et je ne prétends pas me battre contre toi.
Si l'on vous brutalise, est-ce ma faute à moi ?

ARAMINTE.

Que je suis malheureuse ! & quelle est ma foiblesse,
D'avoir à cet ingrat déclaré ma tendresse !
Finette, tu le sais, rien ne te fut caché.

FINETTE.

Perfide ! scélérat ! ton cœur n'est point touché ?

MÉNECHME.

Là, là, consolez-vous. Si cet amour extrême
Est venu promptement, il passera de même.

ARAMINTE.

Va, n'attends plus de moi que haine & que rigueurs.

(Elle s'en va.)

MÉNECHME.

Bon ! je me passerai fort bien de vos faveurs.

SCENE VI.

FINETTE, MÉNECHME, VALENTIN.

FINETTE, *à Ménechme.*

AH! maudit renégat, le plus méchant du monde!
Que le Ciel te puniſſe & l'Enfer te confonde!
Si nous avions bien fait, nous t'aurions étranglé.
(*A part.*)
Il faut aſſurément qu'on l'ait enſorcelé;
Et ce n'eſt plus lui-même.
(*Elle ſort, Ménechme la ſuit, & s'arrête à l'entrée d'une rue.*)
MÉNECHME, *à Finette & à Araminte, qu'il ſuit des yeux.*
Adieu donc, mes Princeſſes;
Choiſiſſez mieux vos gens pour placer vos tendreſſes.

SCENE VII.

MÉNECHME, VALENTIN.

MÉNECHME, *revenant, à Valentin.*

MAis voyez quelle rage, & quel déchaînement!
J'ai ſenti cependant un tendre mouvement;

Le Diable m'a tenté. J'ai trouvé la Suivante
D'un minois revenant, & fort appétiſſante.

VALENTIN.

Vous avez juſqu'au bout bravement combattu,
Et l'on ne peut aſſez louer votre vertu.
Mais entrons au plutôt dans cette Hôtellerie,
Pour n'être plus en bute à quelque bruſquerie :
Là, ſi vous me jugez digne de quelque emploi,
Vous pourrez m'occuper & vous ſervir de moi.

MÉNECHME.

Je brûle cependant d'aller voir ma Maitreſſe :
Un deſir curieux, plus que l'amour, me preſſe.

VALENTIN.

Lorſque vous aurez fait un tour dans la maiſon,
Je vous y conduirai, ſi vous le trouvez bon.

MÉNECHME.

Adieu. Juſqu'au revoir.

(*Il ſort.*)

SCENE VIII.

VALENTIN, *ſeul.*

JE vais trouver mon Maître,
Savoir en quel état les choſes peuvent être ;
S'il agit de ſa part ; s'il a bon air en deuil.
Courage, Valentin ; ferme, bon pied, bon œil.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, *vêtu en deuil*, VALENTIN.

VALENTIN.

RIEN n'eſt plus ſurprenant ; & votre reſſemblance
Avec votre jumeau paſſe la vraiſemblance.
Vous & lui ce n'eſt qu'un ; étant vêtu de deuil,
Il n'eſt homme à préſent dont vous ne trompiez l'œil.
On ne peut diſtinguer qui des deux eſt mon Maître ;
Et moi, votre Valet, j'ai peine à vous connoître.
Pour ne m'y pas tromper, ſouffrez que, de ma main,
Je vous attache ici quelque ſigne certain.
Donnez-moi ce chapeau.

LE CHEVALIER.

Qu'en prétends-tu donc faire ?

VALENTIN, *mettant une marque au chapeau.*

Vous marquer de ma marque ; ainſi que votre pere,
Pour vous mieux diſtinguer, faiſoit fort prudemment.

LE CHEVALIER.

Tu veux rire, je crois ?

VALENTIN.

Je ne ris nullement :
Et je pourrois fort bien, le premier, m'y méprendre.

LE CHEVALIER.

[illegible] ces traits s'eſt déja laiſſé prendre ;
[illegible]bord d'un accueil obligeant ;
[illegible], dans une heure, il doit me compter mon argent.

[illegible]ENTIN.

Quoi ! Monſieur, il vous doit compter toute la ſomme,
Soixante mille écus ?

LE CHEVALIER.

Tout autant.

VALENTIN.

L'honnête homme !
D'autres à ce fumeux le font déja mépris ;
Pour vous, en ce lieu même Araminte l'a pris :
Et ſitôt elle a dîner a voulu l'introduire.
Lui ſurpris, interdit, & ne ſachant que dire,
Croyant qu'elle tendoit un piege à ſa vertu,
L'a bruſquement traitée. Il s'eſt preſque battu ;
Et, ſi je n'avois pas appaiſé la querelle,
Il arrivé mort d'homme ou de femelle.

LE CHEVALIER.

A-t-il peint ſur moi quelques ſoupçons naiſſans ?

VALENTIN.

Que voulez-vous qu'il ait ? Depuis vingt ans,

Il vous croit trop bien mort ; & jamais, quoi qu'on
ose,
Il ne peut du vrai fait imaginer la cauſe.

LE CHEVALIER.

L'aventure eſt plaiſante, & j'en ris à mon tour.
Mais voyons le beau-pere, & ſervons notre amour.
Heurte vîte.

(*Valentin va frapper à la porte de Démophon qui ſort.*)

SCENE II.

DÉMOPHON, LE CHEVALIER, VALENTIN.

VALENTIN, *à Démophon.*

Etes-vous, Monſieur, un honnête homme,
Appellé Démophon.

DÉMOPHON.

C'eſt ainſi qu'on me nomme.

VALENTIN.

Je me réjouis fort de vous avoir trouvé.
Voilà mon Maître ici fraîchement arrivé,
Qui ſe nomme Ménechme, & qui vient de Péronne,
A deſſein d'épouſer votre fille en perſonne.

DÉMOPHON, *au Chevalier.*

Ah ! Monſieur, permettez que cet embraſſement

Vous faſſe voir l'excès de mon contentement.

LE CHEVALIER.

Souffrez auſſi, Monſieur, qu'une pareille joie,
Dans cet embraſſement, à vos yeux ſe déploie;
Et que tout le reſpect ici vous ſoit rendu,
Que doit à ſon beau-pere un gendre prétendu.

DÉMOPHON.

Votre taille, votre air, votre eſprit, tout m'enchante;
Et mon ame ſeroit entierement contente,
Si votre Oncle défunt, que je voyois ſouvent,
Pour voir cette alliance étoit encor vivant.

LE CHEVALIER.

Ah! Monſieur, n'allez pas rappeller de ſa cendre
Un Oncle que j'aimois d'une amitié bien tendre.
Ce garçon vous dira l'excès de mes douleurs,
Et combien à ſa mort j'ai répandu de pleurs.

VALENTIN.

Qu'à ſon ame le Ciel faſſe miſéricorde!
Mais nous parler de lui c'eſt toucher une corde
Bien triſte.... & qui pourroit.... Mais il étoit bien vieux.

DÉMOPHON.

Mais point trop; nous étions de même âge tous deux,
Cinquante ans environ.

VALENTIN.

Ce mot ſe peut entendre
En diverſes façons, ſuivant qu'on le veut prendre.
Je dis qu'il étoit vieux pour ſon peu de ſanté;

LE CHEVALIER.

Non, ne contraignons point, Monſieur, ſes volontés;
J'aimerois mieux mourir, que d'obliger Madame
A faire quelque effort qui contraignît ſon ame.

DÉMOPHON, *à Iſabelle.*

Regarde le parti qui t'étoit deſtiné;
Un époux fait à peindre, un jeune homme bien né,
Dont l'eſprit eſt égal au bien, à la naiſſance.

LE CHEVALIER.

J'avois tort de porter ſi haut mon eſpérance.

ISABELLE, *à Démophon.*

Quoi! c'eſt-là le parti que vous me propoſiez?

DÉMOPHON.

Eh! oui, ſi dans mon choix vous ne me traverſiez,
Si votre ſot dégoût & vos folles penſées
Ne rompoient mes deſſeins & toutes mes viſées.

ISABELLE.

A ne vous point mentir, depuis que je l'ai vu,
Mon cœur n'eſt plus ſi fort contre lui prévenu.

DÉMOPHON, *au Chevalier.*

Vous voyez ce que fait l'autorité d'un Pere!

LE CHEVALIER, *à Iſabelle.*

Vous n'avez plus pour moi cette haine ſévere;
Et votre œil, ſans dédain, s'accoutume à me voir?

ISABELLE.

Mon pere me l'ordonne, & je ſuis mon devoir.

SCENE V.

ARAMINTE, LE CHEVALIER, DÉMOPHON, ISABELLE.

ARAMINTE, *au Chevalier.*

AH! te voilà donc, traître! Avec quelle impudence
Oſes-tu dans ces lieux ſoutenir ma préſence?
Après m'avoir traitée avec indignité,
Ne crains-tu point l'effet de mon cœur irrité?

LE CHEVALIER.

Madame, je ne ſais ce que vous voulez dire;
Et ce bruſque diſcours a de quoi m'interdire.
Vous me prenez ici pour un autre, je crois;
Quel ſujet auriez-vous de vous plaindre de moi?

ARAMINTE.

Tu feins de l'ignorer, ame double & traîtreſſe!
Tu m'abuſois, hélas! d'une feinte tendreſſe;
Et moi de bonne foi je te donnois mon cœur,
Sans connoître le tien & toute ſa noirceur.

LE CHEVALIER.

Vous m'honorez, vraiment, par-delà mes mérites.
Mais je ne comprends rien à tout ce que vous dites.

DÉMOPHON.

Ma foi, ni moi non plus. Mais dites-moi, ma ſœur,
A quoi tend ce diſcours? Quelle bizarre humeur....

LE CHEVALIER, *à Démophon.*

Madame eſt votre ſœur ?

DÉMOPHON.

Oui, Monſieur ; dont j'enrage ;
De plus, ma ſœur aînée, & n'en eſt pas plus ſage.
(*A Araminte.*)
Quel caprice nouveau, quel démon, dis-je, enfin,
Vous oblige à venir, en faiſant le lutin,
Scandaliſer ici Monſieur, qui, de ſa vie,
Ne vous vit, ni connut, & n'en a nulle envie ?

ARAMINTE.

Il ne me connoît pas ! Vous êtes fou, je croi.
Depuis plus de deux ans l'ingrat vit ſous mes loix ;
Il a fait de mon bien un aſſez long uſage ;
J'ai fait à mes dépens ſon dernier équipage ;
Et ſi de ſes malheurs je n'avois eu pitié,
Il auroit tout au long fait la campagne à pied.

DÉMOPHON, *bas au Chevalier.*

Je vous le diſois bien, qu'elle étoit un peu folle.

LE CHEVALIER, *bas à Démophon.*

Elle y viſe aſſez.

DÉMOPHON, *bas au Chevalier.*

Oh ! j'en donne ma parole.

LE CHEVALIER.

Je ne veux pas ici m'expoſer plus long-temps,
A m'entendre tenir des diſcours inſultans.
A Madame, à préſent, je quitte la partie :
Je reviendrai ſi-tôt qu'elle ſera partie.

DÉMOPHON, *bas au Chevalier.*

Ne vous arrêtez point à tout ce qu'elle dit :
Il faut s'accommoder à ſon bizarre eſprit.

LE CHEVALIER.

Pour un moment, Monſieur, ſouffrez que je vous quitte ;
Je reviens ſur mes pas achever ma viſite.

(*Il s'en va.*)

ARAMINTE, *ſuivant le Chevalier.*

Ne crois pas m'échapper.

SCENE VII.

ARAMINTE, DÉMOPHON, ISABELLE.

ARAMINTE, *revenant ſur ſes pas.*

JE connois vos deſſeins ;
Vous voudriez tous deux l'arracher de mes mains :
Mais je veux l'épouſer, en dépit de la fille,
Du pere, des parens, de toute la famille ;
En dépit de lui-même, & de moi-même auſſi.

(*Elle ſort.*)

SCENE VIII.

DÉMOPHON, ISABELLE.

DÉMOPHON.

QUEL vertige l'agite, & l'a conduite ici ?
Toujours de plus en plus ſon cerveau ſe démonte.

ISABELLE.

Il eſt vrai que ſouvent pour elle j'en ai honte.

DÉMOPHON.

Je crains que cette femme, avec ſa bruſque humeur,
Ne ſoit venue ici cauſer quelque malheur.

SCENE IX.

MÉNECHME, VALENTIN, DÉMOPHON, ISABELLE.

VALENTIN, *à Ménechme, dans le fond.*

OUI, Monſieur, les voilà, la fille avec le pere :
Vous pouvez avec eux parler de votre affaire.

DÉMOPHON, *allant à Ménechme.*

Ah ! Monſieur, pour ma ſœur, & pour ſa viſion,

Il faut, ma fille & moi, vous demander pardon.
Vous ſavez bien qu'il eſt, en femmes comme en filles,
Des eſprits de travers dans toutes les familles.

MÉNECHME.

Oui, Monſieur.

DÉMOPHON.

Vous voilà promptement de retour;
J'en ſuis ravi.

MÉNECHME.

Je viens vous donner le bon jour,
Et, par même moyen, Amant tendre & fidele,
Épouſer une fille appellée Iſabelle,
Dont vous êtes le pere, à ce que chacun dit.
En peu de mots voilà tout ce qui me conduit.

DÉMOPHON.

Je vous l'ai déja dit, & je vous le répete,
Combien de ce parti mon ame eſt ſatisfaite:
Ma fille en eſt contente; elle vous a fait voir
Qu'elle ſuit maintenant l'amour & le devoir.
Elle a ſenti d'abord un peu de répugnance;
Mais, vous voyant, ſon cœur n'a plus fait de défenſe.

MÉNECHME.

Nous nous ſommes donc vus quelquefois?

DÉMOPHON.

A l'inſtant
Vous ſortez d'avec elle, & paroiſſiez content.

MÉNECHME.

Moi? Je ſors d'avec elle?

DÉMOPHON.

Oui, ſans doute, vous-même.

LE CHEVALIER, *à Démophon.*

Madame eſt votre ſœur ?

DÉMOPHON.

Oui, Monſieur ; dont j'enrage ;
De plus, ma ſœur aînée, & n'en eſt pas plus ſage.
(*A Araminte.*)
Quel caprice nouveau, quel démon, dis-je, enfin,
Vous oblige à venir, en faiſant le lutin,
Scandaliſer ici Monſieur, qui, de ſa vie,
Ne vous vit, ni connut, & n'en a nulle envie ?

ARAMINTE.

Il ne me connoît pas ! Vous êtes fou, je crois.
Depuis plus de deux ans l'ingrat vit ſous mes loix ;
Il a fait de mon bien un aſſez long uſage ;
J'ai fait à mes dépens ſon dernier équipage ;
Et ſi de ſes malheurs je n'avois eu pitié,
Il auroit tout au long fait la campagne à pied.

DÉMOPHON, *bas au Chevalier.*

Je vous le diſois bien, qu'elle étoit un peu folle.

LE CHEVALIER, *bas à Démophon.*

Elle y viſe aſſez.

DÉMOPHON, *bas au Chevalier.*

Oh ! j'en donne ma parole.

LE CHEVALIER.

Je ne veux pas ici m'expoſer plus long-temps,
A m'entendre tenir des diſcours inſultans.
A Madame, à préſent, je quitte la partie :
Je reviendrai ſi-tôt qu'elle ſera partie.

J'en ai du plus brillant ; & le tout ſans ſcience.
Je trouve que l'étude eſt le parfait moyen
De gâter la jeuneſſe, & n'eſt utile à rien :
Auſſi je n'ai jamais mis le nez dans un Livre.
Et quand un Gentilhomme, en commençant à vivre,
Sait tirer en volant, boire, & ſigner ſon nom,
Il eſt auſſi ſavant que défunt Cicéron.

DÉMOPHON.

Prendrez-vous une Charge à la Cour, à l'Armée ?

MÉNECHME.

Mon ame dans ce choix eſt indéterminée.
La Cour auroit pour moi d'aſſez puiſſans appas,
Si la ſujétion ne me fatiguoit pas.
La guerre me feroit d'ailleurs aſſez d'envie,
Si des gens bien verſés en l'Art d'Aſtrologie
Ne m'avoient aſſuré que je vivrai cent ans :
Or, comme les Guerriers vont peu juſqu'à ce temps,
Quoique mon nom fameux pût voler dans l'Europe,
Je veux, ſi je le puis, remplir mon horoſcope.
Oh ! j'aime à vivre, moi.

VALENTIN.

Vous êtes de bon ſens.

ISABELLE, *bas.*

Quel diſcours ! Quel travers ! Eſt-ce lui que j'entends ?

MÉNECHME.

Qu'avez-vous, s'il vous plaît ? Vous paroiſſez ſurpriſe,
Comme ſi je diſois ici quelque ſottiſe.
Vous avez bien la mine, & ſoit dit entre nous,
De faire peu de cas des leçons d'un Epoux.

SCENE VIII.

DÉMOPHON, ISABELLE.

DÉMOPHON.

QUEL vertige l'agite, & l'a conduite ici ?
Toujours de plus en plus ſon cerveau ſe démonte.

ISABELLE.

Il eſt vrai que ſouvent pour elle j'en ai honte.

DÉMOPHON.

Je crains que cette femme, avec ſa bruſque humeur,
Ne ſoit venue ici cauſer quelque malheur.

SCENE IX.

MÉNECHME, VALENTIN, DÉMOPHON, ISABELLE.

VALENTIN, *à Ménechme, dans le fond.*

OUI, Monſieur, les voilà, la fille avec le pere :
Vous pouvez avec eux parler de votre affaire.

DÉMOPHON, *allant à Ménechme.*

Ah ! Monſieur, pour ma ſœur, & pour ſa viſion,

MÉNECHME.

Les filles n'aiment pas les hommes ſi ſinceres.

VALENTIN.

Vous ne les flattez pas.

MÉNECHME.

Oh ! parbleu, je ſuis franc.
Femme, Maitreſſe, Ami, tout m'eſt indifférent ;
Je ne me contrains pas, & dis ce que je penſe.

DÉMOPHON.

C'eſt bien fait. Vous aurez je crois la complaiſance
De ne plus demeurer autre part que chez moi.

MÉNECHME.

Je reçois cette grace ainſi que je le dois ;
Mais il faut....

DÉMOPHON.

Vous ſouffrir en une hôtellerie !
Ce ſeroit un affront....

MÉNECHME.

Laiſſez-moi, je vous prie,
Pour quelque temps encor vivre à ma liberté.

DÉMOPHON.

Soit. Je vais travailler à l'hymen projeté.
(*A part.*)
Mon Gendre prétendu me paroît bien ſauvage ;
Mais le bien qu'il apporte eſt un grand avantage.

Nous avions de vous voir une alégreſſe extrême,
Quand ma ſœur eſt venue, avec ſes ſots diſcours,
De notre conférence interrompre le cours.
Se peut-il que ſi-tôt vous perdiez la mémoire?

MÉNECHME.

Nous rêvons, vous, ou moi. Quoi! vous me feriez croire,
Que j'ai vu votre fille? En quel temps? Comment? Où?

DÉMOPHON.

Tout-à-l'heure, en ces lieux.

MÉNECHME.

Allez, vous êtes fou;
C'eſt me faire paſſer pour un viſionnaire;
Et ce début, tout franc, ne me ſatisfait guere.
Quoi qu'il en ſoit enfin, à préſent je la vois;
Que ce ſoit la premiere ou la ſeconde fois,
Il importe fort peu pour notre mariage.

DÉMOPHON, *bas.*

Cet homme dans l'abord me paroiſſoit plus ſage.

MÉNECHME.

Madame, on m'a vanté, par écrit, vos appas,
J'en ſuis aſſez content: mais j'en fais peu de cas
Quand l'eſprit ne va pas de pair avec les charmes:
C'eſt à vous là-deſſus, à guérir mes alarmes;
J'en dirai mon avis quand vous aurez parlé.

ISABELLE, *à part.*

Je ne le connois plus; ſon eſprit s'eſt troublé.

MÉNECHME.

J'aime les gens d'eſprit plus que perſonne en France:

C'eſt le Marchand Frippier qui nous rend ſa viſite.

M. COQUELET, *à Ménechme.*

De mon petit devoir humblement je m'acquitte.
J'ai ce matin, Monſieur, appris votre retour;
Et je viens, des premiers, vous donner le bon jour.
Nous étions tous pour vous en une peine extrême;
Car dans notre maiſon tout le monde vous aime,
Moi, ma fille, ma femme; elles trembloient de peur
Qu'il ne vous arrivât quelque coup de malheur.

MÉNECHME.

M'aimer ſans m'avoir vu! voilà de bonnes ames!
Je n'aurois jamais cru tant être aimé des femmes.

M. COQUELET.

Nous le devons, Monſieur, pour plus d'une raiſon;
Vous êtes, dès long-temps, ami de la maiſon.

MÉNECHME, *bas à Valentin.*

Quel eſt cet homme-là?

VALENTIN, *bas.*

C'eſt un viſionnaire,
Une eſpece de fou d'un plaiſant caractere,
Qui s'eſt mis dans l'eſprit que tous les gens qu'il voit
Sont de ſes Débiteurs, & veut que cela ſoit:
C'eſt ſa folie enfin. Il n'aborde perſonne
Qu'un mémoire à la main; & déja je m'étonne
Qu'il ne vous ait point fait quelque ſot compliment.

MÉNECHME, *bas à Valentin.*

Sa folie eſt nouvelle & rare aſſurément.

ISABELLE.

Je ſais à quel devoir l'état de femme engage.

MÉNECHME.

Juſqu'ici je vous crois & vertueuſe & ſage ;
Cependant ce regard amoureux & frippon
Pour le temps à venir ne me dit rien de bon :
J'en tire un argument, ſans être Philoſophe,
Que vous me réſervez à quelque cataſtrophe.
Plaît-il ? Qu'en dites-vous ?

DÉMOPHON.

Monſieur, ne craignez rien ;
Iſabelle toujours doit ſe porter au bien.

ISABELLE.

Ciel ! peut-on me tenir de tels diſcours en face !
Mon pere, permettez que je quitte la place ;
Monſieur me flatte trop ; ſes tendres complimens
Me font connoître aſſez quels ſont ſes ſentimens.

(*Elle ſort.*)

SCENE X.

DÉMOPHON, MÉNECHME, VALENTIN.

DÉMOPHON, *à part.*

MON Gendre avoit d'abord de plus belles manieres.

VALENTIN, *prenant Coquelet à part.*

Ignorez-vous encore
Le mal qui le poſſede ?

M. COQUELET.

Oui, vraiment, je l'ignore.

VALENTIN, *à part, à Coquelet.*

Sa mémoire eſt perdue ; il ne ſe ſouvient plus,
Ni de ce qu'il a fait, ni des gens qu'il a vus ;
Ainſi de lui parler du paſſé, c'eſt folie :
Son nom même, ſon nom bien ſouvent il l'oublie.

M. COQUELET, *à part, à Valentin.*

Ciel ! Que me dites-vous ? Quel triſte événement !
Et comment ſe peut-il qu'à ſon âge....

VALENTIN, *bas.*

Comment ?
On l'a mis à la guerre en une batterie,
D'où le canon tiroit avec tant de furie,
Qu'il s'eſt fait dans ſa tête une commotion....

MÉNECHME, *bas, à Valentin.*

Laiſſez-là ce cauſeur avec ſa viſion.

VALENTIN, *à part, à Coquelet.*

De ſon foible cerveau la membrane trop tendre....
Oh ! l'effet du canon ne ſauroit ſe comprendre.

M. COQUELET, *à Ménechme.*

Je plains bien le malheur qui vous eſt ſurvenu :
Mais je puis aſſurer que le tout m'eſt bien dû.
Vous ſavez....

MÉNECHME.

Oui, je ſais, ſans en faire aucun doute ;

SCENE XI.

MÉNECHME, VALENTIN.

MÉNECHME.

J'Ai donc vu là l'objet dont je ſerai l'Epouſe !

VALENTIN.

Oui, Monſieur, le voilà.

MÉNECHME.

Tout franc, qu'en dites-vous ?

VALENTIN.

Mais ; ſi vous ſouhaitez que je parle ſans feinte,
De ſes perfections je n'ai pas l'ame atteinte.

MÉNECHME.

Ma foi, ni moi non plus.

SCENE XII.

COQUELET, MÉNECHME, VALENTIN.

VALENTIN, *à part.*

QUEL ſurcroît d'embarras !
Un de nos Créanciers tourne vers nous ſes pas ;

C'eſt le Marchand Frippier qui nous rend ſa viſite.

M. COQUELET, *à Ménechme.*

De mon petit devoir humblement je m'acquitte.
J'ai ce matin, Monſieur, appris votre retour;
Et je viens, des premiers, vous donner le bon jour.
Nous étions tous pour vous en une peine extrême;
Car dans notre maiſon tout le monde vous aime,
Moi, ma fille, ma femme; elles trembloient de peur
Qu'il ne vous arrivât quelque coup de malheur.

MÉNECHME.

M'aimer ſans m'avoir vu! voilà de bonnes ames!
Je n'aurois jamais cru tant être aimé des femmes.

M. COQUELET.

Nous le devons, Monſieur, pour plus d'une raiſon;
Vous êtes, dès long-temps, ami de la maiſon.

MÉNECHME, *bas à Valentin.*

Quel eſt cet homme-là?

VALENTIN, *bas.*

C'eſt un viſionnaire,
Une eſpece de fou d'un plaiſant caractere,
Qui s'eſt mis dans l'eſprit que tous les gens qu'il voit
Sont de ſes Débiteurs, & veut que cela ſoit:
C'eſt ſa folie enfin. Il n'aborde perſonne
Qu'un mémoire à la main; & déja je m'étonne
Qu'il ne vous ait point fait quelque ſot compliment.

MÉNECHME, *bas à Valentin.*

Sa folie eſt nouvelle & rare aſſurément.

M. COQUELET.

Votre bonne ſanté, plus que l'on ne peut croire,
Me charme & me ravit. Voici certain Mémoire
Qu'avant votre départ je vous fis arrêter,
Et que vous me paierez, je crois, ſans conteſter.

VALENTIN, *bas à Ménechme.*

Que vous avois-je dit ?

M. COQUELET.

J'ai, pendant votre abſence,
Obtenu contre vous certain mot de ſentence,
Et par corps.

MÉNECHME.

Et par corps ?

M. COQUELET.

Mais, bénin Créancier,
J'ai différé toujours d'en charger un Huiſſier :
De pourſuites, d'exploits il vous romproit la tête.

MÉNECHME.

Mais vous êtes, vraiment, trop bon & trop honnête !
Comment vous nomme-t-on ?

M. COQUELET.

Oh ! vous le ſavez bien.

MÉNECHME.

Je veux être un Maraud, ſi j'en ſus jamais rien.

M. COQUELET.

Pourriez-vous oublier....

SCENE XIV.

VALENTIN, *ſeul.*

JE prétends l'obſerver autour de cette place.
Le poiſſon de lui-même entre dans notre naſſe.
Tout ſuccede à mes vœux; & j'eſpere en ce jour
Servir utilement la fortune & l'amour.

Fin du troiſième Acte.

Et vois que la raiſon eſt chez vous en déroute.

M. COQUELET.

Monſieur, ſouvenez-vous que ce ſont des habits
Qu'à votre Régiment, l'an paſſé, je fournis.

MÉNECHME.

Mon Régiment, à moi ? Cherchez ailleurs vos dettes,
Et je n'ai pas le temps d'entendre vos ſornettes ;
Vous êtes un vieux fou.

M. COQUELET.

Je ſuis Marchand Frippier ;
Mon nom eſt Coquelet, Syndic & Marguillier.
Si vous avez perdu par malheur la mémoire,
Les articles ſont tous contenus au Mémoire.

(*Il lui donne ſon Mémoire.*)

MÉNECHME.

Tiens, voilà ton Mémoire, & comme j'en fais cas.

(*Il déchire le Mémoire, & lui jette les morceaux au viſage.*)

VALENTIN, *à Ménechme.*

Ah ! Monſieur, contre un fou ne vous emportez pas.

M. COQUELET, *ramaſſant les morceaux.*

Déchirer un billet ! le jetter à la face !...
Vous êtes un frippon.

MÉNECHME.

Un frippon, moi !

VALENTIN, *ſe mettant entre deux.*

De grace...

SCENE II.

FINETTE, VALENTIN.

VALENTIN.

MAIS j'apperçois Finette ; & mon cœur amoureux
Se ſent, en la voyant, brûler de nouveaux feux.

FINETTE.

Je cherche ici ton Maître.

VALENTIN.

En attendant qu'il vienne,
Souffre que mon amour un moment t'entretienne,
Et que j'offre mon cœur à tes charmans attraits.

FINETTE.

Porte ailleurs tes préſens, ne me parle jamais.
Ton Maître m'a traitée avec tant d'inſolence,
Qu'il faut ſur le valet que j'en prenne vengeance.
M'appeller créature !

VALENTIN.

Ah ! cela ne vaut rien.
Il eſt dur quelquefois & brutal comme un chien.

FINETTE.

J'ai de ſes vilains mots l'oreille encor bleſſée ;
Et ma Maitreſſe en eſt ſi fort ſcandaliſée,
Que, rompant avec lui déſormais tout-à-fait,
Je viens lui demander & lettres & portrait.

SCENE XIII.

MÉNECHME, VALENTIN.

VALENTIN.

Contre un fou falloit-il vous fâcher ?

MÉNECHME.

De quoi s'aviſe-t-il de me venir chercher
Pour être le plaſtron de ſes impertinences ?
Qu'il prenne un autre champ pour ſes extravagances.
Allons chez mon Notaire, & ne différons plus.

VALENTIN.

Préſentement, Monſieur, nos pas ſeroient perdus ;
Il n'eſt pas chez lui ; mais bien-tôt il doit s'y rendre.
Dans peu, pour l'aller voir ; je reviendrai vous prendre.
Certain devoir preſſant m'appelle à quatre pas.

MÉNECHME.

Je vous attendrai donc. Allez, ne tardez pas.
Je m'en vais un moment tranquiliſer ma bile.
Tout eſt devenu fou, je crois, dans cette Ville.
Ma foi, de tous les gens que j'ai vus aujourd'hui,
Je n'ai trouvé que moi de raiſonnable, & lui.

(*Il ſort.*)

VALENTIN, *se*

[illegible] amour de cett
[illegible] entre dans no
[illegible] & l'espere
[illegible] & l'amou

[illegible] troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

VALENTIN, *ſeul.*

J'Ai toujours obſervé cette porte de vue;
Perſonne du logis n'eſt ſorti dans la rue.
Mon Maître a tout le temps de toucher ſon argent.
Je reviens en ce lieu, Miniſtre diligent,
De crainte que notre homme, allant chez le Notaire,
Ne faſſe encor trop tôt découvrir le myſtere.
Déja d'un Créancier il m'a débarraſſé.
Je ris, lorſque je penſe à ce qui s'eſt paſſé;
Je les ai mis aux mains d'une ardeur aſſez vive.
Parbleu! vive les gens pleins d'imaginative!

(*Elle tire de ſa poche une boëte à portrait, & un paquet de lettres.*)

MÉNECHME, *à Finette.*

Tout ceci doit-il durer long-temps ?

FINETTE.

C'eſt l'uſage parmi tous les honnêtes gens.
Quand il eſt ſurvenu rupture ou brouillerie,
Et que de ſe revoir on n'a plus nulle envie,
On ſe rend l'un à l'autre & lettres & portraits.

MÉNECHME.

C'eſt l'uſage ?

FINETTE.

Oui, Monſieur; on n'y manque jamais.
Ce garçon vous dira que cela ſe pratique,
Lorſque de ſavoir vivre & de monde on ſe pique.

VALENTIN.

Pour moi, dans pareils cas toujours j'en uſe ainſi.

MÉNECHME.

Savez-vous bien, ma mie, enfin, que tout *ceci*
M'ennuie étrangement, me laſſe & me fatigue;
Et que, pour vous payer de toute votre intrigue,
Vous pourriez bien ſentir ce que peſe mon bras.

FINETTE.

Mort non pas de mes jours ! ne vous y jouez pas.
Voilà votre portrait, & rendez-nous le nôtre.

MÉNECHME.

Mon portrait ! Qu'eſt-ce à dire ?

FINETTE.

Oui, ſans doute, le vôtre,

VALENTIN.

Pour les lettres d'accord ; c'eſt un dépôt ſtérile,
Dont la garde, à mon ſens, eſt aſſez inutile :
Mais pour le portrait d'or, attendu le métal,
Le cas, à mon avis, ne paroît pas égal.
Quand le beſoin d'argent nous preſſe & nous harcelle,
Tu ſais, ma pauvre enfant, qu'on troque la vaiſſelle.

FINETTE.

Pourroit-on d'un portrait faire ſi peu de cas ?

VALENTIN.

Nous nous ſommes trouvés dans de grands embarras.
Mais, depuis quelque temps, un Oncle, un honnête homme,
(A peine pouvons-nous dire comme il ſe nomme,)
A bien voulu deſcendre aux ténébreux manoirs,
Pour nous mettre à notre aiſe & nous faire ſes hoirs.
Soixante mille écus d'argent ſec & liquide,
Ont mis notre fortune en un vol bien rapide.

FINETTE.

Ah Ciel ! Que me dis-tu ?

VALENTIN.

Je dis la vérité.

FINETTE.

Quoi ! dans ſi peu de temps vous auriez hérité ?

VALENTIN.

Bon ! nous avons appris le mal de ce bon-homme,
La mort, le teſtament, & reçu notre ſomme,
Dans le temps que tu mets à me le demander.
Mon Maître eſt diablement habile à ſuccéder.

FINETTE.

Oh ce n'est point du tout.

VALENTIN.

Sois-en juge toi-même;
Tu vois bien qu'il seroit une folie extrême,
Si je voulois tenir l'avoir les yeux constans.
Il faut bien nous y prendre selon le temps.

FINETTE.

Nous nous passerons bien d'amans tels que vous êtes.

VALENTIN.

Mon exemple, aussi-tôt, guérit les plus traîtresses:
Mon amour veut compter les cœurs d'un plus haut rang.
Je veux un cœur plus fier, & plus haussé d'un cran.
Mes vœux ne sont pas faits pour tomber si bas.
Je veux me faire aimer dans les états.

FINETTE.

Vous en aimez trois ou quatre.

VALENTIN.

Depuis que j'ai deux ans,
J'ai vu plus d'une femme aux pieds des amans,
Et j'ai fait mes remarques, aimant à la surprise,
Sur les divers ressorts des cœurs de la prairie.
J'ai vu comme on y prend le tendre & le volage,
Et j'ai fait mes leçons, pour mon plus grand usage.
Mon cœur, sans se livrer, a pris part à la danse.
Je veux bien, comme un fou, aimer pour la science.
Mais souvent je me vois, dans mon plus beau chemin,
Dame vertu, soudain, qui me tire en arrière,
Et vous ne sauriez croire à quel point elle incommode.

O.

Où je régalerai les beautés à la mode ;
Un jour l'une, un jour l'autre ; & je veux, à ton tour,
Et devant qu'il ſoit peu, t'y régaler un jour.

FINETTE.

J'en ſuis d'avis !

VALENTIN.

Pour toi ma tendreſſe eſt extrême ;
Mais quelqu'un vient ici.

SCENE III.

MÉNECHME, VALENTIN, FINETTE.

VALENTIN.

C'Est Ménechme lui-même.
(*A Ménechme.*)
A vos ordres, Monſieur, vous me voyez rendu.

MÉNECHME, *à Valentin.*

Vous m'avez en ce lieu quelque temps attendu ;
Mais j'ai cherché long-temps un papier néceſſaire,
Pour aller promptement finir chez le Notaire.

FINETTE, *à Ménechme.*

Ma Maitreſſe, rompant avec vous tout-à-fait,
M'envoie ici, Monſieur, demander ſon portrait,
Ses Lettres, ſes bijoux ; en nous rendant les nôtres,
Elle m'a commandé de vous rendre les vôtres ;
Les voilà.

Que ma Maitreſſe prit en vous donnant le ſien.

MÉNECHME.

J'ai donné mon portrait à ta Maitreſſe ?

FINETTE.

Hé bien !
Allez-vous dire encor que ce ſont-là des fables,
Et que rien n'eſt plus faux ?

MÉNECHME.

Oui, de par tous les diables ;
Je le dis, le ſoutiens, & je le ſoutiendrai.

FINETTE.

Quoi ! vous pourriez jurer, Monſieur ?...

MÉNECHME.

J'en jurerai.
Je ne me ſuis jamais ni fait graver, ni peindre.

FINETTE, *à part.*

Ah ! l'abominable homme !

VALENTIN, *bas à Ménechme.*

Il n'eſt plus temps de feindre.
Si vous l'avez reçu, dites-le ſans façon :
C'eſt pouſſer aſſez loin votre diſcrétion.

MÉNECHME, *à Valentin.*

Je ne ſais ce que c'eſt, ou l'enfer me confonde.

FINETTE.

Votre portrait n'eſt pas dans cette boëte ronde ?

MÉNECHME.

Non ; à moins que le diable, à me nuire obſtiné,
Ne l'ai peint de ſa main, & ne vous l'ait donné.

Si je dis qu'en ce point ma ſurpriſe eſt extrême.
Je ne vous connois point ; comment auriez-vous pu
Me prêter cent louis, ne m'ayant jamais vû ?

LE MARQUIS.

Quel eſt donc ce diſcours ? Il me paſſe à l'entendre.

MÉNECHME.

Le vôtre eſt-il pour moi plus facile à comprendre ?

LE MARQUIS.

Vous ne me devez pas cent louis ?

MÉNECHME.

Non, ma foi :
Vous les avez prêtés à quelque autre qu'à moi.

LE MARQUIS.

Il ne vous ſouvient pas, qu'allant en Allemagne,
Étant vuide d'argent pour faire la Campagne,
Sans âne ni mulet, prêt à demeurer là....

MÉNECHME, *le contrefaiſant.*

Je ne me ſouviens pas d'un mot de tout cela.

LE MARQUIS.

Vous vîntes me trouver, pour vous faire reſſource ;
Et que, ſans déplacer, je vous ouvris ma bourſe ?

MÉNECHME.

A moi ? J'aurois perdu le ſens & la raiſon
De prétendre emprunter de l'argent d'un Gaſcon.

MÉNECHME.

De qui ?

FINETTE.

De ma Maitresse.

MÉNECHME, *la prenant par les épaules.*

Je ne sais ce que c'est ; passe vîte & me laisse.

FINETTE.

Savez-vous bien qu'avant de partir de ces lieux,
Je pourrois bien, Monsieur, vous arracher les yeux ?

VALENTIN, *bas à Ménechme.*

Pour éviter, Monsieur, de plus longue querelle,
Rendez-lui son portrait, & vous défaites d'elle.
Vous savez ce que c'est qu'une Amante en courroux ;
Les Enfers déchaînés seroient cent fois plus doux.

MÉNECHME.

Mais, quand elle seroit mille fois plus diablesse,
Je ne la connois point, elle, ni sa Maitresse.

VALENTIN, *bas à Finette.*

Quoi qu'il dise, l'amour le tient encore au cœur ;
Je vais le ramener un peu par la douceur.
Tu reviendras tantôt, je te ferai tout rendre.

FINETTE.

Hé bien ! jusqu'à ce temps je veux encore attendre ;
Mais si l'on manque après à me faire raison,
Je reviens, & je mets le feu dans la maison.

SCENE IV.

MÉNECHME, VALENTIN.

MÉNECHME.

[illegible]

VALENTIN.

[illegible]

SCENE V.

LE MARQUIS, VALENTIN, MÉNECHME.

VALENTIN, [illegible]

[illegible]

LE MARQUIS, [illegible]

[illegible]

Quelque contentement que j'aie à te revoir,
Regarde-moi, je ſuis outré de déſeſpoir ;
Le jour me ſcandaliſe ; & voudrois contre quatre,
Pour terminer mon ſort, trouver ſeul à me battre.

MÉNECHME.

Monſieur, je ſuis fâché de vous voir en courroux :
Mais je n'ai pas le temps de me battre avec vous.

LE MARQUIS.

Un coup de piſtolet me ſeroit coup de grace.
Je voudrois que quelqu'un m'écraſât ſur la place.

MÉNECHME, *bas à Valentin.*

Quel eſt ce Gaſcon-là ?

VALENTIN, *bas à Ménechme.*

C'eſt un de vos amis,
Sans doute, & des plus chers.

MÉNECHME, *bas à Valentin.*

Jamais je ne le vis.

LE MARQUIS.

Je ſors d'une maiſon que la terre engloutiſſe,
Et qu'avec elle encor la nature périſſe,
Où juſqu'au dernier ſou j'ai quitté mon argent.
D'un maudit lanſquet le caprice outrageant
M'oblige à te prier de vouloir bien me rendre
Cent louis que de moi le beſoin te fit prendre.
Excuſe ſi je viens ici t'importuner ;
En l'état où je ſuis on doit tout pardonner.

MÉNECHME.

Je vous pardonne tout ; pardonnez-moi de même,

LE MARQUIS, *montrant Valentin.*

Cet homme-ci préſent peut rendre témoignage ;
Il étoit avec vous, je remets ſon viſage.
(*A Valentin.*)
Viens-ça, Vélître ; parle ; oſeras-tu nier
Ce que ſon mauvais cœur tâche en vain d'oublier ?

VALENTIN.

Monſieur....

LE MARQUIS.

Parle ; ou ma main de fureur poſſédée....

VALENTIN.

Il m'en vient dans l'eſprit quelque confuſe idée.

LE MARQUIS.

Quelque confuſe idée !... Oh ! moi, j'en ſuis certain.
(*A Ménechme.*)
Çà, Monſieur, mon argent, ou l'épée à la main.

MÉNECHME.

Quoi ! pour ne vouloir pas vous donner cent piſtoles,
Il faut que je me batte ?

LE MARQUIS.

Un peu ; tréve aux paroles ;
Il me faut des effets : vîte, dépêchez-vous.

MÉNECHME.

Je ne ſuis point preſſé. De grace expliquons-nous.

Sur ces billets moulés, dont l'uſage eſt utile.
La belle impreſſion ! Les beaux noms ! Le beau ſtyle !
Ce ſont-là les billets qu'il faut négocier,
Et non pas vos poulets, vos chiffons de papier,
Où l'amour ſe diſtile en de fades paroles,
Et qui ne ſont par-tout pleins que de fariboles.

LE CHEVALIER.

Va : j'en connois le prix tout auſſi bien que toi :
Mais juſqu'ici l'uſage en fut peu fait pour moi ;
J'eſpere, à l'avenir, m'en ſervir comme un autre.

VALENTIN.

Vous ignorez encor quel bonheur eſt le vôtre.
Votre frere pour vous vient encor d'être pris.
Le Marquis, qui jadis nous prêta cent louis,
Eſt venu bruſquement lui demander la ſomme.
Votre frere d'abord a rembarré ſon homme :
Mais lui, ſourd aux raiſons qu'il a pu lui donner,
A voulu ſur le champ le faire dégaîner.
Notre jumeau prudent n'en a rien voulu faire ;
Et, mettant à profit mon conſeil ſalutaire,
Il en a délivré plus de moitié comptant,
Que le Marquis a pris toujours, en rabattant.

LE CHEVALIER.

Je lui ſuis obligé d'avoir payé mes dettes.

VALENTIN.

Vos obligations ne ſont pas ſi parfaites ;
Car avec Iſabelle il vous a mis fort mal.

LE CHEVALIER.

Il l'a vue ?

VALENTIN.

Oui vraiment. Il eſt un peu brutal,

VALENTIN, *bas à Ménechme.*

Il nous tuera tous deux. Quand vous ne ſerez plus,
De quoi vous ſerviront quarante mille écus ?
Lui n'a plus rien à perdre.

MÉNECHME, *bas à Valentin.*

Il eſt pourtant bien rude....

LE MARQUIS.

Que de réflexions, & que d'incertitude !

MÉNECHME.

Si vous êtes ſi prompt, Monſieur, tant pis pour vous ;
Il me faut plus de temps pour me mettre en courroux.
(*Bas à Valentin.*)
Je n'ai pas cent louis, mais en voilà ſoixante,
Tirez-moi de ſes mains ; faites qu'il s'en contente.
(*A part.*)
Ah ! ſi je n'avois pas hérité depuis peu,
Je me battrois en diable, & nous verrions beau jeu.

VALENTIN, *au Marquis.*

Voilà plus de moitié, Monſieur, de votre dette ;
Demain on vous fera votre ſomme complette.

LE MARQUIS, *prenant la bourſe.*

Adieu, Monſieur, adieu. Je vous croyois du cœur ;
Et vous m'aviez fait voir des ſentimens d'honneur ;
Mais cette occaſion me prouve le contraire.
Ne m'approchez jamais que de loin.... Plus d'affaire.
Je ſerois dégradé de nobleſſe chez nous,
Si j'étois accoſté d'un lâche tel que vous.

Sur ces billets moulés, dont l'uſage eſt utile.
La belle impreſſion ! Les beaux noms ! Le beau ſtyle !
Ce ſont-là les billets qu'il faut négocier,
Et non pas vos poulets, vos chiffons de papier,
Où l'amour ſe diſtile en de fades paroles,
Et qui ne ſont par-tout pleins que de fariboles.

LE CHEVALIER.

Va : j'en connois le prix tout auſſi bien que toi :
Mais juſqu'ici l'uſage en fut peu fait pour moi ;
J'eſpere, à l'avenir, m'en ſervir comme un autre.

VALENTIN.

Vous ignorez encor quel bonheur eſt le vôtre.
Votre frere pour vous vient encor d'être pris.
Le Marquis, qui jadis nous prêta cent louis,
Eſt venu bruſquement lui demander la ſomme.
Votre frere d'abord a rembarré ſon homme :
Mais lui, ſourd aux raiſons qu'il a pu lui donner,
A voulu ſur le champ le faire dégaîner.
Notre jumeau prudent n'en a rien voulu faire ;
Et, mettant à profit mon conſeil ſalutaire,
Il en a délivré plus de moitié comptant,
Que le Marquis a pris toujours, en rabattant.

LE CHEVALIER.

Je lui ſuis obligé d'avoir payé mes dettes.

VALENTIN.

Vos obligations ne ſont pas ſi parfaites ;
Car avec Iſabelle il vous a mis fort mal.

LE CHEVALIER.

Il l'a vue ?

VALENTIN.

Oui vraiment. Il eſt un peu brutal,

SCENE VII.

VALENTIN, *ſeul.*

LE pauvre diable en a, par ma foi, tout ſon ſoul;
Il faudra qu'il décampe, ou qu'il devienne fou.
Pour peu de temps encor qu'en ces lieux il habite,
De tous ſes Créanciers mon Maître ſera quitte.

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

AH! mon cher Valentin, tu me vois hors de moi.
Mon bonheur eſt ſi grand qu'à peine je le crois.
J'ai reçu mon argent. Regarde, je te prie,
Des billets que je tiens la force & l'énergie;
Tous billets au porteur, des meilleurs de Paris;
L'un de trois mille écus, l'autre de neuf, de ſix,
De huit, de cinq, de ſept: j'acheterois, je penſe,
Deux ou trois Marquiſats des mieux rentés de France.

VALENTIN.

Quelle aubaine! Le bien vous vient de toutes parts.
De grâce, laiſſez-moi promener mes regards

ISABELLE.

Pour le prix de l'ardeur la plus vive,
Je ne reçois de vous qu'injure & qu'invective ;
Je vous parois ſans foi, ſans eſprit, ſans appas.

LE CHEVALIER.

Madame, écoutez-moi.

ISABELLE.

Non, je ne comprends pas,
Si brutal que l'on ſoit, qu'on puiſſe avoir l'audace
De dire, de ſang-froid, ces duretés en face.

LE CHEVALIER.

Vous ſaurez qu'en ces lieux....

ISABELLE.

Je ne veux rien ſavoir.

LE CHEVALIER.

C'eſt bienfait.

VALENTIN, *à Iſabelle.*

Écoutez, ſans tant vous émouvoir.

ISABELLE, *à Valentin.*

Veux-tu que je m'expoſe encore à ſes ſottiſes ?

VALENTIN.

Mon Dieu, non ! Sans ſujet vous en venez aux priſes.
Je vais dans un moment diſſiper ce ſoupçon.
Tous deux vous avez tort, & vous avez raiſon.

ISABELLE.

Oh ! pour moi, j'ai raiſon ; toi-même ſois-en juge.

LE CHEVALIER.

Et moi, je n'ai pas tort.

VALENTIN.

Tout ce petit grabuge,

Entre vous excité, va finir en deux mots.
Monſieur vous a tantôt tenu certains propos,
Aſſez durs, dites-vous?

ISABELLE.

Hors de toute croyance.

LE CHEVALIER.

Moi, je vous ai....

VALENTIN, *au Chevalier.*

Paix donc, point tant de pétulance;
Je ne dirai plus rien, ſi vous parlez toujours.
(*A Iſabelle.*)
L'homme qui vous a fait d'impertinens diſcours,
C'eſt lui, ſans être lui: ce n'eſt que ſon image,
De taille, de façon, de nom & de viſage:
Et, quoique l'un ſoit l'autre, ils different entr'eux:
Tous les deux ne ſont qu'un, & cependant ſont deux.
Ainſi c'eſt l'autre lui, vêtu de ſes dépouilles,
Le portrait de Monſieur, qui vous a chanté pouilles.

ISABELLE.

De quels contes en l'air me fais-tu l'embarras?

LE CHEVALIER.

Sans l'entendre parler, ne vous emportez pas.

VALENTIN, *à Iſabelle.*

La choſe, j'en conviens, ne paroît pas trop claire.
Mais ſachez que Monſieur en ces lieux a ſon frere,
Frere jumeau, ſemblable & d'habit & de traits,
Dont la langue a tantôt ſur vous lancé ſes traits;
Vous l'avez pris pour lui: mais, quoiqu'il ſoit ſemblable,
L'autre eſt un faux brutal, voici le véritable.

ISABELLE.

Quelque étrange que ſoit ce ſurprenant récit,

Je me plais à le croire, il flatte mon esprit.
L'amour rend ma mépriſe, & juſte & pardonnable.

LE CHEVALIER.

Ce courroux à mes yeux vous rend plus adorable.
Souffrez que mon tranſport....

(Il lui veut baiſer la main.)

ISABELLE.

Modérez ces deſirs.

LE CHEVALIER.

Je me mépreends auſſi, tranſporté de plaiſirs;
Je pouſſe un peu trop loin mes tendres entrepriſes.
Mais, d'une & d'autre part, oublions nos mépriſes.

VALENTIN, *montrant la marque du chapeau du Chevalier.*

Pour ne vous plus tromper, regardez ce ſignal;
Il doit dans l'embarras vous ſervir de fanal.
Mais n'allez pas tantôt, par-devant le Notaire,
Epouſer l'un pour l'autre, & prendre le contraire;
Vous apprendrez par-là quel eſt le vrai des deux.

ISABELLE.

Mon cœur me le dira bien plutôt que mes yeux.

LE CHEVALIER.

Quoi qu'aujourd'hui le Ciel faſſe pour ma fortune,
Sans ce cœur j'y renonce, & je n'en veux aucune.

VALENTIN.

Treve de complimens. Quand vous ſerez époux,
Il vous ſera permis de tout dire entre vous.
La gloire en d'autres lieux vous & moi nous appelle.
Que Madame à préſent en paix rentre chez elle.
Nous, courons au contrat, & qu'un heureux deſtin,
Comme il a commencé, mette l'affaire à fin.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DÉMOPHON & ISABELLE *venant d'un côté*, ARAMINTE & FINETTE *venant de l'autre.*

DÉMOPHON.

LE hazard juſtement en ce lieu vous amene,
Ma ſœur ; d'aller chez vous, il m'épargne la peine.

ARAMINTE.

Le hazard nous ſert donc tous deux également,
Mon frere ; car chez vous j'allois pareillement.
Vous m'épargnez des pas.

DÉMOPHON.

Toujours préoccupée,
N'êtes-vous point, ma ſœur, encore détrompée ?
Et ne voyez-vous pas que votre paſſion
N'eſt rien qu'une chimere & pure viſion ?
Finiſſez, croyez-moi ; n'allez pas d'avantage
Traverſer mes deſſeins, & montrez-vous plus ſage.

ARAMINTE.

Sans rime, ni raiſon, vous babillez toujours ;
Mais vous ſavez quel cas je fais de vos diſcours.
Ménechme m'appartient ; & voilà la promeſſe
Qu'il me fit de ſa main, pour marquer ſa tendreſſe.

DÉMOPHON.

Mais juſqu'où va, ma ſœur, votre crédulité ?

ARAMINTE.

Il eſt, vous dis-je, à moi ; je l'ai bien acheté....
Entendez-vous, ma niece ?

ISABELLE.

Oui, ſans doute, ma Tante,
J'entends bien.

ARAMINTE.

Sans mentir, vous êtes fort plaiſante
De vouloir m'enlever un cœur comme le ſien,
Et vous approprier ſi hardiment mon bien !
Un procédé pareil eſt ſot, & malhonnête.

ISABELLE.

Qui pourroit de vos mains ravir une conquête ?
Quand on eſt une fois frappé de vos attraits,
Vos yeux vous ſont garants qu'on ne change jamais :
Ce ſont ces yeux charmans qui les volent aux autres.

ARAMINTE.

Mes yeux ſont, pour le moins, auſſi beaux que les vôtres ;
Et lorſque nous voudrons les employer tous deux,
On verra qui de nous y réuſſira mieux.

DÉMOPHON.

Oh ! je ſuis à la fin bien las de vous entendre.

SCENE II.

MÉNECHME, DÉMOPHON, ARAMINTE, ISABELLE, FINETTE.

DÉMOPHON.

HEUREUSEMENT, ici je vois venir mon gendre. (*A Ménechme.*)
Vous n'amenez donc pas le Notaire en ces lieux?

MÉNECHME.

J'ai cherché son logis en vain une heure ou deux,
Et je viens vous prier de m'y vouloir conduire.
Toujours quelque fâcheux a pris soin de me nuire.

DÉMOPHON.

Je l'attends; & je crois qu'il ne tardera pas.

MÉNECHME.

L'un, du bout de la place accourant à grands pas,
Comme le plus chéri de mes amis fideles,
Me vient de ma santé demander des nouvelles.
Un autre, à toute force, & me serrant la main,
Me veut mener souper au Cabaret prochain.
Celui-ci, m'arrêtant au détour d'une rue,
Me force à lui payer une dette inconnue;
Et de tous ces gens-là, me confonde l'Enfer,
Si j'en connois aucun non plus que Lucifer.

ARAMINTE, *à Ménechme.*

Traître! c'en est donc fait? Malgré ta foi donnée,
Tu te veux engager dans un autre hymenée,
Malgré tous tes sermens, malgré ton premier choix?

MÉNECHME.

Ah! nous y voilà donc encore une autre fois!

ARAMINTE.

Tu me quittes, perfide, ingrat, cœur infidele ;
Tu te fais un plaiſir de ma peine cruelle ;
Tu me vois expirante, & cédant à mon ſort,
Sans donner ſeulement une larme à ma mort.

(*Elle tombe ſur Finette*

MÉNECHME.

Cette femme eſt ſur moi rudement endiablée !
Il faut aſſurément qu'on l'ait enſorcelée.
Faudra-t-il que toujours je ſois dans l'embarras
De voir une furie attachée à mes pas ?

FINETTE, *à Ménechme.*

Vous, qui pour nous jadis eûtes tant de tendreſſe,
Verrez-vous dans mes bras expirer ma Maitreſſe ?
Cette pauvre innocente a-t-elle mérité
Qu'on payât ſon amour de tant de cruauté ?

MÉNECHME.

Qu'elle expire en tes bras, que le diable l'emporte
Et te puiſſe avec elle entraîner, que m'importe ?
Déja, pour mon repos, il devroit l'avoir fait.

ARAMINTE.

Perfide ! je me veux venger de ton forfait.
J'ai ta promeſſe en main, voilà ta ſignature ;
Je puis par ce témoin confondre l'impoſture.

(*Démophon prend la promeſſe.*

MÉNECHME, *à Démophon.*

Elle eſt folle à tel point qu'on ne peut l'exprimer ;
Travaillez au plutôt à la faire enfermer.

DÉMOPHON, *lui montrant la promeſſe.*

(*Bas.*)

Mais voilà votre nom, Ménechme. En confidence ;
Avez-vous avec elle eu quelque intelligence ?
C'eſt ma ſœur, & je puis aſſoupir tout cela.

MÉNECHME, *à part, à Démophon.*
Moi ! ſi j'ai jamais vu ces deux friponnes-là,
Pardonnez-moi le mot, c'eſt votre ſœur, n'importe,
Je veux bien à vos yeux, & devant que je ſorte,
Que Satan.... Lucifer....

DÉMOPHON, *à part, à Ménechme.*
Je vous crois ſans jurer.

MÉNECHME.
Cette femme a fait vœu de me déſeſpérer.
(*A Araminte.*)
Eſprit, démon, lutin, ombre, femme, ou furie.
Qui que tu ſois enfin, laiſſe-moi, je te prie.

SCENE III.

ROBERTIN, MÉNECHME, DÉMOPHON, ISABELLE, ARAMINTE, FINETTE.

DÉMOPHON.

AH ! Monſieur Robertin, vous venez juſtement,
Et nous vous attendons avec empreſſement.

ROBERTIN.
Je vois avec plaiſir toute la Compagnie
Dans un jour plein de joie en ce lieu réunie.
Je crois que ma préſence ici ne ne déplaît pas,
Sur-tout à la future ; elle a beaucoup d'appas :
Mais un époux bien fait, tel que l'amour lui donne,
Malgré tous ſes attraits, manquoit à ſa perſonne.

ıaintenant plus rien à desirer.

MÉNECHME.

: n'est d'être veuve & me voir enterrer :
t ce qui met le comble au bonheur d'une femme.

ISABELLE.

De pareils sentimens n'entrent point dans mon ame.

ROBERTIN, *à Isabelle.*

Monsieur ne pense pas aussi qu'il vous dit.
Votre beauté le charme autant que votre esprit;
Je stipule, pour lui, que c'est un honnête homme.

MÉNECHME, *à Robertin.*

Vous vous moquez, Monsieur.

ROBERTIN.

Et dans lui l'on renomme
La franchise de cœur qu'il a par préciput.

MÉNECHME, *à Robertin.*

Je voudrois pouvoir être avec vous but à but.
C'est vous qui des vertus êtes le protocole;
Et, pour vous bien louer, je n'ai point de parole.

ROBERTIN.

Puisque, comme je crois, vous êtes tous d'accord,
Il nous faut procéder.

ARAMINTE.

Rien ne presse si fort.
bel hymen, moi, s'il vous plaît, je m'oppose,
:n ai dans les mains une très-juste cause.

DÉMOPHON.

direz vos raisons & vos griefs demain,
eut. Ne laissons pas d'aller notre chemin.

ROBERTIN.

donc le Contrat....

MÉNECHME.

MÉNECHME.

Mais, Monſieur le Notaire,
Avant tout, finiſſons une certaine affaire
Qui, plus que celle-là, me tient ſans doute au cœur.

ROBERTIN.

Tout ce qui vous convient eſt toujours le meilleur.
Je n'aurois pas uſé de tant de diligence,
Si vous n'étiez venu chez moi me faire inſtance
De vouloir achever le contrat au plutôt.

MÉNECHME.

Vous m'avez vu chez vous?

ROBERTIN.

Oui, Monſieur.

MÉNECHME.

Quand?

ROBERTIN.

Tantôt....

MÉNECHME.

Qui? Moi, moi?

ROBERTIN.

Vous; oui, vous. Au logis où j'habite
Vous m'avez fait l'honneur de me rendre viſite;
Mais je l'ai bien payé. Soixante mille écus
N'ont pas rendu vos pas ni vos ſoins ſuperflus.

MÉNECHME.

Entendons-nous un peu. Que voulez-vous donc dire?

ROBERTIN.

Vous vous divertiſſez, vous avez de quoi rire.

MÉNECHME.

Je ne ris nullement, & me fâche à la fin.
Ne vous nommez-vous pas, s'il vous plaît, Robertin ?

ROBERTIN.

Oui, l'on me nomme ainſi.

MÉNECHME.

N'êtes-vous pas Notaire ?

ROBERTIN.

Et de plus, honnête homme.

MÉNECHME.

Oh ! c'eſt une autre affaire.
N'avez-vous pas chez vous ſoixante mille écus
A moi ?

ROBERTIN.

Je les avois ; mais je ne les ai plus.

MÉNECHME.

Comment donc ?

ROBERTIN.

N'eſt-ce pas Ménechme qu'on vous nomme ?

MÉNECHME.

Sans doute.

ROBERTIN.

C'eſt à vous que j'ai remis la ſomme,
En bon argent comptant, ou billets au porteur,
Dont j'ai votre quittance ; & c'eſt-là le meilleur.

MÉNECHME.

Quoi ! Monſieur, vous auriez le front & l'inſolence...

ROBERTIN.

Quoi ! Monsieur, vous auriez l'audace & l'impudence....

MÉNECHME.

De dire que j'ai pris soixante mille écus ?

ROBERTIN.

De nier hardiment de les avoir reçus ?

MÉNECHME.

Voilà, je le confesse, un homme abominable !

ROBERTIN.

Voilà, je vous l'avoue, un fourbe détestable !

DÉMOPHON, *se mettant entre deux.*

Hé ! Messieurs, doucement ; je suis pour vous honteux ;
Et je ne sais ici qui croire de vous deux.

ISABELLE.

Monsieur pourroit-il bien avoir l'ame assez noire ?...

ARAMINTE.

Oui, c'est un scélérat, qui du crime fait gloire.

FINETTE.

Faites-lui son procès ; &, s'il en est besoin,
Je servirai toujours contre lui de témoin.

SCENE IV.

VALENTIN, MÉNECHME, DÉMOPHON, ARAMINTE, ISABELLE, FINETTE.

VALENTIN.

Hé ! qu'eſt-ce donc, Meſſieurs ? Voilà bien du grabuge !

MÉNECHME, *montrant Valentin.*

De notre différent cet homme ſera juge ;
Il ne m'a point quitté ; je m'en rapporte à lui.
(*A Valentin.*)
Qu'il parle. Ai-je reçu quelque argent aujourd'hui
De Monſieur que voilà ?

VALENTIN.

Sans doute, en belle eſpece.
Soixante mille écus, que votre Oncle vous laiſſe,
Vous ont été comptés en argent ou valeur.

MÉNECHME, *le prenant au collet.*

Ah ! maudit faux-témoin ! malheureux impoſteur !
Tu peux ſoutenir....

VALENTIN.

Oui, je ſoutiens que la ſomme
A été miſe entre les mains d'un homme
Ressemblable à vous d'habit, de mine, de hauteur,

Qui prétend épouſer la fille de Monſieur ;
Il s'appelle Ménechme, il eſt de Picardie ;
Et ſi vous le niez, c'eſt une perfidie.
Je leverai la main de tout ce que j'ai dit.

ROBERTIN, *à Démophon.*

Vous voyez s'il ſe peut un plus méchant eſprit,
Plus noir, plus ſcélérat. Hélas ! qu'alliez-vous faire ?
Je vous embarquois-là dans une belle affaire !

DÉMOPHON, *à Ménechme.*

Je vous prenois, Monſieur, pour un homme de bien ;
Mais je vois à préſent que vous ne valez rien.

ARAMINTE.

Après ce qu'il m'a fait, il n'eſt point d'injuſtice,
De crimes, de noirceurs dont il ne ſoit complice.

FINETTE, *à Ménechme.*

Traître ! te voilà donc à la fin confondu !
Sans autre procédure, il faut qu'il ſoit pendu.

MÉNECHME.

Non, je ne penſe pas que l'Enfer ſoit capable
De vomir ſur la terre, en ſa rage exécrable,
Des hommes, des démons ſi méchans que vous tous ;
Et.... je ne puis parler, tant je ſuis en courroux.

SC E V. ET DERNIERE.

F LIER, MÉNECHME,
OPHON, ARAMINTE,
E, ROBERTIN, FINETTE,
AL TIN.

LE CHEVALIER, à part.

M
puissance, je crois, est ici nécessaire,
découvrir le fond d'un forgeronnage infâme.

MÉNOPHON, apercevant le Chevalier.

Qu'est donc que je vois !

ROBERTIN, apercevant le Chevalier.

Quel prodige en ces lieux !

ARAMINTE, apercevant le Chevalier.

Quelle aventure ! ô Ciel ! Dois-je en croire mes yeux !

FINETTE, apercevant le Chevalier.

Madame, je ne lis à l'air le regard troublé,
Et quelque vapeur, mais, enfin, je vous double.

MÉNECHME, apercevant le Chevalier.

Je doute le présent, et me me fais-on voir ?
Mon portrait ou miroir, ou bien c'est mon
jumeau.

LE CHEVALIER, *à Ménechme.*

Pourquoi prendre, Monſieur, mon nom & ma figure ?
Je m'appelle Ménechme, & c'eſt me faire injure.

MÉNECHME, *à part.*

Voilà, ſur ma parole, encor quelque frippon.
(*Au Chevalier.*)
Et de quel droit, Monſieur, me volez-vous mon nom ?
Je ne m'aviſe point d'aller prendre le vôtre.

LE CHEVALIER.

Pour moi, dès le berceau, je n'en ai point eu d'autre.

MÉNECHME.

Mon pere, en ſon vivant, ſe fit nommer ainſi.

LE CHEVALIER.

Le mien, tant qu'il vécut, porta ce nom auſſi.

MÉNECHME.

En accouchant de moi l'on vit mourir ma mere.

LE CHEVALIER.

La mienne eſt morte auſſi de la même maniere.

MÉNECHME.

Je ſuis de Picardie....

LE CHEVALIER.

Et moi pareillement.

MÉNECHME.

J'avois un certain frere, un mauvais garnement,
Et dont depuis quinze ans je n'ai nouvelle aucune.

LE CHEVALIER.

Du mien, depuis ce temps, j'ignore la fortune.

MÉNECHME.

Ce frere, étant jumeau, dans tout me reſſembloit.

LE CHEVALIER.

Le mien eſt mon image; & qui me voit, le voit.

MÉNECHME.

Mais vous, qui me parlez, n'êtes-vous point ce frere?

LE CHEVALIER.

C'eſt vous qui l'avez dit; voilà tout le myſtere.

MÉNECHME.

Eſt-il poſſible? ô Ciel!

LE CHEVALIER.

Que cet embraſſement
Vous témoigne ma joie & mon raviſſement.
Mon frere, eſt-ce bien vous? Quelle heureuſe rencontre!
Se peut-il qu'à mes yeux la fortune vous montre?

MÉNECHME.

Mon frere, en vérité.... je m'en réjouis fort:
Mais j'avois cependant compté ſur votre mort.

FINETTE, *à Araminte.*

En tout ceci, Madame, il n'y va rien du nôtre.
Quoi qu'il puiſſe arriver, nous aurons l'un ou l'autre.

DÉMOPHON.

L'incident que je vois, certes, n'eſt pas commun.
(*A Iſabelle.*)
Il te faut un époux; en voilà deux pour un,
Choiſis le bon pour toi, ma fille, & te contente.

ISABELLE, *reconnoiſſant la marque du chapeau du Chevalier.*

Puiſque vous m'accordez le choix qui ſe préſente,
Portée également de l'une & l'autre part,
(*Elle donne la main au Chevalier.*)
Je prends, Monſieur; il faut en courir le hazard.

ARAMINTE, *prenant Ménechme par le bras.*

Et moi, je prends Monſieur.

MÉNECHME, *à Araminte.*

Il ſemble, à vous entendre,
Que vous n'ayez ici qu'à vous baiſſer, & prendre.

VALENTIN, *prenant Finette par le bras.*

Puiſque chacun ici prend ce qui lui convient,
Par droit d'aubaine auſſi Finette m'appartient.

ROBERTIN, *prenant les deux freres par le bras.*

Moi, je vous prends tous deux. Je veux que l'on m'inſtruiſe
En quelles mains enfin cette ſomme eſt remiſe.
L'un de vous a touché ſoixante mille écus.

LE CHEVALIER, *à Robertin.*

N'en ſoyez point en peine, & je les ai reçus.
C'eſt moi qui pour la mienne ayant pris ſa valiſe,
Ai ſu me prévaloir d'une heureuſe mépriſe.
C'eſt lui qui pour un legs vient d'arriver ici;
C'eſt moi qu'on a cru mort, & qui m'en ſuis ſaiſi.
C'eſt moi qui, dans l'ardeur d'une feinte tendreſſe,
A Madame autrefois ai fait une promeſſe;
Et c'eſt moi qui, depuis, brûlant de plus beaux feux,
A l'aimable Iſabelle ai porté tous mes vœux.

MÉNECHME.

Vous m'avez donc trahi, vous, Monſieur le Notaire?

ROBERTIN.

Je n'ai rien fait de mal dans toute cette affaire:
Et j'ai du Teſtateur ſuivi l'intention.
Il laiſſe à ſon neveu cette ſucceſſion:
Monſieur l'eſt comme vous; vous n'avez rien à dire.

LE CHEVALIER.

Aux arrêts du deſtin, mon frere, il faut ſouſcrire.
Mais vous aurez bien-tôt tout lieu d'être content;
Pourvu que, ſans éclat, vous vouliez à l'inſtant,
En épouſant, Madame, acquitter ma parole.

MÉNECHME.

Comment donc! Vous voulez que j'épouſe une folle?

ARAMINTE, *au Chevalier.*

Et de quel droit, Monſieur, me faites-vous la loi?
Je vous trouve plaiſant de diſpoſer de moi!

LE CHEVALIER, *à Ménechme & à Araminte.*

Suivez tous deux l'avis d'un homme qui vous aime.
Vous vouliez m'épouser ; c'est un autre moi-même.
Et, pour vous faire voir quelle est mon amitié,
De la succession recevez la moitié :
Que trente mille écus facilitent l'affaire.

MÉNECHME, *embrassant le Chevalier.*

A ce dernier trait-là je reconnois mon frere.
(*A Araminte.*)
Çà, ma Reine, épousons, malgré notre discord.
Nous nous sommes tous deux chanté pouilles à tort,
Moi vous nommant fripponne, & vous m'appellant traître :
Nous n'avions pas pour lors l'honneur de nous connoître.
Bien d'autres, avant nous, en formant ce lien,
S'en sont dit tout autant, & se connoissoient bien.

FINETTE.

Moi, quand ce ne seroit que pour la ressemblance,
Je voudrois l'épouser sans tant de résistance.

ARAMINTE.

Si je pouvois un jour me résoudre à ce choix,
Je le ferois, exprès pour vous punir tous trois.
Vous n'avez, je le vois, que mon bien seul en vue :
Mais, en me mariant, votre attente est déçue.
Oui, je l'épouserai, pour me venger de vous,
Lui donner tout mon bien, & vous désoler tous.

MÉNECHME.

Ce sera très-bien fait.